

**Talons de sang
(French
Edition)**

Yann PABLO

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

TALONS
DE SANG

YANN PABLO

Yann Pablo

Talons
de sang

*À ma mère,
À Christine et Alexia, mes amours,
À Julie pour avoir toujours cru en moi.*



Le monde est un mécanisme parfaitement équilibré d'appels et d'échos de couleur rouge qui se font passer pour un système d'engrenages et de roues dentées, une horlogerie de rêve carillonnant sous la vitre d'un mystère que nous appelons la vie. Et au-delà de la vitre ? Et tout autour d'elle ? Du chaos, des tempêtes. Des hommes armés de marteaux, des hommes armés de couteaux, des hommes armés de fusils. Des femmes qui pervertissent ce qu'elles ne peuvent dominer et dénigrent ce qu'elles ne peuvent comprendre. Un univers d'horreur et de perte encerclant cette unique scène illuminée où dansent des mortels, comme un défi à l'obscurité.

STEPHEN KING

PROLOGUE

Mardi 10 octobre 2006, 1h17, aujourd'hui.

Allongé sur sa bannette, Max respirait profondément. Il n'arrivait pas à trouver le sommeil. La douleur qu'il ressentait au ventre le tenaillait. Mais il savait qu'elle allait bientôt laisser place à un fourmillement puissant et indolore, puis tout s'estomperait progressivement. La pleine lune projetait une lumière froide et âpre au travers des barreaux, dessinant un jeu d'ombres effilées sur le sol en béton gris. L'étroite fenêtre entrebâillée laissait pénétrer la fraîcheur de la nuit, accentuant encore un peu la puissante clarté du satellite naturel de la Terre dans la minuscule pièce, relevant la brillance des larmes qui coulaient le long de ses tempes.

Depuis le 18 novembre 2003, cela faisait deux ans, trois cent vingt-sept jours et cinquante-huit minutes qu'il se maintenait en vie dans ce nouveau centre de détention. Il n'incluait pas à ce nombre, les six mois d'incarcération dans une prison miteuse, précédant son procès. Un record si l'on peut dire tant cela avait été rapide, mais son cas était particulier. Lors de son jugement en cours d'assise il était presque devenu une star. Après plus de trois années, les choses avaient bien changé. L'étoile s'était éteinte, ou plutôt il ressemblait à une météorite consumée en entrant dans l'atmosphère terrestre, se réduisant en un minable petit caillou.

En son temps, il avait néanmoins défrayé la chronique. Les affaires de tueurs en série passionnaient toujours beaucoup les foules, et par conséquent les médias. Et la sienne n'était pas une des moindres. Officiellement douze meurtres, ceux pour lesquels il avait été jugé et condamné, mais la police lui en attribuait quinze.

Il avait eu droit à son surnom : la Lame Sanguinaire. Pourquoi fallait-il qu'il porte cette appellation idiote ? Il n'en savait rien. La majorité des gens pensait peut-être que le syndrome du serial killer était indissociable d'un quelconque sobriquet ridicule.

Depuis son arrestation, aucun son compréhensible n'était plus sorti de sa bouche. La police, le juge, les avocats, les psychiatres, les profilers, tout comme les infinitésimaux membres de son entourage proche, aucun d'eux n'avait pu communiquer avec lui. Il n'était pas devenu muet au sens

physiologique du terme, mais son esprit semblait s'être absenté. Les médias en avaient fait leurs choux gras lors des audiences. Certains prétendaient qu'il était mentalement déficient. D'autres le jugeaient cynique et froid, ou encore qu'il se terrait dans un silence volontaire, afin d'obtenir des jurés une peine minimale ou mieux selon eux, une hospitalisation psychiatrique.

Max Perfale était dans le bâtiment E, section 3, celui des grands criminels. Il s'était pris perpette avec une peine de sûreté de trente ans. Autant dire qu'à quarante-deux ans, il était définitivement isolé, et la société à l'abri de ses meurtres à tout jamais. Enfin, c'est ce que tout le monde a pensé après le verdict.

Sa cellule étroite et réduite à sa plus simple expression était désormais sa résidence principale. Elle comptait un lavabo, un WC et un lit sommaire en bois dont le mince matelas l'avait longtemps contraint à se lever la nuit afin de soulager la douleur qui tirait son dos. Si son organisme s'était progressivement endurci, son esprit, lui, restait intact, épris de haine et de vengeance. Quelques fois, son corps faisait les frais douloureux d'avoir voulu se mesurer au béton lisse de son cachot, marqué par les seuls pigments de son sang. Puis il retournait à sa prostration rituelle, les images de ces corps lacérés et suspendus emplissant encore son esprit comme si le temps s'était arrêté avec eux. Il ne trouvait alors de répit qu'à travers la lecture.

Cela faisait donc plus de trois ans qu'aucune femme n'avait trouvé la mort entre les mains de la Lame Sanguinaire.

Excepté depuis quarante-sept minutes.

CHAPITRE 36

Mardi 10 octobre 2006, 7h25 : La Galerie de la Licorne

Aujourd'hui.

Stéphanie s'était éveillée dans le milieu la nuit. Ne trouvant pas le sommeil, elle s'était levée aux alentours de deux heures trente, et avait bu un verre d'eau fraîche. Accoudée à la rambarde de la fenêtre du salon, elle pouvait humer la fraîcheur de la nuit claire depuis le troisième et dernier étage où se situait son duplex. Elle frissonna. Les nuits de pleine lune, elle ne dormait jamais très bien. Recouchée vers trois heures, elle avait bouquiné une bonne heure avant de pouvoir se rendormir.

Le radio réveil émit une musique douce à 7h25. La nuit n'avait pas été réparatrice et elle eut quelque mal à s'extirper du lit. Elle s'assit sur le rebord, se frotta le visage de ses mains filiformes, et attacha ses longs cheveux noirs et ondulés avec la pince qui se trouvait sur la table de chevet. Puis elle se leva avec lourdeur. Elle descendit les escaliers de l'étage où se situait sa chambre pour aller ouvrir les volets du salon. C'était un bel appartement plus proche d'un petit loft que d'un duplex, avec une mezzanine ouverte dominant le séjour. L'ameublement choisi avec goût était contemporain, et son orientation est-ouest accueillait généreusement le soleil matinal. Un petit fenestron permettait aux rayons du soir d'éclairer sa chambre. La pièce du bas profitait de cet instant privilégié pour réchauffer ses plafonds blancs mansardés.

Le jour pointait à peine. La température semblait avoir baissé depuis la veille, annonçant les prémices de l'automne. En se dirigeant vers la salle de bain, elle s'arrêta devant la psyché du salon. À trente-quatre ans, Stéphanie Jullian était un beau brin de fille. De grands yeux verts et pétillants comme une pierre précieuse donnaient toute l'étincelle à son visage. Mais sa beauté résidait plus dans un charme diffus dont la manifestation s'intensifiait à son contact, que dans une réelle plastique. Elle se rapprocha du miroir pour mieux distinguer le petit bouton rougeâtre perceptible à la base de son cuir chevelu. *Ma vieille, aujourd'hui, il faudra lâcher tes cheveux. T'as vraiment une sale tête.* Un maquillage choisi avec soin règlerait le problème. Elle entra dans la salle de bain et prit une douche.

Quelques instants plus tard, elle enfilait une robe rouge sombre sans manches en lin doublé s'arrêtant sous le genou, passa une paire de Dim'Up de couleur chair ainsi qu'une veste courte et fine en laine noire. Après une séance

de maquillage un peu plus appliquée qu'à l'accoutumée, elle se dirigea vers l'entrée où elle ouvrit un meuble bas blanc laqué. Un des meilleurs moments de la journée consistait à choisir la paire de chaussures qu'elle allait porter. Elle en possédait une belle collection – une bonne cinquantaine – entreposée en plusieurs endroits de l'appartement. Mais le principal du stock était dans ce meuble. La grande majorité de celles-ci était des talons aiguilles. Elle éprouvait à leur égard une passion presque sans limites. En les portant elle se sentait encore plus féminine, élégante, et d'une stature à rivaliser avec celle des hommes. En outre, de par son métier de galeriste, elle se devait d'être toujours impeccable. Il s'agissait de l'accessoire suprême de son apparence. C'était même plus que cela : les talons aiguilles étaient le prolongement de son propre corps. Elle finit donc sa préparation matinale en enfilant une paire d'escarpins Sergio Rossi, ces derniers s'ajustant à la perfection à ses pieds.

Ce n'est qu'après un petit déjeuner rapide et léger qu'elle claqua la porte.

Elle arriva à la galerie vers huit heures quarante-cinq. Elle en avait fait l'acquisition deux ans plus tôt avec Pierre Armant, son complice de toujours et associé depuis plus de dix ans. Ils se connaissaient depuis l'école des Beaux-Arts et ne s'étaient plus quittés. Six ans après la fin de leurs études, ils avaient décidé de collaborer afin de concrétiser leur passion commune. Après quelques galères et essais infructueux, ils l'avaient enfin trouvée. Et elle dépassait de loin leurs espoirs les plus fous. Ils avaient de surcroît réussi à l'acquérir pour un bon prix.

Les lieux étaient magnifiques, la superficie importante, et l'emplacement en pleine rue centrale. La bâtisse avait été réalisée dans une très vieille chapelle en pierre détruite en majeure partie lors de la Seconde Guerre mondiale.

Le rez-de-chaussée, entièrement composé de pierres claires, saillantes et régulièrement polies par le temps était en léger contrebas par rapport au large trottoir extérieur. On y accédait par cinq marches imposantes dont l'usure dévoilait leur grand âge. De magnifiques voûtes soutenues par des piliers épurés dans la plus traditionnelle architecture romane découpaient avec régularité la pièce. Des panneaux en aluminium anodisé de blanc servaient à accrocher les œuvres tout en suivant la forme des ogives du plafond, créant ainsi de petites alcôves propices à l'intimité d'une exposition. L'architecture ancienne était rehaussée par de grandes baies vitrées fumées antieffractions, encadrées de menuiseries aluminium anthracite.

L'étage avait été restauré dans les années cinquante pour y être utilisé comme remise, et constituait désormais la seconde partie de la galerie. On y accédait par un escalier lui aussi constitué de pierres pâles, bas de plafond et étroit, situé sur l'extrême gauche. Il débouchait dans une vaste pièce rectangulaire, contrastant avec le bas par une architecture classique et surtout récente. Outre l'absence de piliers et une hauteur de plafond beaucoup plus

importante, un puits de lumière donnait une ambiance moins pesante et plus aérienne.

La galerie de la Licorne, dont le nom original avait été conservé par les nouveaux propriétaires semblait posséder une âme, et tout un vécu ancestral planait dans l'air donnant un caractère mystérieux et un sentiment d'éternité. On s'y sentait bien et les lieux donnaient envie de flâner.

L'ancien propriétaire avait souhaité s'en débarrasser rapidement suite à une affaire qui avait paraît-il fait du bruit à l'époque. La réputation qui s'en était suivi avait décoté quelque peu l'endroit, du moins dans le milieu artistique. Les grands artistes l'avaient longtemps déserté, comme si une malédiction s'y était abattue. Mais Stéphanie et Pierre n'étaient pas superstitieux. Non seulement ils avaient profité de l'aubaine pour l'acheter à un prix sous-évalué, sans se préoccuper des circonstances de cette chute de popularité, mais cela leur avait permis de promouvoir une quantité d'artistes inconnus qui montaient désormais de façon fulgurante. Et ils en étaient très fiers. Ainsi, depuis quelques mois, les choses avaient commencé à s'inverser. Les places d'expositions étaient devenues chères et l'attente s'étirait sur plusieurs mois. L'opportunité de cette acquisition était en quelque sorte la concrétisation d'un rêve pour Stéphanie et Pierre.

Le bureau était situé dans le fond du rez-de-chaussée. C'était un espace fermé par des panneaux de verre transparent dépolis du sol jusqu'à mi-hauteur, maintenus entre eux par de fins montants en aluminium brun.

Un book de photographies était déposé sur le plan de travail et attendait Stéphanie. Elle adorait son boulot plus que tout. C'était d'ailleurs pour elle plus une passion qu'un réel métier.

Elle retrouva le recueil lorsque Gaby, l'ami de Pierre entra. C'était un quinquagénaire à la stature imposante et à l'allure sportive. Vélo et musculation agrémentaient quotidiennement ses semaines. Outre le fait d'être particulièrement fortuné – cela les avait d'ailleurs bien aidés lors de la transaction et l'achat de la galerie –, il était un grand collectionneur d'œuvres d'art, et aidait de manière bénévole mais aléatoire à la Licorne. Il déposa un baiser sur le front de Stéphanie.

— Salut Steph ! Hum, ravissante, comme toujours.

Il était un grand flatteur. Aidé de son charisme, il arrivait souvent à ses fins. Mais avec Stéphanie, il en était autrement. Toujours sincère et direct, il éprouvait pour elle une grande admiration mêlée d'une forme de tendresse paternelle. Très proches, ils se connaissaient depuis environ huit ans, date à laquelle Pierre s'était installé chez lui.

— Bonjour Gaby. Tu devais être là aujourd'hui ?

— Non, non, mais je suis sur un gros coup. Tu te rappelles l'expo Kawinski ?

Tu parles qu'elle s'en rappelait. Une des premières. La galerie n'avait pas désempli d'un mois et demi ! Émigré polonais depuis une dizaine d'années, ce peintre faisait un travail remarquable avec une technique tout à fait

personnelle dans laquelle il utilisait essentiellement ses mains à la manière d'un instrument. Ils avaient d'ailleurs organisé trois ou quatre séances durant lesquelles l'artiste avait fait des démonstrations en public. Cette idée originale avait largement contribué à rendre l'exposition Kawinski populaire et rentable. Mais lorsque Gaby parlait de gros coups, c'était en général pour des négociations d'œuvres d'art. Il en faisait toujours un mystère tant que toutes les transactions n'étaient pas définitivement menées à terme. Pour ceux qui connaissaient l'intérieur de son appartement, un ancien bâtiment du début du vingtième siècle aux grandes pièces et hauts plafonds, celui-ci n'avait rien à envier à un salon d'exposition puisqu'il en était quasiment un. Chaque mur était recouvert d'une multitude de toiles originales à tel point que l'on ne les distinguait parfois plus.

— Je ne peux pas t'expliquer tout de suite, mais te serait-il possible de me sortir le catalogue de l'expo s'il te plaît ?

— Tu es chez toi ici Gaby ; tu peux aller fouiner dans la réserve.

— C'est que je n'ai pas trop le temps là tout de suite. Je passais juste en coup de vent. Tu pourrais faire ça pour moi ma chérie ?

Le baiser sur le front avait d'ores et déjà alerté Stéphanie sur ses intentions. Même si elle savait que cela lui prendrait du temps, elle ne pouvait rien lui refuser. Il n'abusait jamais, et ce genre de service restait exceptionnel. Après tout, ce serait peut-être la bonne occasion pour mettre un peu d'ordre dans ce foutoir. L'idée la minait, mais il allait bien falloir le faire un jour ou l'autre.

— Bon, OK. C'est urgent je suppose ?

— Pourrais-je caresser l'espoir de l'avoir en fin de matinée ?

— Pour la fin de matinée ? Tu plaisantes ! Tu en as parlé à Pierre ?

— Je n'ai su que ce matin qu'il me fallait ce bouquin. Il dormait encore lorsque je suis parti.

Il la regarda avec un petit sourire en coin, faisant fonctionner ce charme qu'il maîtrisait à la perfection.

Stéphanie, debout, les mains appuyées sur le plan du bureau, les bras largement écartés, et les pieds croisés, le dévisagea sans bouger, simplement en relevant son regard. Elle avait une expression enjouée.

— C'est bon, je vais voir ce que je peux faire. Mais je ne te promets rien.

— Je t'adore ! Tu es un amour !

Sur ce, il disparut aussi vite qu'il était apparu.

Elle resta un instant dubitative. Le rangement, tout au moins dans ce qui ne se voyait pas du public, n'était pas leur fort, ni à elle, ni à son acolyte. Et mettre la main sur ce catalogue n'allait pas être chose facile.

Elle ouvrit le book posé devant ses yeux et commença à l'examiner. Pour la suite, elle attendrait l'arrivée de Pierre.

CHAPITRE 35

Mardi 10 octobre 2006, 10h30 : Le Prisonnier

Prison Saint-Juste, aujourd'hui, trois ans et demi après l'exposition de Max Perfale.

La sirène retentit. La porte de la cellule s'ouvrit automatiquement, comme celles de tous les autres détenus. Max était assis sur le lit depuis une dizaine de minutes déjà, n'attendant pas cet instant avec grande impatience. Il n'avait de toute manière pas vraiment le choix. Les autres non plus. Toute la section 3 du bâtiment E allait se retrouver dans la cour ouest, bon gré mal gré.

Il détestait le contact avec ses codétenus. Ce refus l'avait poussé au début de sa détention à faire quelques incartades, comme envoyer son plateau-repas au travers de la figure d'un gardien un peu trop zélé ou se défendre de l'agression d'autres prisonniers, ce qui l'avait conduit naturellement au trou.

Enfermé au cachot, les sévices dont il faisait l'objet depuis son arrivée ne s'arrêtaient pas pour autant, bien au contraire. Avec la complicité des gardiens, les pédophiles principalement, mais aussi les tueurs de son espèce étaient une cible privilégiée. Certaines nuits – en tout cas en l'absence de tout repère temporel, il le supposait –, le verrou de la porte claquait violemment suivi des grincements des gonds rouillés. En l'aveuglant de lampes torches, deux hommes, des gardiens, le saisissaient sous les aisselles tandis qu'un troisième lui flanquait un grand coup de matraque dans le ventre ou sur les reins. La brutalité du coup lui coupait à tel point le souffle qu'il en était presque au bord de l'asphyxie. Il ne pouvait ainsi plus résister.

Dans une demi-conscience, la pointe des pieds traînants sur le sol, il était transporté dans des couloirs aux murs flanqués de tuyaux et de canalisations crasseuses, et dont la faible luminosité verdâtre des néons renforçait l'austérité.

Là, dans un dégagement sombre, il y avait d'autres hommes. Des détenus. Peut-être trois, peut-être quatre ou plus. Il était incapable de s'en souvenir. Cela restait confus dans son esprit, et ce détail ne méritait pas d'effort de sa mémoire. S'en suivait une séance de coups violents. Le visage et l'estomac étaient leurs cibles de prédilection. Max pouvait sentir le goût de son propre sang dans la bouche. Puis un couteau sous la gorge, on le faisait s'agenouiller, le visage ensanglanté contre le béton froid, tandis qu'une lame découpait son pantalon. Il subissait alors d'autres douleurs, insupportables tant

physiquement que moralement, durant plusieurs longues, très longues minutes.

Il était ensuite ramené dans sa cellule et jeté au sol, telle une vulgaire charogne. Bien plus tard avec l'un de ces repas, on lui rendrait un pantalon qui subirait le même sort, et dont il conservait précieusement les lambeaux de tissus. Ils lui permettraient tant bien que mal d'absorber le sang rejeté par son anus.

Il avait vécu à ce moment là une période terrible de son existence. Mais la douleur qui l'empêchait de s'asseoir comme un être humain normalement constitué, n'était rien en rapport à celle qui le rongait de l'intérieur en le consumant peu à peu. Il ne savait par quel miracle il n'avait pas encore contracté de maladie vénérienne et était toujours séronégatif. Peut-être un signe du destin en sa faveur, bien qu'il eut grand peine à y croire. Mais jusqu'à présent, il n'était pas à son avantage. Encore maintenant, lorsqu'il y repensait, il lui semblait avoir encore dans la bouche le goût des sexes sales et de leur semence, mélangé à celui ferreux de son propre sang.

Si bien qu'après un enfermement de deux mois, qui lui avait semblé durer des années, il avait cessé toute échauffourée avec quiconque, pour demeurer dans le confort incomparable de son austère cellule. Les sévices y étaient aussi nettement moins fréquents, car le haut niveau de surveillance et d'isolement de ce quartier réduisait de façon considérable le contact humain. Et puis il continuait à s'accrocher encore et toujours à l'éventualité d'être un jour dehors, et accomplir ce qu'il n'avait pas pu achever.

Max se présenta sur le pas-de-porte et attendit le signal, immobile. Aujourd'hui c'était Norbert, dit le gros Ber qui était en faction dans sa courserie, un homme bedonnant et nonchalant, peut-être le seul maton du centre pour qui Max avait une forme de sympathie, si toutefois ce sentiment était encore de son monde. Il ne savait pas pourquoi ni comment ce simple gardien de prison lymphatique semblait relativement bien informé sur son cas. Peut-être faisait-il partie de ces gens passionnés par son fait divers. Mais Max ne lui en tenait pas rigueur.

Norbert lui fit un imperceptible hochement de tête. *Salut Max. Comment va aujourd'hui ? Encore une journée. Tu verras, ça va bien se passer.*

Norbert Grazzio, dont Max ne connaissait pas le nom de famille était un peu à part des autres surveillants. Cela faisait déjà une dizaine d'années qu'il exerçait comme gardien de prison. Ce boulot s'était plus imposé à lui qu'il ne l'avait véritablement choisi. Mais au fur et à mesure, le temps passant, il y découvrait néanmoins une forme d'intérêt.

Contrairement à ses collègues, le mépris à leur égard n'avait à ses yeux que peu d'intérêt. Les gars enfermés là avaient effectivement fait des bêtises. Des grosses pour certains. Ils avaient été jugés, leurs peines prononcées, et ils étaient ici pour les purger. Mais c'était des êtres humains avant tout, et en ce

lieu, dans leur cellule, ils étaient tous égaux. Les plus durs, les petits caïds, même eux avaient du respect pour le gros Ber. Ce respect mutuel qui s'instaurait progressivement était important. Qu'on les considère sans différence de couleur, de taille, de conduite ou de casier judiciaire, le fait qu'un homme avec une forme de pouvoir les regarde comme leur égal changeait beaucoup de choses dans leur esprit de reclus. Cette considération s'établissait le plus naturellement du monde. Les plus belliqueux d'entre eux étaient de toute manière mis au pli par les autres détenus à l'égard de Norbert. Et de cela, il était fier.

Cet aspect psychologique de son activité professionnelle lui donnait l'envie de venir bosser malgré les kilomètres. Avec le temps, son métier s'était mis à lui plaire. Il en retirait une satisfaction, un épanouissement personnel.

Il avait pensé que la chance était de son côté lorsqu'il avait su qu'une nouvelle prison allait bientôt voir le jour à quinze minutes en voiture seulement de son lieu de résidence, une vieille ferme dont il avait hérité quelques années plus tôt d'une tante sans enfants.

Il avait ainsi demandé sa mutation. Celle-ci avait été acceptée, mais sans exigence de poste. Il s'était ainsi retrouvé au bâtiment E. Mais peu lui importait, même si les détenus de la section 3 étaient des cas particuliers. D'une part leur culpabilité ne faisait aucun doute, mais surtout leurs délits étaient hors norme. Ce n'était plus de petits délinquants. Ici, on atteignait les sommets du crime et du sordide. La majorité d'entre eux avaient des comportements atypiques et pas toujours faciles à gérer. Mais il fallait faire avec, et le gros Ber s'employait à faire de son mieux. De toute manière, le choix de cet établissement pénitentiaire s'était imposé avant tout par son lieu géographique. Sa qualité de vie ressemblait désormais à tout ce qu'il désirait, et il pouvait profiter de ses proches. Enfin une vie de famille comme il l'entendait.

C'était tout ce qui différenciait Norbert des autres gardiens qui à l'inverse, étaient tous volontaires pour ce quartier. La plupart d'entre eux avaient un passif querelleur, voire de délinquant et beaucoup de piston. Ils se complaisaient dans les situations de tension et de conflit, avec des prédispositions à la violence. Là était leur satisfaction, tout à l'opposé de celle du gros Ber.

Le pire de tous se nommait Hans Hartaud. Un homme pervers, brutal et insensible, avec une absence totale de compassion. Certains détenus en avaient déjà fait les frais, dont un avec trois semaines de coma. Ses appuis étaient d'une importance telle qu'il se permettait tout et n'importe quoi. Personne n'osait d'ailleurs la ramener. Surtout dans le bâtiment E. Hans était impressionnant par sa taille à l'inverse de sa carrure filiforme. Ses cheveux très fins laissaient apparaître son crâne rose et son regard était mince et courroucé. En analogie au sigle du régime nazi allemand de la Seconde Guerre mondiale, on le surnommait HH ; mais aussi pour le fameux Heil

Hitler. Mais sa médiocrité d'esprit, sa carence d'intelligence et son absence totale de culture lui rendaient inaccessible cette corrélation.

En file indienne, ils sortirent sous les regards hostiles des matons.

Une fois dans la cour, Max se retira comme à son habitude dans l'angle extérieur, contre le premier des trois grillages galvanisés de l'enceinte extérieure, accroupi, la tête dans les épaules.

Il repéra un groupe d'individus qui l'observait en discutant. Peut-être une future correction en préparation. Mais il n'en fit pas grand cas et s'isola dans sa tête. Il n'entendait plus, ne voyait plus, ne sentait plus, ne ressentait plus ; ses sens étaient mis hors service. Cette technique, il l'avait étudiée pendant ces longs mois d'enfermement et de solitude en lisant des livres sur le bouddhisme, des ouvrages traitants de l'hypnose et d'anesthésiologie liée à l'hypnose, du magnétisme et de la catalepsie, le tout fourni par le gros Ber. Il avait ainsi fait un très gros travail mental sur lui-même, et réussissait à se mettre dans un état de léthargie totale et complètement maîtrisée. Ne parlant jamais, la plupart de ses codétenus pensaient qu'il était fou. Mais cela lui permettait de survivre dans cet univers qu'il tolérait mal. De plus, cette sorte de bouclier spirituel lui rendait indolores les brutalités physiques, et avait fini par lasser ses bourreaux.

Ainsi il pouvait s'immerger dans le passé des tranches de sa vie.

Les souvenirs affluèrent.

CHAPITRE 34

Jeudi 12 septembre 2002, 17h36 : Souvenirs

Galerie de la Licorne, quatre ans plus tôt, six mois avant l'exposition de Max Perfale.

À l'instar des grandes métropoles, la circulation était dense à cette heure de la journée, tout particulièrement aux heures de sortie des bureaux. Le bruit des moteurs, des klaxons, et l'odeur des pots d'échappement rendaient l'atmosphère entêtante, au point de se demander comment quelques molécules d'oxygène pouvaient encore subsister dans cet environnement hostile. En traversant la route, Max Perfale slalomait entre les voitures, évitant les deux roues circulant en double file. Sa chevelure argentée et abondante était étonnante pour ses trente-huit ans et contrastait avec ses yeux bleu roi.

Un grand book noir sous le bras, Max se dirigeait vers le lieu de son rendez-vous. Il était photographe professionnel depuis une quinzaine d'années maintenant, spécialisé dans la mode. Il tentait de sortir de l'anonymat depuis près de dix ans. Des stars comme Patrick Demarchelier ou Helmut Newton le faisaient rêver. Il n'envisageait pas une telle carrière, mais aspirait à s'en approcher.

Il travaillait essentiellement pour quelques magazines féminins spécialisés, et faisait aussi un peu de publicité. Il avait même décroché à une époque de sa carrière, une affiche grand format placardée dans toute la ville pour une grande chaîne de magasins de vêtements. Il pensait que sa carrière allait enfin s'envoler, mais il comprit rapidement qu'il n'était qu'un photographe talentueux parmi d'autres, tous aussi doués. Le talent ne suffisait pas. Il fallait un coup de pouce du destin, l'opportunité de rencontrer la bonne personne au bon moment. Mais cela n'avait pas encore été le cas. Il avait fait quelques expositions sans grand succès. L'investissement personnel et financier colossal qu'elles lui demandaient, et le maigre bénéfice qu'il en récoltait l'avait quelque peu vacciné de réitérer l'expérience.

Une exposition, c'est extraordinaire le jour du vernissage. Les amis sont là, ainsi que les critiques et les amoureux de l'art photographique. Mais aussi les curieux et les rapiats profitant d'un lunch gratuit. On vous félicite, on vous

congratule, on vous met sur un piédestal. Vous avez tout un tas de commandes verbales, des perspectives de vente, des projets et des amis de tous bords. Et puis le lendemain, tout ce beau monde se volatilise, personne ne vous rappelle et rien ne se concrétise. L'exposition se termine sans aucun débouché, et les quelques rares ventes ne couvrent pas les frais. Tout le boulot, les achats de matériel, les nuits de préparation vous reviennent dans la figure. Le galeriste vous dit de ne pas hésiter à le contacter pour une prochaine fois, et qu'il se fera un plaisir de vous exposer à nouveau. On perd le moral quelque temps, on se motive à nouveau, on trouve une idée encore plus originale que la précédente et l'on repart. Puis c'est l'éternel recommencement. Jusqu'à en avoir par-dessus la tête et que l'envie se noie dans la déception.

Il avait toutefois eu grand espoir lors d'une exposition de deux mois dans un grand festival international de la photographie. Il avait eu droit aux félicitations de nombreuses personnalités, participé à un tas de cocktails et autres réceptions où le snobisme était de rigueur. Il supportait assez mal tous ces parasites mondains qui passaient leur temps à se gargariser sur la signification intellectuelle d'une œuvre d'art, à l'interpréter souvent de façon subjective, voire écrire une bafouille la plupart du temps à contresens de l'idée que l'auteur lui-même pouvait avoir de sa propre oeuvre. Leurs connaissances des arts et surtout leur notoriété dans le milieu leur donnaient souvent une suprématie presque absolue sur la façon de traiter le travail d'un artiste, un quasi-pouvoir de vie ou de mort sur lui, même si leurs jugements étaient complètement arbitraires.

Le milieu artistique Max le connaissait : c'était essentiellement un milieu d'argent où les bénéfices prévalaient souvent sur la qualité, et dont le choix final était plus souvent une affaire de gros sous et d'appuis qu'un réel coup de cœur et d'honnêteté envers la création originale. Malgré tout, Max pensait cette fois-ci grâce à ce salon, qu'il allait certainement se produire quelque chose de nouveau, une rencontre avec quelqu'un d'intègre et de sincère, et qu'il en sortirait enfin comme un artiste reconnu, cessant définitivement ses activités alimentaires. Mais une fois de plus, ce fut voué à l'échec.

Aujourd'hui, il tentait une ultime et dernière chance. Le travail qu'il transportait sous le bras était un peu particulier. Il le préparait depuis plusieurs années et le sujet traité peu commun. C'était intimiste, mais aussi susceptible d'intéresser des gens qui au premier abord n'avaient pas une attirance débordante pour la photographie. Du moins il l'espérait. Il avait été contacté par une galerie d'exposition, et c'était une grande première ! D'habitude il faisait lui-même les démarches auprès des salles d'expositions, privées ou municipales.

Max arriva à la galerie de la Licorne une dizaine de minutes en avance sur l'heure de son rendez-vous. L'endroit était extrêmement bien exposé, en plein

centre, un lieu où l'activité et le passage étaient intenses. C'était un début plutôt engageant. La pièce du rez-de-chaussée était apparemment très ancienne, constituée de volutes romanes et de piliers, le tout en pierres claires. Il y voyait déjà très bien ses photographies. Une exposition de peinture était déjà en place.

Il fut reçu quelques instants plus tard par le propriétaire des lieux, un homme mûr à la barbe claire et bien taillée, qu'il estima d'environ cinquante-cinq ans. Il se nommait Hervé Durbeque. Il était vêtu d'un costume dépareillé beige clair pour le pantalon et d'une veste bleu foncé ouverte, qui laissait apparaître une chemise bleu ciel et une cravate rose pâle striée par de fins traits obliques. L'homme à l'allure aristocratique était avenant et donnait l'impression de quelqu'un d'expérimenté et sûr de lui. Il accueillit Max Perfale chaleureusement et le fit entrer dans un petit bureau vitré au fond de la grande salle.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Je suis heureux de vous rencontrer enfin. Diane m'a beaucoup parlé de vous. Elle fonde de grands espoirs dans vos photographies. Elle vous croit extrêmement doué, et qu'il vous manque le coup de pouce indispensable pour vous permettre d'exister en tant qu'artiste à part entière. Elle m'a dit grand bien du sujet sur lequel vous travaillez. Il me semble singulier et a aiguisé ma curiosité. Je ne vous cache pas que les miracles ne font pas partie de mon quotidien, mais ma galerie est très bien fréquentée et a pignon sur rue. Et qui ne tente rien...

Il écarta les mains en guise de fin de phrase.

— Elle est peut-être un peu partiale.

— C'est probable, mais elle est très professionnelle et je lui fais confiance. Vous me montrez ?

Il tendit le bras dans sa direction. Max posa son book sur le bureau puis se rassit.

Hervé Durbeque chaussa ses lunettes, se mit debout, et ouvrit le recueil noir.

Il scruta les photos sans aucune expression. Chaque image était décortiquée sous ses yeux experts. Quand il arriva au bout des quarante tirages argentiques, il retira ses lunettes et se rassit dans le fond de son siège. Hervé Durbeque joignit les mains devant sa bouche, ses coudes reposant sur les accoudoirs du siège. Les jambes croisées, il resta silencieux un moment en regardant vers le sol, pensif. Max ne sut dire ce qu'il se passait à l'intérieur de son crâne. Prenant son hôte par surprise, il regarda fixement Max en s'approchant de lui de manière quelque peu brutale.

— C'est effectivement particulier, mais ça me plaît. Les photos sont de très grande qualité. Je suppose que vous en avez d'autres ?

Max acquiesça.

— Je vous avoue être très enthousiaste. Pourriez-vous m'en dire un peu plus sur votre démarche ?

— Eh bien, j'ai écrit une note qui explique tout cela.

Il lui tendit un ensemble de feuilles de papier agrafées. Hervé Durbeque prit le document et le posa sur le côté du bureau.

— Je vais le lire avec grand intérêt, mais dans l’immédiat, je préférerais l’entendre de votre bouche.

Max se lança alors dans un long monologue. Quand il eu fini, Hervé Durbeque observa Max quelques instants, un léger rictus indéchiffrable sur les lèvres.

— OK, je prends, dit-il en se positionnant à l’avant de son siège.

Il posa les avant-bras sur le bureau.

— C’est une étude de mœurs très originale. Vous m’avez convaincu. Bien entendu sous réserve de voir la totalité des tirages.

— Très bien. Vous souhaitez les avoir pour quand ?

— Combien de temps vous faut-il pour me les mettre à disposition ?

— Je pense d’ici deux à trois semaines.

— Parfait. Si tout est bon, nous établirons un contrat. Je pense pouvoir vous exposer dans environ cinq mois. Je décalerais une exposition de peinture qui reste à confirmer. Puisque vous êtes un ami de Diane, je vais essayer de vous caser rapidement. Puis-je conserver votre book ?

En sortant de la galerie, il prit son téléphone portable, chercha dans les appels récents et sélectionna celui de Diane Montval. Il appuya sur le bouton vert d’appel et tomba directement sur son répondeur. Il laissa un bref message pour la tenir informée de son entretien avec le galeriste et raccrocha.

Lors de l’appel de Max, Diane était déjà en communication avec Hervé Durbeque. Elle entendit le double appel, mais ne le prit pas.

— Ton protégé vient de me quitter à l’instant. C’est du beau boulot. Ton œil est toujours aussi aiguisé à ce que je vois.

— N’est-ce pas ? répondit Diane à l’autre bout du téléphone, sur un ton ironique. Je suis heureuse qu’il t’ait plu.

— Le travail ou l’homme ? Parce qu’il n’est pas mal non plus, dit Hervé d’un ton amusé avec un brin de convoitise dans la voix.

— Les photos, imbécile. Je pense qu’elles t’intéressent à plus d’un égard.

— Ce n’est effectivement pas à toi que je vais faire des cachotteries. L’ensemble est homogène, mais certaines images me touchent plus particulièrement.

— Tu l’exposes alors ?

— Bien sûr que je l’expose. Je vais attendre qu’il m’apporte les derniers tirages. Je pense pouvoir l’accrocher dans cinq ou six mois.

— Tu es un chou, dit Diane, pleine de reconnaissance.

— Au fait, ce soir j’ai une petite soirée sympa. Ça vous intéresse ?

— C’est très gentil de ta part, mais pour ce soir j’ai d’autres projets.

— Je vois... Je te souhaite... je vous souhaite une excellente soirée.

— Je suis certaine qu’elle le sera. Je t’embrasse.

— Moi aussi. À bientôt.
Sur ce, Diane Montval écouta son message.

Domicile du galeriste Hervé Durbeque, fin de journée.

Hervé Durbeque se servit un double Whisky glace et s'installa dans le confortable sofa Steiner en cuir blanc de son vaste et luxueux trois-pièces.

Il prit en main le document remis plus tôt dans la matinée par le photographe Max Perfale, et en commença une lecture attentive.

Une fois fait, il posa son verre sur la table et regarda le document qu'il avait entre les mains, satisfait. En plus d'être un excellent photographe, Max Perfale avait réalisé une étude instructive et fouillée de son sujet. Il allait falloir faire un condensé de tout cela pour pouvoir le présenter au public. Mais le texte dans son intégralité était tout à fait exploitable pour les médias et serait à la disposition de tous ceux que cela pourrait intéresser.

Il prit un cahier d'écolier auquel était épinglé un stylo-plume et fit un résumé. Enfin, avec le curriculum vitae de Max Perfale, il fit un petit laïus avantageux du photographe – qu'il lui soumettrait pour vérification –, alla prendre une douche et se prépara pour la soirée.

*Mercredi 17 avril 2002 : **La rencontre***

Galerie du Carré Rouge, encore un peu plus tôt, dix mois avant l'exposition de Max Perle.

Diane Montval était une jeune femme qui ne passait pas inaperçue. Elle n'était pas particulièrement grande, mais portait constamment ses inséparables talons aiguilles, ce qui lui permettait d'étendre sa taille entre dix et quinze centimètres. Ainsi, bien que variable selon les occasions, elle était plutôt grande pour une femme, car indissociable de ses sempiternelles échasses. Des cheveux raides et blonds en carré court dont aucune mèche ne trahissait de défaut, des yeux d'un noir profond, un maquillage apposé avec un soin quasi professionnel, une tenue vestimentaire parfaite avec toujours une touche d'originalité, un corps filiforme et tonique, Diane était une femme très séduisante, ne laissant que très peu indifférent. La perfection de son corps n'était pas moins liée au sport intensif en salle dont elle était adepte, et pour lequel elle éprouvait une réelle addiction. Son charme naturel était parachevé par une pointe de timidité à laquelle il était difficile de résister.

Après avoir suivi des études aux Beaux-Arts, ainsi qu'une école de journalisme, elle avait travaillé durant six ans en freelance. Elle écrivait alors des articles de critique d'art. Puis après une formation en informatique, elle décrocha un emploi dans le secteur de l'audiovisuel. Il s'agissait d'une chaîne de télévision privée pour laquelle elle rédigeait les synopsis et les scénarios d'une émission de trois minutes sur l'art pictural et photographique. Elle s'investissait énormément dans son métier et essayait de compléter son activité au sein de la chaîne en glissant doucement mais sûrement vers d'autres secteurs, notamment ceux liés aux diffusions dédiées à la décoration intérieure. Elle faisait partie de cette catégorie de personnes à tendance carriériste, tout en se faisant un point d'honneur à ne pas vouloir écraser les autres pour parvenir à ses fins. Elle se mêlait par ailleurs assez peu à cette espèce en voie d'expansion dans sa catégorie socioprofessionnelle.

À vingt-huit ans, au sein de sa petite équipe, elle était appréciée pour son caractère humain et enthousiaste, et tous la voyaient arriver très haut. Certains même auraient souhaité la voir diriger le petit groupe de l'émission « La tête de l'Art » à la place de leur supérieur actuel qui affectionnait les disciplines artistiques comme ses dernières chaussettes, et n'avait vu dans ce poste qu'un moyen d'ascension dans la société. Malgré les indéniables qualités de l'homme et des capacités à faire progresser la chaîne, Diane avait les préférences de ses collègues.

Depuis toute jeune elle était passionnée par l'art en général. Ainsi son métier n'en était pas moins une passion. Elle passait beaucoup de temps dans

diverses expositions pour lesquelles elle était la plupart du temps invitée.

Sa première rencontre avec Max avait eu lieu à la galerie du Carré Rouge, lors du vernissage d'un peintre Brésilien encore méconnu dans le pays, mais qu'elle, par contre, connaissait depuis longue date. Elle l'avait aperçu devant une toile, pétrifié depuis une dizaine de minutes, oubliant même de boire le contenu de son verre. Sa chevelure argentée brillait sous les spots ancrés dans le plafond, et le contraste avec le tableau en fond attira immédiatement son regard. Étrangement, il s'agissait de sa toile préférée.

Elle s'approcha discrètement.

— Elle est belle, dit-elle d'une voix la plus audible possible compte tenu du brouhaha ambiant, en se penchant dans son cou. Elle ne l'avait pas encore vu de face, mais l'odeur qu'il dégageait la charma immédiatement.

Au moment où elle prononça ces mots, il sursauta et renversa une partie du champagne que contenait sa flûte sur sa chemise.

Diane ne put contenir un rire à la fois gêné et nerveux.

— Je suis vraiment désolée, lui dit-elle prête à tourner les talons.

La tension et la surprise inscrite sur le visage de Max se transformèrent rapidement en un sourire.

— Ce n'est rien. Ça ne tache pas. Il paraît même... que ça porte bonheur.

Il la regarda intensément, interrogatif.

— Vous disiez ?

Diane ne trouvait plus ses mots. Son regard s'était soudainement plongé dans le sien. Elle se sentit soudainement électrisée, pénétrée profondément par ces yeux d'azur qui envahissaient déjà son âme. La sensation était aussi douce que du miel. Tout était devenu calme autour d'elle. Il n'y avait plus d'autres bruits que celui d'un vent léger tourbillonnant dans ses oreilles, tandis que son corps, en apesanteur, virevoltait parmi les nuages. Au bout de quelques secondes infiniment longues, et ne trouvant rien d'autre à dire, elle réitéra sa question.

— Elle est belle, non ?

— Qui donc ? demanda Max sans la quitter des yeux, tout en accentuant encore un peu son sourire.

Diane bredouilla, un peu gênée.

— Euh, et bien, la toile !

— Ah oui, la toile, bien sûr, suis-je bête. Elle est absolument cataclysmique, prodigieuse.

Il se retourna vers le tableau.

— C'est un chef d'œuvre. J'en suis bouleversé. Je ne sais quoi dire d'autre. C'est une telle émotion de la voir.

— C'est dingue, c'est exactement ce que j'en ai pensé lorsque je l'ai vue. Mais elle est déjà vendue...

— Ah bon ! Quel dommage ! De toute manière je n'en connais pas le prix, mais je ne pense pas qu'elle soit dans mes moyens.

— C'est vrai qu'elle n'est pas donnée, mais je l'ai achetée quand même. J'avoue ne pas avoir agi de façon tout à fait correcte, puisque je l'ai retenue pendant l'accrochage.

Il se retourna, un étonnement non contenu dans le ciel de ses yeux.

— Toutes mes félicitations pour ce beau bébé ! s'exclama Max d'un ton tout à fait sincère. Vous êtes collectionneuse ?

— Non, pas vraiment. Il faut avoir de l'argent pour cela, et ce n'est pas mon cas. Mais là, je ne pouvais laisser passer l'occasion. C'était trop tentant et tant pis pour mon compte en banque. Je mangerais des pâtes pendant deux mois.

Ils se regardèrent un instant sans mot dire. Diane sentait quelque chose se produire en elle. Une chaleur lui montait dans la poitrine. C'était agréable et effrayant à la fois. Max la regardait toujours avec le même sourire. Elle décida de briser le silence, et tout en bégayant, elle lui proposa de remplir à nouveau son verre vidé un peu trop rapidement. Percevant son trouble, et particulièrement chamboulé lui aussi, il accepta volontiers. Ils se dirigèrent vers les tréteaux de bois et la planche recouverte d'une nappe en papier blanc faisant office de bar, et se servirent du champagne.

Une main se posa sur l'épaule de Diane.

— Bom-dia meu chérie és que deleita esta noite ! (*Bonjour ma chérie tu es resplendissante ce soir !*)

— Salut Jorelio !

Ils s'embrassèrent, s'enlaçant énergiquement tels de vieux amis. Jorelio était sans doute possible le fameux artiste Brésilien auteur de l'exposition. Il était de forte corpulence et maniéré. En observant la taille de ses mains qui ressemblaient plus à des battoirs qu'à des extrémités humaines, Max se demanda comment elles pouvaient peindre de façon aussi subtile. Mais c'était apparemment le cas. Il fut presque terrorisé de le voir ainsi serrer cette magnifique personne dont il ignorait encore le nom, chose à laquelle il avait l'intention de remédier rapidement. À la vue de son gabarit fluet, il eut l'horrible sensation que le peintre allait la briser en deux. Mais il n'en fut rien, et ses gestes étaient d'une douceur paradoxale.

— Quelle belle soirée ! C'est magnifique, comme d'habitude. Jorelio, je souhaiterais te présenter un nouvel admirateur, dit Diane en se retournant vers Max.

— Jorelio Delgghado,

Elle resta suspendue un instant, découvrant qu'elle ne connaissait pas l'identité de cet homme qui, quelques minutes plus tôt, n'était qu'un parfait inconnu.

— Max Perfale, intervint Max en comblant le petit vide qui s'était installé entre eux. Je suis submergé par tant de talent. C'est absolument magnifique.

— Vous êtes un grand flatteur, répondit Jorelio avec un fort accent étranger.

— C'est tout à fait sincère. Ce n'est pas dans mes habitudes de

complimenter les gens si je ne suis pas entièrement séduit.

— C'est très gentil de votre part et vous m'en voyez très honoré. Vous êtes dans la peinture aussi ?

— Non, je suis photographe.

— J'adooorrree la photographie, répondit-il dans un élan et un accent digne d'une Chantal Thomas caricaturée, les « r » roulés telles les feuilles d'un cigare Cubain. Je suis un grand amateurrr de....

Jorelio n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'il fut soudainement happé par d'autres personnes. Il était l'homme de la soirée et ne savait plus trop où donner de la tête.

— À plus tard, dit-il en s'éloignant, se faisant accaparer par la foule, telle une pieuvre géante et affamée se moquant bien de cet homme et de cette femme insignifiants qui monopolisaient l'artiste depuis près d'une demi-minute.

— Voilà, c'est Jorelio... Max... dit subrepticement Diane, un léger rose teintant délicatement ses joues. Moi c'est Diane, Diane Montval. Veux-tu... excusez-moi, voulez-vous que l'on parcoure ensemble l'exposition ? Vous me donnerez votre avis ?

— Très volontiers, Diane. Je te suis.

Max remarqua alors les vertigineux talons de ses escarpins noirs. L'ouverture arrière laissait apparaître sous une sangle fine une partie de ses pieds recouverts du voile léger de ses collants chair. Ils s'harmonisaient parfaitement avec sa robe à volants. Il lui revînt à l'esprit une série de photographies réalisées quelques années plus tôt tandis qu'il essayait de percer dans sa profession. Un travail fastidieux qui lui avait demandé un investissement conséquent et de longues heures de recherches. Peut-être par lassitude ou pensant que le sujet n'était peut-être pas une si bonne idée, il avait laissé tomber et était passé à autre chose. Étrangement, il n'y avait plus repensé jusqu'à ce jour.

Au bout de seulement quelques instants, ils décidèrent de s'échapper de ce lieu surpeuplé pour y revenir une autre fois, lorsque le calme et la plénitude leur permettraient d'apprécier à leur juste valeur la collection. Max proposa à Diane un restaurant mexicain à deux pas de là et ils s'enfuirent du tumulte.

Ils marchèrent cinq minutes dans la nuit fraîche et humide, presque sans rien dire, comme s'ils avaient besoin de récupérer après toutes ces émotions d'une ambiance surchauffée et grouillante. Ils se sentaient bien, et tels de vieux amis ou d'anciens amants, ils n'éprouvaient aucune gêne à cette intimité paisible.

Le restaurant était simple et l'atmosphère feutrée. Ils s'installèrent à une table légèrement en retrait. Max avait proposé ce restaurant sans arrière-pensée, simplement pour sa proximité. Mais le hasard, si toutefois il existait, avait bien fait les choses. Ce lieu était idéal pour poursuivre cette rencontre improbable, presque sibylline. Les termes de coup de foudre effleurèrent l'esprit de Max, mais ils lui paraissaient bien trop communs et bien trop usités

pour refléter cette situation extraordinaire. Ils prirent place.

— Comme ça tu es photographe ?

— Oui. Je bosse dans la mode, essentiellement pour des magazines. Je fais plus souvent du reportage que de la prise de vue en studio avec les mannequins, mais ça m'arrive aussi. J'exerce essentiellement en freelance et quelques fois je galère un peu pour trouver du boulot. C'est un milieu un peu particulier où l'on se retrouve souvent à faire de l'alimentaire.

— J'ai l'impression en t'écoutant que tu ne t'éclates pas particulièrement.

— Mon métier me plaît, répondit Max un peu pris au dépourvu, mais il est vrai que certains côtés me pèsent un peu. J'ai choisi ce job pour sa créativité, son langage. Et malheureusement ce n'est pas mon quotidien. J'ai déjà fait quelques expositions qui ne m'ont pas vraiment propulsé. Quelques fois, j'ai l'impression de survivre. Les demandes ne sont pas très régulières et les travaux intéressants ne sont pas monnaie courante. Ils se distribuent le plus souvent entre quelques individus faisant partie des groupes élitistes du milieu de la mode. C'est un monde où la subjectivité et les appuis sont omniprésents. Disons que je fais partie de la masse qui essaie de sortir la tête de l'eau.

— Tu as donc déjà essayé de faire des expositions ?

— J'en ai fait quatre ou cinq mais sans grand succès.

Max lui expliqua son point de vue et surtout ses désillusions. L'investissement énorme d'une telle entreprise, financière tout autant qu'humaine, pour n'en retirer qu'une récompense rachitique.

Ils passèrent commande d'un apéritif.

— Bon, assez parlé de moi, dit Max. J'ai compris que tu étais journaliste ?

— Oui, c'est à peu près ça. Tu connais la « Tête de l'Art » ?

— L'émission télévisée ?

— Exact. Je vois que monsieur est un connaisseur...

— Tu travailles dans cette émission ?

— Oui, répondit-elle surprise d'un tel émoi.

Elle prit un air amusé. Max n'en revenait pas.

— C'est une excellente émission, un peu courte à mon goût. J'y apprend beaucoup de choses. J'ai énormément d'admiration pour les grands peintres et les grands photographes. C'est là où ma passion rejoint mon métier. C'est incroyable que tu bosses là dedans ! Tu connais alors très bien la photographie ?

— Je travaille dans l'équipe qui réalise ce magazine. Je m'occupe principalement de réaliser les synopsis et les scénarii, mais je fais aussi une bonne partie du boulot de mon patron.

Max resta un instant bouche bée. Il réfléchit un instant à sa réponse sans vraiment parvenir à un résultat. Il décida de se laisser plutôt porter par le flot de ses émotions.

— Si je comprends bien, en plus d'être une des plus jolies filles que je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer, tu es aussi une artiste accomplie ?

Diane se transforma subitement en lampe infrarouge, et enfouit son regard

au fond du verre de Martini blanc, essayant de se frayer un passage sous les glaçons. Max ne la trouva que plus séduisante. La sentant gênée, il brisa le silence. Cette timidité l'avait rendue encore un peu plus attirante.

— Franchement, je suis très fan ! J'adore cette émission !

Diane était soulagée qu'il reprenne l'initiative de la conversation.

— Mais je ne suis pas une artiste, simplement une passionnée, répondit Diane se dépourprant imperceptiblement.

Au-dessus la table, leurs mains se touchèrent involontairement. Diane esquissa un mouvement de recul qu'elle regretta immédiatement. Il lui sourit. Elle le dévisagea, une lueur dans le regard. Le serveur vint interrompre la magie de cet instant pour prendre commande.

Ils parlèrent beaucoup. D'eux, de leur vie, de leurs passions, de leurs expériences artistiques. Max lui fit part de sa vision de la photographie qu'elle commentait avec beaucoup d'objectivité et d'expérience. Cette fille était une bible ! Il était heureux de l'avoir rencontrée.

Ce n'est que bien plus tard qu'ils perçurent un restaurant vide. Le personnel commençait à ranger, comme une invitation à les mettre dehors. Max demanda l'addition. Celle-ci arriva sur la table dès la fin de sa phrase. Le message était clair. Il paya et ils sortirent.

Ils avaient passé une soirée fantastique. Max la raccompagna à pied jusqu'à sa voiture garée à proximité de la galerie où avait eu lieu le vernissage peu de temps auparavant. La galerie était vide de toute présence humaine et les lumières éteintes. Ils eurent beaucoup de mal à se séparer. Leurs joues gauches se touchèrent lorsqu'ils s'embrassèrent, mais avant que leurs bouches ne puissent atteindre l'autre joue, leurs lèvres, fébriles, s'effleurèrent, attirées tels deux aimants. Ils se regardèrent, transis par l'émotion, mêlant leurs souffles. Un long baiser s'en suivit.

— Je vais y aller, dit Diane.

— OK. À plus ?

Elle glissa un morceau de papier griffonné dans sa main.

— À plus.

Elle entra dans sa voiture. Il la regarda partir. Il se sentait bien, heureux. C'était le meilleur des anniversaires de toute sa vie.

CHAPITRE 33

Mardi 10 octobre 2006, 10h17 : Les photographies

La galerie de la Licorne, aujourd'hui.

Stéphanie Jullian entra dans la réserve. Pierre Armant s'y trouvait déjà depuis une petite demi-heure après qu'elle l'ait informé du besoin de Gaby.

— Il est trop chou, avait-il répondu, l'œil pétillant. Il n'a pas voulu me réveiller...

Stéphanie parut quelque peu irritée.

— Il est peut-être trop chou, mais en attendant il faut aller « dans la mine », à l'explosif qui plus est. Tu as vu l'état ? En plus il y a plein de trucs qui étaient déjà là lorsqu'on a acheté, et qui ne nous appartiennent même pas.

— Oui, bien sûr que je l'ai vu.

Son ton se voulait complaisant, mais aussi rassurant.

— Il va bien falloir s'y mettre un jour, poursuivit-il. Nous n'aurons pas plus le temps aujourd'hui que demain, ni même dans un mois. On ne va pas tout faire maintenant. Je suis certain qu'il y a trois tonnes de choses à balancer.

Pierre était un garçon toujours très positif. Son enthousiasme avait souvent contribué à rassurer Stéphanie dans les moments difficiles, et venait souvent à bout de ses angoisses. C'était bien de l'avoir à ses côtés. Lorsque les problèmes s'accumulaient, qu'elle se sentait submergée et que son moral en prenait un coup, il était là pour l'apaiser, la reconforter, et tout se déroulait ensuite miraculeusement bien, dans les conditions idéales. C'était un magicien du problème, un sauteur d'obstacle hors pair.

Peu avant qu'il entre dans la réserve, elle lui avait demandé de regarder le book posé sur le bureau afin d'obtenir son avis. Il l'avait parcouru rapidement. La moue s'imprimant sur son visage n'indiquait rien de bon. Ils avaient appris à être exigeants sur la qualité des œuvres qu'ils exposaient. Leur réputation en dépendait. Stéphanie avait déjà vu les photos, et s'était déjà fait à l'idée qu'elles ne méritaient pas une exposition ici ; et l'expression de son associé la confortait dans sa décision. Elle l'observa jusqu'à ce qu'il eut fini. Puis il la regarda en tordant les commissures de ses lèvres vers le bas.

Stéphanie se dressa vigoureusement tout en se dirigeant vers l'ordinateur.

— OK, entièrement d'accord avec toi.

Le bruit de ses talons claqua dans la petite pièce.

— Je lui envoie un mail pour lui demander de venir récupérer son book.

Il n'avait prononcé aucun mot, mais leurs regards avaient suffi pour se comprendre parfaitement. Ils étaient sur la même longueur d'onde et n'avaient nullement besoin de converser pendant des heures pour prendre des décisions. Ce n'était pas toujours le cas, et les quelques rares fois où leurs avis divergeaient, ils pouvaient entrer dans des débats ou des discussions houleuses. Mais globalement leurs réflexions se confondaient, et une concertation verbale n'était pas forcément nécessaire.

— Bon, j'attaque, avait lancé Pierre. Le catalogue de Kawinski, c'est ça ?

— Hm, hm.

— OK, c'est parti, lança-t-il pour se donner du courage.

Et il s'engouffra dans l'arrière-boutique.

Stéphanie envoya quelques mails, mit en marche la barrière infrarouge qui détectait l'entrée des visiteurs, et alla rejoindre Pierre.

La réserve, dont l'entrée communiquait directement avec le bureau, était une pièce sombre et sans fenêtre, en forme de L, dont l'extrémité finissait sous un ancien escalier inusité qui jadis montait à l'étage. Quelques boîtes avaient déjà été entassées devant la porte, obligeant Stéphanie à attaquer le rangement par une épreuve de Fort Boyard. Elle trouva Pierre derrière une pile d'autres gros cartons au fond de la pièce, se délectant d'un ancien calendrier de rugbymen nus.

— Je ne suis vraiment pas habillée pour la circonstance, annonça Stéphanie.

— Qu'est-ce qu'ils sont beaux ces mecs, dit lentement Pierre dans un souffle.

Son regard plein de convoitise était rivé sur les photos noir et blanc, ignorant totalement la réflexion de son amie.

— Gaby n'est pas mal non plus, non ?

— Gaby c'est l'homme de ma vie, ce n'est pas pareil. Et puis, je ne fais rien de mal, je regarde ce qui est beau, c'est tout.

— Et le catalogue Kawinski ?

— Pas encore vu !

Il tourna encore quelques pages du calendrier, le posa et continua sa recherche.

Stéphanie se posta devant une pile de boîtes, de chemises cartonnées, de catalogues et de vieux papiers, mains sur les hanches, prête pour le combat.

De nombreux éternuements plus tard, les trois quarts de la pile avaient été exhumés de leur poussière lorsque la sonnerie indiquant un visiteur retentit.

— J'y vais, dit Pierre bondissant par-dessus le fatras.

Dégageant une boîte remplie de quatre roulettes en plastique usagées, un carton à dessin vert et noir chamarré apparut, coincé entre le mur et le restant de l'amas. Curieuse, Stéphanie le tira vigoureusement afin de s'en saisir. Un nuage de poussière, un de plus, virevolta autour d'elle. Elle agita une main molle devant son visage afin de le chasser de devant son nez déjà rouge. Elle

le déposa sur une table encore encombrée et l'ouvrit.

Il contenait une douzaine de tirages photographiques argentiques, de format cinquante par soixante-dix. Par déformation professionnelle et néanmoins intriguée, elle les feuilleta. Il y avait de la couleur et du noir et blanc, tous de grande qualité. La totalité des photographies mettait en scène des talons aiguilles, soit seuls, soit portés par des pieds féminins. Les plans étaient plus ou moins rapprochés si bien que l'on ne voyait tout au plus que la jambe du modèle.

Son attention se porta sur une en particulier, la seule où la chaussure en était absente. Elle la prit en main pour l'approcher de l'unique source de lumière offerte par la réserve, se situant au plafond vers le milieu de la pièce. Le sujet représentait un pied de femme appuyé sur les orteils, le talon relevé comme s'il était dans une chaussure à talon invisible. Il était enveloppé d'une feuille plastique translucide incolore, une corde la maintenant autour de la cheville. La composition en forme de corolle lui faisait penser à un bouquet de fleurs, ou plutôt à une papillote.

Elle retourna le tirage. Il était inscrit entre guillemets « Bonbon » suivi d'un nom, Max Perfale, et de l'année « 2003 ». Cela devait certainement correspondre au titre de la photo et au nom de l'auteur. Elle la regarda de nouveau en l'exposant correctement à la lumière afin d'éviter toute brillance. Curieusement, elle ressentit un léger fourmillement dans les doigts. Tout d'abord, elle n'y fit pas cas. Elle commença à le remarquer dès lors que la sensation s'étendit au niveau de ses mains, puis de ses poignets. Une chaleur s'ajoutait au fourmillement qui s'accélérait et s'amplifiait, pénétrant son buste et sa tête par les épaules. Rapidement, les jambes furent atteintes. Ce n'était pas douloureux, mais extrêmement désagréable, comme si une substance incandescente contenue dans l'objet qu'elle tenait entre ses mains infiltrait tout son corps. Elle avait le sentiment qu'un liquide chaud emplissait chacune de ses veines, chacune de ses artères et les dilatait, emprisonnant son corps tout entier tel un arbre envahi de plantes parasites rampant le long de son tronc, et l'étouffant progressivement jusqu'à l'asphyxie. Elle se sentait engourdie et son esprit commença à s'embrumer. Sa respiration se faisait de plus en plus pénible. Sa vision se brouilla, la réserve et son contenu se mirent à tourner. Elle perdit l'équilibre, lâcha soudainement la photographie, et s'effondra sur le sol, telle une poupée de chiffon désarticulée.

Au même moment, à la prison Saint-Juste.

Il était 11h37 lorsque Max Perfale, assis sur le lit de la cellule, les jambes ramassées contre son torse et les bras autour des chevilles, ressentit une étrange sensation dans tout le corps. Une chose bien différente de celle dont il avait l'habitude. Autant il maîtrisait désormais parfaitement cette dernière, autant ce qu'il ressentait à l'instant lui était complètement étranger. Et pourtant il fut immédiatement convaincu qu'elles avaient un lien étroit. Il lui

semblait être parcouru par un courant électrique suffisamment faible pour ne pas être douloureux, mais suffisamment important pour le percevoir distinctement. Il eut aussi subitement très chaud.

Il resta immobile et ferma les yeux pour mieux l'analyser. Par la pensée il remonta le long de son corps, en commençant par les orteils, puis les pieds. Il continua le long des jambes, des tibias, des genoux et des cuisses, de son bas ventre, puis s'arrêta quelques instants sur son ventre, son centre énergétique, la source de tout, son espace galactique, le point névralgique de sa déchéance, mais aussi le point de départ de ce pseudo état comateux qu'il parvenait à atteindre lorsqu'il en ressentait le besoin. Il continua son voyage intra corporel jusqu'au sommet de son crâne. Il n'y avait rien à craindre de ce phénomène. Il savait discerner le bien du mal.

Habituellement il s'agissait d'une douleur intense et glaciale, marmoréenne, profondément vide de toute prévenance, semblant provenir d'un gouffre profond et maléfique habité par l'incarnation du mal, dont le seul but était la souffrance et l'anéantissement. Il la connaissait tellement bien. À l'inverse, celle qu'il ressentait en l'instant, n'avait rien de spécialement agréable, mais toute animosité ou toute malveillance en était absente. Il ne savait d'où elle provenait, ni quelle en était la cause, mais elle était rassurante.

En l'écouter plus profondément il eut la nette sensation qu'il s'agissait même de quelque chose qu'il attendait depuis le début de son histoire, comme une sorte de délivrance. En tout cas il l'espérait.

Il n'avait plus qu'à attendre. Il sourit.

Stéphanie ressentit une série de petites sensations sur les joues. Elle n'arrivait pas à discerner de quoi il s'agissait. Ses oreilles percevaient un bruit de fond incompréhensible et sourd, tel un mélange de plusieurs disques vinyles tournant trop lentement, formant un brouhaha incohérent. Devant ses yeux, un écran noir. Tel un coma artificiel après une anesthésie, elle faisait de gros efforts pour se réveiller sans y parvenir.

Petit à petit une lueur apparut sur la toile sombre de sa rétine, se matérialisant lentement. Quand l'image fut plus précise, elle vit un pied, enveloppé d'un sac plastique. Puis l'image disparue faisant place à une lumière aveuglante et brutale. Elle entendit des voix qu'elle pouvait maintenant discerner. Elle ouvrit les yeux. Un homme au visage buriné et aux cheveux très courts était penché au-dessus de son visage. Il avait un vêtement bleu marine traversé par une bande horizontale réfléchissante. En regardant sur sa droite, elle aperçut le visage de Pierre, blême et inquiet. Elle sentit la présence d'autres personnes dans la pièce. Elle n'était plus dans la réserve, mais dans le hall d'exposition du rez-de-chaussée.

— Comment vous sentez-vous mademoiselle, dit l'homme ?

Elle ne répondit pas immédiatement, encore dans sa torpeur.

— Tu m'as collé une de ces frousses, dit Pierre d'un ton qui se voulait plus soulagé qu'indigné.

Ses yeux étaient brillants de larmes.

— Ne me refait jamais ça !

Il lui serrait la main si fort qu'elle dût la bouger pour lui faire comprendre qu'il lui faisait presque mal.

Elle réussit après un gros effort à articuler un faible « ça va ».

— Ne bougez pas, lui dit calmement le pompier. On va vous transporter à l'hôpital.

Le mot résonna dans sa tête tel un écho lui faisant reprendre ses esprits à vitesse grand V. Elle se redressa sur les coudes.

— Ça va aller, franchement. Je me sens beaucoup mieux. Je ne pense pas que ce soit la peine. Ce doit être la chaleur de la réserve qui m'a étourdi.

— Vous étiez évanouie mademoiselle. Ce serait plus prudent...

— Merci, vraiment, mais je n'y tiens pas, le coupa-t-elle. Je vais boire un verre d'eau et ça ira mieux dans quelques minutes.

— Comme vous voulez, dit le pompier. Je reste encore quelques minutes afin de vérifier que tout va bien.

Pierre était déjà de retour avec le verre réclamé. Après s'être assise, elle but par petites gorgées. Elle sentait le liquide froid glisser le long de sa gorge puis de son œsophage. Son front était encore humide de sueur.

Pierre revint à la charge.

— Tu es sûre de ne pas vouloir aller aux urgences au cas où ? Ce serait

plus prudent.

— C'est hors de question, répondit Stéphanie après avoir attendu que le pompier s'éloigne. J'irais voir mon toubib si vraiment je ne me sens pas bien, mais pas l'hôpital. Je n'ai pas envie d'y passer ma journée à attendre pour qu'à la fin on me dise que les analyses sont bonnes. Franchement, je ne m'en sens pas le courage.

— OK, c'est toi qui vois.

— Aide-moi à me redresser s'il te plaît, je vais aller m'asseoir dans le bureau.

Une fois confortablement assise dans le fauteuil en cuir à roulette, le pompier lui apporta un document. Il s'agissait d'une décharge indiquant sa volonté de ne pas aller à l'hôpital. Elle la signa en le remerciant. Celui-ci la salua à son tour et sortit.

— Que s'est-il passé, demanda-t-elle ?

— C'est plutôt à moi à te le demander, répondit Pierre circonspect. Je t'ai trouvée par terre évanouie. Il y avait une photo un peu curieuse à tes côtés. J'ai eu une de ces frousses !

Subitement l'image lui revint en tête ainsi que les autres.

— Je me souviens. Je regardais des photos que j'ai trouvées dans un coin. J'ai eu brusquement très chaud, et puis plus rien. Il fait une température à mourir dans cette réserve, tu ne trouves pas ?

— Ben, non. Il n'y fait pas chaud du tout. Il y a une VMC en plus. Ça va pas toi !

Elle lui jeta un regard fatigué.

— Je te crois Steph, mais je t'assure qu'il n'y fait pas la chaleur que tu prétends. C'est toi qui as eu chaud. Tu ne souhaites pas rentrer te reposer, je te dépose si tu veux ?

Stéphanie posa les coudes sur la table de travail et enfouit son visage au creux de ses mains.

— J'ai super mal dormi cette nuit.

Elle n'avait pas quitté sa position.

— Tu crois que c'est déjà la ménopause qui se pointe ?

— Mais non, qu'est-ce que tu racontes, pas à trente-quatre ans. Franchement tu devrais rentrer. Allez, viens.

— Et le catalogue Kawinski ?

— Je m'en occupe. Et si je ne le trouve pas, Gaby patientera un peu. Tu passes avant un bouquin que je sache.

Après s'être assuré de la quiétude de Stéphanie, Pierre retourna à la galerie. En déposant son téléphone portable sur la table basse il lui fit promettre de l'appeler en cas de besoin. Lovée dans le canapé et enveloppée d'un plaid bleu ciel en laine polaire, elle s'endormit rapidement, exténuée. Son sommeil fut lourd et profond. Une heure plus tard, elle entraînait dans la

première phase de sommeil paradoxal. Ses paupières commencèrent à vibrer et elle se mit à rêver. Une série d'images incohérentes se succédèrent, s'entremêlant et s'entrechoquant à une vitesse infinie. Il y avait beaucoup de sang, des corps de femmes, des seins et des sexes mutilés apparaissaient furtivement, des cris, des ombres, des bruits de métal qui cognaient la pierre, des lieux sombres et inquiétants dont elle ne savait s'il s'agissait d'habitations, de zones désaffectées ou encore de caves.

Un sentiment de peur se glissa subrepticement dans un recoin de son cerveau pour s'y accrocher solidement. Elle marchait dans un couloir ténébreux. Au fond apparaissait une lumière blanche et aveuglante. Elle s'y dirigea. Elle était maintenant dans la pièce illuminée. Tout était blanc. Le sol, le plafond, les murs. Elle était immense et sans limites apparentes, totalement vide de tout objet. L'intensité et la froideur de la luminosité lui firent penser à l'éclairage d'un flash photographique. Une femme posait, mais elle n'en voyait qu'une jambe légèrement pliée au genou, chaussée d'un escarpin noir brillant d'une quinzaine de centimètres de hauteur. Du sang pourpre et épais commençait à couler sur la cuisse. Elle ne savait d'où il provenait. Visqueux, il s'écoulait lentement le long de la jambe immobile, atteignant progressivement le mollet puis le talon de la chaussure. Enfin, il se répandit sur le sol en une flaque sombre.

Un flash.

Elle se trouve maintenant dans une rue humide et mal éclairée par des réverbères défectueux et vacillants. Quelques gouttes de pluie éparées tombent encore du ciel.

Des pas. Le bruit de talons aiguilles, aigus et claquants, martelant le bitume, résonne entre les murs sales. L'allure se hâte. Il lui semble entendre un autre bruit. D'autres pas. Mais cette fois-ci ce sont ceux d'un homme. Il s'agit de chaussures de ville à talon court et rigide.

Stéphanie voit la femme passer sous ses yeux. Elle n'aperçoit que ses chaussures, car sa vue est au ras du sol, comme si elle y était allongée, invisible. La femme halète et sa foulée s'accélère. Elle court presque. Elle est chaussée d'escarpins noir brillant très hauts. Le bas nylon de sa jambe droite a filé sur son mollet tendu.

Stéphanie avance, toujours au ras du sol. Elle suit la marche rapide de la femme. Elle entend ceux de l'homme se rapprocher. La rue est déserte. La femme gémit dans une respiration saccadée. Elle est effrayée. Elle tremble.

Son pied droit ripe, sa cheville vacille. Elle se rattrape agilement en s'appuyant sur son pied gauche. Elle a failli trébucher. Stéphanie vient de voir sa main apprêtée qui tient un petit sac à main brun bon marché. C'est peut-être une prostituée. C'est en tout cas ce qui lui vient à l'esprit, mais elle n'en est pas certaine.

Désormais elle perçoit clairement les pieds de l'homme derrière ceux de la femme. Elle court et semble affolée. L'homme marche rapidement, mais ne court pas. Il est maintenant sur elle. Il l'attrape vigoureusement et

l'immobilise. La femme initie un cri que l'homme étouffe rapidement. Elle voit les pieds de la femme se soulever sous ses yeux à une vingtaine de centimètres du sol. Puis du sang coule, abondamment, une rivière de sang qui lui éclabousse les yeux. Elle ne peut pas se relever. Le liquide rouge la submerge, pénètre dans sa gorge. Elle s'asphyxie.

Stéphanie se réveilla en sursaut. La lumière était faible dans l'appartement. Des nuages noirs obstruaient le ciel. Elle passa une main sur son visage crispé, une vague trace de terreur encore palpable dans ses yeux. Sur son front naissaient quelques perles de sueur. Tout d'abord elle ne comprit pas pourquoi elle se trouvait chez elle. Puis les souvenirs affluèrent : son malaise, les photos, la réserve, le pompier lui tapotant les joues.

De grosses gouttes d'eau venant du ciel commencèrent à crépiter sur le toit laissant des traînées humides le long des vitres.

Stéphanie se sentait quelque peu nauséuse. Sa tête était lourde. Elle se leva péniblement, se dirigea vers la salle de bain et se glissa sous la douche. Elle y resta près d'un quart d'heure. Des images du cauchemar lui revenaient à l'esprit par bribes, lointaines et inaccessibles à toute compréhension. Elle enfila un peignoir de bain, enroula une serviette autour de ses cheveux et retourna dans le salon. Elle se sentait un peu mieux. Elle prit le portable, se posta debout devant la vitre à présent détrempée et appuya son épaule contre le rebord. Elle accéda aux appels récents pour y trouver celui de Pierre. Il répondit dès la première sonnerie.

— Steph ! Tout va bien ?

— Ça va mieux, physiquement en tout cas. Je viens de me réveiller. Ne t'inquiète pas. Comment ça se passe à la galerie ?

— C'est calme, avec ce temps pourri. J'ai trouvé le catalogue pour Gaby. Il était inquiet pour toi. Je vais l'appeler tout de suite pour le rassurer. C'était quoi ces photos que tu as dégotées ? Tu connais ?

— Non, je les ai découvertes en même temps de toi. Je n'ai jamais entendu parler de ce photographe.

Ils se turent un instant.

— Pierrot ?

— Oui ma chérie, dit-il d'une voix subitement très virile.

— Tu pourrais venir dormir ce soir ?

— Pas de problèmes mon chou. S'il n'y a pas plus de monde que ça, je ferme plus tôt, je vais prendre quatre affaires et j'arrive.

— Tu es un amour. Merci.

— Pas de quoi. À tout à l'heure.

Après avoir raccroché, elle resta dix bonnes minutes devant la vitre à regarder la pluie tomber, la tête vide de toute pensée, puis alla jusqu'à la chaîne hifi et l'alluma. Lorsque l'amplificateur à lampe de marque

australienne fut à température, elle mit ensuite en route le tuner déjà positionné sur Radio Classique. Une douce et délicate voix féminine présentait l'œuvre à l'écoute. Il s'agissait du troisième mouvement du concerto numéro deux de Sergueï Rachmaninov. Elle adorait ce compositeur entre tous ; mais après son rêve nauséabond, la pluie aidant, l'ambiance n'en fut que plus oppressante. Mais elle ne pouvait résister à la puissance des notes merveilleuses sortant des haut-parleurs. Ce mouvement lui rappelait inexorablement le Sahara et les films de David Lean et Anthony Minghella.

Elle retourna vers le canapé pour faire le point, dans l'espoir en s'y installant, d'éclaircir les manifestations d'une journée pour le moins étrange. Elle buta du pied dans ses chaussures qu'elle n'avait pas rangées. Elle regarda pensivement ses escarpins Sergio Rossi aux talons hauts et fins, couchés sur le sol. Puis elle rappela Pierre au téléphone.

— C'est encore moi. Pourrais-tu me donner le nom du photographe dont j'ai trouvé les photos tout à l'heure ? Je souhaiterais jeter un oeil sur Internet, voir si je trouve quelque chose sur lui.

— Bouge pas.

Il revint un instant plus tard.

— Son nom est Max Perfale. Tu te reposes Steph.

Son ton se voulait paternaliste et autoritaire.

— Oui, ne t'inquiète pas. Merci, à tout à l'heure.

Elle alla ranger ses chaussures dans l'entrée, prit son MacBook, s'installa sur le canapé, et se connecta à la toile.

Max Perfale se sentait très excité depuis les dernières heures. Lors de la sortie de l'après-midi dans la cour ouest, il était allé directement aux équipements sportifs. Avec le terrain de basket, c'était un lieu privilégié par l'ensemble des prisonniers. Ils s'y défoulaient, évacuaient leurs stress, et en profitaient pour se dépenser au maximum afin de vivre au mieux leur captivité quotidienne. Max avait pour la première fois depuis plus de trois ans, ressenti l'envie irréprensible d'exulter le trouble qui le tenaillait alors, suite à cette impression vague, mais tellement salvatrice éprouvée le matin même. Comme il s'y attendait, ses codétenus avaient eux aussi leurs habitudes. Et Max ne faisait pas partie de ces rituels quotidiens. Il fut donc refoulé violemment, menaces à l'appui. Il n'avait pas envie d'entamer de nouvelles hostilités et s'éloigna en marchant. Il fit quelques séries de pompes dans un recoin de la cour. Après l'heure du dîner, il retrouva sa cellule. Une fois le calme installé, le gros Ber s'approcha des grilles et y appuya nonchalamment une épaule.

— Salut Max.

Max répondit d'un sourire imperceptible.

— Je te trouve d'une humeur différente aujourd'hui. Des bonnes nouvelles ?

Il savait qu'il n'allait pas lui répondre, mais il était assez fin pour discerner dans les regards la moindre étincelle, qu'elle soit magnanime ou malfaisante.

Le regard furtif que lui lança Max confirma son impression.

— Ça me fait plaisir de te voir un peu plus optimiste.

Le gros Ber sursauta lorsque la matraque de Hans Hartaud vint claquer contre les barreaux au-dessus de lui, les faisant vibrer d'une onde sonore métallique désagréable.

— Alors, on se taille une bavette avec l'albinos, gros Ber.

— Qu'est-ce que tu fous là HH, c'est pas ton coin ce soir.

Il ne répondit pas et fixa Max de son regard boutefeu.

— T'es vraiment bizarre comme mec Ber. Je ne vois vraiment pas de quoi tu peux parler avec un putain de connard de muet. Remarque qu'il ne peut pas te contredire comme ça, hein enfoiré de tueur !

— Ta gueule HH ! Barre-toi ! C'est ma section ce soir et tu ne vas pas commencer à foutre le bordel ici ! Dégage !

— T'énerves pas Ber, je m'en vais.

Il s'éloigna lentement en tapotant sa matraque dans la paume de sa main. Tout le monde était habitué à son comportement et ce soir les choses s'étaient plutôt bien terminées. Il paraissait sobre, et avait juste besoin de cracher un peu de venin.

— Allez, je te laisse, dit Ber. Si tu as besoin de quelque chose je ne suis pas loin. A plus.

Max savait comment communiquer avec Norbert. Mais ce soir il n'en fit

rien.

Domicile de Stéphanie Jullian.

Pierre arriva en compagnie de Gaby aux alentours de dix-neuf heures trente. Prise par ses recherches, Stéphanie ne s'était pas changée depuis sa douche. Elle était toujours enveloppée de son peignoir crème. Pierre l'embrassa généreusement sur la joue en l'enlaçant, et Gaby utilisa l'autre joue. Ils constatèrent que son malaise de la journée n'était plus qu'un souvenir. Elle avait repris des couleurs et paraissait nettement moins fatiguée.

— Tu manges avec nous Gaby ? lui avait-elle demandé.

— Non, je vous laisse en tête-à-tête. Je bois juste un petit verre.

— Tu ne nous déranges pas, voyons.

— J'ai de toute manière prévu autre chose. J'ai du boulot à la maison.

Merci. Au fait, j'ai ramené ton bolide. Il est garé dans la rue en bas.

Elle le remercia chaleureusement.

Ils discutèrent des projets de Gaby. Il avait un acheteur potentiel d'une dizaine de toiles Kawinski et jouait les intermédiaires, essayant au passage de récupérer un tableau. Stéphanie se demanda où il allait bien pouvoir le caser, à tel point son domicile en était surchargé.

Lorsqu'il prit congé, elle prépara un plateau-repas pour deux et ils s'installèrent à même le sol sur le tapis, devant la table basse. Elle attira l'attention de Pierre sur sa découverte.

— J'ai fait des recherches sur Internet cet après-midi.

— Sur ?

— Max Perfale.

— Ah oui, tu me l'as dit. Et alors ?

— Après que tu m'aies raccompagnée, j'ai fait un drôle de rêve, ou plutôt un cauchemar. C'était assez effroyable et particulièrement éprouvant. Je n'en ai pas un souvenir très net, mais il y avait du sang, des cris, des meurtres. Et aussi une sorte de séance photo avec une fille en talons aiguilles.

— Pas vraiment réjouissant tout ça. Quel rapport avec ton photographe ?

— Et bien bizarrement il y en a un. Je suis allé voir si je trouvais le nom de Max Perfale. Je me suis dit qu'il devait certainement avoir un site Internet ou au moins un blog pour faire la promotion de ses photos, même s'il n'est pas très connu. Aujourd'hui tout le monde en a un. Et là, rien. Rien de rien. Pages jaunes et pages blanches non plus. Le mec ne semble pas exister.

— Pourtant j'ai regardé au dos de plusieurs photos, et c'est toujours le même nom, intervint Pierre.

— Du coup, j'ai cherché ailleurs. Tu sais qu'il y a un site monumental qui répertorie toutes les chroniques de journaux depuis des dizaines d'années.

— Ça me parle en effet.

— Et bien là, j'ai trouvé un truc.

Elle ouvrit son MacBook qui se trouvait sur la table basse en mode veille.

Pierre s'approcha en grignotant une chips. Il aperçut une photo à l'écran.

— Regarde. Max Perfale est un ancien photographe arrêté en mai 2003 pour meurtres. Et pas qu'un seul apparemment. Il en aurait commis douze ! Un tueur en série en fait.

— C'est dingue !

Pierre resta sidéré.

— Et ce n'est pas tout. Apparemment il s'attaquait à des femmes d'âge moyen, toutes tuées de la manière identique, selon une sorte de rituel. Elles étaient toutes mutilées de façon atroce. Il leur coupait l'extrémité des seins, leur dépeçait le pubis et leur lacérait le visage au couteau. De leur vivant qui plus est ! T'imagines le truc !

— Ça me donne envie de vomir ton histoire.

Pierre reposa le morceau de chips qu'il s'apprêtait à introduire dans sa bouche.

— Et ce n'est pas fini.

— Tu es sûre de vouloir me raconter tout ça ?

Il commençait à blêmir.

— Attends la fin. Les victimes avaient aussi des scarifications sur le corps. Elles ont dû mourir dans des souffrances insupportables. Il les saignait comme on tue un cochon. Le dernier meurtre concerne sa petite amie. Tu te rends compte ! Il est allé jusqu'à torturer et assassiner sa copine !

— Nom de dieu ! Pierre était livide. Et dire que ce gars-là est peut-être passé chez nous !

Il frissonna.

Au cours de son explication, Stéphanie était progressivement entrée dans un état d'excitation avancée. Son malaise et sa fatigue semblaient oubliés. Une sorte d'ivresse s'était emparée d'elle. Elle n'avait apparemment pas l'intention de s'arrêter là. Aussi curieux que cela puisse paraître, son intuition lui donnait à penser qu'un lien potentiel entre les circonstances de cette journée et l'affaire des meurtres était probable. Pourquoi ces photographies étaient-elles dans la réserve de sa galerie, et pourquoi les avait-elle trouvées ? Et ce phénomène ? Elle avait ressenti comme une substance pénétrer son corps jusqu'à l'évanouissement.

— Le plus étrange dans tout ça, reprit Stéphanie, c'est que mon mauvais rêve semblait avoir un lien avec tout ce carnage. Mais je l'ai fait avant d'apprendre l'histoire de Perfale !

CHAPITRE 32

Jeudi 12 septembre 2002, 19h27 : Intimité

Domicile de Max Perfale, six mois avant son exposition.

La nuit avait déjà déployé son voile obscur lorsque Max rentra chez lui. Il était un peu déçu de ne pas avoir pu joindre Diane au téléphone pour lui apprendre la bonne nouvelle concernant la future exposition chez son ami Hervé Durbeque. En outre, une once d'inquiétude commençait à lui tirailler l'estomac. Ce n'était pas dans ses habitudes de rester silencieuse à ses appels.

Il ne l'avait pas vu depuis trente-six heures et elle lui manquait déjà terriblement. Il repensait à la conversation qu'ils avaient eue quelques jours plus tôt, durant laquelle ils s'étaient remémoré leur rencontre à la galerie du Carré Rouge. Diane avait voulu en savoir un peu plus sur ses intentions. Elle ne doutait pas une seconde de ses sentiments et le savait très amoureux et très attaché, tout comme elle. Mais il n'était pas toujours très loquace sur le sujet et elle avait besoin d'être rassurée. Elle avait envie de construire quelque chose de sérieux avec lui, et Max, du mal à franchir le pas. Mais il essayait encore l'héritage passé d'une expérience désastreuse qui l'empêchait de vivre pleinement son histoire avec Diane. Même s'il était persuadé qu'elle était la femme de sa vie, il avait encore du mal à s'immerger complètement dans cette relation, quitte à en souffrir. Il manquait encore de confiance en lui dans ce domaine. Il chassa cette pensée de son esprit en introduisant la clef dans la serrure de la porte.

L'appartement était sombre. Dans l'entrée une bougie était posée au sol, au centre de la pièce. Il put en apercevoir une autre un peu plus loin, sous le dormant de la porte du séjour. Il comprit alors pourquoi son message téléphonique était resté sans réponse, et son inquiétude disparut instantanément. Sans en connaître la raison, il ne put s'empêcher de penser à la toile accrochée au mur de sa chambre. Un Delgghado. Il se rappela quelque temps après leur rencontre, l'avoir découvert dans la pièce de son domicile où elle était encore suspendue. Diane avait tenu à la mettre dans la chambre, car ce tableau faisait partie de leur intimité, et le lieu lui paraissait idéal. C'était l'objet de leur rencontre, devant lequel ils s'étaient découverts et parlés pour la première fois. C'est grâce à lui que tout avait commencé pour leur plus grand bonheur. Max était satisfait. Cette peinture magnifique à leurs yeux ne devait l'être que pour eux seuls.

Il posa son sac à dos et sa veste au le sol et verrouilla la porte. Il avança sans allumer.

Dans le séjour, la table était mise, ornée de longues bougies rouges qui projetaient une faible et délicate lumière jaune orangée dans la pièce, dont la chaleur se prêtait à un climat intime et raffiné.

En bout de table, près d'un angle, Diane était assise, les coudes appuyés sur la table, le menton reposant au creux de ses mains. Ses doigts longs et fins s'enroulaient sur eux-mêmes enveloppant ses joues telle une corolle de fleur. Elle le regardait, le reflet de la bougie la plus proche brillait dans ses yeux mi-clos. Max put distinguer sur ses jambes croisées qu'elle avait pris soin de mettre en évidence, des bas noirs maintenus par un porte-jarretelles et des chaussures ouvertes à talons hauts. Elle était tellement belle, tellement séduisante.

Diane était une fille dont l'épanouissement sexuel ne faisait aucun doute. Mais elle n'en parlait pas. Max préférait occulter cette partie de son passé. Ce n'était pas une forme de perversité ou de libertinage qui caractérisait Diane, mais plutôt un épanouissement et une absence de tabous. Elle détestait d'ailleurs les pratiques extrêmes et marginales et ne souhaitait au grand jamais s'y hasarder. Avant de se rencontrer, elle avait roulé sa bosse, et multiplié les expériences, et elle savait ce qui plaisait aux hommes, tout autant qu'aux femmes d'ailleurs, bien qu'elle revendiquait son hétérosexualité.

L'intimité qui la liait à Hervé Durbeque était avant tout une profonde amitié. Mais pas seulement. À une époque, il l'avait invité à partager une expérience d'ordre érotique au sein d'un groupe. Il ne lui en avait caché ni le but, ni les pratiques. Hervé était bisexuel, et l'un de ses grands plaisirs était de participer à des soirées organisées dans un ancien manoir dont un de ses plus proches amis, un industriel local, était propriétaire. Diane n'était franchement pas coutumière de ce type de réjouissances, mais elle y avait découvert, outre certains plaisirs, un total respect mutuel. Personne n'avait d'obligation en quoi que ce soit, personne ne forçait quiconque, et tout un chacun était libre de choisir ce qu'il souhaitait faire ou ne pas faire, et avec qui.

Malgré cela, elle n'avait réitéré l'expérience qu'à trois reprises. Les deux premières fois s'étaient fort bien passées, même si elle n'avait été que pour ainsi dire spectatrice. La fois suivante, où elle s'était résolue à moins de passivité, un homme, apparemment nouveau au sein du groupe d'habituels comme cela pouvait se produire très occasionnellement, avait été un peu trop insistant à son égard. C'était une des règles principales à ne pas transgresser. À l'identique de la plupart des femmes majoritairement présentes, Diane était vêtue en adéquation à ce type de réjouissances. L'homme en question ne l'avait pas lâchée de la soirée, s'intéressant tout particulièrement à ses escarpins noirs, hauts et effilés qu'elle arborait alors. Elle en avait été d'ailleurs plus surprise que réellement choquée. Elle n'était de surcroît pas la seule à en porter, mais c'était les siens qui avaient eu les attributs et la convoitise de cet homme. Une sorte de frénésie l'avait saisi, le rendant assez

peu maîtrisable. Il avait fini par être convié à sortir.

Deux semaines plus tard, animée d'un mauvais pressentiment, il lui avait semblé l'apercevoir à deux rues de son domicile. Elle avait été saisie d'effroi en croisant furtivement son regard, et la terreur qu'elle avait ressentie à cet instant l'avait glacée près de trois semaines durant. Elle avait passé quelques jours chez Hervé avant de pouvoir retourner chez elle. Il lui avait affirmé ne pas l'avoir revu lors de ses soirées particulières, tout autant que Diane qui l'avait peu à peu effacé de sa mémoire.

Max s'avança lentement pour faire durer le plaisir de cet instant magique. Il retrouvait Diane dans cette pièce de son appartement, dont l'ambiance intime et érotique était sublimée par la femme qu'il aimait. Diane ne bougea pas et le suivi du regard. Il s'approcha.

— Salut, chuchota Max pour ne pas briser l'atmosphère presque surréaliste dont Diane était à la fois l'actrice et l'artiste.

Elle ne répondit pas et l'attrapa par la ceinture de son pantalon pour l'attirer plus près.

— Tu es magnifique et terriblement désirable. Tu m'as manqué.

— Ah bon... ? sourit-elle largement. Je suis fière de toi.

Elle faisait allusion à son exposition future.

Il se baissa pour l'embrasser et elle passa ses bras autour de son cou. Il s'accroupit. Elle écarta les jambes pour qu'il se rapproche encore plus près d'elle, de son intimité. Elle sentait bon, terriblement bon. Une odeur douce et délicate que le nez inexpérimenté de Max avait du mal à analyser. Il caressait déjà ses cuisses galbées de bas nylons noirs d'une rare finesse, dévoilant dans la pénombre sa peau claire. Il blottit son visage contre la guêpière à jarretelles dont la dentelle subtile recouvrait son ventre. Des lacets rouges se refermaient en croisillons dans son dos. Max l'enlaça et la serra si fort qu'elle en eut presque le souffle coupé. Diane plongea sa bouche dans sa chevelure blanche et abondante. Ils restèrent ainsi un long moment, le bonheur accablant leurs sens. Ils se caressèrent longtemps et firent l'amour.

— J'aimerais que tu restes dans cette tenue, annonça Max lorsque Diane commença à passer une nuisette un peu trop opaque à son goût.

Elle sourit et la reposa sur le dossier du fauteuil.

— Et moi je te veux nu comme un ver pendant tout le repas.

Diane n'était pas une fine cuisinière. Afin de soigner au mieux cette soirée, elle avait joué la sécurité en commandant le menu chez le traiteur préféré de Max. Ils firent une nouvelle fois l'amour juste avant le dessert qu'ils prirent un peu plus tard sur le tapis moutonneux gisant au pied du canapé.

Ils discutèrent de la future exposition de Max, des préparatifs, des détails techniques et logistiques en professionnels qu'ils étaient.

Diane qui avait progressivement retiré toute sa lingerie lors de leurs ébats,

eut un frisson et se pelotonna contre Max afin de se réchauffer. Il attira alors le plaid froissé sensé recouvrir le sofa et le déposa sur leurs corps repus. Ils restèrent silencieux un long moment.

— Diane ?

— Hum.

Elle somnolait presque.

— Je t'aime.

Elle sourit pour elle-même, et se serra encore un peu plus contre lui.

CHAPITRE 31

*Mercredi 11 octobre 2006, 8h36 : **Cauchemar***

Domicile de Stéphanie Jullian et galerie de la Licorne, aujourd'hui.

Stéphanie se réveilla en sursaut. Elle jeta un coup d'œil au réveil posé sur sa table de nuit. Il lui fallut deux bonnes minutes pour que son esprit se clarifie enfin, et qu'elle sache où elle se situait sur l'échelle temporelle de son existence. Elle se rappela finalement la journée précédente, son malaise, le retour chez elle, son cauchemar, et les renseignements découverts sur Max Perfale. Le sommeil de la nuit passée avait été de plomb, et ainsi, extrêmement réparateur. La crainte qui l'avait poussée à inviter Pierre à dormir chez elle s'était volatilisée, et elle culpabilisait de l'avoir séparé de Gaby pour la nuit. Mais en l'instant, elle était en retard pour l'ouverture de la galerie.

Elle se leva d'un pas léger et descendit les marches de la mezzanine avec hardiesse. Elle réveilla Pierre qui dormait encore à poings fermés sur le canapé. Elle chuchota pour ne pas le faire sursauter.

— On est à la bourre Pierrot. Lève-toi vite.

— Hein, quoi ! Quelle heure est-il ?

— Un peu plus de huit heures et demie, continua-t-elle sur le même ton, comme si d'autres personnes dormaient encore dans la pièce.

— On prendra des croissants à la boulangerie d'à côté. Allez, dépêche-toi.

Le matin, Pierre était nettement moins alerte que Stéphanie. C'était la raison pour laquelle elle était quasiment toujours la première à la galerie. Ils arrivèrent néanmoins ensemble aux alentours de neuf heures vingt-cinq, soit près de trente minutes après l'horaire indiqué sur la porte. Stéphanie bouillonnait, car elle était très exigeante quant à l'heure d'ouverture. En soi ce n'était pas vraiment dramatique, car le début de matinée ne voyait pas énormément de visiteurs. Par contre, les démarcheurs, publicistes et autres agents, même s'il n'y en avait pas quotidiennement, se présentaient de préférence en début de matinée. Ce jour-là, aucun rendez-vous n'était planifié, mais Stéphanie était anxieuse, et pas seulement pour le retard. Elle pensait aux photographies se trouvant dans la réserve.

Un sac de viennoiseries en main, Pierre alluma la cafetière du bureau. Stéphanie se précipita avec frénésie dans la pièce des stocks. Le lieu était presque méconnaissable tant le rangement par le vide de son associé avait été

efficace. Il fallait à tout prix qu'elle le félicite.

Contre un mur, elle aperçut le carton à dessin vert bariolé découvert la veille peu avant son évanouissement. Avec une forme d'appréhension, elle le déposa sur la table désormais quasiment vide. En l'ouvrant, elle y retrouva les photographies intactes. Elle les associait désormais à celles d'un tueur sordide et cruel en la personne de Max Perfale, tout en s'interrogeant sur leur but. Elle imaginait à présent la volonté du tueur de dévoiler aux yeux du monde l'horreur de ce qu'il préméditait alors, à l'époque des terribles événements. Elle saisit la première sur le paquet et la redressa pour mieux l'apercevoir. Elle contenait une composition étrange et singulière qui allait dans le sens et l'idée que Stéphanie s'était faite du meurtrier. Une paire de talons aiguilles était jetée sur un sol au béton sale, comme abandonnée après une agression supposée, un couteau sanglant à leur côté, et quelques taches de sang éparses. Elle regarda les escarpins beiges qu'elle portait aux pieds. Elle ne comprenait pas le sens de ces images ni leur but précis, et encore moins l'instrumentation d'un accessoire qu'elle affectionnait avec tant de passion. Elle supposa qu'il devait y en avoir d'autres sur le même thème dont l'unité lui aurait donné une idée plus claire du message intentionnel de l'auteur. Peut-être même une exposition avait-elle eu lieu ? Pire, dans sa propre galerie ! Elle frissonna. Qu'est-ce qui avait pu pousser ce meurtrier étonnamment barbare à faire ce genre d'images ? Quel rapport avaient-elles avec ces crimes répugnants ?

Toutes ces questions restaient regrettablement sans réponse.

Tout en détaillant l'image, elle sentit cette fois-ci nettement le fourmillement qui naissait au bout de ses doigts. Elle s'en détacha pour examiner ses mains. Rien de visible n'apparaissait, pourtant la sensation adjointe à une chaleur intense, la même que la veille, remontait rapidement dans ses membres. Soudain, la vision de sa perte de connaissance la saisit, et elle lâcha la photographie. Le picotement disparut en suivant le chemin inverse de son apparition. Elle resta un instant stupéfaite, ne sachant discerner la différence entre imagination et réalité. Elle se baissa et ramassa la photographie. Rapidement, le fourmillement se produisit à nouveau. Elle la reposa sur les autres, effarouchée, et sortit de la réserve à la recherche de Pierre.

Il était en train de prendre son petit déjeuner debout devant la cafetière.

Stéphanie lui apparut soudain, alerte.

— Pierrot, tu pourrais venir dans la réserve s'il te plaît ?

— Ça ne va pas Steph ?

— Si, si, ça va. Ne t'inquiète pas.

— Tu ne veux pas prendre ton petit déjeuner ?

— Plus tard. Viens voir un truc.

Il posa sa tasse et son croissant, s'essuya les doigts, puis la suivit.

— Comment tu trouves ? lança-t-il non sans une certaine fierté.

— Quoi donc ? Ah oui ! excuse-moi, justement je voulais te dire que tu avais vraiment fait du beau boulot. C'est une très bonne chose. Je suis désolée

de ne pas t'avoir beaucoup aidé hier.

— T'inquiète pas pour ça. De toute manière ce n'est pas fini, il y a encore de quoi faire. Tu voulais me montrer quelque chose ?

— Oui, les photos de Perfale.

— Elles te tarabustent ces images, hein ?

— Oui, plutôt. Est-ce que tu pourrais en prendre une ?

— Si tu veux. C'est quoi le problème ?

— J'aimerais juste que tu la tiennes, c'est tout.

— Si ça peut te faire plaisir.

Il prit la première et regarda Stéphanie incrédule.

— Et maintenant, je fais quoi ?

— Tu ne ressens rien dans les mains ? Un picotement ou un truc dans le genre ?

— Ben non, rien !

— Prends-la avec les deux mains.

Il s'exécuta.

— Toujours rien, désolé. Tu es sûre que ça va Steph ? Tu as l'air bizarre.

Elle ne répondit pas. Elle lui semblait quelque peu irritée, mais aussi perplexe. Stéphanie lui prit la photographie des mains. Le fourmillement et la chaleur reprirent instantanément.

— Touche mes mains, vite ! lança-t-elle.

Il posa ses mains sur les siennes.

— Tu as les mains gelées mon chou. Tu te sens bien ?

— Tu as raison Pierre, j'ai un truc qui cloche.

Pensive, elle referma le carton à dessin et quitta la pièce sans mot dire, laissant son ami sans réponse. Elle prit son petit déjeuner et vaqua de son mieux à ses occupations, malgré une inquiétude grandissante. Elle repensa souvent à ce phénomène étrange qu'apparemment elle seule ressentait en prenant les photographies de Max Perfale en mains. Quel était-il, et quelle en était son origine ? Pourquoi elle ? Elle avait bien l'intention d'en apprendre davantage.

Elle rechercha dans les pages du bottin le numéro de téléphone d'Hervé Durbeque, l'ancien propriétaire de la galerie de la Licorne, mais sans succès. Il devait certainement être sur liste rouge. Il fallait impérativement qu'elle lui parle. Sa connaissance de l'histoire des lieux lui permettrait peut-être d'y voir plus clair. Il lui apprendrait sans nul doute où trouver d'autres photographies et si une exposition avait bien eu lieu. Une chose était indéniable : non seulement elle devait se débrouiller seule, mais elle avait l'intime conviction qu'il lui était nécessaire d'en apprendre plus sur cette affaire à laquelle elle se sentait intimement liée. Chose inhabituelle, à plusieurs reprises dans la journée, elle observa ses escarpins Forzieri imitation crocodile, dont la seconde moitié du talon de douze centimètres était chromée. En les observant, elle ne pouvait s'empêcher de penser aux images de Max Perfale.

Stéphanie resta préoccupée toute la journée, cherchant un éventuel document qui aurait pu lui en apprendre davantage, et éventuellement la guider vers Hervé Durbeque. Pierre le remarqua, mais s'abstint de tout commentaire. Avant son départ de la galerie, il lui proposa de passer à nouveau la nuit chez elle. Elle déclina son offre, car excepté son anxiété, elle se sentait physiquement bien. Elle savait qu'elle pouvait compter sur lui, tout comme lui sur elle en cas de besoin. Elle avait l'intention de faire des recherches une bonne partie de la soirée, et ne serait par conséquent pas d'une compagnie très agréable.

De retour à son domicile, elle se précipita sur son MacBook. La pluie qui avait cessé le matin reprit dans la soirée. Elle s'installa dans un fauteuil du salon et commença ses recherches internet. Elle s'orienta tout d'abord sur les grands procès récents, mais n'y découvrit rien de nouveau. Elle pensa soudain qu'elle n'était pas du tout experte dans ce domaine. Elle devait partir de zéro, sans aucune piste. Elle sentit son corps se raidir et respira lentement pour se détendre un peu. Durant cet exercice, une inspiration pointa son ombre : la femme de ménage attirée de la galerie, une femme noire, fort sympathique, mais peu bavarde. Elle croyait savoir qu'elle y travaillait depuis longtemps, et qu'il s'agissait toujours de la même personne, même après la fermeture des locaux durant plus d'un an. Elle l'inscrivit sur son carnet.

Stéphanie reprit ses cyber-recherches. Elle essaya des archives de police, mais celles à la disposition des internautes étaient globalement peu consistantes. Elle ne s'y attarda pas. Puis elle saisit dans Google les mots « serial killer ». Là, une série de sites s'offraient à elle. Le premier l'emmena vers des pages bien construites et largement achalandées sur les principaux tueurs en série du monde entier ayant sévi au cours du dernier siècle jusqu'à nos jours. Mais toujours rien sur Max Perfale. Elle se dirigea vers les liens du site. Après un nombre important de prospections infructueuses et d'impasses, elle parvint sur l'espace web personnel d'un passionné du sujet. Enfin ! Un tueur de cette envergure ne pouvait pas rester aux oubliettes. Elle lut l'article.

« Max Perfale est né le 17 avril 1964 de parents fonctionnaires et sans histoire. Il est fils unique. Il a eu une enfance ainsi qu'une adolescence heureuse et entourée par l'amour de ses parents. Considéré comme épanoui et extrêmement brillant par son entourage, il entame des études de photographie après son baccalauréat à l'âge de dix-sept ans. Passionné très tôt par cet art, il en fait son métier quatre ans plus tard. Les professionnels qui l'ont rencontré et auprès desquels il a suivi diverses formations ou dont il a été l'assistant, le considéraient comme quelqu'un de sensible, ouvert et talentueux, avec un avenir prometteur. Dans le milieu de la mode où il accède très vite, il est apprécié pour ses qualités humaines et professionnelles. Il fait aussi quelques expositions remarquées.

Comme la majorité des Serial Killer, sa vie sociale paraît parfaitement équilibrée et sans heurt, même s'il n'a pas encore fondé de foyer. Son casier judiciaire est vide. Au moment des faits, il est un photographe doué, mais sans grande notoriété, jusqu'au jour de son arrestation le 21 mai 2003. Il aurait commis quinze meurtres extrêmement violents aux rituels bien établis, et ce en moins de deux mois. Seuls

douze ont été retenus lors du procès par manque de preuves. Les victimes étaient toutes des femmes sur lesquelles il pratiquait des profanations corporelles de type mutilation, scarifications et viol pré mortem. La barbarie et la violence des meurtres sont inouïes, et rarement rencontrées dans l'histoire des tueurs en série. La dernière victime était sa propre petite amie. Curieusement, son mode opératoire a varié puisqu'il lui a tranché la tête. Celle-ci n'a jamais été retrouvée.

Après ce dernier meurtre, tel un accomplissement ultime, il est resté sur les lieux du crime et s'est fait arrêter. Les traces d'ADN retrouvées sur la majeure partie des scènes n'ont laissé aucun doute quant à sa culpabilité, même si Max Perfale est en marge des profils habituels des tueurs en série que l'on dresse depuis des années. En règle générale, ce type de meurtrier a subi dans sa petite enfance des agressions psychologiques et/ou physiques, ce qui n'est pas le cas ici. D'autre part, ils aiment se mettre en valeur et montrer leur supériorité, ce qu'il n'a apparemment jamais fait.

Après son jugement il a été condamné à perpétuité avec trente ans de peine incompressible. Une chance pour lui que la peine de mort ait été abolie en 1981.

Autre curiosité du personnage, personne n'a pu entendre le son de sa voix après son arrestation. Si bien qu'on ne connaît toujours pas aujourd'hui ses motivations précises. Malgré les suppositions des psychiatres qui l'ont rencontré, un mystère important entoure cette sordide affaire. »

Selon l'auteur du site Internet, un tel tueur en série devrait figurer en tête de la liste de ses homologues.

L'extrémité des doigts de Stéphanie tremblait légèrement. Elle sentit un hérissement le long de son épine dorsale. Dans quoi mettait-elle les pieds ? Elle était à la fois fascinée et terrorisée. Un coup de tonnerre la fit sursauter. Elle alla enfiler un pull-over, et se prépara un bol de thé bien chaud.

Le site Internet faisait une brève description du procès. Elle y découvrit que son avocat avait été commis d'office. Elle nota « avocat » dans son carnet en dessous de l'intitulé « Femme de ménage » afin de penser à investiguer de ce côté-là aussi.

« Paradoxalement, le procès fit beaucoup de bruit, mais dura peu de temps malgré l'ampleur de l'affaire. Onze jours en tout et pour tout. Les audiences furent très particulières. La férocité des meurtres remua l'opinion publique, avec des faces à faces entre un inculpé totalement absent, hermétique à tout ce qui pouvait se passer dans le tribunal, et des familles bouleversées. À plusieurs reprises le juge dut faire évacuer la salle et suspendre l'audience afin d'éviter toute émeute.

Max Perfale, le monstre sanguinaire, ne parlait plus depuis son arrestation et son avocat eut beaucoup de mal à déployer une stratégie de défense puisqu'il dut la trouver... seul ! Il plaida par conséquent la plus triviale : la démence. Mais beaucoup de témoignages vinrent contredire cette tactique, et malgré ses efforts peu convaincants, son client fut condamné à l'unanimité à une peine de trente ans pour les sept chefs d'accusation qui lui étaient octroyés : enlèvement, violence, persécution, barbarie, torture, viol et meurtre avec préméditation. Son silence ne dupa personne, et il ne fut reconnu par aucun des experts psychiatres qui vinrent à la barre comme aliéné. De plus, il avait laissé suffisamment de traces d'empreintes et d'ADN sur les lieux des crimes pour que sa culpabilité soit irréfutable. »

Stéphanie avait d'ores et déjà quelques éléments pour débiter ses recherches. Elle se sentait malgré tout un peu perdue. L'enquête de cette affaire avait été bouclée, le procès avait abouti à une condamnation qui ne faisait aucun doute. Qu'allait-elle pouvoir trouver de plus, elle qui était totalement étrangère au milieu judiciaire et policier ? Elle se sentait fébrile et

douta tout à coup. Et si tout ce qui venait de se passer n'était qu'une illusion ? C'était à tel point surréaliste. Elle referma son ordinateur portable, se blottit sur son canapé et alluma la télévision pour se distraire un peu, mais surtout s'obliger à ne plus penser. Elle se résolut à aller voir son médecin au plus tôt.

Elle se réveilla en sursaut, la télévision était toujours en route, mais bizarrement des parasites, une neige télévisée, avaient envahi l'écran comme si l'antenne n'y était plus connectée. Habituellement, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit des émissions étaient diffusées. Peut-être était-ce dû à l'orage ? Elle se retourna vers la pendule en aluminium brossé accrochée au mur sur sa gauche. Il était deux heures vingt du matin. Elle appuya sur le bouton arrêt de la télécommande. La petite diode rouge au bas de l'écran indiquant qu'un signal infrarouge avait été émis s'illumina brièvement, mais rien ne parut se produire. Elle réitéra l'opération. Toujours rien.

Elle se leva pour débrancher la prise électrique. Elle s'abaissa au niveau du haut-parleur gauche et au moment où elle tendit le bras vers le secteur, il lui sembla entendre des voix, noyées dans le bruit de fond. Elle recula pour regarder l'écran. Rien n'apparaissait. Elle augmenta le volume. Les voix se firent plus audibles, mais toujours totalement incompréhensibles. Elle ne se sentait pas âme à poursuivre le chemin d'une Jeanne D'Arc quelconque. Elle se pencha une nouvelle fois vers le câble électrique. La voix se fit plus claire bien qu'énormément déformée. Stéphanie s'interrompt et se figea une seconde fois. Elle mobilisa toute son attention. Le son pouvait être le résidu sonore d'une émission quelconque, à la différence qu'il lui semblait être répétitif et plaintif. Elle se concentra un peu plus encore. Il lui sembla décrypter les mots « aide-moi ». Elle frissonna de tout son corps et arracha farouchement le câble électrique. Elle eut l'impression furtive que la télévision ne s'était pas éteinte immédiatement et mit cela sur le compte de la fatigue et du stress

Elle se força à réprimer une boule d'angoisse qui commençait à prendre forme dans son estomac. Peut-être devrait-elle troquer la visite chez son médecin généraliste par celle d'un psychiatre. Elle regretta en définitive que Pierre ne soit pas là. Elle vérifia le verrouillage de la porte d'entrée de son appartement et monta se coucher. La voix résonnait encore dans sa tête sans qu'elle puisse intervenir pour la stopper ni distinguer s'il s'agissait de celle d'un homme ou d'une femme. Elle se sentait glacée et se pelotonna sous la couette. Mais pas la moindre once de sommeil ne pointait dans son cerveau en ébullition. Elle n'arrivait pas à distraire son esprit de tous ces faits surréalistes. Elle se tournait et se retournait dans son lit sans arriver à s'endormir.

Une demi-heure plus tard, elle se leva, enfila une veste chaude et un bas de jogging et partit à la galerie. Elle en revint trente-cinq minutes plus tard, le carton à dessin noir et vert chamarré à la main. Elle le posa sur le tapis du salon, s'agenouilla et l'ouvrit. Elle contempla les photographies, réfléchissant

et espérant qu'une évidence pourrait lui sauter aux yeux. Mais rien n'apparut. Elle n'osait pas les toucher, une appréhension légitime à l'esprit.

Elle resta ainsi de longues minutes, totalement vide de pensées cette fois, dans un état proche de la méditation profonde, une sorte d'apesanteur réparatrice et réconfortante. Lorsqu'elle reprit ses esprits, rien n'avait bougé. Elle était toujours agenouillée devant les images maudites. Elle tendit les doigts et les effleura délicatement. À nouveau le petit fourmillement se fit sentir, léger, presque amical. Il resta localisé dans les doigts. Rassurée, elle saisit délicatement la première en fermant les yeux. Comme elle pouvait s'y attendre, la sensation se dispersa dans ses bras, mais paradoxalement ne s'étendit pas au reste de son corps. Elle commençait à presque se rassurer lorsque brutalement son corps entier se raidit comme traversé par un intense courant électrique. Elle s'arque bouta en cambrant les reins.

Elle se trouvait debout dans le noir total, un noir si profond qu'elle en ressentait le poids, l'anéantissement. Le disjoncteur avait dû sauter avec l'orage. Mais en toute logique, elle aurait déjà dû percevoir les lumières de la rue, ce qui n'était étrangement pas le cas. Des bruits parvenaient à ses oreilles. Des gouttes perlaient du plafond et s'éclataient sur un sol détrempé. Stéphanie pouvait en sentir se glisser subrepticement dans son cou, sur ses épaules et son cuir chevelu, la glaçant jusqu'aux os. Le son de l'eau, l'odeur de moisi et la température glaciale lui donnèrent la nette impression de se trouver dans une cave, à des kilomètres sous terre, un endroit que la lumière du jour avait déserté depuis longtemps. Elle n'avait plus aucun repère et la panique commença à la gagner. Tout portait à croire qu'elle ne se trouvait plus dans son appartement, à moins qu'il se soit transformé sous le joug de sa folie.

Elle étendit ses bras autour d'elle afin d'atteindre une paroi ou un objet auquel se raccrocher pour ne pas chuter. Rien, le vide. Elle avança à tâtons, totalement désespérée, déplaçant ses pieds tel un robot sur le sol chaotique et glissant. Son cœur tambourinait dans sa poitrine et sa respiration se faisait de plus en plus rapide. Dans l'air froid et humide, elle pouvait imaginer aisément une fumée de condensation sortir de sa bouche à chacune de ses expirations. Comment avait-elle pu atterrir dans ce lieu lugubre ? Elle se trouvait dans son appartement agenouillé sur le tapis du salon, ça elle s'en souvenait très bien, elle en était certaine. Elle tenait une photographie dans ses mains. Et pourtant ce qu'elle était en train de vivre à l'instant même lui semblait si réel. C'était insensé ! Même si sa vue était totalement inopérante, ses autres sens, subitement amplifiés prenaient le relais et lui indiquaient qu'elle ne rêvait pas.

Au fur et à mesure de sa progression dans ce néant, une odeur nauséabonde se fit de plus en plus présente. Elle pensa à la présence éventuelle de rats, morts peut-être pour certains, et dont l'odeur de charogne pourrie montait à ses narines en éveil. Peut-être d'autres bestioles affamées la guettaient-elles, tapies dans un recoin ? Elle continua farouchement son exploration, avec la

détestable sensation que ses yeux allaient s'habituer à l'absence de lumière, mais il n'en fut rien.

Soudain, son avant-bras droit dénudé heurta une masse molle. Elle sursauta et poussa un cri strident qui résonna dans la pièce qu'elle imagina enfin, si toutefois cela pouvait être un soulagement, délimité par des murs. Son propre hurlement la fit reculer. Elle s'immobilisa, l'ouïe tendue dans la direction de l'objet. Elle perçut un léger grincement et nota une très légère différence de température dans la « chose » lui faisant, supposait-elle face. Sans contrôle possible, tout son corps se mit à trembler, tandis que ses cordes vocales émettaient de petits gémissements. Même si cela semblait inerte, elle n'osa s'en rapprocher. Les bras tendus, elle se déplaça à l'aveuglette. Après quelques pas, elle toucha enfin une surface solide et courbe constituée de pierres lisses, froides et humides. Elle la suivit en l'effleurant jusqu'à atteindre un petit tube métallique au bout duquel elle tourna un vieux bouton circulaire. Le déclic mou déclencha une faible lueur dans la pièce.

Elle pouvait maintenant apercevoir les pierres d'un gris sale formant la paroi voûtée. Une main devant les yeux, elle se retourna vers l'espace vide de la cave. Aveuglée, elle discerna mal la forme qui s'y trouvait suspendue en son centre et d'où provenait le faible grincement. Elle baissa les yeux afin de s'habituer à la luminosité. Le sol de pierre anthracite était maculé d'une substance rouge sombre et épaisse. L'horreur de ce qu'elle distingua en levant le regard, lui déclencha un spasme violent. Elle rendit ce qui demeurait encore dans son estomac, étouffant une exclamation de terreur. Un corps, tout au moins ce qu'il en restait, retenu dans le dos par les quatre membres, oscillait légèrement autour de chaînes métalliques le retenant à environ un mètre cinquante du sol. Le buste prenait une courbure prononcée vers le bas, tel un arc de chasse bandé avec force. Une rivière de sang semblait s'en écouler.

Stéphanie se mit à trembler d'effroi. Elle percevait la crise de nerf affleurer, imminente, mais paradoxalement elle réussit à la contenir.

Entre elle et le cadavre, elle distinguait nettement un homme, immobile, qui la dévisageait. Ses cheveux argentés et lumineux lui permirent d'identifier immédiatement Max Perfale, dont elle avait vu la photographie plus tôt dans la soirée, sur le fameux site internet. Terrorisée, elle se dirigea lentement vers la porte métallique qui semblait être la seule issue possible pour fuir. Comme il l'observait et ne manifestait apparemment pas l'envie de la poursuivre, elle se mit à courir. Mal à l'aise avec ses talons aiguilles sur le sol irrégulier et glissant, elle sentit sa cheville gauche céder brutalement. Se rattrapant de justesse contre la paroi avant que les ligaments atteignent le point de non-retour, elle reprit sa course effrénée. Tout en pleurant de panique, elle tira par trois ou quatre fois sur la poignée avant que la porte ne cède et qu'elle puisse enfin s'échapper. Le meurtrier n'avait esquissé aucun mouvement pour l'en empêcher. Le monstre était-il repu ? Elle avait alors emprunté des escaliers aussi sombres que de l'encre pour s'enfuir.

Dans sa cellule, Max venait de se libérer d'une grande et puissante

concentration, ainsi que d'une très forte tension. Il ne maîtrisait pas bien encore cet aspect télépathique de ses talents. Quelque peu épuisé, il n'en était pas moins satisfait. Il se demandait s'il n'y avait pas été un peu fort. La personne qu'il avait entraînée avec lui dans la cave, même s'il ignorait son identité, ni même s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, devait être terrorisée. Mais cet électrochoc demeurerait néanmoins nécessaire. Il se devait de la guider sur son chemin. Elle devait poursuivre ce qu'il avait commencé, et qui restait inachevé depuis son arrestation.

Lorsque Stéphanie reprit conscience, ses yeux étaient encore emplis de larmes, et des déjections de vomi jonchaient le sol et souillaient ses vêtements.

Mon dieu, pensa-t-elle. *Qu'est-ce qu'il m'arrive ?* Elle n'arrivait plus à discerner le rêve de la vérité. Elle ne pouvait détacher sa pensée de ce corps lacéré et meurtri, qui, suspendu par les quatre membres au centre de ce lieu morbide s'était en partie vidé de son sang. Son regard sans visage semblait la supplier de la sauver. Stéphanie tremblait encore de tout son être, de toute son âme, devant cette vision insoutenable.

Mon dieu..., se répéta-t-elle. Elle regarda tout autour. Dans son appartement rien n'avait changé. La pluie battait toujours le toit dont elle entendait le crépitement sur les tuiles d'ardoise. Elle jeta ses vêtements souillés dans le lavabo de la salle de bain et ouvrit le robinet pour les rincer, avant de passer sous la douche.

Sa cheville gauche était anormalement douloureuse. Elle étouffa un cri d'horreur. En glissant ses mains savonneuses le long de sa jambe, elle aperçut une tache rouge sombre sur le bord de son pied. Celle-ci se dissipait rapidement au contact de l'eau. Le souvenir de sa cheville se tordant dans la cave, le bord extérieur de son pied venant au contact du sang qui en recouvrait le sol, lui revint à l'esprit. De même, son avant-bras comportait une trace identique, celle de son contact avec le corps suspendu et mutilé alors qu'elle se trouvait encore dans l'obscurité. Ce n'était pas possible ! Elle n'avait pas pu se trouver réellement à cet endroit puisqu'elle n'avait pas bougé de son domicile ! Elle frotta énergiquement les deux traces afin de les faire disparaître et dissiper ce cauchemar invraisemblable. Des larmes perlèrent à nouveau de ses yeux. Elle pleura longtemps.

CHAPITRE 30

Vendredi 28 février 2003, 0h43 : Le vernissage

Galerie de la Licorne, vernissage de l'exposition de Max Perfale.

— Je suis vanné, dit Max en rangeant les dernières bouteilles d'alcool dans un panier.

Diane l'enlaça par-derrière, collant sa joue contre son dos.

— C'était bien, non ? Il y avait un monde fou.

— Les vernissages, c'est toujours bien. Totalement épuisant, mais bien. C'est après que tu redescends rapidement du nuage. Et en ce qui concerne le monde, tu y es pour beaucoup, non ?

— Ne sois pas si pessimiste. Tu veux que je te montre les chèques ? Je crois qu'elle a vraiment plu cette expo. En tout cas elle n'a laissé personne indifférent. C'est original comme étude de mœurs. Je n'ai entendu que des éloges.

Max se retourna.

— Tu as raison, soyons positif. Quoi qu'il en soit, tout cela n'a pas une grande importance. L'essentiel c'est que tu sois là avec moi. La photographie c'est bien, mais ce qui m'importe maintenant, c'est que tu sois dans ma vie, que je te vois, que je te touche, que je t'entende. Ma vie c'est toi maintenant.

Diane le serra fort. Elle était heureuse.

— J'ai envie de toi, maintenant ! Je te veux en moi tout de suite.

Elle dégrafait déjà son ceinturon.

— Hé ! Il y a encore Hervé, protesta Max.

— Hervé ! Ne t'inquiète pas pour lui.

C'était ce genre de phrases, lorsqu'elles sortaient de sa bouche, qui le troublait profondément. Même s'il se refusait à connaître ce passé si intime dont elle ne désirait rien lui cacher si tel en avait été son désir, il ne pouvait réprimer une certaine anxiété malsaine. Il aurait été tellement plus simple de connaître les choses plutôt que de les imaginer, peut-être en pire. Max en venait quelques fois à se demander s'il n'entretenait pas volontairement un mystère autour duquel son esprit se délectait d'un plaisir pernicieux, où ses fantasmes refoulés pouvaient ressurgir librement. Il était sûr d'une chose : ce n'était pas la sexualité qui liait Diane et Hervé, mais une profonde affection presque filiale dont il ne connaissait pas l'origine. Quoi qu'il en soit, elle semblait connaître des secrets de son intimité, et cela lui posait un problème.

Il n'eut pas le temps d'objecter quoi que ce soit. Diane le poussait déjà sur une chaise canne, ôtant son pantalon avec fougue. Elle souleva sa jupe fendue et s'assit à califourchon sur ses cuisses musculeuses. Déchirant la paire de collant noir à l'endroit où il voilait tendrement son entrejambe, Max s'immisça dans son intimité, diluant ses pensées dans son plaisir.

Hervé Durbeque que cette situation ne choquait effectivement en rien resta à distance.

Quelques minutes plus tard, lorsqu'il s'aperçut que sa présence n'était plus indésirable, il congratula chaleureusement Max et lui fit part de sa satisfaction. L'intensité de la soirée l'avait empêché de le faire plus tôt.

Max sorti le premier pour ranger les derniers paniers dans le coffre de la voiture. Diane embrassa Hervé sur la joue avec une profonde gratitude.

— Merci pour tout, lui dit-elle. Merci de ta confiance.

— De rien ma chérie. Il le mérite vraiment. Je croise les doigts pour lui, et un peu pour moi aussi, répondit-il avec un clin d'œil.

— À plus.

— À très bientôt.

Ils rentrèrent chez Max. Il se doucha le premier. Lorsque Diane sortit de la salle de bain et entra dans la chambre, Max dormait déjà d'un sommeil profond. Elle s'assit nue, au bout du lit. En serrant ses jambes contre sa poitrine, elle le regarda dormir, baigné par la douce lueur chaude de la lampe de chevet. En cet instant privilégié, elle espérait ce bonheur pour le restant de sa vie.

Elle observa une fois de plus sans jamais s'en lasser, le Delgghado accroché au mur, à l'opposé du lit. Elle repensa à tout ce qu'il évoquait pour eux, et le symbole qu'il représentait. Diane l'avait récupéré à la fin de l'exposition de son ami Jorelio Delgghado. Elle avait alors échafaudé un plan lui permettant d'éloigner Max quelques heures, tout en lui subtilisant ses clés d'appartement. Aidée d'un ami, elle l'avait déposé dans la chambre de Max, sur la commode située face à son lit. Depuis, il n'avait plus bougé, si ce n'est qu'il était désormais solidement ancré au mur. Puis elle avait retrouvé Max dans un café du centre-ville où elle lui avait discrètement restitué les clés. Quelques heures plus tard, prétextant une grande fatigue, elle l'avait laissé rentrer seul chez lui.

Elle se souvint de son appel téléphonique, au cours duquel il n'avait pas réellement réussi à exprimer son émotion. Il lui avait simplement demandé, au milieu d'un cafouillage incompréhensible de syllabes, de le rejoindre. Il lui avait offert un jeu des clés de son appartement, pour qu'elle n'ait plus besoin de les lui marauder à nouveau. Ainsi ils inaugurèrent avec ardeur et exaltation la nouvelle venue, emblème de leur union.

Lundi 10 mars 2003 : Une nouvelle vie

Contrairement aux précédentes expériences de Max concernant ses différentes expositions, celle-ci faisait exception à la règle. Sa vie venait de prendre un virage à cent quatre-vingts degrés ! Non seulement sa carrière professionnelle lui semblait sur le point de décoller enfin – même s'il lui paraissait un peu prématuré de se l'avouer –, mais une femme dont il était tombé follement amoureux, extraordinaire en tous points, venait d'entrer dans sa vie. Enfin une réconciliation avec sa propre personne paraissait s'opérer. Comme si les doutes permanents qui hantaient sa vie depuis tant d'années s'évanouissaient. Il prenait peu à peu confiance en lui. Il semblait avoir mûri de manière fulgurante. Il savait que Diane y était pour beaucoup. Rien ne serait pareil aujourd'hui s'il ne l'avait jamais rencontrée. Elle avait en un temps record bouleversé sa vie, ses habitudes de célibataire, mais aussi sa routine professionnelle.

Une grande révolution s'accomplissait en lui, impliquant ses sentiments au plus profond de son être. Les tiraillements s'apaisaient, les dualités s'estompaient. Ses obsessions, ses peurs, ses angoisses, toutes ses choses contre lesquelles il luttait depuis si longtemps et dont il partageait la vie telle une compagne, se volatilisaient en une brume légère et vaporeuse. Il pouvait presque la voir s'élever dans les airs. Paradoxalement, il en avait presque peur. Peur que toutes ces choses si désagréables, mais tellement familières disparaissent trop vite, laissant place à l'inconnu, même si pour la première fois de sa vie il se sentait prêt à affronter ce nouveau monde inexploré, celui de l'amour, sans concession ni demi-mesure, même s'il pouvait engendrer à son tour de la souffrance. Diane était insidieusement et merveilleusement devenue le pilier central d'une existence jusqu'alors insipide et austère. Cependant, il se gardait bien de le lui avouer. Il ne voulait en aucun cas qu'elle se méprenne sur ses sentiments et sur ses intentions, en pensant qu'il vivait désormais à travers elle, à en perdre presque sa personnalité. Ou pire, qu'elle puisse le tenir à bout de bras, car il n'en était rien. Bref, dans son bonheur, il était aussi sacrément perturbé, et avait besoin de temps pour que tout son puzzle cérébral s'imbrique, se mette en place. Dans l'immédiat, il ne pourrait le lui exposer clairement, et préférerait s'abstenir provisoirement d'explications existentielles mal formulées et prêtant à confusion. C'était à son avis un moindre mal.

L'exposition, donc, fonctionnait plutôt bien. Un certain nombre de contacts et de promesses d'achat se concrétisèrent les jours qui suivirent le vernissage. Il s'agissait souvent moins des photographies que du sujet en lui-même. Des professionnels d'horizons divers et variés y prêtaient eux aussi un grand intérêt. Des publicitaires y voyaient des images chocs à exploiter, des

psychiatres un intérêt médical, des magazines de société et de psychologie souhaitaient lui acheter des droits de publication d'images, mais aussi de ses écrits. Un éditeur lui proposait de réaliser un livre, mélangeant photos et texte. Un cinéaste avait même souhaité rencontrer Max. Il restait malgré tout sur ses gardes.

Pour sa part, Diane avait fait des pieds et des mains afin d'obtenir un reportage sur Max Perfale dans son émission « La tête de l'Art ». Mais son supérieur s'y était vivement opposé. Il trouvait le sujet excessif, outrageux et susceptible de choquer les téléspectateurs. L'exposition en particulier, n'était pas du tout à son goût. Sur le premier point, et une fois n'étant pas coutume, elle reconnaissait qu'il n'avait pas tort. Elle se savait quelque peu partielle, même si elle était convaincue de la qualité des photographies dans son ensemble. La seconde raison démontrait de façon magistrale que cet homme était un vrai con sans aucun goût artistique, sans le moindre bon sens, et sans capacité de réflexion au-delà de ses propres perceptions. En tout cas Diane faisait son maximum pour la promouvoir à son niveau. Elle y avait invité tout un tas de personnalités, et tout ce petit monde faisait son bonhomme de chemin.

Dimanche 23 mars 2003, 21h19 : De vie à trépas

Trois semaines après le vernissage de l'exposition de Max Perfare.

Elena finissait de parfaire son maquillage sur son beau visage pâle bordé de longues mèches dorées. Elle regarda sa montre Cartier en or blanc dans laquelle se reflétaient des yeux bleu azur. Il était bientôt l'heure. Elle ouvrit le tiroir de la commode et en sortit une paire de bas noirs ainsi qu'un porte-jarretelles. Elle enfila délicatement chaque bas, en les ajustant précautionneusement sur l'une et l'autre de ses jambes à la peau blanche et fine fraîchement épilée. Après avoir enroulé autour de sa taille la ceinture de lingerie fine, elle agrafa le renfort des bas aux deux jarretelles gauches, puis droites. Elle passa un string à dentelle noir par-dessus l'ensemble afin de pouvoir le retirer facilement tout en conservant son appareil de séduction. Puis elle plongea sa ferme et généreuse poitrine naturelle dont les extrémités remontaient le long d'une courbe gracieuse, dans le bonnet C de son soutien-gorge dont les fins entrelacs de fils se confondaient avec la délicate broderie de sa culotte assortie. Elle passa une paire d'escarpins noirs vernis aux talons effilés.

Elle était prête.

Elle revêtit ses épaules nues d'un long manteau luxueux en fausse fourrure crème qu'elle savait particulièrement chaud, déposa la sangle de son petit sac à main sur son épaule et quitta son domicile.

Ce soir, aucun rendez-vous avec l'un de ses habitués n'était programmé. Mais elle trouverait sans problème un client ; peut-être même exigerait-elle que ce ne soit qu'exclusivement pour la nuit, car c'était bien plus lucratif. Sa beauté nordique lui permettait d'être exigeante, et son choix de coucher avec tous ces hommes fortunés lui permettait d'obtenir un niveau de vie nettement au-dessus de la moyenne.

Elena récupéra son Audi coupée dans le garage situé au sous-sol de son somptueux appartement. Elle roula quelques minutes et se gara comme à son habitude, le long d'un large trottoir, non loin d'une des plus grandes tours de ce riche quartier d'affaires. L'endroit, grouillant d'activité la journée, était complètement déserté le soir venu. Hormis quelques rares hommes et femmes dont les responsabilités exigeaient des sorties tardives de leurs bureaux, ou bien de rares voitures de luxe qui déboulaient aléatoirement dans la grande avenue, le quartier était dépouillé de toute âme humaine, à la merci de la chape nocturne. Mais les hommes qui appréciaient les compétences d'Elena savaient où la trouver.

Elle attendit une petite demi-heure avant qu'une grosse berline luxueuse dont elle ne put voir la marque s'arrête à sa hauteur. Elle baissa sa vitre après

qu'elle eût constaté que l'homme dans l'automobile en avait fait de même du côté passager.

— Bonsoir, entendit-elle du fond de la place conducteur.

Elle répondit par un large sourire professionnel.

— Bonsoir.

— C'est combien ? demanda l'homme.

— Huit cents pour deux heures, deux mille pour la nuit, l'hôtel en plus.

L'homme était dans la pénombre et semblait avoir les cheveux clairs, ou peut-être grisonnant, elle n'aurait su le dire. En tout cas, dans le noir, il ne paraissait pas spécialement jeune, ce qui était plutôt une bonne chose et dans la moyenne de ses clients. L'homme se pencha sur le siège passager pour ouvrir la portière de sa voiture en signe d'acceptation, tout en l'invitant à le rejoindre. Elle ferma sa voiture et entra dans celle de l'homme.

Personne ne la revit vivante.

*Mardi 25 mars 2003, 19h45 : **Etrange phénomène***

Un peu moins d'un mois après le vernissage, Hervé Durbeque flânait entre les piliers de sa galerie ornés des photographies de Max Perfale. Malgré leur contemplation quotidienne, il avait toujours le sentiment de les redécouvrir. Ces pieds enfermés dans des sacs en plastique et noués tels des bonbons, cette main masculine retenant une femme par le talon de sa chaussure, les sept pêchés capitaux revus et corrigés à travers des jambes de femmes chaussées de talons aiguilles, ce même objet vu comme une arme blanche et les photos sanguinaires qui l'illustrait, le sexe, la dépravation, le charme, les publicités qui l'utilisait...

Max Perfale avait traité avec talent et une créativité aiguisée, toutes les facettes de l'objet culte dépeint dans ses notes, avec la tendance récurrente d'un fond blanc, réduisant, telles des natures mortes, ses sujets au rang d'objet. Hervé s'interrogeait inexorablement sur l'inspiration prolifique de tous ces artistes qui défilaient dans sa galerie. Mais là, il était stupéfait par ce travail fichtrement original, et la façon dont l'artiste s'était emparé d'un sujet culturel à priori banal, le malaxant, le transformant de la sorte dans son esprit pour le traduire de cette manière, tout en faisant passer un message de modèle sociétal usité.

Souvent lors de ses promenades régulières, il avait l'impression dissimulée de pénétrer au plus profond de l'esprit des artistes, de Ses artistes pensait-il quelques fois, paternaliste. Il n'était pas moins vrai qu'ils se mettaient souvent à nu à travers leurs œuvres, dévoilant par là même leurs personnalités les plus intimes. Mais Hervé se sentait privilégié d'errer ainsi au milieu des âmes de tous les protagonistes de ces scènes. Il pénétrait leur matière grise. Et malgré l'étrangeté certaine de cette exhibition, il n'en sentait pas moins la salubre nature, et loin à cet instant d'imaginer tout ce qui allait s'en suivre.

À la vue du succès de l'exposition, il avait pris la décision de la prolonger, au détriment des futures programmations. Même s'il connaissait bien les photographes, globalement il exposait plus fréquemment des peintres. Et il ne cachait pas sa préférence pour l'art pictural. Sa galerie était d'ailleurs réputée pour les toiles qu'il y exposait, ouvrant humblement quelques fois la voie d'un courant ou d'un style novateur. Et c'était bien la première fois qu'un photographe surpassait ses peintres fétiches.

S'il avait choisi d'exposer les photos de Max, c'était bien sûr parce qu'elles l'avaient totalement envoûté. En même temps, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une forme de crainte. Il avait le sentiment de prendre un risque comme il ne l'avait jamais pris auparavant. Il avait perçu alors une sorte de malaise qu'il ne pouvait exprimer clairement, mais qui le taraudait au fond de l'estomac. Une sensation indéfinissable l'avait fait hésiter un instant.

Mais l'infinie affection qu'il éprouvait pour Diane avait eu finalement raison de ses angoisses et de ses hésitations. Et maintenant, à cet instant précis, il était le plus comblé des hommes. Tout allait pour le mieux, tant au niveau de sa renommée que de ses finances.

Quant à Max Perfale, il accusait un peu le coup d'une activité intensive, cumulée depuis plusieurs semaines. Le soir du vingt-cinq mars, il rentra chez lui aux alentours de vingt-deux heures, épuisé. Son portable sonna au moment où il refermait la lourde porte blindée de son appartement. C'était Diane. Elle était partie en déplacement professionnel à plus de mille kilomètres de là. Elle préparait avec une équipe de tournage plusieurs documentaires pour son émission, dans une contrée reculée des Highlands des îles britanniques où son téléphone refusait toute communication.

Les lieux dans lesquels ils travaillaient étaient imprégnés du charme inquiétant des livres d'Arthur Conan Doyle, où l'on s'attendait presque à chaque détour d'un chemin ou d'un hameau, de croiser la route du célèbre Sherlock Holmes, pipe en bouche, en pleine réflexion pour la résolution d'une énigme. Diane aurait tant aimé partager ces instants mystérieux avec son bien-aimé, rêvasser au bord du Loch Ness, ou bien visiter les ruines d'un vieux château hanté et se faire peur dans ses bras rassurants.

Elle avait harcelé son équipe afin qu'ils consentent à quitter pour une soirée, le cottage coquet au toit de chaume dans lequel ils s'étaient installés le temps de terminer leurs travaux. Le prétexte de dîner au restaurant dans une ville à une heure de route de là, ils l'avaient tous compris, était surtout de redonner vie à son téléphone portable afin d'appeler Max. La conversation fut brève, mais heureuse et apaisante pour tous les deux. Diane avait compris dans quel état de fatigue se trouvait Max et elle regretta de ne pas pouvoir être à ses côtés. Elle était de toute manière dans une période récurrente de sa vie professionnelle où il fallait produire énormément afin d'obtenir une masse importante de reportages, pour entamer les longues et fastidieuses tâches de visualisations, tris, coupes, élagages et montages divers et variés, pour extraire la quintessence d'une série d'émissions de trois minutes chacune.

Max ne dina pas et se coucha presque aussitôt après une douche pas réellement bienfaisante.

Il dormit d'un sommeil de plomb.

Au milieu de la nuit, il fut réveillé par une douleur à l'estomac si vive, qu'après être sorti avec difficulté de son lit, il retomba brutalement sur la moquette de sa chambre. Son visage était déformé par le tourment qui semblait déchirer ses entrailles. Il n'arrivait plus à avaler sa propre salive qui s'écoulait en écume blanche le long de son menton. Il pensa à Diane, imaginant qu'elle allait le retrouver raide mort à son retour. La douleur résonnait comme un glas dans son crâne. Dans la pénombre de la pièce, il lui sembla que sa vue se troublait. Sa dernière pensée avant de perdre

connaissance fut pour la femme qu'il aimait.

Mercrèdi 26 mars 2003, 5h58 : Macabre découverte

Ce matin là, le commandant de police Antoine Minestri fut réveillé par la sonnerie de son téléphone portable, qui, une fois n'étant pas coutume, était resté allumé dans la poche de son pantalon gisant en boule sur la chaise de sa chambre. Il était environ six heures. Ce jeune célibataire n'en était pas moins un quinquagénaire de cinquante-trois ans. Et comme tout récent séparé qui se respecte, longtemps habitué à la vie de couple, ou plutôt dans son cas précis, accoutumé à avoir une boniche à la maison, son intérieur ressemblait plus souvent à un champ de bataille, voire quelques fois à un taudis crasseux, qu'un appartement digne de ce nom. Pour les rencontres qu'il estimait dignes de sa personne et pour lesquelles son bagou à l'instar de son charme avait raison d'une pauvre victime, il faisait un effort tout particulier à l'état de son intérieur. Cela nécessitait, par leurs fréquences, un temps non négligeable. Pour les autres, celles qu'il estimait faciles et pour lesquelles son statut de flic, décuplé par celui de sa position hiérarchique, avait le dessus sur une malheureuse fille qui sous une forme de pression corrompue se glissait à contrecœur sous ses draps, le logement restait la plupart du temps en l'état.

Son épouse – elle portait toujours ce titre puisqu'aucune procédure de divorce n'avait été prononcée –, une femme soumise et dévouée à ses quatre volontés, avait pris la poudre d'escampette depuis quelques mois déjà. Au début de leur relation, son amour pour Antoine avait eu raison de tout. Puis les choses avaient évolué progressivement avec l'ascension professionnelle de son mari. L'adultère et le mensonge, l'évanouissement des sentiments et du respect qu'il lui portait, mais aussi son autorité excessive dont il ne faisait plus le discernement entre sa vie privée, et celle qu'il pratiquait sur ses sbires, avaient rendu la vie de sa pauvre femme bien éprouvante et bien morose, et particulièrement remplie de terreur.

Si bien qu'à sa grande surprise, un soir où il était rentré tard, quelque peu éméché et bien décidé à tabasser sa chose, il avait retrouvé son appartement vidé des effets personnels de ce qu'il pouvait désormais considérer comme son ex-épouse. Connaissant la crainte qu'il lui inspirait, il savait qu'elle devait avoir soigneusement préparé son coup, et qu'au moment où il découvrirait son départ, elle serait déjà loin, certainement à l'étranger. Ainsi il était toujours officiellement marié et peut-être définitivement, car il y avait peu de chances que Rosalie – c'était le surnom qu'il lui avait donné les toutes dernières années – montre le bout de son nez.

Le commandant de police Antoine Minestri, affecté au département de police criminelle, faisait partie de ces individus que la position hiérarchique avait rendus imbus d'eux-mêmes, caractériels et totalement paresseux. Il entrait dans cette catégorie de personne oubliant complètement leur parcours,

et par quoi ils étaient passés pour en arriver là. Sa seule activité consistait à suivre de loin les affaires menées par ses subordonnés, avec quelques passages éclairs sur le terrain, faire croire à sa propre hiérarchie, même si elle n'était pas dupe, qu'il était le plus souvent à l'instigation des bonnes décisions et des résolutions d'affaires criminelles dont il avait la charge, et enfin, à rechercher la prochaine fille qu'il allait sauter. Son physique ingrat à l'embonpoint certain, et son tempérament lunatique ne s'améliorant pas avec l'âge, il n'avait presque plus que la pression à sa disposition pour avoir une forme très personnelle de vie sexuelle, à l'image de son hygiène corporelle.

Antoine Minestri ne répondit toujours pas au téléphone lorsque la sonnerie retentit pour la deuxième fois. Il s'était attendu à ce que le bip discret de sa messagerie prenne le relais, mais apparemment son correspondant avait décidé d'insister. Il pariait pour son capitaine, ce rouquin d'irlandais, aussi rigide que s'il avait un manche à balai lui remontant de l'arrière-train jusqu'aux amygdales. Peter O'Neil était effectivement rouquin, mais d'origine irlandaise uniquement par son père, un ancien flic lui aussi ayant épousé une Bretonne pure souche.

Au troisième appel, son esprit encore embrumé par l'alcool de la veille lui suggéra qu'il puisse s'agir de son supérieur, le commissaire Brelant. Se grattant l'imposant appendice velu qui lui servait de ventre, il se leva péniblement. Il tâta rapidement le chiffon douteux qui la veille lui servait encore de pantalon, afin de retrouver l'appareil maudit. N'arrivant à l'extraire complètement d'un faux pli rebelle, il appuya en aveugle sur la touche verte afin de décrocher.

— Ne quittez pas ! hurla-t-il de mauvaise humeur.

Finissant d'extraire le portable de la poche, il le précipita à son oreille, sans avoir eu le temps de vérifier l'identité de son interlocuteur.

Le lieutenant Charles Polachowski se présenta d'une voix claire et distincte.

— Pola ? s'ébroua Minestri. Putain, qu'est-ce qui te prend de me faire chier à une heure pareille ? Tu veux que je te foute à la circulation pendant six mois ou quoi ?

— Désolé de vous déranger de si bonne heure chef, mais on a un meurtre coton sur les bras. Vous devriez passer tout de suite, continua Polachowski, laconique.

— Mais j'en ai rien à foutre de ton macchabée. T'as qu'à te démerder seul, bon sang ! Tu ne veux pas que je t'emmène pisser aussi !

Dans la foulée il raccrocha.

Il n'eut pas le temps d'éteindre le portable que celui-ci sonna une nouvelle fois.

— Quoi encore ! meugla-t-il.

— Brelant à l'appareil.

Il y eut un silence. Le commissaire attendit patiemment.

— Oui monsieur, répondit Minestri, bredouillant quelque peu.

— Nous avons une affaire sérieuse sur le dos. Un cadavre dans un état tel que l'on ne sait plus s'il agit d'un être humain ou d'un bovin. Mais surtout, il s'agit du second que l'on retrouve dans le même état.

— Du... du second ? Je ne suis pas au courant ! Ils vont m'entendre cette équipe de bras cassés ! Je ne peux pas être au four et au moulin sans compter sur eux pour m'informer des affaires en cours. Ça va camphrer dès mon retour au ...

— Vous feriez mieux de lire les rapports que l'on vous remet, mais pour l'instant c'est votre gros cul que vous allez ramener ici, « chef » ! coupa le commissaire.

Il était peu habituel d'entendre un tel langage dans la bouche du commissaire Brelant, excepté lorsqu'il était particulièrement irrité. Il y eut un nouveau silence, mais nettement plus bref que le premier.

— Pourriez-vous me donner l'adresse ?

Il s'était subitement radouci.

Vingt-cinq minutes plus tard, le commandant Ministri arriva sur place. Des voitures civiles étaient garées anarchiquement le long de la chaussée. Aucun gyrophare ne scintillait, certainement dans un but d'une relative discrétion afin de retarder au maximum l'arrivée des médias. L'endroit était un quartier calme et résidentiel de la proche banlieue. L'aube pointait le bout de son nez en diluant l'encre noire du ciel, tout en avalant progressivement les quelques étoiles qui luisaient encore, mais les réverbères étaient encore allumés. Le secteur était quadrillé, et malgré la fraîcheur matinale, quelques rares badauds scrutaient la scène de loin. Il n'avait apparemment pas encore été nécessaire de tendre un périmètre de sécurité. Ministri s'approcha d'un groupe de personnes en pleine discussion, disposé en demi-cercle sur le trottoir. Ils tournaient le dos à un vieux portail en fer à la peinture vert écaillé, dont l'ouverture complète semblait impossible en raison d'un fort frottement sur le sol. À la vue des abondantes mauvaises herbes, il n'avait pas dû être ouvert depuis des années. Le pavillon, gris et austère, semblait inhabité depuis fort longtemps. Un nuage de fumée de cigarette s'échappait du petit attroupement de policiers en civil qui après avoir aperçu leur supérieur, regardait à l'unisson le bout de leurs pieds. Ministri ne s'adressa qu'au commissaire.

— Mes respects Monsieur.

— Gardez vos flatteries pour le préfet. Allez plutôt voir de quoi il en retourne.

Il lui indiqua d'un mouvement de tête l'intérieur de la propriété devant laquelle il se tenait.

Un brigadier en uniforme le devança avec un large projecteur portable. On pouvait entendre le ronronnement sourd d'un groupe électrogène connecté directement au compteur en limite de propriété, alimentant en électricité la

villa, confirmant avec le portail d'entrée, sa désuétude. Après quelques mètres sur l'allée de gravier, son pied droit fit gicler sur le bas de son pantalon la substance visqueuse d'un vomi fraîchement régurgité. Il jura dans sa barbe, s'essuyant la chaussure sur une mauvaise touffe d'herbe, et reprit sa marche. Longeant le mur gauche de la maison sur une quinzaine de mètres, ils arrivèrent à un prolongement formant un L avec la bâtisse. Une porte basse en bois à la limite du vermoulu était disposée sur la gauche d'une ouverture qui semblait lui être totalement adaptée. La porte avait dû être dégondée pour faciliter l'entrée des équipes de police. Une large trace au sol témoignait du frottement produit sur le vieux sol défraîchi en terre cuite.

— Vous avez déjeuné commandant ? lui demanda le brigadier. Je peux vous donner un sac en plastique si vous voulez, continua-t-il sans attendre.

Minestri ne répondit pas. Il ne se sentait pas d'humeur à discuter. Il avait été humilié devant ses sous-fifres, et supportait de plus en plus mal les ordres de blancs becs sortants tout frais moulus de leurs grandes écoles. Et puis, des cadavres dans un sale état, il n'en était pas à son premier. Le brigadier comprit que l'attention qu'il essayait de porter à cet homme était vaine, et entra dans la mesure. Minestri le suivit. Le sol était recouvert de veilles tomettes dont la moisissure noire et verte empêchait d'en apercevoir la couleur originale. Ils se dirigèrent vers le sous-sol en empruntant un escalier étroit et sommaire. La pièce au plafond extrêmement bas dans laquelle ils débouchèrent était rudimentaire et constituée de matériaux bruts, tandis qu'un néon froid contribuait à alourdir l'atmosphère. Ils se dirigèrent vers l'ouverture du fond d'où l'on pouvait apercevoir la lueur des flashes des appareils photographiques du personnel de police déjà au travail.

En entrant dans la seconde salle, le brigadier s'adressa une nouvelle fois au commandant de police.

— Attention à la marche mon commandant.

Elle faisait en effet une bonne trentaine de centimètres de hauteur. Une fois franchie, le grand gabarit de Minestri s'y sentit tout de suite plus à son aise. Mais le bien-être relatif ne fut que de très courte durée. L'odeur de mort et de sang lui sauta à la gorge. Il ne vit pas immédiatement le corps suspendu au milieu de la pièce. Un ensemble d'armoires et d'étagères métalliques longeaient la quasi-totalité des murs. Trois personnages vêtus de blanc s'affairaient déjà sur place dans le plus grand calme. Lorsqu'il aperçut enfin l'objet de sa venue, et malgré une longue expérience des homicides, il eut immédiatement un mouvement de recul suivi d'un haut-le-cœur qu'il réprima de son mieux. Il ne put cependant contenir un « Putain, c'est quoi ce merdier ».

La lumière crue de l'ampoule nue du plafond projetait une vision d'horreur. Partant du plafond, une chaîne métallique aux extrémités flanquées de crochets de boucher suspendait un corps. La victime avait les poignets et les chevilles réunis dans le dos par des liens dont la matière ressemblait au nylon des bas féminins. La tête, rejetée vers l'arrière, était maintenue par un

bâillon de la même matière et reliée aux quatre membres. La façon dont le corps était contraint semblait faire partie d'une étude minutieuse et calculée, telle une bête d'abattoir que l'on aurait souhaité mettre en exposition. L'ensemble du corps comportait de nombreuses lacérations, profondes pour certaines, mais sans comparaison aucune avec celle du visage. Les mutilations étaient telles qu'on pouvait distinguer par endroits et à travers la masse d'hémoglobine coagulée, les dents et des parties osseuses du visage. Les yeux se mélangeaient en une matière visqueuse blanchâtre au rouge sombre. Sur le sol se répandait une quantité impressionnante de sang qui de toute évidence provenait du corps et des multiples coupures infligées. Le meurtre était d'une effroyable violence. Même après trente ans de carrière dans le crime et une froideur à toute épreuve, Minestri ne put contenir un tremblement d'effroi et un écœurement au bord du vomissement. Il comprenait mieux maintenant l'attention du brigadier lorsqu'il lui avait proposé ce sac en plastique, tout comme la flaque de mérycisme dans laquelle il avait mis le pied peu avant.

Minestri ferma les yeux et respira profondément par la bouche afin de ne pas sentir la puanteur qui régnait dans la pièce. Il tentait de vaincre tant bien que mal son envie de rendre, essayant par la même occasion de se détendre un peu. Il aurait préféré ne rien montrer de tel face aux personnes présentes, mais c'était un moindre mal plutôt que de régurgiter sa bile. Il était le premier surpris de cette réaction qu'il ne connaissait pas encore chez lui malgré son âge et son expérience. Lorsqu'il rouvrit les yeux – il ne sut combien de temps il les avait gardés clos –, les photographes n'étaient plus dans la pièce. Seul le médecin légiste continuait méthodiquement et calmement ses prélèvements. Minestri était toujours aussi nerveux, mais il pouvait à présent s'exprimer sans défaillir.

— De quand date la mort d'après vous Docteur ? dit-il d'une voix tremblotante.

Celui-ci répondit à la question sans se retourner.

— À vue de nez, c'est le cas de le dire, répondit le légiste avec un petit rire qui malgré la situation, montrait son parfait détachement de la scène tout comme sa liesse à sa propre boutade, je dirais dans les six heures.

Minestri ne le connaissait pas. Habituellement, l'ordre des médecins légistes lui était familier, et depuis le temps, il en connaissait un bon paquet. Entretenant globalement de bons rapports avec eux, ceux-ci venaient spontanément lui livrer leurs premières conclusions. Avec celui-ci, il savait déjà qu'il allait falloir lui tirer les vers du nez ce dont il ne se sentait pas capable pour le moment. Il avança une seconde question à la cantonade, comptant davantage sur le brigadier toujours présent, mais positionné en retrait. Étant donné la situation il préférerait de toute manière faire profil bas.

— Comment a-t-on appris la présence du corps dans ce lieu plutôt discret ?

La réponse résonna dans son oreille gauche par la voix de Polachowski. Il sursauta.

— Un coup de fil, chef. Le Docteur Porclat n'a pas eu l'information. Je

pense même qu'il s'en fout, continua-t-il d'une voix nettement plus basse.

Il lui tendit des surchaussures en matière plastique.

En tant normal Minestri aurait poussé une bonne gueulante afin de montrer qu'il n'appréciait guère ce genre de manières. Mais dans ce contexte surréaliste, tant au niveau du meurtre que de la façon dont il en avait appris l'existence, il n'en fit rien. Il se retourna vers son lieutenant.

— Quel coup de fil ?

— Un voisin. Tout comme pour le premier meurtre d'ailleurs.

Polachowski prenait un malin plaisir à profiter de la situation sachant qu'il ne craignait aucune réprimande de la part de son supérieur.

— Ah oui le premier meurtre, souffla Minestri. J'ai lu le rapport en diagonale et j'ai quelque peu oublié les faits.

Il enfilait déjà ses surchaussures, tout en essayant de dissimuler son ignorance.

Le léger sourire chafouin de Polachowski en disait long sur sa pensée. Son supérieur n'avouerait jamais sa faute, ni à lui, ni à ses collègues. Et malgré son sale caractère, il éprouvait quelquefois une forme de pitié envers lui et sa misérable vie de flic sur le retour. Il décida donc de l'instruire brièvement du dossier.

— Le corps a été découvert aux alentours de quatre heures ce matin par un voisin insomniaque qui baladait son chien. Il a été étonné de découvrir le vieux portail de la baraque entrouvert. Son chien se serait engouffré dans le passage ainsi que dans la pièce par laquelle vous êtes parvenu jusqu'ici. Il dit ne pas avoir suivi son chien immédiatement. Des aboiements anormaux l'auraient forcé à entrer. Tout était ouvert, comme pour inviter quelqu'un au spectacle. Il a récupéré son chien et a appelé la police. Apparemment il n'a pas laissé trop de traces sur les lieux.

— Où se trouve-t-il à l'heure actuelle ?

— Il est au poste. On prend sa déposition.

— Très bien. Vous me le gardez au frais, j'aimerais le voir.

— OK.

Le lieutenant Charles Polachowski poursuivit.

— Les deux meurtres se sont déroulés exactement de la même manière. Le corps est celui d'une femme. Le procédé est similaire : la suspension, les coupures multiples, les mutilations, la défiguration. Tout est exécuté avec un objet extrêmement tranchant, certainement un couteau de chasse ou de boucher. Je pense qu'il y a eu viol, bien que nous attendions l'autopsie. Celui du premier homicide a été commis avec un objet dont nous ignorons la nature. Ce n'est en tout cas pas un sexe masculin. À moins que le mec ne soit croisé avec un ornithorynque. Venez voir.

Maintenant que la scène de crime était ratissée, ils s'approchèrent en s'accroupissant à proximité du thorax de la victime, les pieds baignant dans la matière gluante du sang en coagulation. Minestri ne put réprimer un haut-le-cœur. Ils observèrent un instant les lambeaux de chair dégoulinants, laissant

deviner ça et là quelques organes.

Polachowski indiqua les extrémités des seins ainsi que le pubis.

— Regardez, ici. Les tétons et la peau de son sexe ont été dépecés par une main experte. Dans le premier cas aussi. La victime était vivante lorsque cela a été fait, tout comme le reste des lésions. Le meurtrier est un vrai sadique.

Le lieutenant se releva et se dirigea vers une des étagères métalliques sur la gauche du local. Un petit tas de vêtements rangés et pliés avec la rigueur d'une machine industrielle y était déposé.

— Autre chose surprenante et commune avec l'autre meurtre. Tout porte à croire qu'il s'agit des effets de la victime. Apparemment le tordu qui a fait ça – on sentait désormais naître une forme d'affectif dans les propos du policier –, a pris tout son temps et tout le soin possible pour les plier et les ranger soigneusement.

Polachowski fit une pause et reprit.

— Curieusement, nous n'avons pas retrouvé de sous-vêtements ni de chaussures. Soit elle n'en portait pas, en tout cas lorsqu'il l'a emmenée ici, soit il est parti avec.

Il s'interrompit une nouvelle fois avant de poursuivre.

— Même si en théorie il faut attendre trois morts identiques pour en avoir la certitude, il ne fait aucun doute que nous ayons affaire à un tueur en série. Une putain de saloperie de déjanté !

Son émotion surgissait à nouveau.

Le commandant finit par ouvrir la bouche.

— Connaît-on l'identité des victimes ?

— Non. Nous n'avons pas retrouvé de papiers d'identité dans aucun de leur sac à main, ni même un chéquier ou une carte bancaire. Pas de liquide non plus. Mais je ne pense pas que le mobile du meurtre soit l'argent.

Puis se retournant vers le cadavre.

— Je n'ai jamais vu un tel acharnement !

— Moi non plus, ventila Minestri qui visiblement, et peut-être pour la première fois de sa carrière, était ébranlé.

— Vu l'état des corps, vous comprendrez aisément la difficulté de l'identification. Les empreintes de dents du précédent sont au labo. Mais jusqu'à présent, il n'y a rien. Pas de signalement de disparition non plus.

Minestri n'osait poser une question à laquelle il aurait dû connaître la réponse, mais au point où il en était, ce n'était plus très grave.

— À quand remonte le meurtre précédent ?

— À trois jours, répondit Polachowski sans tiquer.

Ils restèrent un long moment silencieux. Le lieutenant se dirigea vers la sortie puis se retourna et ajouta :

— D'après ce qu'on a pu apprendre de nos équipes, il n'y aurait absolument aucune trace ni indice du tueur. Absolument rien ! Tout comme le premier. Ça ne va pas être de la tarte à démêler tout ce bordel.

L'envergure du meurtre, ou plutôt des meurtres, et sa négligence volontaire

concernant le premier dossier rendaient Ministri nerveux. Il espérait ne pas être ridiculisé une fois de plus devant ses hommes.

Une fois n'étant pas coutume, il allait devoir se mettre sérieusement au boulot pour résoudre le plus rapidement possible cette affaire. Une fois les médias alertés, les choses allaient prendre des proportions importantes et il serait directement en ligne de mire. En outre, sa hiérarchie n'était pas aussi dupe qu'il l'aurait cru, et elle n'hésiterait pas à lui en faire porter la responsabilité en cas d'échec. Il fallait donc la jouer en finesse avec ses troupes afin qu'ils fournissent un travail conséquent en un minimum de temps.

Il observa une dernière fois la scène et quitta les lieux.

Deux heures plus tard, et une heure après être sorti du bureau du commissaire Brelant, où le savon avait largement contribué à dissoudre la crasse accumulée dans sa cervelle, il rassembla son équipe au grand complet dans la salle de réunion du commissariat central. Il demeurait nerveux et se maîtrisait avec beaucoup de difficulté.

Il savait aussi pertinemment que tout le bâtiment était déjà informé de sa remontée de bretelles. Mais il se devait de tenir bon pour ne pas se laisser manger tout cru par tous les jeunes loups qui convoitaient déjà sa place.

Il venait de s'instruire du premier dossier, mais il n'avait pas eu le temps d'y réfléchir plus en profondeur. L'envie non plus d'ailleurs. Il n'avait d'autre possibilité que de consulter son personnel afin de débattre et de confronter les avis, même s'il s'attendait à n'entendre que son propre monologue. Il détestait cette pratique, mais cette fois-ci, il ne pouvait y échapper. Il devait donner des instructions et s'imposer en tant que leur supérieur hiérarchique, et dans la mesure du possible se faire obéir.

— Messieurs, vous n'êtes pas sans connaître l'affaire très particulière qui nous concerne. Je souhaiterais connaître vos avis, si bien entendu vous en avez.

Même si les hommes étaient majoritaires dans son équipe, le nombre de femmes n'avait rien de négligeable dans les effectifs. Sa misogynie était notoire et il prenait toujours un malin plaisir, s'il ne pouvait les rabaisser, tout du moins à les ignorer autant que possible. Le « Messieurs » était donc choisi.

En l'absence de commentaire, il poursuivait.

— Il semblerait que nous soyons en présence d'un tueur en série. Si c'est bien le cas, la récidive ne peut malheureusement pas être écartée. Nous attendons le rapport d'autopsie du second meurtre, et le rapport d'inspection du lieu du crime. Tout porte à penser qu'il n'y ait pas de grosses surprises à attendre de ces deux expertises. Nous n'avons quasiment aucun élément et la tâche va s'avérer extrêmement ardue. Nous devons malgré tout avancer. Le commissaire exige des résultats rapides avant d'être dans la ligne de mire des médias. Je suggère donc de commencer par passer le quartier au peigne fin. Y compris le quartier du premier meurtre.

— C'est déjà fait, lança une voix au fond de la salle.

— Et bien on recommence, avec une nouvelle équipe. Et vous me passez

chaque centimètre carré au peigne à mormions.

Minestri venait de hausser le ton.

On sentait un mouvement de contestation s'élever de l'assemblée. Tout un chacun savait que le commandant Minestri prenait à peine l'affaire en main, alors qu'ils y travaillaient déjà pour une bonne partie depuis quasiment trois jours. Même s'ils n'avaient pas encore de résultats, la plupart d'entre eux ne voyaient pas la nécessité de refaire le boulot.

— Il va falloir aussi faire le tour des pressings. Les vêtements parfaitement pliés sur les lieux des meurtres sont peut-être une déformation professionnelle de notre assassin.

Minestri resta un instant silencieux. Puis il constitua les équipes et distribua les rôles. Enquêtes de voisinage, recherche des personnes disparues récemment, prise de contact avec Interpol afin de savoir s'il y avait des antécédents de ce type de meurtres à l'étranger, nouvelle inspection des lieux de crime et des environs proches et éloignés. Il souhaitait éviter l'appel à témoin pour l'instant, afin de rester discret. Il s'était réservé avec le lieutenant Polachowski l'examen du corps par le médecin légiste. Un ensemble de petits sifflements s'éleva de la salle. C'était bien la première fois que certains le voyaient se mettre au boulot. Il maugréa dans sa barbe.

— Des suggestions ? interrogea-t-il espérant qu'il n'y en ait pas.

L'assemblée resta muette.

— Des commentaires ?

Personne ne moufta.

— Très bien, vous pouvez disposer. Et je vous le répète, restez discret !

Mercredi 26 mars 2003, 6h49 : Un réveil difficile

Aux alentours de six heures quarante-cinq le lendemain, Max Perfale se réveilla. La fatigue qu'il avait accumulée depuis ces derniers jours aurait dû l'empêcher d'ouvrir l'œil avant au moins huit heures. Mais son réveil prématuré avait surtout été provoqué par les courbatures qu'il ressentait dans tout son corps. De plus, il avait très froid. En émergeant progressivement, il aperçut son lit à ses côtés. Ce léger choc l'éveilla un peu plus. Il se trouvait sur le sol de sa chambre. Pour autant qu'il s'en souvenait, c'était bien la première fois qu'il tombait du lit en dormant. Il se leva péniblement et se glissa sous la couette. Il pensa à la position en chien de fusil dans laquelle il s'était retrouvé cinq minutes auparavant. Serait-il sujet, la fatigue aidant, à des crises de somnambulisme ?

Il n'eut pas le temps de se rendormir que le réveil sonna. Il écrasa le buzzer d'une main lourde. *Pourquoi diable cet imbécile s'était-il mis en fonction ?*

— *Imbécile toi-même*, sembla lui répondre le réveil. *Si tu ne m'avais pas programmé, j'aurais pu dormir aussi.*

— *Et oh, tu dors toute la journée, alors ne la ramènes pas trop non plus*, rétorqua-t-il par la pensée.

— *Mais n'importe quoi, s'insurgea le réveil qui semblait clignoter plus rapidement qu'à l'accoutumée. Je bosse vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour te donner l'heure, alors soit un peu plus respectueux je te prie.*

Mais qu'était-il en train de faire bon sang ! Voilà qu'il discutait avec un réveil maintenant ! Son surmenage paraissait à son comble. Il réfléchit.

Je dois certainement avoir un rendez-vous ce matin.

Il se leva péniblement, enfila un caleçon, et partit à la recherche de son agenda. Après quelques brumeuses et infructueuses recherches, il mit enfin la main sur sa besace d'où il sortit son calepin. Il avait effectivement deux rendez-vous aujourd'hui. En entrant dans la salle de bain, il s'arrêta devant le miroir. Une large tache rouge sombre ressemblant à du sang séché s'étalait sur sa joue droite, en partant du nez.

Que de choses étranges en ce début de matinée, pensa-t-il.

Il se débarbouilla, s'habilla, et quitta son domicile.

CHAPITRE 29

Jeudi 12 octobre 2006, 9h52 : Confession

Aujourd'hui.

Épuisée, Stéphanie n'avait trouvé le sommeil que tard dans la nuit. Ce cauchemar éveillé, dont elle ne savait où se situait la frontière entre le rêve de la réalité, la vision surréaliste d'un meurtre qui s'était produit plusieurs années auparavant et dont l'auteur présumé l'avait regardée, étrangement passif, les taches de sang sur son corps, tous ces phénomènes terrifiants l'avaient harassée. Elle s'était endormie sur le canapé du salon au petit matin, des larmes encore plein les yeux.

Pierre était arrivé à la galerie comme à son habitude vers neuf heures trente, et avait trouvé porte close. Stéphanie ne répondait pas au téléphone. Fou d'inquiétude, il reprit sa voiture et se précipita chez elle. Lorsqu'elle lui ouvrit la porte d'entrée, il trouva son amie, pâle et des cernes marqués sous les yeux.

— Tu m'as filé une de ces frousses. Tu ne réponds même pas au téléphone. Que se passe-t-il Steph ? Tu as une de ces têtes ! Je t'emmène chez le toubib. Allez, mets une veste.

— Ce n'est pas la peine, franchement, répondit-elle lasse, en se dirigeant vers son intérieur.

— Mais je ne te demande pas ton avis. Allez, prépare-toi, on y va !

Elle n'eut pas la force de protester. Dans la voiture elle resta silencieuse. Elle voyait bien que son ami lui jetait de petits coups d'oeil en coin, chaque fois qu'il pouvait libérer son regard de la route. Elle pouvait lire l'inquiétude sur son visage. Elle se résigna à prendre la parole.

— Je veux bien te raconter ce qui se passe, mais j'ai bien peur que tu me prennes pour une folle. Moi-même je commence à avoir des doutes. Tu devrais m'emmener chez un psy plutôt.

— Tu sais que tu peux tout me dire. Je serais là pour toi quoiqu'il arrive et je te soutiendrais tant que j'en aurais la force. Je pourrais devenir hétéro pour toi, dit-il l'œil rieur afin de détendre l'atmosphère, même s'il n'en avait pas réellement le cœur.

Elle sourit à sa boutade, mais ce sourire, mêlant tristesse et fatigue, n'avait rien de joyeux. Garder tout cela pour elle devenait un trop lourd fardeau, et il devenait urgent de l'extérioriser. Elle inspira profondément. Pierre reprit.

— C'est lié à ton malaise d'avant hier ?

— Oui.

— Et aux photos aussi ?

— Aussi. C'est la raison pour laquelle je t'ai demandé de les prendre dans tes mains, continua-t-elle. C'est à cause d'elles que je me suis évanouie.

Elle le regarda du coin de l'œil. Pierre ne détourna pas son attention de la route.

— Tu vois, tu doutes déjà de ce que je te dis.

— Je ne doute pas, je réfléchis. Et je me dis que j'y avais presque pensé, sans oser me l'avouer vraiment. Qu'est-ce que tu ressens exactement lorsque tu les touches ?

Stéphanie essaya d'être la plus claire possible et donna un maximum de détails.

— C'est tout de même curieux.

— À qui le dis-tu ? Mais maintenant, j'ai l'impression de maîtriser leur effet. Par contre, il y en a de nouveaux...

Stéphanie lui raconta ses recherches, et la voix dans la télévision. Puis son voyage dans le passé au travers d'un meurtre, après être allée chercher les photographies à la galerie. Mais aussi et surtout, le sang sur sa cheville encore douloureuse et sur son bras, ce qui lui semblait être un témoignage irréfutable d'une forme de réalité. Même si tout cela semblait fantasque, elle ne s'était nullement blessée et n'avait pas saigné. Ces taches de sang n'étaient pas les siennes ! Elle en eut la chair de poule.

Pierre se forçait quelque peu à croire les dires de sa protégée. Seule l'amitié sans faille qu'il lui portait l'empêchait de douter. Ça ne lui ressemblait pas d'inventer des situations farfelues. Il était aussi certain d'une chose : Stéphanie était loin d'être folle.

— Que comptes-tu faire maintenant ? s'enquit-il.

— Pour tout te dire, je n'en sais fichtrement rien. Il faudrait que je puisse en connaître plus sur cette affaire.

— Et si tu prenais quelques jours de repos ? À la montagne par exemple ? On te passe le chalet et tu essaies d'oublier tout ça.

— Tu es un amour mon Pierrot, mais je suis persuadée d'avoir un rôle à jouer dans cette histoire. J'ai peur et en même temps je suis fascinée. Mais le plus étrange, c'est que je suis certaine d'avoir... comment te dire... été choisie. Je ne sais pas pourquoi, mais j'en ai l'intime conviction. Il faut que tu me croies Pierre. Je n'ai que toi pour me confier. Je sais que c'est difficile, mais j'ai besoin de ton aide. Imaginer tout ça est difficile, je le sais, mais tu es le seul à qui je puisse tout dire sans tabou.

Il venait de s'arrêter à un feu tricolore. Il se pencha, l'embrassa sur le front, et la regarda dans les yeux.

— Tu peux compter sur moi mon chou, tu le sais.

Il fit ensuite demi-tour, et prit le chemin du retour.

— Il faudrait peut-être rencontrer l'ancien propriétaire de la galerie, reprit-

il plein de bonnes résolutions. Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Durbeque. Hervé Durbeque. J'y ai pensé aussi. Peut-être faudrait-il demander à Philomène ?

— La femme de ménage ?

— Oui. Je crois qu'elle était déjà employée lorsque la galerie a fermé. Elle a dû bien connaître Durbeque. Peut-être pourrait-elle nous apprendre certaines choses ? Il faut absolument savoir ce qu'il s'y est passé.

— Elle sera là ce soir.

— Très bien. J'essaierai de la questionner, conclut Stéphanie.

Pierre la déposa devant la porte de son immeuble et repartit à la galerie.

Une fois sortie de la voiture, Stéphanie n'avait qu'une seule idée en tête. Elle alla directement dans la cuisine américaine, ouvrit le dernier placard haut à sa droite et, sur la pointe des pieds, chercha à tâtons l'objet convoité. Elle l'extirpa enfin et le déposa sur le plan de travail en marbre noir, contrastant avec la couleur crème du paquet. Elle le regarda longuement, souleva la languette cartonnée de fermeture et en sortit l'objet qui l'obsédait depuis quelques minutes. Elle le porta à ses lèvres et le pinça délicatement. Elle craqua une allumette et l'alluma. La première bouffée fut agréable, mais rapidement un goût détestable envahit son palais, et une sensation de nausée souleva son estomac à jeun. Ce n'était pas du tout à la hauteur de ses espérances. Comme tout ancien fumeur qui tire sa première bouffée depuis des mois voire des années d'abstinence, la réalité n'était pas celle du souvenir. Elle regarda la fumée bleutée qui s'élevait dans la pièce. Elle prit une seconde bouffée, passa la partie incandescente sous un fin filé d'eau du robinet, et jeta la cigarette dans la poubelle. Elle sortit de la cuisine en emportant le paquet.

Stéphanie se sentait plus légère depuis sa confession et surtout moins seule. Mais elle comprenait les difficultés de Pierre à la croire. Il acceptait de l'aider par amitié et elle se sentait désormais épaulée. Un sentiment de libération l'envahit.

Dans l'immédiat, elle devait se refaire une tête humaine. Et il y avait du boulot ! Elle se prépara avec soin, comme elle en avait le talent.

Elle rejoignit la galerie en fin de matinée. Elle se força à rester concentrée sur le travail qui ne manquait pas. Ils n'abordèrent pas le sujet de la journée, et elle fuma trois cigarettes. En fin d'après-midi, éreintée, elle fit un gros effort pour tenir bon jusqu'à l'arrivée de la femme de ménage.

Philomène était une plantureuse Noire, bien charpentée et vêtue de ces étoffes typiques aux couleurs vives enroulées autour du corps. Un bandeau du même acabit dans une chevelure sombre et crépue, une démarche pesante et chaloupée, et un accent à couper au couteau achevait un personnage attachant et haut en couleur.

Elle entra dans la réserve, et comme à son habitude n'offrit qu'un discret hochement de tête en guise de bonjour, ce qui n'offusquait personne. Nos

deux compères répondaient généralement d'un salut audible et généreux. Lorsqu'elle ressortit avec son chariot à roulettes pour entamer sa tâche trihebdomadaire, Stéphanie l'interpella.

— Philomène, vous pourriez venir s'il vous plaît ?

Elle se trouvait déjà dans le hall.

— Oui madame, répondit la femme, lâchant le chariot et s'approchant prudemment de son employeur.

— Dites-moi, vous travaillez ici depuis combien de temps maintenant ?

— Oh ! longtemps madame.

— Mais encore ?

— Je ne me rappelle plus très bien, mais ça fait un bon bout de temps, répondit-elle en omettant soigneusement tous les « r » des mots qu'elle prononçait.

— En deux mille trois, vous étiez déjà là je crois ?

Philomène se raidit perceptiblement et stoppa net son pas lent. Une moue disgracieuse apparut sur son visage au maquillage exubérant.

— Je crois bien, mais vous savez, pendant quelque temps j'ai pas travaillé ici, alors je ne suis pas très sûre.

De toute évidence, elle souhaitait éviter un sujet qui la mettait mal à l'aise.

— Vous étiez là juste avant que la galerie ne ferme, non ?

Le ton de Stéphanie s'était durci et ne lui laissait pas vraiment le choix de sa réponse. Le visage de Philomène se transforma en une grimace ridée qui s'approchait de la caricature, et ses yeux commençaient à s'embrumer légèrement. Elle restait silencieuse. Stéphanie regretta immédiatement son ton, se leva et se dirigea vers la femme. Elle lui prit sa grande main calleuse entre les deux siennes, fluettes, témoignant de la différence de leurs activités respectives.

— Vous n'avez rien à craindre, je vous assure.

Elle la regardait avec une tendresse sincère.

— Dites-moi juste ce que vous savez.

— Mais je ne sais rien madame, je vous assure ! protesta-t-elle, la voix implorante.

Sa moue se prononça encore un peu plus.

— Il ne peut rien vous arriver, Philomène. Vous n'avez aucune raison d'avoir peur. J'ai simplement besoin de comprendre. Je ne me suis encore jamais vraiment intéressée au passé de cette galerie, mais maintenant cela devient nécessaire.

Stéphanie s'adressait maintenant à elle avec une grande douceur, et elle semblait quelque peu s'apaiser. Tout en parlant, elle l'attira vers une chaise et du regard, lui intima de s'asseoir. Elle la fixa longuement, lui laissant tout le temps nécessaire pour reprendre ses esprits. Mais elle ne se calmait pas, bien au contraire. Les yeux de Philomène partaient dans tous les sens et semblaient ne plus pouvoir s'arrêter de rouler dans leurs orbites.

— Je vous assure madame, je ne sais pas grand-chose, si ce n'est que

monsieur Hervé a eu beaucoup de peine. Et moi aussi j'ai eu de la peine de le voir si triste et de perdre l'exposition. Le monsieur qui avait mis les photos ici était très méchant. Il a fait beaucoup de mal à monsieur Hervé. Mais il est en prison maintenant, et c'est tant mieux vous savez madame.

— Le monsieur méchant, c'est Max Perfale ?

Philomène la regarda en hochant la tête.

— Et qu'a-t-il fait de mal ce monsieur ?

Philomène hésitait à répondre. Stéphanie ne la lâchait pas du regard. Après quelques interminables secondes, la femme de ménage reprit.

— Il a mis des photos ici. Monsieur Hervé était très content, continua-t-elle. Et puis il a fait toutes ces horribles choses à des dames, vous savez. C'était terrible, terrible.

— Quels genres de choses terribles ?

Philomène ne répondit pas. Elle entama un mouvement de va-et-vient avec son buste. Stéphanie comprenait qu'elle n'en tirerait pas grand-chose de plus. Le stress et la panique la submergeaient lorsque quelqu'un abordait cette tranche traumatisante de sa vie, la rendant peu loquace et quelque peu incohérente.

— Et comment va Monsieur Durbeque maintenant ?

— Sa vie est brisée madame. Il ne voit plus personne, ça non, plus personne.

Philomène se balançait maintenant sur sa chaise, comme si un trouble obsessionnel compulsif l'avait brutalement saisie. Elle venait de fermer la porte de sa conscience à double tour.

— Est-il possible de lui parler ? Vous avez son numéro de téléphone ?

Philomène fit non de la tête sans perdre son oscillation qui semblait même s'accentuer. Stéphanie porta son regard sur Pierre. L'air grave, il lui intima par un mouvement de tête de stopper son interrogatoire, la confortant dans son intuition.

— Merci beaucoup Philomène. Je vous laisse travailler. Mais ne vous inquiétez pas, c'est du passé tout ça maintenant. Merci encore.

Philomène se leva tel un somnambule, récupéra son chariot et partit au fond de la grande salle du rez-de-chaussée.

— Je pense qu'elle doit toujours être en contact avec lui, dit Pierre. Elle lui fait certainement encore son ménage. Je vais essayer de la pister discrètement.

— D'accord. C'est une bonne idée.

Vendredi 13 octobre 2006, 20h17 : Sarah

Sarah commençait à ressentir les courbatures que sa position inconfortable lui imposait. Elle connaissait parfaitement ce lieu, son odeur de vieux bois humide, son extrême exigüité, sa noirceur, sa texture. Malgré son terrible inconfort, elle s'y sentait presque en sécurité, comme si personne ne pouvait plus l'y atteindre, même si elle n'avait pas fait le choix d'y être enfermée. Depuis combien de temps était-elle dans la vieille bonnetière et endurait sa punition ? Depuis combien de temps était-elle tout simplement dans ces lieux où la lumière du jour n'était qu'un lointain souvenir ? Cette notion lui était devenue abstraite, tout comme sa nature d'humain, sa propre existence. Généralement, excepté les quelques fois où elle devait faire son numéro, elle était seule. Alors elle essayait d'allumer la petite lampe à l'intérieur de sa boîte crânienne et d'y examiner les méandres, tel un explorateur découvrant pour la première fois un temple inviolé depuis des millénaires, plein de poussière et de toiles d'araignées. Quelques fois, des souvenirs remontaient à la surface, tels des spectres insaisissables, puis s'évaporaient fébrilement. Qui était-elle ? *Tu es Sarah*, répondait la voix. *Oui, c'est ça, je suis Sarah*. Mais qui était réellement Sarah ? Quel âge avait-elle ? Les bribes de ses souvenirs ne permettaient pas de reformer le puzzle de sa vie, ni celui de son être.

Depuis tout ce temps – mais quel temps –, la peur avait fait place à l'habitude. La routine de sa vie l'avait immergée dans une forme de léthargie, dans laquelle son cerveau n'utilisait que les fonctions vitales. Elle en avait comme déconnecté les régions qui lui permettraient de se lamenter sur son sort, de ne prendre que trop conscience de la réalité de sa captivité. Les expériences volontaires de Michel Siffre, au fond de son gouffre terrestre, les Spéléonautes comme ils aimaient à s'appeler lui et son équipe, étaient en tous points communes à la vie de Sarah dans ce lieu si noir qu'il aurait pu être au centre de la Terre. Perte des repères temporels, du cycle du jour et de la nuit, et de la mémoire immédiate. La peur et l'interprétation erronée des bruits qui parvenaient à son ouïe. La perte des repères sociaux aussi.

Sarah avait enfoui son passé, dans le but d'étendre une carapace protectrice suffisamment impénétrable pour s'isoler et ne plus rien ressentir. Une forme d'auto amnésie lui permettant de n'activer que les fonctions essentielles. Ne plus penser, ne plus réfléchir, ne plus analyser, laisser le temps passer au rythme qu'il voulait. Elle avait jugé indispensable d'agir ainsi. Mais elle n'en connaissait plus la raison.

Ses pensées furent interrompues par le bruit familier de la serrure de la porte, seul accès à la pièce dans laquelle elle vivait, ou plutôt elle survivait. Le cliquetis de la grosse clé et le grincement de la gâche rouillée la firent tressauter. Jusqu'à présent, ils lui étaient coutumiers puisque quotidiens. Elle

passa la main droite sur la boursoufflure de son bras gauche, juste sous l'épaule. C'était encore douloureux. Elle n'avait pas compris pour quelle raison le fouet avait claqué, pourquoi l'avait-il frappée ? Il lui semblait pourtant qu'elle se pliait au bon vouloir de l'homme, et qu'elle exécutait correctement ses exigences. Elle s'était même perfectionnée à force d'entraînement. Et pourtant quelque chose lui avait déplu. Mais quoi ? Habituellement, il se contentait de l'enfermer dans la bonnetière. Elle réfléchissait à sa faute et essayait de se corriger la fois d'après. Quelques fois il semblait satisfait, et d'autres pas. Elle retournait alors faire un séjour dans le vieux meuble en bois jusqu'à trouver la solution. Cela avait eu pour finalité de comprendre presque à la perfection son persécuteur. Elle savait ce qu'il désirait, quels étaient ses fantasmes, ce qu'elle représentait pour lui. Elle avait presque l'impression de pouvoir plonger au plus profond de son inconscient. Elle le ressentait en elle. Elle savait aussi, sans en connaître la cause, que quelque chose avait changé. Pas seulement par rapport à la blessure de son bras ; mais elle le percevait dans son for intérieur. Et la peur s'insinua de nouveau. Rien de bon ne semblait pouvoir naître de cette situation. Un témoin d'alerte s'était allumé dans le fin fond de sa conscience, et il devenait urgent de faire ressurgir ses souvenirs, aussi effrayants soient-ils.

Elle entendit les pas s'approcher et s'arrêter devant la bonnetière. Elle stoppa sa respiration. La petite clé tourna dans le verrou et la porte s'entrebâilla en grinçant. Il resta un moment immobile. Elle pouvait l'imaginer, les yeux vitreux fixant l'ouverture. Puis un froissement de vêtement. Il avait bougé. La semelle de ses chaussures frotta le sol. À nouveau des pas, mais cette fois-ci ils semblaient s'éloigner. Enfin le bruit de la porte de la cellule et de sa serrure. Sarah respira à nouveau, mais resta immobile encore un instant. Puis elle poussa lentement la petite ouverture du meuble dans lequel elle se recroquevillait. Elle aperçut une pièce vide de présence humaine, Sa pièce.

CHAPITRE 28

Mercredi 26 mars 2003, 14h03 : L'autopsie

Le commandant Antoine Minestri et le lieutenant Charles Polachowski se retrouvèrent à l'institut médico-légal. Après s'être présentés à l'accueil, ils parcoururent d'interminables couloirs vides et austères au sol de linoléum gris et aux murs blancs, où de temps à autre une porte s'ouvrait sur une silhouette en blouse blanche et se refermait sur une autre. Le docteur Porclat les accueillit brièvement au second sous-sol. La lumière du jour n'atteignait pas ce niveau du bâtiment et l'atmosphère y était pesante. L'imaginaire finissait d'achever le travail obituaire lorsqu'on passait devant un immense mur métallique dont on devinait aisément ce que renfermaient les dizaines de petites portes d'acier de ce réfrigérateur géant. Ils revêtirent une blouse stérile et prirent soin d'appliquer sous leur nez une pellicule de crème à base de camphre afin d'atténuer l'odeur de putréfaction du corps que le médecin allait autopsier sous leurs yeux.

Le Docteur Porclat ne prononça aucun mot. Il était nettement plus petit que dans les souvenirs de Minestri. Le bruit d'une double porte battante vint rompre le silence, et dévoila la silhouette d'un homme, certainement l'assistant du médecin légiste, pénétrant dans la salle d'autopsie précédée d'un long chariot métallique, sur lequel reposait un sac noir refermé sur sa partie supérieure par une fermeture éclair. Le corps qu'il contenait, tout au moins ce qu'il en restait, fut déposé sur la table d'autopsie en inox, à côté de laquelle miroitaient nombre d'outils divers et variés, tous étincelants. Le médecin ne sourcilla pas d'un pouce en empoignant un appareil photographique. Il prit une série de clichés sans dire un mot. Les policiers, sur les visages desquels s'imprimait une mine de dégoût, furent surpris par si peu d'émotion. Même si, comme eux, il était habitué à la mort et particulièrement aux cadavres amochés, celui-ci décrivait néanmoins encore toute l'horreur subie par cet être de son vivant. En y songeant, Charles Polachowski eut un frisson qui lui traversa l'échine.

Porclat fit ensuite une série de prélèvements, enfouissant des aiguilles de différentes tailles en tout sens, aspirant des matières épaisses et visqueuses, raclant ça et là des fragments de peau, de sang et d'os. Il remplit une série d'éprouvettes, sans aucune variation tant à son rythme qu'à son vocabulaire totalement inexistant. Il gratta aussi avec une fine lame le dessous des ongles des mains, dans le cas où la victime ait griffé son agresseur, et prélevé par la

même occasion un peu de son ADN.

Les policiers commençaient à s'impatienter. Ils étaient là pour avoir les premiers résultats d'étude du corps afin de tenter d'en apprendre plus sur le meurtre et ainsi que sur son auteur, même si l'espoir était mince. Et jusqu'à présent, ils ne faisaient qu'assister au quotidien routinier et méthodique d'un légiste peu loquace.

Une fois les flacons et les éprouvettes soigneusement rangés, le médecin claqua sa langue dans la bouche, suivi d'un « Bon ! » annonçant vraisemblablement un changement dans les opérations. Alors qu'il saisissait un petit appareil rectangulaire et le glissait dans sa poche, l'assistant vint chercher les prélèvements. Un câble fin sortait du dictaphone, dont l'extrémité se terminait par un clip qu'il agrafa à sa blouse. Il était prêt à faire son rapport.

Un nouveau « Bon ! » fit introduction à ses premières paroles.

— Je suppose messieurs, commença-t-il, que vous avez hâte d'en savoir un peu plus, dans la mesure, bien entendu, où je puisse vous éclairer.

L'affirmation n'appelant aucun commentaire, les policiers restèrent impassibles.

— Avant toute chose, poursuivit-il, avez-vous des indices que vos équipes auraient découverts sur le lieu du crime ?

Minestri ne broncha pas. Le lieutenant Polachowski prit alors la parole.

— Nous n'avons pas encore de résultats officiels, mais apparemment ils n'ont rien trouvé. Aucune trace de pas, ni empreinte, ni fibre autre que celles des vêtements de la victime. Les poils et cheveux sont au labo, mais nous n'avons pas trop d'espoir non plus de ce côté.

Les résultats du premier meurtre n'avaient rien décelé d'autre que des indices appartenant à la victime, et il en paraissait de même ici.

— Bon – ce mot apparaissait comme un leitmotiv –, reprit le médecin en posant une main sur le déclencheur du dictaphone. J'ai lu le rapport de mon confrère sur le meurtre précédent, et rien ne semble vraiment différer dans ce second cas. La victime est morte de ses blessures et de la perte de la majeure partie de son sang. Le dépeçage de la partie génitale ainsi que des mamelons a été fait avec un soin chirurgical pré-mortem. Les nombreuses entailles au niveau de la face avant du buste ont été faites avec une lame particulièrement tranchante de type rasoir ou couteau très bien aiguisé. Les coupures sur l'abdomen ont été pratiquées de façon lente et peu profonde, de façon à ne pas donner la mort. Étant donné la position de la victime, les chairs ont dû finir de s'ouvrir presque seules, et on peut noter dans les plaies quelques déchirures des tissus liées au poids et à la tension du corps.

Le médecin coupa le dictaphone.

— Je pense que le seul but de cette opération, qui a pu durer un certain temps, était la souffrance. La personne qui a fait ça avait pour but de torturer sa victime, en la conservant en vie le plus longtemps possible. Elle savait très précisément ce qu'elle voulait, pourquoi elle le voulait et comment le faire. Il ne s'agit selon mon humble avis que de sadisme. Mais je ne suis pas censé

entrer dans ce genre de considération. Je vous laisse donc seuls juges de cette déduction.

Porclat avait un discours froid, totalement dénué de ressenti. De plus, le mot humble dans sa bouche sonnait terriblement faux. Il inquiétait sérieusement le lieutenant. Il poursuivit en réenclenchant l'enregistrement vocal.

— La victime est restée suspendue vivante dans la position où on l'a retrouvée au moins une heure ou deux. Regardez les marques sur les poignets et la couleur des extrémités des membres – il montrait les mains et les pieds à la limite de la nécrose. La rigidité cadavérique n'est pas encore terminée et les membres ont gardé la forme de la position peu conventionnelle du corps. Je peux même vous affirmer qu'elle a dû être maintenue uniquement par les poignets avant que les chevilles ne viennent les rejoindre. Les marques y sont plus prononcées. Les lacerations du visage sont par contre d'un tout autre ordre. Elles sont très profondes et extrêmement violentes. Si la victime n'était pas encore morte au moment où elle a été frappée au visage, elle a dû mourir dès le début des coups. Il semblerait que la majorité ait été donnée post-mortem. À la vue de l'état de cette partie du corps, je peux vous affirmer que l'arme n'a pas pu être un rasoir, bien trop fragile. On remarque à divers endroits comme la mâchoire, les pommettes ou encore le nez, que les os ont été brisés sous le choc. Je pense à un grand couteau de chasse très solide ou de boucher. Le tueur n'a pas frappé de façon très précise. Il a surtout cogné avec force et certainement avec rage. Les marques en plus d'être profondes sont anarchiques, contrairement à l'abdomen.

Une courte pause dans le long monologue du Docteur Porclat, permis à Charles Polachowski de glisser une remarque.

— Il semble que le tueur veuille masquer l'identité de la victime à moins...

— Je vous laisse le soin messieurs, de trouver des conclusions à ces différences, l'interrompit brutalement le légiste.

— Nous souhaiterions juste que vous nous disiez si ce « labourage » pourrait éventuellement cacher d'autres marques susceptibles de nous éclairer, surenchérit Minestri qui commençait à être sérieusement irrité par le comportement du médecin.

Toutefois, il se mordit la langue afin de ne pas ajouter une remarque supplémentaire, qui aurait sans aucun doute pour conséquence de se mettre à dos cet étrange individu, mais aussi de n'avoir qu'un compte rendu écrit dans un délai indéterminé.

Porclat, du haut de sa petite taille, regarda les policiers à tour de rôle par-dessus ses petites lunettes dans un silence aussi sinistre que celui de son regard. Ils pensèrent tous deux immédiatement que leur présence à l'autopsie allait s'écourter.

Le légiste se retourna lentement vers le corps, et répondit sans les regarder.

— Dans cet état, je doute que nous puissions avoir des informations du

type que vous décrivez. La science légiste a tout de même ses limites. Après votre départ, je ferai des empreintes dentaires pour l'identification.

À l'aide d'un écarteur gynécologique, il se concentra sur les parties génitales.

— L'examen vaginal montre une pénétration avec un objet contondant plutôt large. Il faut attendre les résultats du labo, mais les muqueuses sont très irritées et les petites lèvres montrent des signes de début de déchirures. La pénétration a dû être répétée, déclenchant de faibles hémorragies. Il ne semble pas y avoir de traces de sperme. Il faudra attendre les résultats d'examen pour le confirmer. Dans l'immédiat, je ne peux pas vous apporter grand-chose de plus.

— Et bien merci pour votre collaboration Docteur, dit Polachowski.

Le médecin se retourna et fit un petit signe de tête.

Les policiers s'éclipsèrent. Ils restèrent silencieux jusqu'au retour sur le parking.

— Qu'en pensez-vous chef ?

— Je me demande s'il ne faudrait pas vérifier l'alibi de cet abruti, répondit Minestri. On va attendre les résultats du labo.

CHAPITRE 27

Vendredi 13 octobre 2006 : Hervé Durbeque

Ce soir là, Stéphanie ne rentra pas chez elle. Elle dormit à poings fermés d'un sommeil sans rêves dans le lit de la chambre d'amis de Pierre et Gaby.

Un peu plus tôt dans la soirée, Pierre avait discrètement suivi la femme de ménage après son service, mais elle était rentrée directement à son domicile. Pierre avait prévu de se lever tôt le lendemain, dans l'espoir d'avoir plus de chance.

Lorsque Stéphanie se réveilla le samedi 14 octobre aux alentours de neuf heures, Pierre était déjà parti depuis trois bonnes heures, fait totalement exceptionnel. Comme il le lui avait dit la veille, que ne ferait-il pas pour elle ?

Lorsqu'elle pénétra dans la cuisine, Gaby lui servait un grand bol de café. Il paraissait abattu. Il la salua avec un laconisme inhabituel.

— Tout va bien Gaby ? s'enquit-elle.

— Tu sais Steph, je suis désolé de tout ce qui arrive, lui confia-t-il. Je culpabilise tellement ! Si je ne t'avais pas demandé ce catalogue, nous n'en serions pas là je crois. C'est ma faute.

Gaby, subitement affaibli, s'était assis. Stéphanie s'approcha et lova ses bras autour de la tête de son ami et l'apposa avec tendresse contre sa poitrine. Même s'il était effectivement à l'origine des évènements, non seulement elle ne lui en voulait pas, mais elle en éprouvait une forme de satisfaction. Elle plongeait la tête première dans le vide, sans savoir si plus bas il y avait un filet ou des pieux acérés. Mais la curiosité et le désir d'en apprendre plus sur son rôle dans cette histoire morbide dépassaient ses craintes. Peut-être s'agissait-il d'un avertissement ? Peu importait. Il était maintenant trop tard pour reculer. Il fallait trouver un moyen de stopper le cauchemar dans lequel elle s'enfonçait lentement, mais inexorablement.

— Tu n'as rien à te reprocher. Je suis même heureuse que tu l'aies fait, continua-t-elle avec douceur.

— J'ai juste peur pour toi. Je m'en voudrais toute ma vie s'il devait t'arriver quelque chose.

Des larmes commençaient à emplir ses yeux. Stéphanie l'embrassa sur le front.

— Il ne m'arrivera rien, ne t'inquiète pas.

Vers dix heures, le portable de Stéphanie sonna. Elle se rua pour le décrocher.

— Pierre ? Tu as du neuf ?

— Oui, j'ai l'adresse. On a eu du bol sur ce coup. Philomène doit aller chez lui le samedi pour lui faire son ménage et ses courses. J'ai l'impression qu'il ne doit pas sortir beaucoup. Tu as bien dormi ?

— Très bien merci. Ça m'a fait du bien d'être chez vous cette nuit.

Elle nota l'adresse sur un morceau de papier. Pierre lui indiqua qu'il repartait à la galerie.

Elle passa les quelques affaires emportées la veille au soir : un pull écru en laine fine, et un jean. En enfila ses escarpins, elle réalisa qu'il lui faudrait acheter une paire de chaussures de sport, tout au moins plate, en cas de nécessité.

Quelques minutes plus tard, elle tournait la clé de contact de sa Mini Cooper, le plan et l'adresse recherchée sur internet en poche, ainsi que les photographies de Max Perfale dans leur carton à dessin. Avec la circulation, elle mit environ une demi-heure pour arriver à destination. C'était un quartier de banlieue pauvre, où la succession de vieux immeubles n'était entrecoupée que par de rares pavillons souvent délabrés. Stéphanie n'imaginait pas trouver son homme en ces lieux. Elle l'imaginait plutôt aisé et vivant dans un quartier résidentiel, au dernier étage d'une petite construction chic en toit-terrasse. Peut-être avait-il eu des ennuis qui l'avaient obligé à emménager ici ? Elle se gara un peu plus loin, puis s'assit sur un banc public afin d'observer quelques instants l'ancienne et lourde porte d'entrée de l'immeuble du domicile d'Hervé Durbeque. Elle souhaitait surtout éviter Philomène, leur femme de ménage.

Au bout d'une demi-heure, elle se décida enfin. Ne sachant pas s'il lui ouvrirait, elle opta pour attendre le passage d'un des habitants afin de s'infiltrer et sonner directement à la porte palière. L'attente fut plus longue que prévu. Enfin une personne âgée, une clé dans une main, un caddie rempli de courses de l'autre, se présenta avec lenteur. Stéphanie attendit le moment propice et se précipita afin d'aider la vieille dame à manœuvrer une porte bien trop lourde pour sa frêle silhouette. Elle prit un air détendu et enjoué, comme si elle connaissait parfaitement les lieux et y venait régulièrement. Elle gratifia d'un large sourire la vieille dame qui sans la remercier, la dévisageait quelque peu méfiante. Même si la peur aurait pu faire partie de la panoplie d'émotions lisibles sur son visage, il n'en fut rien. Stéphanie n'inspirait pas ce genre d'inquiétude. Elle grimpa les marches rapidement sous le regard inquisiteur de la dame, ce qui de toute manière était nettement préférable à une confrontation dans le vieil ascenseur ajouré.

Après avoir lu les noms de chacune des portes, elle arriva au dernier étage, essoufflée. Elle avait de la chance, car à ce niveau, il n'y avait qu'un seul appartement, et donc pas de voisin trop curieux. C'était aussi à double tranchant dans l'éventualité d'une mauvaise rencontre. Elle n'aperçut rien lui

permettant d'identifier de manière certaine l'endroit. Le doute la saisit. Elle espérait ne pas s'être trompée. Par discrétion, elle n'avait pas eu le temps de vérifier au niveau des sonnettes, ni des boîtes aux lettres. À part tomber sur un fou furieux, ce qui n'était pas exclu, elle ne risquait pas grand-chose à frapper. En cas d'erreur, elle s'excuserait et repartirait aussi sec. Elle fût néanmoins prise d'une appréhension bien naturelle. Le palier, éclairé par une faible ampoule nue au bord de l'asphyxie, était marqué par le temps. Une odeur de produit de nettoyage indiquait que le ménage avait été fait très récemment. Philomène ? Sans doute. Cela la rassura sur l'identité de l'habitant des lieux.

Stéphanie se décida. Elle s'approcha de la porte. Le bout métallique d'un de ses talons fit crisser une des vieilles tomettes mal scellées au sol. Elle jura dans un chuchotement. Elle leva le poing et le retint quelques instants avant de finalement porter deux petits coups secs de l'articulation de ses phalanges. Elle bloqua sa respiration et prêta une oreille attentive. Rien. Pas un bruit. Elle attendit encore quelques instants avant de frapper une nouvelle fois un peu plus fort que la précédente. Cette fois-ci, elle perçut un bruit venant de l'intérieur. Un objet tombant sur un tapis, à moins que ce ne soit une chaise que l'on avait déplacée. Il y avait quelqu'un ou quelque chose, c'était désormais certain. Stéphanie insista une fois de plus.

— Monsieur Durbeque ? Vous êtes là ?

Pas de réponse.

— Monsieur Durbeque, si vous êtes là je souhaiterais vous parler. C'est très important. Peut-être une question de vie ou de mort.

Toujours rien d'autre que le calme sombre et oppressant de la cage d'escalier.

— Je m'appelle Stéphanie Jullian, et je suis la nouvelle propriétaire de la galerie de la Licorne.

Il lui semblait ressentir une présence derrière la porte, mais toujours aucun son ne s'échappait de l'appartement.

— Je vous laisse mes coordonnées. Je souhaiterais vraiment vous parler.

Stéphanie posa le carton à dessin qu'elle tenait sous le bras, sortit un carnet à spirales de son sac, et inscrivit son nom et son numéro de téléphone sur une des feuilles. Elle la déchira et la glissa ensuite sous la porte en prenant soin d'en laisser une petite partie encore visible de l'extérieur. Sans quitter le papier des yeux, elle referma son sac et commença à s'acheminer en reculant vers l'escalier. Elle descendait les deux premières marches lorsque la feuille disparut à l'intérieur de l'appartement. Elle s'immobilisa. Mais rien d'autre ne se produisit. Vaincue, elle continua lentement sa descente, lorsqu'une voix l'interrompit.

— Mademoiselle ?

Stéphanie remonta quelques marches afin d'en apercevoir l'auteur. Elle le distinguait assez mal. Il avait entrouvert la porte et se dissimulait derrière. Elle s'avança, peu rassurée, tout en restant sur ses gardes.

— Bonjour. Vous êtes Hervé Durbeque ?

— Entrez, je vous en prie. L'homme ouvrit entièrement la porte et la précéda dans la pénombre de l'appartement.

Stéphanie passa lentement le pas de la porte, anxieuse.

— N'ayez pas peur, entrez et fermez la porte derrière vous.

Elle s'exécuta. L'intérieur était tout aussi mal éclairé que le palier, et l'atmosphère oppressante. Elle commença à regretter sa décision aventureuse. Elle aurait au moins pu se munir de quelque chose pour se défendre. Une bombe lacrymogène par exemple. Mais c'était un peu tard pour s'en préoccuper. Elle se trouvait juste derrière la porte d'entrée. Il était encore temps de s'enfuir. Elle se ressaisit. *Si cet homme était dangereux, il m'aurait certainement déjà agressée. Je suis libre de repartir*, pensa-t-elle.

— Où êtes-vous monsieur Durbeque ?

Elle s'avança lentement. Elle commençait à s'habituer à la faible luminosité des lieux.

Tout à coup, une lumière brutale la fit sursauter. Ses yeux emplis de pénombre furent aveuglés.

— Je suis ici, répondit Durbeque d'une voix lasse.

La lueur n'était pas si forte, mais son anxiété mêlée au changement brutal de luminosité décuplait ses sens. Elle distinguait maintenant un homme assis dans un vieux fauteuil en tissus élimé, une lampe sur un long pied maigrelet agrémentée d'un vieil abat-jour jauni à sa droite. Il faisait pourtant jour à l'extérieur, mais les volets étaient fermés. Durbeque semblait reclus. Ses cheveux étaient longs et hirsutes, et le blond original tendait vers un gris sale. Sa barbe indiquait elle aussi une absence d'entretien, tout comme l'individu. Il portait une robe de chambre pied-de-poule, et une vieille paire de Charentaises trouées. Le reste de l'appartement était à son image, avec de vieux meubles décrépis, et une tapisserie rococo à la salubrité douteuse. Par contre, les murs arboraient de nombreux tableaux. D'autres semblaient être entreposés debout les uns contre les autres au fond de la pièce, à même le sol. Des livres en grand nombre formaient de petits tas irréguliers çà et là.

— Approchez mademoiselle. Je suis un vieil homme sans vigueur. Vous ne risquez rien. Vous vouliez me voir, je suis là. Asseyez-vous, je vous en prie.

— Je m'appelle Stéphanie Jullian, et je suis la propriétaire de votre ancienne galerie.

— Je vois, répondit Hervé, lapidaire. Comment m'avez-vous trouvé ?

— Grâce à Philomène. Nous l'avons suivie. Je reconnais volontiers que le procédé n'est pas très respectable, précisa-t-elle comme pour s'en excuser, mais j'avais besoin de vous rencontrer.

— Nous ?

— Pardon ?

— Vous venez de dire « nous » l'avons suivie.

— Oui, en fait nous sommes deux associés, et la galerie a été achetée en commun.

Stéphanie essayait de rester humble face à cet homme certes diminué, mais dont le charisme était toujours parfaitement palpable. Elle se sentait embarrassée et les mots ne sortaient pas naturellement de sa bouche.

Durbeque hocha du chef, mais ne prononça aucune parole. Il avait joint les mains devant sa bouche et regardait intensément Stéphanie, ses yeux réduits à deux fentes. Le malaise de la jeune femme s'intensifia encore un peu. Elle ne savait pas si elle devait partir ou poursuivre.

— Excusez-moi, mais je ne sais pas si je dois vous importuner avec mes histoires. Je vais vous laisser.

Elle esquaissa un geste pour se lever.

— Restez, je vous en prie ! Je ne vois plus grand monde depuis trois ans et votre présence m'est fort agréable. Je suppose que voulez me questionner sur l'affaire Max Perfale ?

Stéphanie se rassit et se détendit légèrement, bien que surprise par la remarque du vieil homme. Elle avait senti qu'il était peut-être prêt à lui parler.

— En effet. C'est la raison de ma visite. Philomène, que j'ai un peu harcelée, m'a avoué que vous aviez beaucoup souffert.

— C'est exact. Cette histoire m'a anéanti. Jugez par vous-même.

Il indiquait avec ses mains tout ce qui l'entourait.

— Mais j'ai un toit, je ne vais pas trop me plaindre.

Il fit une pause. Il parlait lentement comme si cela l'épuisait. Sa respiration était audible.

— J'ai peur par contre de ne pas vous êtres d'une grande utilité. À la différence des médias, j'ai bien connu Max, mais je n'en sais guère plus qu'eux sur les meurtres.

— Mais serait-il possible d'avoir votre version ? interrogea Stéphanie.

— Pourrais-je savoir d'abord pourquoi cela vous intéresse-t-il ?

Stéphanie fut prise au dépourvu. Elle ne souhaitait pas en dire trop sur les évènements de ces derniers jours. Après tout elle ne le connaissait pas, et même s'il attendait un échange de bons procédés, elle devait recourir à la prudence.

Elle se pencha pour récupérer le carton dont elle détacha les lacets de tissus. Elle présenta dans leur emballage les tirages photographiques en sa possession, en évitant de les toucher.

— J'ai trouvé ces tirages dans la réserve de la galerie. Ils étaient marqués au dos du nom du photographe. J'ai fait des recherches et j'ai trouvé avec difficulté un petit résumé de son histoire. En tant que nouvelle propriétaire, je souhaitais en savoir un peu plus.

Elle lui indiqua les photographies. Il les reconnut immédiatement, mais refusa de les prendre.

— Je connais parfaitement bien ces photos. Il s'agit de doubles qui n'ont pas été exposés. Je ne savais pas qu'elles étaient restées là-bas.

— Il y en a beaucoup d'autres ?

— Oui, beaucoup. Mais elles ont toutes été saisies par la police. Je leur

dois toute ma chute et mon désarroi. Ce sont des tirages magnifiques, et pourtant j'ai appris à les haïr. Je me demande encore comment cet homme a pu en arriver là. J'aurais peut-être dû écouter mon instinct.

Hervé paraissait accablé. Stéphanie releva ses derniers mots.

— Votre instinct ? Vous aviez un mauvais pressentiment ?

— Oui, j'ai eu un doute au tout début. Mais ces photos me plaisaient beaucoup, et le succès de l'exposition m'a donné raison. Avant cette tragédie bien sûr. Ce temps appartient au passé maintenant. Mais tout à l'heure, lorsque vous étiez encore derrière la porte, vous avez parlé de vie ou de mort. Pourquoi cela ?

Une fois de plus, Stéphanie était embarrassée pour répondre.

— Eh bien, pour être honnête avec vous, et puisque vous parliez de mauvais pressentiment, j'ai ressenti la même chose lorsque j'ai découvert les photos, et j'ai peur que des choses puissent encore se produire.

— Max est en prison maintenant ! Il a été arrêté ! Que voulez-vous qu'il se passe ?

Elle remarqua pour la seconde fois qu'il appelait Max Perfale par son prénom. Comme s'ils étaient restés proches ou du moins dans une forme de souvenir agréable.

— Mes convictions sont un peu maigres en échange de votre récit, j'en ai conscience, et je ne vous harcèlerais pas pour que vous me les livriez. Je pourrais comprendre votre refus si vous ne souhaitiez pas en parler. Ce sont des souvenirs douloureux je présume.

— Comment va la galerie ? reprit-il, comme pour esquiver le sujet.

Il n'avait pas répondu par la négative à la remarque de Stéphanie. Il y avait de l'espoir.

— Très bien. Elle fonctionne très bien. Nous nous investissons beaucoup et nous en récoltons les fruits. Actuellement les délais d'exposition sont assez longs pour les artistes qui souhaitent venir chez nous.

Les nouvelles paraissaient le satisfaire. Mais il semblait vouloir être certain que Stéphanie en était bien la propriétaire.

— Avez-vous fait des transformations ?

— Très peu. Nous avons rajouté un éclairage à l'étage lorsque la lumière du dôme faiblit. C'est un système assez sophistiqué qui prend le relais de façon progressive et qui conserve la bonne température de couleur, afin de ne pas dénaturer les œuvres. Nous avons gardé les panneaux mobiles pour agencer les pièces différemment en fonction de l'expo en cours. Mais je suppose que vous connaissez.

Hervé semblait approuver. Il était rassuré de savoir que sa galerie était entre de bonnes mains, des gens passionnés, tout comme lui.

— Eh bien, vous m'en trouvez ravi. Pour revenir à votre demande, vous souhaitez que je commence par où ?

— Par le début si voulez bien.

Hervé Durbeque parla de la galerie de la Licorne lorsqu'il la possédait

encore, un peu de lui, et raconta sa rencontre avec Max sur les recommandations d'une amie très chère. Il fit un commentaire sur les photographies et ce qui lui avait plu en elles. Lorsqu'il évoqua Diane Montval, il fut stoppé par l'émotion, et ses yeux brillèrent à la lueur de la lampe. Puis il reprit son récit avec quelques difficultés.

— Le vernissage a été un succès et, contrairement aux attentes de Max, le succès perdura. L'exposition était devenue une curiosité, et la galerie ne désemplissait pas. Beaucoup de tirages ont été achetés, et beaucoup de personnes contactaient Max pour divers projets autres que la photographie. Il y avait des publicistes, des écrivains, des magazines de mode, de psychologie et d'autres moins recommandables. Il y eut même un réalisateur de film. J'en oublie certainement. C'était vraiment incroyable. Lorsque je repense à ce qui se tramait là derrière pendant tout ce temps, toutes ces horreurs, j'en ai encore la nausée. Quant à Diane, elle croyait avoir trouvé le parfait amour, l'homme de sa vie. Ça lui a coûté la sienne.

Cette fois-ci, il ne put retenir ses larmes. Stéphanie, étrangère à son chagrin, s'abstint de tout commentaire compatissant. Cet homme évacuait un surplus d'émotion qui venait de le submerger. Cette femme devait lui être très chère, et le souvenir de sa mort difficile à surmonter. Stéphanie ne posa pas de question. Elle se rappelait l'article dans lequel cette personne, la petite amie de Perfale, fut la dernière victime, retrouvée décapitée.

Hervé sortit un mouchoir en tissu tout fripé de la poche de sa robe de chambre, et s'essuya les yeux et le nez. Stéphanie s'attendrit devant sa détresse. Elle avait envie de poser des questions, mais s'en empêcha une nouvelle fois. Durbeque se leva avec difficulté, alla au fond de la pièce où il ouvrit un vieux bahut dont la porte grinça. Il en sortit une bouteille dont la couleur ressemblait à du whisky. Il récupéra sur la table un verre usagé, et l'emplit du breuvage alcoolisé au-delà de la moitié. Il en proposa à Stéphanie, mais elle refusa. Il en but immédiatement une grosse gorgée. Il semblait se sentir un peu mieux à présent, et continua son récit.

— Juste après l'arrestation de Max, la police est venue me chercher. Je me trouvais alors à la galerie. Ils ont fait sortir toutes les personnes présentes et m'ont emmené pour me mettre en garde à vue. J'y suis resté le délai légal, soit quarante-huit heures, sans quasiment dormir. Ils voyaient très bien que je n'étais pas au courant des faits, mais on aurait dit qu'ils en voulaient à la terre entière, surtout leur supérieur. Ils avaient le meurtrier, et les preuves étaient irréfutables. Qu'espéraient-ils d'autre ? Ils m'ont frappé. Je n'avais presque rien mangé ni rien bu. J'ai eu l'impression, je ne sais pour quelle raison, d'un acharnement à mon égard. Je n'étais au courant de rien, et eux prétendaient l'inverse.

Ils ont fermé la galerie en la mettant sous scellés, ont saisi toutes les photos, mon ordinateur et tous les dossiers. Ils m'ont jeté en prison pour complicité et j'y suis resté jusqu'à ce que mon avocat réussisse à me faire sortir pour absence de preuves. La presse avait pris son rôle de commérage à

bras le corps. Il a fallu pas mal de temps avant de pouvoir rouvrir. Mais les artistes avaient complètement déserté la galerie. Je ne pouvais plus payer mon prêt bancaire, et comme elle était hypothéquée, la banque l'a vendue. Je crois que la mairie a fait l'avance et remise en vente ensuite. Vous en êtes l'acquéreur et désormais la propriétaire. J'ai tout perdu. Mon boulot, ma passion, mes amis, mon appartement que j'ai dû vendre aussi. J'ai sombré dans la dépression et voilà où j'en suis. Je ne sors plus, je suis malade et je vais finir ma vie dans ce fauteuil à me lamenter.

Stéphanie acquiesçait avec un sentiment de culpabilité. Comme s'il percevait cela, Hervé reprit.

— Comment auriez-vous pu savoir tout cela lorsque vous avez acheté ? Je suis heureux dans mon malheur que ce soit vous qui dirigiez maintenant la Licorne.

Sans réfléchir, Stéphanie dans sa bonté naturelle répondit.

— Je vous remercie pour ce compliment. Si le cœur vous en dit, vous pourriez venir nous voir et passer un moment. Vous y êtes encore un peu chez vous. Vous avez mon numéro de téléphone, alors n'hésitez pas.

Hervé sourit enfin pour la première fois depuis leur entrevue.

— Je vais y songer. J'ai tout mon temps dorénavant.

Stéphanie rassembla ses affaires et se leva. Hervé ne bougea pas.

— Bien. Merci de m'avoir éclairée. Je vais vous laisser.

Elle fit deux pas et se retourna.

— Connaissez-vous le nom de son avocat ?

— Non, je ne me souviens pas du nom de ce pauvre homme. Il a bien fait son possible pour défendre une cause perdue d'avance. Ne vous ai-je pas dit que Max n'a plus prononcé un seul mot à partir du jour où il a été appréhendé ?

Stéphanie fit non de la tête, même si elle en avait déjà connaissance.

— Personne ne sait pourquoi. La cause était perdue d'avance. Vous pensez bien, défendre un muet !

— Puis-je vous poser une autre question... un peu plus personnelle ?

Hervé fit un geste de la main lui signifiant de continuer.

— À plusieurs reprises vous avez appelé ce monstre par son prénom. J'en suis juste un peu surprise après tout le mal qu'il vous a fait.

— Vous savez mademoiselle, même si les preuves sont accablantes, je ne sais pour quelle raison j'ai toujours eu du mal à croire que ces atrocités pouvaient être son œuvre. Si vous l'aviez connu, vous comprendriez sans nul doute.

— Vous le pensez innocent ?

— Bien sûr que non, mais il me reste en mémoire un être charmant et profondément humain. Et c'est peut-être la raison pour laquelle je continue à l'appeler par son prénom.

Stéphanie se remémora son mauvais rêve et surtout l'étrangeté de la tache de sang sur sa cheville, alors qu'elle n'avait trébuché que dans son

imagination, tout comme la trace sur son avant-bras. Elle alla jusqu'à la porte d'entrée, l'ouvrit, et avant de quitter l'appartement elle se retourna une dernière fois et s'adressa à son interlocuteur.

— Monsieur Durbeque. Je pense que Max Perfale a des capacités qui pourraient bien nous dépasser tous. Je pense qu'il lui est encore possible de faire le mal.

Pendant ce temps à la galerie de la Licorne.

Pierre Armant vaquait à ses occupations. Il raccrochait un tableau qui risquait fort d'entrer en collision avec le sol s'il n'y faisait rien.

La sonnerie indiquant qu'une personne avait franchi la porte d'entrée retentit. Sans lâcher la précieuse pièce qu'il tenait dans les mains, il se retourna pour gratifier le nouveau venu d'un sourire et d'un généreux bonjour commerçant. Sa tâche terminée, il se retourna à nouveau. Cette personne était déjà venue, et pas qu'une seule fois. Il en était certain. Son comportement n'était pas celui d'un amateur de peinture. Il passait rapidement devant les œuvres, comme s'il n'y portait pas d'intérêt. Il fit un tour un peu trop rapide du rez-de-chaussée – même s'il simulait une bienveillance à l'exposition en cours –, en jetant régulièrement un coup d'œil vers le bureau vitré au fond de la pièce. Pierre lui demanda s'il pouvait lui être utile. L'homme lui répondit brièvement que non. Puis il monta à l'étage, n'y restant pas plus de cinq minutes, et partit comme il était entré. Pierre fut d'abord intrigué puis reprit son travail et n'y fit plus cas.

Stéphanie avait récupéré sa voiture et se dirigeait vers la bibliothèque municipale. Elle souhaitait faire des recherches dans les archives des journaux de l'époque, afin d'y découvrir le nom de l'avocat de Max Perfale. Son entrevue avec Hervé Durbeque avait été intéressante, puisque c'était la première fois qu'elle prenait connaissance de l'affaire Max Perfale par la bouche de quelqu'un l'ayant bien connu. Malgré cela, elle n'avait aucun éclaircissement concernant les étranges événements de ces derniers jours. Elle n'avait pas osé lui en parler par peur de ses réactions, d'autant qu'elle ne le connaissait pas, et qu'il aurait pu la prendre pour une folle. Et puis elle n'avait pas ressenti la pertinence d'une quelconque réponse à ses interrogations.

Elle demeurait ainsi toujours dans l'incertitude. Que lui voulait Perfale ? Avait-il le pouvoir de lui faire du mal ? Elle eut un frisson à cette idée. Quelle possibilité avait-elle pour l'éviter si c'était le cas ? L'idée de le rencontrer commença à germer en elle. Peut-être en saurait-elle ainsi plus sur ses intentions ? Mais ne prendrait-elle pas un énorme risque de se retrouver face à lui ? Elle se souvint alors qu'il ne parlait plus à personne depuis trois ans.

L'arrivée devant la bibliothèque interrompit sa réflexion. Elle gara sa voiture et pénétra à l'intérieur. Elle demanda à l'accueil où elle pouvait trouver des archives de journaux. Vingt minutes plus tard, elle était assise devant un ordinateur en train de consulter, entre les mois de mars et juin 2003, les microfiches numérisées. Elle finit par retrouver des informations sur les meurtres. Les homicides n'y étaient pas décrits de façon précise, sans doute par souci de ne pas trop choquer les lecteurs, quoique le scoop de l'horreur fasse vendre. Il s'agissait très certainement d'un manque d'information. Les articles étaient seulement qualifiés de mots tels qu'atrocité, horreur, violence, barbarie ou encore monstruosité. D'après ce que Stéphanie connaissait maintenant, ces qualificatifs ne paraissaient pas le moins du monde exagérés.

Le 21 mai 2003 fut le jour de l'arrestation du meurtrier. Les articles qui suivirent cet événement, et comme le lui avait raconté Hervé Durbeque, firent état de spéculations intempestives et théories diverses sur son exposition, ses images, et bien entendu la personne ayant osé montrer les photographies du monstre sanguinaire. Hervé Durbeque n'avait donc rien inventé. Il avait été traîné dans la boue, et même certains journalistes n'hésitaient pas à déduire qu'il était responsable du déclenchement de la folie meurtrière de Max Perfale. Le sensationnel était source de revenus, la vérité souvent moins. Stéphanie comprenait encore un peu mieux dans quel état psychologique avait dû être Durbeque, et celui dans lequel il se trouvait encore.

Elle fit défiler les mois pour arriver à l'automne 2003. Là, de nombreux articles relataient l'affaire judiciaire. Elle y découvrit le nom de son avocat. Elle sourit et le nota. Le procès fut court. Les preuves étaient écrasantes et l'accusé totalement aphasique. Son avocat eut selon toute apparence grand

mal à défendre un homme dont la culpabilité ne faisait aucun doute, et avec lequel il ne pouvait rien échanger. Il plaida la folie, mais les experts psychiatres estimèrent à l'unanimité qu'il n'en était rien. Max Perfale fut condamné à perpétuité, avec une peine de sûreté incompressible de trente ans. Stéphanie douta de la capacité de l'avocat à lui donner une quelconque information utile, mais il lui fallait ôter ce doute. Elle rechercha ses coordonnées sur internet, ce qui fut assez simple, et appela son cabinet. Elle tomba directement sur un répondeur. Elle se souvint qu'on était samedi, et qu'elle ne pourrait joindre personne avant lundi. Elle se résigna et prit son mal en patience.

CHAPITRE 26

Jeudi 27 mars 2003 11h36 : Une aide bienvenue

Max Perfale roulait au volant de sa voiture, en compagnie d'une certaine Coralie Beker. Ils s'étaient rencontrés pour la première fois, une demi-heure plus tôt, dans le café d'un quartier animé de la ville. Ils s'étaient donnés rendez-vous dans ce lieu par commodité. Coralie n'était pas très jolie. Outre des traits peu gracieux, elle avait une peau très blanche, des cheveux bruns aux boucles serrées, et un timbre bas et puissant, renforçant son aspect androgyne. Mais elle ne manquait ni de prestance, ni de charisme. C'était exactement ce dont Max avait besoin.

Elle était une connaissance professionnelle de Diane, et c'était d'ailleurs elle-même qui la lui avait recommandée. Depuis son exposition, Max, à sa grande surprise, était complètement dépassé par les événements. Il avait des rendez-vous de toutes parts, mais aussi un bon de commande bien rempli pour de nouvelles photographies. Il était impératif de rencontrer des modèles, et repérer de nouveaux lieux de prises de vues, mais aussi être en meilleure forme pour travailler de manière optimale. Le niveau était monté d'un cran, et il devait être à la hauteur de sa nouvelle popularité. Les tâches administratives n'étaient pas son fort, le tri de rencontres éclectiques non plus. Il lui fallait désormais un agent qui puisse prendre en charge une partie de ses affaires. Et il l'avait trouvé en la personne de Coralie Beker. Et si Diane lui faisait confiance, il n'avait aucune raison de ne pas en faire autant.

À présent, ils se dirigeaient tous deux vers la galerie, afin qu'elle s'imprègne de l'exposition à l'origine du succès soudain et inattendu de Max. Ils arrivèrent en fin de matinée et furent chaleureusement accueillis par Hervé Durbeque, l'homme qui lui avait fait confiance, et à qui il devait une partie de son succès. Hervé approuva l'idée qu'il puisse se décharger sur un agent. Il était un artiste après tout, pas un homme d'affaires.

— C'est dans la logique des choses, remarqua Hervé. Tous les grands artistes en ont un !

— Tu exagères un peu. Le succès c'est aussi une question de chance.

— Les créateurs deviennent souvent célèbres après leur mort. Alors profite de l'instant présent, et essaie d'être un peu réaliste pour une fois. Tu es un grand artiste Max, fais-moi confiance.

— Bon sur ces belles paroles entre un Grand Artiste et son mécène, si vous le permettez, je vais aller juger par moi-même, intervint Coralie. Mais ne

t'inquiète pas Max, même si c'est très mauvais, je m'occuperais de toi, continua-t-elle en se dirigeant vers les photographies les plus proches, son visage illuminé d'un large sourire.

Max profita de l'instant pour composer le numéro de téléphone de Diane. Il eut de la chance, car elle décrocha à la troisième sonnerie. Elle avait changé de lieu de reportage et son portable était de nouveau en liaison avec le monde. Il lui raconta sa rencontre avec Coralie ; il l'appelait de la galerie pendant que cette dernière regardait l'exposition.

— C'est bien que tu l'aies emmenée voir les photos, lui dit-elle. Tu verras, elle est très compétente. Tu auras plus de temps pour tes activités artistiques, monsieur le photographe.

— Oui, elle a l'air très bien. Nous allons faire le point dès qu'elle aura fini de faire le tour. Il faut que je lui explique ce que j'attends, mais aussi ce que je ne veux pas, et ça devrait rouler. Je crois qu'elle ne va pas manquer de boulot. Je vais prendre rendez-vous avec quelques mannequins dès demain, et je vais passer au studio Artefact pour louer une salle de prises de vue. Et toi comment vas-tu ?

Elle lui raconta ses derniers reportages. Elle était relativement satisfaite, et trouvait de la matière pour son émission. Mais elle avait aussi hâte de rentrer pour le retrouver.

— Je dois te laisser, finit-elle. Je t'aime très fort.

— Je t'aime aussi.

Sur ces mots, ils raccrochèrent.

Coralie avait aimé l'exposition. Ils passèrent une longue après-midi de travail afin qu'elle prenne en charge le plus rapidement possible les affaires en cours.

Max avait enfin plus de latitude pour ses projets.

Jeudi 27 mars 2003 20h56 : Nouveau phénomène

Vers vingt et une heures, Max se rendit à un vernissage. Il aurait préféré se coucher tôt, mais il savait indispensable de se montrer et rencontrer de nouvelles personnes. D'expérience, seulement entre dix et vingt pour cent des contrats se concrétisaient, et il n'avait pas pour habitude d'attendre que les choses viennent à lui sans effort. Il devait aller au-devant de sa nouvelle notoriété. Peut-être un jour viendrait-on le chercher et il aurait ainsi tout le loisir de faire selon ses préférences. Mais il n'en était pas là, et il restait encore beaucoup de chemin à parcourir. Donc, fatigue ou pas, il se rendait le plus souvent possible dans les lieux qui pouvaient le faire progresser.

Aux alentours de vingt-trois heures, il se sentit souffrant. Une douleur très aiguë au ventre l'obligea à quitter prématurément le lieu du vernissage. En sortant, la douleur s'accrut. Il dut s'adosser à quelques voitures en stationnement afin de ne pas chuter. Il eut toutes les difficultés du monde à atteindre son propre véhicule. Par miracle, il se trouvait tout proche. Une fois assis au volant, il se tordit en deux, à la limite de la perte de connaissance. Le souffle coupé, il ne parvenait plus à déglutir, et de la salive coulait sur son menton.

Il resta ainsi une bonne demi-heure, peut-être plus. Il ne savait plus au juste combien de temps il était demeuré inconscient. Lorsqu'il put reprendre ses esprits, il se sentit comme groggy, engourdi. Il sentait au niveau de son ventre un fourmillement tenace, et apparemment indolore par rapport à la souffrance qu'il venait de subir. Cette sensation, tel un picotement, une meurtrissure ou encore une pulsion, était pour le moins étrange. Il avait l'impression qu'un énorme aimant invisible se situait face à lui ; son corps tout entier devenait réceptif à celui-ci. Il avait le sentiment que quelque chose l'aspirait, et que s'il devait sortir de sa voiture, il ne pourrait tenir sur ses jambes et s'envolerait vers l'inconnu.

Il resta ainsi un instant, attendant une évolution, sans succès. Il n'avait plus mal du tout et se risqua à mettre le moteur de sa voiture en marche. Puis il sortit progressivement de son stationnement et prit la route avec prudence. Il était tard, et la circulation quasi inexistante. Il roula tout droit jusqu'à un embranchement où il n'avait le choix qu'entre la droite ou la gauche. Il prit à droite. L'attraction commença à diminuer. Instinctivement il fit demi-tour, sans vraiment savoir pourquoi ni dans quel but. Lorsqu'il rebroussa chemin vers l'embranchement, le fourmillement s'intensifia de nouveau, telle une boussole lui indiquant un chemin à prendre. Mais quel chemin ? Max continua à se laisser guider ainsi jusqu'à une destination inconnue.

Vendredi 28 mars 2003 20h21 : Un de plus

Quelques heures plus tôt, le commissariat central avait reçu une lettre anonyme : « Vous êtes invité au vernissage de ma nouvelle exposition intitulée Destroy Fantaisy ». Le ton sympathique et léger de cette phrase était suivi d'une adresse.

Le hangar devait être désaffecté depuis plusieurs années. La crasse et la rouille y étaient omniprésentes. Sur le sol jonché de bombes de peintures, on apercevait encore d'anciennes traces d'huile de vidange imbibées dans le béton, et les murs emplis de tags multicolores renforçaient l'austérité et l'impression d'insécurité des lieux. D'après la superficie du bâtiment et la hauteur de la structure métallique du toit, cet endroit devait certainement abriter autrefois de gros véhicules comme des poids lourds ou bien des bus de transport en commun. De grandes fosses à vidange non protégées, à l'ouverture béante telles des bouches monstrueuses et affamées, rendaient risquées les explorations nocturnes. Le pourtour de la partie supérieure, juste sous le toit, était rehaussé de vitres dépolies pour la plupart brisées par les intempéries ou des vandales. Il n'y avait plus d'électricité, et seuls les faisceaux des lampes torches des policiers balayaient le vieux hangar tous azimuts, pourfendant la profonde obscurité. Les pinceaux lumineux se mêlaient aux bruits des pas, aux altercations, ainsi qu'aux couinements des chiens fouillant les lieux à la recherche d'une probable victime.

Tous avaient à l'esprit les cadavres sauvagement déchiquetés, retrouvés dans la position obscène d'un même cérémonial, et désormais au nombre de trois puisqu'une victime supplémentaire avait été découverte la veille !

L'un des maîtres chiens ne tarda pas à découvrir une construction au fond du hangar. Celle-ci, aussi généreusement taguée que les murs du bâtiment, était presque invisible dans la pénombre. Le berger allemand grogna à l'approche des locaux, alertant l'ensemble des hommes. Braquant leurs torches et leurs armes vers la zone, ils se mirent en demi-cercle tout autour, escortant le capitaine Peter O'Neil et le lieutenant Charles Polachowski vers la seule issue visible. Repoussant de leurs pistolets la porte entrebâillée, les deux hommes s'avancèrent prudemment, torche en main.

Un petit couloir étroit distribuait deux minuscules pièces à droite et à gauche, ainsi qu'une autre plus grande au fond. Ce bâtiment, d'une soixantaine de mètres carrés tout au plus, devait être d'anciens bureaux que des SDF avaient investis après leur fermeture. Des papiers gras, des boîtes de conserve et autres vieilles couvertures parsemaient le sol, çà et là. De petites fenêtres débouchaient sur l'espace du hangar.

— Rien ici, dit O'Neil à voix basse.

— Rien non plus, l'imita Polachowski.

Ils reprirent leur marche à pas lents. Contrairement à celles des deux autres pièces, la porte du fond était fermée. Ce n'était pas de très bon augure, pas plus que la flèche rouge dessinée sur celle-ci, comme une indication macabre les invitant à explorer les lieux. O'Neil sortit un gant en latex de sa poche et l'enfila sur sa main gauche, puis tira lentement la porte vers lui. Balayant tout l'espace en quelques secondes, ils ne virent rien d'autre que le même foutoir de probables squatters.

— Y a rien ici ! dit O'Neil.

— J'aurais tellement aimé que tu aies raison, répondit Polachowski d'une voix atterrée.

Il indiquait de son faisceau lumineux, un étroit escalier en colimaçon dans le fond de la pièce. Personne ne l'avait vu dans la pénombre, mais un étage de petite taille trônait au-dessus du rez-de-chaussée. Peut-être avait-il servi d'archive ou de débarras. S'approchant progressivement, le lieutenant indiqua sur le bas des marches un paquet fait de vêtements rigoureusement pliés. La trace du tueur en série était bel et bien là. Les soupçons et l'intuition des flics s'avéraient malheureusement fondés.

— Je crois qu'on y est, reprit-il. Putain de putain ! Regarde ça.

Il montra, toujours à la lueur de sa lampe, l'axe central de l'escalier, maculé de coulées rouge sombre, finissant sur le sol en forme de flaque. Le cœur cognant contre sa poitrine, le souffle court, il s'engagea sur les premières marches. Sa bouche était sèche et l'image de ce qu'il allait découvrir lui étourdit prématurément l'esprit. Il monta les marches en évitant soigneusement de toucher la main courante. Plus il progressait dans son ascension, plus les traces de sang devenaient importantes. Il ne pouvait désormais éviter d'y laisser ses empreintes de chaussures. Il dépassa la trémie et se présenta devant une porte fermée. Le sol était uniformément sanguinolent. Il passa à son tour un gant en latex toujours par précaution de préserver un éventuel indice, tout en reculant de quelques secondes supplémentaires l'instant où il ouvrirait la porte. Ce qu'il finit par faire. Enfonçant le faisceau lumineux dans l'épaisse obscurité, il eut un haut-le-cœur en découvrant la chose qui lui faisait face.

Quelques minutes plus tard, les experts étaient sur les lieux, de même que le légiste. Aux alentours de vingt-deux heures, Ministri et ses hommes l'accueillirent à la sortie du hangar. Ils fumaient cigarette sur cigarette afin de se détendre tant bien que mal, dans un silence macabre.

— Dr Porclat ? interpella Polachowski.

Celui-ci dévia son chemin pour venir à leur rencontre et s'adressa aux policiers interrogateurs.

— Bonsoir messieurs. Comme vous pouvez vous en douter, il n'y a pas de

changement particulier par rapport aux fois précédentes. Le mode opératoire est rigoureusement identique, les mêmes sévices ont été infligés, apparemment dans le même ordre. Vous aurez mon rapport dans les quarante-huit heures. Ah ! puisque j'y pense.

Il remit le rapport de l'autopsie précédente à Minestri.

— Je n'ai rien de neuf qui vous permette de progresser dans votre enquête. Les fibres retrouvées sur la victime sont celles de ses propres vêtements. Pas de trace ADN d'une autre personne. Le corps ne contenait aucune substance particulière à part du chloroforme. Pas de trace de sperme non plus. Le meurtrier est très méticuleux. Il ne laisse rien au hasard. Par contre, il y a une chose curieuse. À l'intérieur de son vagin, nous avons retrouvé des résidus de matières identiques à celles que l'on peut trouver dans la rue. Comme si l'objet contondant utilisé avait été récupéré sur un trottoir ou dans un caniveau : goudron, poussière d'échappement de voiture, salive, excréments canins, et du caoutchouc comme l'on peut en trouver sur les semelles de chaussures. Je vous en passe et des meilleures. Je vous souhaite bon courage dans votre enquête.

Le médecin les salua et s'éloigna.

— Quelle poisse ! s'exclama Charles Polachowski. Nous n'avons absolument rien, aucune piste concrète.

Les méthodes du tueur n'avaient pas changé à la différence qu'il ne cherchait plus à dissimuler ses meurtres. Lorsqu'on regardait les mots employés et le ton utilisé dans sa lettre, non seulement il prenait un malin plaisir à montrer ses actes, mais qui plus est, il en était fier. Il semblait même les considérer comme une sorte d'œuvre d'art. Il était notable aussi qu'il s'amusait. Le verre à pied empli de champagne et posé sur le dos de la victime en était la preuve. Cet objet inattendu représentait visiblement pour lui une forme d'inauguration et de fête. Il était parti au labo, de même que son contenu. Idem pour la lettre anonyme. Il fallait trouver l'origine du papier, de l'encre, et le type d'imprimante. Quant au champagne, personne ne se faisait d'illusions ; il ne s'agirait certainement pas d'un millésime rare permettant de remonter à son propriétaire, tout comme la lettre. Mais il ne fallait rien négliger.

Un homme tenant un carnet et un stylo s'approcha silencieusement du petit groupe.

— Bonsoir messieurs, fait pas chaud hein ?

Les autres l'ignorèrent. Le journaliste apparemment habitué à ce genre de comportement continua comme si de rien était.

— Alors c'est quoi ce soir, un macchabée ? Y a eu du grabuge ? Vous ne voulez pas m'en dire un peu plus, faudrait que je fasse une petite pige ?

Toujours le silence.

— C'est quoi, c'est top secret ?

Minestri s'avança vers lui, et le rabroua violemment.

L'homme s'éloigna des trois policiers, mais continua à fureter sur les lieux

afin de glaner quelques informations.

Minestri était anxieux.

— Je crois qu'on est vraiment dans la merde avec cette histoire.

Les autres acquiescèrent sans prononcer un mot. Il y eut un très long silence. Puis Polachowski prit la parole.

— On est tombé sur un sacré taré. Il s'amuse avec nous comme avec les filles qu'il bousille. J'ai bien peur qu'il y en ait d'autres d'ici peu. Le seul moyen de le comprendre serait de rentrer dans sa tête. Il faudrait trouver ses motivations, ce qui l'excite là-dedans. Il doit bien y avoir une raison pour faire tout ce rituel.

— Ouais, mais faudrait déjà être un peu tordu pour comprendre cette raison. Et puis les rituels, c'est typique des Serials Killers. Il faudrait qu'on nous mette un Profileur à disposition, continua O'Neil.

— T'en connais un toi ? surenchérit Minestri.

— Non.

— Moi non plus. Et j'ai bien peur que si je demande ça à Brelant, il me réponde de me démerder tout seul. Il nous faudrait surtout un gros coup de bol. Que cet enfoiré fasse une erreur. Mais ça, autant jouer au loto...

Un policier en uniforme s'approcha.

— Mon commandant, nous n'avons pas encore l'identité de la troisième victime mais par contre nous avons celle de la deuxième. Une certaine Tatiana Vadlinck. C'était une pute de luxe qui n'avait pas la nationalité française. Apparemment pas de proxénète. Rien de particulier. On attend la lettre du juge et on va perquisitionner chez elle.

Minestri repéra le journaliste l'oreille tendue. Cette fois c'était cuit. Il allait fouiller dans le milieu des prostituées et vu l'heure, demain il y aurait un article dans le canard.

— Rien sur la baraque où on l'a trouvée ?

— Non rien. Elle était abandonnée depuis la mort de son propriétaire.

Le policier n'attendant pas de remerciements particuliers de son supérieur tourna les talons.

— Bon. J'espère que l'on aura quelque chose de ce côté-là. O'Neil, tu me suis cette perquisition comme un chien à truffe.

— OK chef.

Vendredi 28 mars 2003 10h03 : Des nouvelles fraîches

Max marchait sur le trottoir du pont qui enjambait le fleuve. L'air était frais et agréable et sentait le printemps. De petits bourgeons commençaient à faire leur apparition aux extrémités dénudées des branches de quelques rares arbres. Il pensait à Diane. Il lui revenait en mémoire les courbes de son corps, lorsque quelques fois il la regardait dormir. Sa peau blanche et si douce, la naissance de ses seins ronds et voluptueux, ses fesses bombées et musclées, ses jambes longues et fines, et sa tache de vin en forme de papillon asymétrique qu'elle avait au creux des reins, au-dessus de la fesse droite, si singulière. Il était fier d'elle et de tout ce qu'elle lui apportait. La confiance s'était enfin installée en lui.

Avec l'aide de Coralie Beker, il allait enfin pouvoir respirer un peu. L'exposition fonctionnait bien et il avait décidé de se consacrer pleinement à son travail d'artiste, refusant les boulots qu'on lui proposait habituellement, ceux qu'il qualifiait d'alimentaires. Il prenait peut-être un risque, car si la réussite n'était pas au rendez-vous, il faudrait tout recommencer et se refaire une place. Mais il était prêt pour cela, et Diane l'avait encouragé dans cette voie. Il était désormais trop tard, et s'encombrer l'esprit avec ce genre de tergiversations, inutile.

Il quitta le pont et tourna à gauche, remontant le cours d'eau en longeant les grands saules. La circulation était fluide et moins stressante, même pour les piétons. Il passa devant un kiosque à journaux où les quotidiens s'exposaient en pleine rue. Il n'en achetait pas habituellement, mais vu la situation, il y trouverait peut-être des informations intéressantes, se rapportant peut-être à lui. Il prit le journal le plus populaire, paya et l'ouvrit en marchant. Il tomba pile sur un article décrivant un meurtre qui s'était déroulé la veille. Il le lut avec intérêt, referma le journal et continua sa marche.

CHAPITRE 25

Samedi 14 octobre 2006 : Réflexions

Après son entretien avec Hervé Durbeque, et son passage à la bibliothèque, la journée était déjà bien entamée. Stéphanie roulait à présent en direction de la galerie. Elle avait hâte de tout raconter à Pierre. Elle arriva aux alentours de seize heures.

Gaby et Pierre l'accueillirent avec soulagement. Ce dernier avait essayé de la joindre en début d'après-midi, mais sans succès. Elle s'excusa auprès d'eux d'avoir laissé son téléphone sur vibreur lorsqu'elle était à la bibliothèque sans penser à en réactiver la sonnerie. Elle commença à raconter son entrevue avec Durbeque. Elle s'en voulait d'avoir eu si peur au début de la rencontre, car elle le décrivit comme quelqu'un de certes étrange, mais sans hostilité. Elle avait trouvé un homme souffrant et usé, et elle raconta sa longue déchéance et la raison pour laquelle il vivait désormais dans un taudis. Tout en parlant, elle ouvrit un paquet de biscuits apéritifs qui restait d'un vernissage, et le grignota. Elle n'avait en effet pas eu le temps de déjeuner et la faim lui tirait l'estomac.

— En conclusion, continua-t-elle, on sait maintenant comment se sont déroulés les faits, et que notre fameux photographe a exposé ici. On sait aussi qu'il a commis ses atrocités durant cette période. Le lien avec ce qui m'est arrivé reste toujours un mystère. Il y a forcément une explication. Je dois trouver quoi. En y réfléchissant et avec un peu de recul, j'ai aussi le sentiment que Durbeque ne m'a pas tout dit. Le fait d'être la nouvelle propriétaire de la Licorne l'a déridé, mais pas au point de se livrer corps et âme.

— Et alors ?

— Et bien tant qu'à être à la bibliothèque, j'ai cherché quelques ouvrages et articles sur les tueurs en série. Il faut que j'approfondisse encore – elle montra le sac en plastique contenant les livres –, mais ces individus ne commettent pas de tels actes gratuitement. Même si leur dessein nous dépasse, ils en ont bel et bien un. C'est souvent d'ordre sexuel. Ils sont froids, calculateurs, et dissimulent souvent leur vraie personnalité en ayant une vie sociale apparemment équilibrée. Bref, j'ai le sentiment que Durbeque a ses propres convictions, voire ses propres certitudes sur les motivations de Perfale.

— Que comptes-tu faire maintenant ? demanda Gaby.

— Je ne crois pas qu'en retournant le voir il m'en dira plus. Pas pour

l'instant en tout cas. Le but de ma visite à la bibliothèque était de connaître le nom de l'avocat de Perfale. Je vais essayer cette piste dès que possible. Mais j'ai bien peur de ne rien apprendre de plus.

Elle fit une pose.

— Et vous deux, comment ça va ?

— Ça va, répondit Pierre. Rien de bien nouveau. On a eu deux ventes aujourd'hui. L'expo Likam fonctionne bien. J'ai aussi fini de ranger la réserve.

— Super !

— Sinon il y a un homme qui est venu cet après-midi. C'est la troisième fois que je le vois. Un gars avec une tête bizarre, le style louche, d'autant qu'il n'a pas l'air très réceptif à la peinture. Il était un peu nerveux à chacune de ses visites. On dirait qu'il cherche quelqu'un. Peut-être qu'il ne sait pas que Durbeque n'est plus ici, et qu'il est étonné de ne pas le voir ? Mais il n'entame pas vraiment la conversation.

— Peut-être, effectivement.

Ils continuèrent à réfléchir sur l'affaire Perfale avec le peu d'éléments qu'ils possédaient. À l'extérieur, la nuit était tombée, et avec l'éclairage ambiant on pouvait voir nettement l'intérieur du salon d'exposition, ainsi que les protagonistes en pleine conversation. Un homme, enfoui dans la partie la plus sombre de la rue, observait. Sa vision se concentrait sur Stéphanie. Plus il la regardait, plus son souffle devenait court. Sa langue passait régulièrement et nerveusement sur ses lèvres lorsqu'il s'attardait particulièrement sur le bas de son corps.

Samedi 14 octobre 2006 : Éveil

Sarah pédalait comme une dératée sur son vélo d'appartement. C'était encore le meilleur dérivatif, avec le banc et les poids de musculation. Elle parvenait à tenir jusqu'à trois heures de temps à ce rythme effréné. Habituellement cette activité intense lui vidait la tête. Elle s'effondrait ensuite sur le matelas à même le sol qui lui servait de lit, et s'endormait instantanément d'un sommeil lourd. Mais aujourd'hui, malgré un effort presque plus intense qu'à l'accoutumée, elle ne pouvait stopper le fonctionnement de son esprit.

Tu penses trop ma fille, se dit-elle.

Elle s'arrêta de pédaler, exténuée. Elle enleva son maillot une pièce et se retrouva nue devant la vieille cruche d'eau en métal émaillé blanche, décorée de petites fleurs bleues, déposée dans une baignoire du même style. Quelques traces de rouille pointaient çà et là. Elle essuya longuement la transpiration qui suintait le long de son corps. Puis elle versa de l'eau à température ambiante dans la cuvette et se lava soigneusement avec une éponge et du savon de Marseille.

Son esprit qu'elle avait si bien dompté jusqu'à présent était en alerte, devenant volage et presque incontrôlable. Il vagabondait partout, tel un enfant suractif courant en tous sens, et totalement infatigable. Un tas d'images disparues depuis longtemps de sa mémoire resurgissaient. Elle essayait pourtant de les chasser, mais rien à faire, elles cabotaient toujours à l'intérieur de son crâne. Ses ablutions terminées elle se résigna à s'installer devant le long miroir lui permettant habituellement de peaufiner ses appareils pour son hôte. Mais cette fois-ci, elle resta nue et s'examina de la tête aux pieds. Les images dans son cerveau s'intensifièrent. Elle voyait des lieux, des personnes, des objets. Mais tout était mélangé et insaisissable, filant trop vite pour qu'elle puisse en saisir le sens ou les reconnaître. La seule image qu'elle pouvait arrêter était celle du fouet venant cingler la peau de son épaule gauche. Mais elle faisait partie de son présent, et il n'était pas difficile de la figer.

De toute manière, tout cela était de sa faute. C'est elle-même qui avait décidé de raviver sa mémoire, mais contrairement à ce qu'elle avait prévu, elle ne pouvait plus faire machine arrière. Après un temps qu'elle ne sut estimer, elle se détacha du miroir, enfila un survêtement noir rayé de bandes blanches, une paire de chaussettes de tennis roses, s'allongea et, épuisée, s'endormit.

CHAPITRE 24

Mardi 1^{er} avril 2003 9h58 : Indices

— C'est le cinquième en à peine dix jours si je ne m'abuse.

— Vous ne vous trompez pas commissaire, répondit Antoine Minestri, laconique.

— Vous avez du neuf ?

— Malheureusement rien.

— Rien ? interrogea le commissaire Brelant.

— La précision du tueur n'a d'égal que la violence de ses meurtres. Aucune trace. Pas une empreinte, pas d'ADN ni de fibres. Pas un seul indice. La deuxième victime désormais identifiée n'a été vue avec personne. Nous attendons les résultats de la perquisition de son appartement. Mais d'après les premières informations que j'ai pu avoir, notamment du voisinage, elle n'exerçait pas chez elle. Beaucoup de prostituées préservent leur intimité et n'emmènent jamais un client à leur domicile. Le papier de la lettre anonyme ainsi que la marque de l'imprimante doivent exister en plusieurs milliers d'exemplaires rien que dans le quartier. Pas de trace non plus sur la coupe. Personne n'a bu dedans. La marque du champagne est ultra courante. On la trouve dans toutes les grandes surfaces.

Brelant se leva et s'approcha de la fenêtre de son bureau, meublé dans le style ancien empire. Il écarta le rideau et regarda à travers la vitre sans vraiment s'intéresser aux événements extérieurs.

— C'est ennuyeux. Très ennuyeux. Surtout pour vous Minestri. J'ai bien peur d'être obligé de prendre des sanctions à votre égard si vous ne faites pas un effort. Ce n'est pas faute de vous avoir prévenu.

Minestri bouillait intérieurement. Il s'agitait sur sa chaise comme s'il était assis sur un tas d'épines. Il aurait volontiers cloué le bec à ce petit merdeux qui osait le menacer. Brelant continuait à regarder par le carreau de verre. Le silence dura longtemps.

Ils furent interrompus par la sonnerie du téléphone. Le commissaire décrocha.

— Brelant. ... Bonjour Peter... oui il est avec moi... Je vous en prie, venez nous rejoindre.

Il raccrocha et se rassit. Il ne parla pas jusqu'à ce que l'on frappe à la porte.

— Entrez !

La porte s'ouvrit.

— Entrez Peter je vous en prie, asseyez-vous.

Le capitaine Peter O'Neil se plaça aux côtés de Minestri. Il semblait survolté.

— Je vous cherchais chef.

Il continua en s'adressant aux deux hommes.

— Nous avons du neuf !

— Mais c'est merveilleux, répondit Brelant avec un large sourire.

Son regard circonspect se porta sur Minestri puis revint sur son capitaine. Il lui indiqua par un geste de la main de poursuivre.

— L'appartement de la fille n'a rien montré, mais j'ai les résultats d'analyse du quatrième meurtre par nos équipes d'experts, celui du hangar à poids lourds. Je vous le donne en mille : on a des traces de pas, un cheveu, et des empreintes digitales sur la poignée de porte. La totale. On vérifie afin de savoir si le gars est fiché, mais pour l'instant nous n'avons toujours rien de ce côté. Le cheveu est de couleur blanche. Notre homme a des cheveux certainement poivre et sel. Il ne doit pas être jeune.

— Cette affaire décolle enfin. J'espère que nous allons le coincer.

Brelant regardait O'Neil. À ses yeux Minestri n'existait plus.

— Il y avait une lettre anonyme avec le cinquième je crois, tout comme le quatrième ?

— Oui il y en avait une. Le message était « *Un oiseau vole, une âme s'envole* », suivit de l'adresse du petit cinéma de quartier fermé depuis de nombreuses années où on a retrouvé la victime.

— Vous avez une idée si ces mots peuvent nous amener quelque part ?

— Non. Pas du tout. Je crois qu'il est toujours dans une démarche qu'il considère comme créatrice. Il se la joue poète.

— Mouais. Autre chose ?

On a aussi retrouvé une jarretelle de lingerie féminine sur son dos, comme on a retrouvé la flûte à champagne sur la précédente.

— Consternant. Par contre, poursuit le commissaire, une chose m'intrigue. Comment se fait-il que cet homme si méticuleux, si précis pour reprendre les dires du commandant soit subitement si négligent ?

— Je ne sais pas, répondit le capitaine. Il semblerait qu'il nous invite désormais à découvrir son pitoyable spectacle. Il a peut-être le goût du risque. D'après mes connaissances, les tueurs en série aiment qu'on les admire à travers leurs meurtres. Un certain nombre se sont rendus et lorsqu'ils étaient interrogés après leurs arrestations, ils livraient leurs récits sans tabou ni interdit, et même pour certains en se glorifiant de leurs exploits. En général ils racontent leurs actes comme vous pourriez parler du dernier match de football auquel vous avez assisté.

— Certains se rendent dites-vous. J'espère que nous aurons cette chance. Messieurs, je ne vous retiens pas plus. Mettez le paquet sur cette affaire.

CHAPITRE 23

Lundi 16 octobre 2006 11h47 : Toujours en quête

Stéphanie eut beaucoup de chance. Elle put prendre rendez-vous avec l'avocat dès le lundi en fin de matinée. En arrivant, elle n'avait pu s'empêcher de sourire lorsqu'elle avait lu son nom sur la plaque dorée, à l'entrée de son cabinet.

Perfale n'avait pas hérité d'une défense à la notoriété entendue ni à la réputation élogieuse. Mais il ne faisait aucun doute qu'il s'en moqua, puisqu'il s'était livré de sa propre initiative. La petite taille de l'avocat n'avait d'égal que sa timidité. Il n'avait pas non plus un grand bagou. Stéphanie ne doutait pas de ses qualités, même s'il paraissait jeune, mais elle l'aurait volontiers vu dans le fin fond d'une bibliothèque poussiéreuse, ou dans l'archétype d'un vieux bureau de fonctionnaire, plutôt que dans une cour d'assises où un verbiage exacerbé, ainsi qu'une autorité sans faille étaient de mise. Mais l'idée que l'on pouvait se faire de l'homme s'améliorait quelque peu lorsqu'il parlait. Si l'on s'attendait à une voix fluette et faible, ce n'était nullement le cas. Mais le personnage restait malgré tout effacé. Évoquer une nouvelle fois cette affaire ne semblait pas le mettre très à l'aise. Stéphanie comprit rapidement que cet épisode de sa vie professionnelle n'était pas de celui évoquant les meilleurs souvenirs, puisqu'il se résumait à un échec.

Il lui apprit avoir été commis d'office. Le procès, pourtant très médiatisé, n'avait éveillé l'intérêt d'aucun autre confrère, certainement par crainte de subir une défaite programmée. Peut-être aussi cela arrangeait-il un bon nombre de personnalités qui souhaitait la classer au plus vite, calmant ainsi les ardeurs des médias, et par conséquent de l'opinion publique.

L'avocat lui exprima sa volonté de l'aider, mais dans la juste mesure où il ne pouvait lui révéler les parties confidentielles du dossier.

Son client ne parlait pas. Absolument aucun mot. De surcroît, son apathie ne lui permit pas d'établir ne serait-ce qu'un ersatz de contact. Sous très haute surveillance tel un Hannibal Lecter camisolé, sanglé et masqué, il s'était entretenu avec lui. Enfin, c'était plus précisément un monologue. Même si Perfale pouvait répondre aux questions malgré les diverses contraintes qui l'entravaient, il n'en fit jamais rien. Son avocat plaida une folie dont il était absolument persuadé, d'une part par son comportement, mais aussi il était quelque peu impressionné lors de leurs entrevues, par les harnachements divers dont on l'avait affublé, lui rappelant les thrillers de sa jeunesse. Le

pauvre homme eut rarement au cours des audiences l'occasion de s'exprimer, car peu de choses à dire. Pas d'éléments de défense, des preuves accablantes à l'encontre de son client, un jury à l'avis tranché, une cour dont le verdict était prévisible, et un avocat général extrêmement brillant bien qu'il n'eut pas vraiment besoin de se battre pour obtenir la peine maximale.

Bref, cette affaire fut désolante pour la défense et l'évoquer à nouveau n'eut pas l'air de le réjouir. Navré de ne pas pouvoir lui donner plus d'informations concrètes, l'avocat lui indiqua que la police, et notamment le commandant à la tête de l'équipe ayant résolu l'enquête, un certain Antoine Ministri, pourrait peut-être lui apporter des précisions.

Stéphanie était une fois de plus frustrée. Sa compréhension de l'affaire Max Perfale en était toujours au même point, et ses cauchemars n'étaient pas près de s'éteindre. Elle remercia malgré tout chaleureusement l'avocat.

En sortant du cabinet, elle fut une fois de plus persuadée que la rencontre avec le monstre à la Lame Sanguinaire était inéluctable, dans la mesure où cela restait possible. Quelques minutes plus tard, le mot « inéluctable » se transforma en « impérative ». Cela l'effrayait bien sûr, mais elle avait l'intuition que la clé se trouvait dans cette rencontre. Néanmoins, elle ne pouvait pas brûler les étapes. Elle devait se montrer obstinée puisqu'elle n'avait aucun appui, ni même aucune raison valable aux yeux de l'autorité de rencontrer un personnage qui ne devait plus côtoyer beaucoup de monde, hormis des gardiens et les murs de sa cellule. Elle devait rencontrer ce flic en utilisant ses armes à elle : son charme. Ce n'était peut-être pas le meilleur moyen, mais elle ne voyait dans l'immédiat pas d'autre solution et elle ne risquait pas grand chose à essayer.

En sortant du cabinet de l'avocat, Stéphanie prit immédiatement la direction de son domicile. Une fois à destination elle rechercha le numéro de téléphone du commissariat central, et appela. Une voix féminine l'accueillit froidement.

Stéphanie ne se perdit pas en détails inutiles.

— Bonjour. Je souhaiterais savoir si le commandant Antoine Ministri travaille dans ce commissariat, s'il vous plaît.

— Oui, il est ici. C'est pourquoi ?

— Je souhaiterais prendre rendez-vous avec lui si c'était possible.

— Le commandant ne prend pas de rendez-vous. Vous n'avez qu'à passer et vous verrez bien s'il est disponible, répondit la femme, sèchement.

Stéphanie voulait rester humble même si l'envie d'envoyer bouler son interlocutrice la démangeait.

— Très bien, je vous remercie, poursuivit-elle.

— Pas d'quoi, répondit la fonctionnaire en raccrochant brutalement.

Stéphanie devait maintenant se présenter pour une rencontre totalement hypothétique. Elle se flatta d'avoir eu de la chance jusqu'à présent pour ses différentes investigations. Même si chacun d'eux n'avait pu lui apporter de réponses consistantes, elle n'avait pas perdu de temps.

Elle grignota rapidement, debout devant l'évier de la cuisine. Elle monta ensuite choisir une tenue vestimentaire adéquate : elle devait être attrayante, mais sans aucune vulgarité ni provocation. Une fois qu'elle aurait attiré le regard et capter l'attention de son interlocuteur, qu'elle savait désormais être un homme, elle devrait agir de son charme pour lui faire accepter une faveur contre laquelle elle ne pourrait rien échanger d'autre que son sourire. Et il n'était pas question d'aller au-delà !

Ce n'était pas gagné. Tout dépendrait de ce fameux commandant Antoine Minestri.

Elle ouvrit son armoire. Elle avait déjà mis de côté les robes de soirée totalement inadaptées à la circonstance, et les tenues offrant une transparence trop aguichante. Les sous-vêtements ne seraient pas visibles, donc aucune raison d'en changer. Elle réfléchit quelques minutes en passant en revue l'ensemble de sa garde-robe. Elle opta enfin pour une tenue noire moulante arrivant juste au-dessus des genoux, et légèrement fendue sur le devant de la jambe droite. Les manches s'arrêtaient sous le coude, et le décolleté ne laissait deviner que la naissance de sa poitrine et une infime partie de son dos. Elle ajouterait une large ceinture rouge brillante histoire de capter le regard de l'officier de police, le noir de la robe pouvant nuire à l'effet escompté. Elle choisit une paire de collants noirs fins qui laisserait apparaître la peau de ses jambes à travers son voile léger, tout en s'harmonisant avec le reste. Elle mettrait aussi un collier fantaisie en cristal Swarovski. Ensuite elle attacha ses cheveux et se remaquilla de façon plus adaptée. Une fois que tout fut prêt et vérifié, elle se chaussa de l'élément essentiel de séduction d'une femme. Elle opta pour une paire d'escarpins rouges pointus, striés de fins filets noirs comportant une boucle autour de la cheville, faisant un renvoi esthétique à son ceinturon. Leur fin talon faisait une bonne douzaine de centimètres de hauteur. Elle ne put s'empêcher une nouvelle fois de penser aux photographies de Max Perfale. Elle s'observa une dernière fois dans le miroir de l'entrée, enfila un blouson court en cuir noir et claqua la porte.

Stéphanie arriva au commissariat central de police vers 14h30. Il y avait beaucoup d'allers et venues en tous sens et les lieux grouillaient d'activité. Des individus en civil, d'autres en uniforme, vaquaient à de multiples occupations de routine. Elle ne se sentait pas à son aise. Un sentiment de culpabilité l'envahit comme si elle put être répréhensible d'un éventuel délit. Elle se présenta à l'accueil quelque peu intimidée, et demanda à rencontrer le commandant de police criminelle Antoine Minestri. Le ton n'était guère plus accueillant qu'au téléphone. De toute évidence ce n'était pas un endroit où il faisait bon flâner, et le personnel était l'antithèse du commerçant affable invitant le client à entrer dans son magasin. Le regard soupçonneux du policier en faction derrière le comptoir renforça son malaise. C'était une femme aux cheveux courts et au physique masculin. Elle la regarda de la taille

à la tête, ne pouvant aller au-delà à cause du comptoir.

— C'est pourquoi ?

Elle s'en voulut de ne pas avoir anticipé la question. Elle tenta la formule courante qui lui permettrait peut-être de passer l'épreuve sans s'étendre sur les buts réels de sa visite.

— C'est personnel.

Stéphanie essayait avec difficulté de paraître naturelle.

L'agent eut un regard inquisiteur, puis articula un sourire de travers et soupçonneux dont elle ignorait la signification.

— Qui dois-je annoncer ?

— Je m'appelle Stéphanie Jullian.

La personne décrocha le combiné d'un vieux et imposant appareil téléphonique gris sale sur lequel elle enfonça un gros bouton lumineux. Avant qu'un interlocuteur ne lui réponde, elle lui indiqua de s'asseoir sur un banc en face, à quatre ou cinq mètres du comptoir. Dans le brouhaha ambiant, Stéphanie ne put entendre ses paroles.

Plus personne ne s'occupa d'elle durant une demi-heure, au point que Stéphanie se demanda si on ne l'avait pas oubliée. Elle se garda bien de demander à l'agent d'accueil quoi que ce soit, de peur de se voir accuser d'un quelconque méfait, comme si toute personne étrangère aux services devenait un suspect en puissance. Assise dans ce couloir passant, elle ne manquait pas d'attiser les regards des nombreux hommes. Son malaise grandissait. En tout cas, elle avait atteint son but. Elle espérait qu'il en soit de même avec son rendez-vous. Elle en profita pour affiner l'idée qui lui permettrait potentiellement d'obtenir satisfaction sans éveiller les soupçons sur ses réelles motivations.

Elle était perdue dans ses pensées lorsqu'un homme en uniforme la sortit de sa torpeur.

— Madame Jullian ?

— Oui ?

— Si vous voulez bien me suivre.

Elle s'exécuta avec toujours un peu d'inquiétude. L'agent de police la précéda. C'était nettement préférable lorsqu'ils montèrent les trois étages, même si sa robe n'était pas particulièrement courte. D'après son accompagnateur, elle avait de la chance d'être reçue par son supérieur. Toujours selon lui, on avait dû évoquer sa beauté pour que cela se passe ainsi. Stéphanie fut heureuse du fonctionnement de sa stratégie tout en appréhendant un peu la suite des événements. Ils arrivèrent devant une vieille porte en bois cérusée et marquée. L'agent frappa. On entendit un « entrez » étouffé. Il ouvrit la porte et la laissa passer avant de sortir en refermant derrière elle. Un homme était confortablement assis dans un vieux fauteuil de bureau en tissu usé, tout en lisant un journal, les pieds reposant sur le bureau.

— Entrez, dit-il sans lever les yeux.

Le bureau faisait une quarantaine de mètres carrés. Le mobilier était vieux

et dépareillé, et la pagaille monstre n'avait d'égal que la poussière qui y régnait. Une odeur de tabac froid, mêlée à celles de transpiration et de pieds, rendait l'atmosphère incommodante.

Stéphanie s'avança, ses talons libérant un petit claquement aigu reconnaissable sur le parquet élimé. Minestri passa un œil alerte au-delà du journal, afin de découvrir la personne à l'origine de ce bruit fort attrayant. Lorsque l'œil en question localisa Stéphanie, l'autre suivit immédiatement. Il quitta précipitamment son journal et se dressa d'un bond, telle une mouche flairant un pot de miel. L'homme mordait à l'hameçon tendu par la belle.

— Bonjour, je m'appelle Stéphanie Jullian.

— Enchanté. Mais asseyez-vous, je vous en prie.

Elle se posa sur une vieille chaise en bois défraîchie à accoudoirs. Elle croisa les jambes, la fente de sa robe laissant apparaître un peu de sa cuisse. Elle ôta son blouson afin de dévoiler sa tenue et d'être à son avantage. Minestri resta debout un instant en la regardant plusieurs fois de la tête aux pieds, une lueur de convoitise lubrique dans les yeux. La tactique fonctionnait maintenant un peu trop au goût de Stéphanie. Minestri finit par s'asseoir. L'homme était à l'image de son bureau. Des dents jaunes de tabac et de café, pédant et bedonnant, il s'en dégageait une odeur nauséabonde, et quelque chose de malsain.

— Que puis-je faire pour vous, madame Jullian ?

— Mademoiselle, répondit-elle en regrettant immédiatement sa répartie.

Les yeux de Minestri s'allumèrent encore un peu.

— Très bien Mademoiselle Jullian. Que me vaut cette agréable visite ?

— Eh bien voilà. Je fais une enquête sur les tueurs en série afin d'écrire un ouvrage. Les livres qui traitent déjà de ce sujet reviennent souvent sur les mêmes cas. Je suis donc à la recherche de tueurs moins connus qui n'ont pas encore fait l'objet de récits. Je souhaiterais mélanger les descriptions des faits à des entretiens. J'ai su que vous aviez été l'homme grâce à qui un certain Max Perfale a été arrêté. Il aurait sévi il y a environ trois ans.

Le commandant semblait flatté et l'écoutait attentivement. Sa vanité était un point sur lequel elle pourrait certainement jouer. Elle poursuivit.

— Je souhaitais d'une part avoir votre version sur cette affaire, d'autre part obtenir votre autorisation pour citer votre nom dans mon livre, et enfin, savoir s'il serait possible de rencontrer Max Perfale.

Minestri alluma une cigarette sans demander si cela la dérangeait, ni même sans lui en proposer une. Un point négatif de plus. Il tira longuement dessus et recracha plusieurs bouffés de fumée en restant silencieux quelques instants avant de prendre la parole.

— Je ne vois pas d'inconvénient en ce qui concerne les deux premiers points. Pour le dernier, vous n'êtes peut-être pas sans savoir que Perfale n'a pas ouvert la bouche depuis que je l'ai arrêté.

Il insista sur le pronom personnel singulier.

— Votre entretien risque de tourner court, ajouta-t-il.

Merde, pensa Stéphanie. Elle n'avait pas pensé à cet obstacle pourtant déjà porté à sa connaissance.

— J'imagine en effet. Mais c'est très important pour moi de rencontrer les hommes dont je souhaite réaliser la biographie, afin d'être le plus proche possible de la réalité dans les descriptions de leurs histoires. Je reste persuadée qu'il sera plus facile d'obtenir une justesse dans mes écrits, si je peux croiser chacun d'eux. Vous ne pensez pas ?

— Si vous le dites. C'est pas moi l'écrivain. Mais ça ne va pas être facile de vous le faire rencontrer.

Stéphanie le regardait droit dans les yeux, un sourire aux lèvres. Elle décroisa ses jambes pour les recroiser dans l'autre sens, style Basic Instinct en moins provocateur, et sans laisser la possibilité à son interlocuteur de savoir si elle portait une culotte ou non. Ministri fit mine de ne pas s'en apercevoir, mais elle savait qu'il n'en était rien. Il réfléchit encore un instant.

— Écoutez, je peux essayer de vous arranger ça, mais peut-être pourrions-nous en reparler devant un dîner. Qu'en pensez-vous ?

Elle n'en pensait rien de bon. L'individu était repoussant et avait vraisemblablement une idée derrière la tête. Ce repas ne serait certainement pas une partie de plaisir, mais il n'en restait pas moins qu'un dîner. Cette histoire hantait désormais sa vie, et ses nuits se transformaient inlassablement en rêves à glacer le sang, dont les traces psychologiques la tourmentaient désormais au quotidien. Le choix n'en était plus vraiment un, et les décisions s'imposaient d'elles-mêmes. Qu'adviendrait-il si elle ne faisait rien ? Comme elle l'avait dit à Hervé Durbeque, peut-être s'agissait-il d'une histoire de vie ou de mort ? Elle s'interrogea quant à sa propre naïveté. Elle lui avait déjà joué des tours.

Ministri vit qu'elle hésitait.

— Pourquoi vous rendrais-je ce service si vous ne me donnez pas une contrepartie ? Ce n'est qu'un repas après tout. Je vous invite !

Elle ne répondit pas immédiatement puis se décida.

— D'accord, répondit-elle peu enjoué.

Ministri afficha un large sourire qui n'invitait pas au baiser.

— Demain soir vous conviendrait-il ?

Stéphanie réfléchit rapidement. C'était un peu court pour préparer quelque chose qui tienne debout dans ses explications. Le policier devait connaître son sujet et il ne fallait pas paraître trop inculte.

— Demain je ne peux pas. Que diriez-vous de jeudi ?

Ministri fit mine de réfléchir, simulait un emploi du temps chargé. Il préférait en général maîtriser complètement les situations d'un bout à l'autre. Mais il pensait arriver à ses fins. Il était en position de force. Une jolie femme venait d'elle-même s'offrir à lui. Que demandait le peuple !

— Très bien. Va pour jeudi.

— Je vous remercie beaucoup commandant.

— Appelez-moi Antoine...

Stéphanie s'éloigna sous son œil lubrique et quitta le bureau. Elle décida de repasser à la bibliothèque à la recherche de nouveaux livres, afin de compléter encore ses connaissances sur le sujet.

Stéphanie arriva en fin d'après-midi à la galerie pour faire son compte rendu quotidien à Pierre et Gaby. Aucun visiteur n'était présent lorsqu'elle franchit la porte d'entrée. Pierre et Gaby étaient en discussion dans le bureau avec une autre personne. Stéphanie s'approcha.

— Salut, dit-elle à la cantonade.

— Salut Steph. Ça s'est bien passé ?

— Pas trop mal. Je te raconterai, répondit-elle, hésitant à parler devant une inconnue ou presque. Le visage affable de la superbe jeune femme ne lui était pas totalement étranger.

— Je te présente Amandine Lautran, dit Pierre en lui désignant la jeune femme assise sur l'une des deux chaises en face du bureau où trônait Gaby.

— Bonjour.

Stéphanie se baissa machinalement afin de l'embrasser. Elle sentait bon.

— Il me semble que l'on se connaît, dit-elle en se redressant.

— Il me semble aussi, répondit Amandine en la fixant droit dans les yeux.

— Amandine est notre chirurgien dentiste et depuis peu amie, intervint Gaby, mais vous avez dû vous rencontrer à un vernissage quelconque je pense.

— Oui, certainement intervint Amandine en ne lâchant pas Stéphanie du regard.

Cette dernière lui répondit par un large sourire.

Amandine était une belle femme blonde aux cheveux mi-longs, aux boucles rebondissantes et aux yeux d'un bleu clair lumineux et hypnotisant. Sensiblement de la taille de Stéphanie, elle était encore habillée de manière estivale d'une jupe courte blanche, constituée de petites fleurs brodées aboutées entre elles, laissant apparaître de petits trous çà et là, d'une veste de tailleur crème, et de ballerines noires assorties à sa ceinture. Elle avait de très beaux traits et la peau de son visage effleurait la perfection. Sans parler de ses dents, tout aussi exceptionnelles. Pour une fois le cordonnier était bien chaussé.

Les deux femmes, intimidées se souriaient régulièrement sans oser échanger de paroles. Ressentant cette atmosphère singulière, les hommes prirent le relais.

La discussion suivait son cours, et Stéphanie se sentait plus à son aise. Elle commença à raconter sa journée. Amandine qui ne connaissait vraisemblablement rien à l'histoire était suspendue à ses lèvres. Elle passa rapidement sur l'avocat puisque l'entretien fut succinct et peu fructueux, pour en arriver à l'officier de police. Elle ne se rendit pas compte que son récit sur l'homme était peu élogieux, et s'aperçut de la moue s'imprimant alors sur

leurs visages. Elle attendrait de ne plus être en présence d'Amandine pour leur faire part du rendez-vous pris avec Ministri. Mais elle savait d'ores et déjà qu'ils le contesteraient. Peut-être ne fallait-il pas leur en parler. Elle verrait. Ils discutèrent de tout et de rien durant un bon moment, puis Stéphanie prit congé. Elle avait de la lecture à faire pour son rendez-vous du jeudi. Avant qu'elle ne les quitte, Amandine leur proposa une soirée chez elle le vendredi en huit au soir. Il y aurait du monde et de la musique, largement de quoi passer un bon moment. Tous acceptèrent.

Lorsque Stéphanie fut partie, Amandine s'adressa à Pierre.

— Elle est vraiment adorable, et charmante qui plus est.

— Je te confirme. Si j'avais été hétéro, je crois que je l'aurais draguée depuis longtemps, répondit Pierre.

— J'ai omis de lui dire que la plupart des invités de la soirée étaient gay.

— Là-dessus, tu n'as vraiment pas à t'inquiéter, répondit-il en souriant à Gaby. Elle est très tolérante sur le sujet, continua-t-il en prononçant son sourire.

— Elle est homo ? interrogea-t-elle, l'œil pétillant.

— Steph ? À vrai dire je ne sais pas vraiment où elle en est sur ce plan. Mais je ne crois pas que cela l'effraie.

Visiblement cette dernière phrase parut procurer beaucoup de joie à Amandine.

CHAPITRE 22

Vendredi 4 avril 2003 23h12 : Julchen

Julchen commençait à regretter son excès de confiance et sa précipitation. Cette jeune Allemande de vingt-six ans venait tout juste de poser un pied sur le sol de la gare, qu'un inconnu, charmant au demeurant, lui avait proposé de porter ses bagages. Il avait un sac léger et semblait descendre lui aussi du train. Étant particulièrement encombrée, elle accepta, un peu trop hâtivement pensait-elle maintenant. Mais c'était un peu tard pour se raviser. La voiture dans laquelle elle était confortablement assise, une allemande elle aussi, roulait à vive allure. Son chauffeur était nettement moins bavard qu'au moment où ils avaient pris un café dans le hall de la gare. Une forme d'anxiété bien légitime commença à lui tirailler l'estomac. L'homme, pourtant très affable et courtois il y avait encore quelques minutes, semblait devenu glacial, et son regard s'était transformé. Mais pourquoi avait-elle accepté que cet inconnu la dépose à l'adresse indiquée sur son bout de papier ? Il faisait nuit, et les quelques réverbères anorexiques extérieurs ne lui semblaient pas indiquer la bonne direction.

— Vous êtes sûr que nous sommes sur la bonne route ? se hasarda-t-elle dans un français approximatif.

— Ne vous inquiétez pas lui répondit son conducteur, lapidaire. Je connais très bien le coin.

Cette réponse ne la rassurait en rien, bien au contraire. Elle s'efforça de respirer lentement et profondément pour se détendre, tout en essayant de positiver. Même si son hôte lui paraissait bien étrange, après tout il était peut-être concentré sur la route et par conséquent moins loquace.

Foutaise.

Son intuition prenait le dessus et lui indiquait tout l'inverse. Et maintenant l'anxiété faisait place à l'angoisse. Elle ne savait que faire. Elle se sentait mal. Très mal. Oppressée. *Putain, mais comment t'as pu te mettre dans un merdier pareil*, hurla-t-elle en allemand dans sa tête. Elle s'en voulait terriblement et aurait aimé remonter le temps. Elle faillit cogner l'accoudoir de rage, mais s'en abstint. Elle pensa à ses parents en Allemagne, à sa sœur et ses amies restées là-bas. Tout ça pour voyager un peu et voir du pays. La nostalgie l'étreignait. Elle était maintenant certaine qu'il ne l'emmenait pas à la destination prévue, là où l'attendait sa correspondante française, et où elle aurait déjà dû se trouver. Que lui voulait-il ? La violer ? Cela semblait plus

que probable. Et désormais, fataliste, elle savait en son for intérieur qu'il était trop tard pour en être autrement. Aussi répugnant que cet acte forcé lui apparût, elle essaya de se rassurer. L'instinct de survie, même après un tel choc, prévalait sur la mort. Elle se détendit tant que faire se peut, en allongeant les jambes jusqu'au plus loin qu'elle puisse atteindre l'habitable. Une idée lui vint. Peut-être, si elle l'aguichait et coopérait, tout se passerait mieux, sans violence, et pourquoi pas, il l'a raccompagnerait. L'idée ne lui plaisait guère. Elle la dégoûtait même. Comment allait-elle vivre avec ça ?

Vivre.

L'essentiel était là ! Avec un gros effort, elle s'assit un peu plus en avant sur son siège, entrouvrit les jambes et commença à passer ses mains sur le collant chair qui les enveloppait. Son short en jean frangé était à tel point court, qu'elle ne pouvait dissimuler cette partie élancée de son anatomie qui, elle le savait, était son point fort esthétiquement parlant. L'homme à sa gauche paraissait impassible. Elle se redressa un peu et croisa sa jambe droite sur la gauche, mettant en évidence l'escarpin blanc chaussant son pied, tout en continuant à déplacer lentement sa main sur ses membres inférieurs. L'homme jeta enfin un coup d'œil.

La situation devenait de plus en plus périlleuse et lourde à supporter. Julchen, piégée, prit le taureau par les cornes, et se jeta à l'eau.

— Vous ne voulez pas que l'on s'arrête quelque part ? On pourrait passer un moment agréable, lança-t-elle avec difficulté.

Rien.

— Je ne vous plais pas ?

Il esquissa un sourire en coin, mais ne prononça toujours aucun mot.

Tout à coup, la rage et le poids de la peur accumulés depuis près d'une demi-heure éclatèrent.

— Mais qu'est-ce que vous voulez à la fin ! hurla-t-elle à pleins poumons.

Ce silence devenait plus insupportable que tout, et elle ne put retenir ses larmes. Elles coulèrent à flots le long de ses joues. Ses dents prirent le relais en rongant l'ongle de son index droit. Ils roulaient trop vite pour qu'elle puisse tenter de fuir. Elle pourrait se tuer en sautant par la portière. Et puis elle devait certainement être verrouillée. Accablée, elle sombra dans la morosité la plus totale. Comment pouvait-elle être aussi naïve ?

Un instant plus tard, la voiture stoppa dans une ruelle déserte et sans lumière. Julchen se redressa brutalement sans vraiment savoir quelle attitude adopter. Elle était maintenant au comble de l'affolement.

— Restez ici, dit-il en sortant de la voiture.

Il fit le tour du véhicule jusqu'à la malle arrière qu'il ouvrit. Julchen eut un sursaut de terreur à ce bruit. L'idée qu'il allait l'y enfermer pour peut-être la tuer lui traversa l'esprit. Des visions horribles lui passèrent par la tête pendant tout le temps où il s'affairait dans le coffre. Puis elle tressaillit de nouveau lorsque le bruit de fermeture du haillon retentit. La peur la faisait visiblement trop gamberger. Elle eut presque envie de rire tant elle se sentait ridicule

d'avoir imaginé tout ça. Il l'avait laissée seule dans la voiture, comme si elle n'existait pas. Il aurait pu sortir un couteau ou une autre arme si vraiment il lui voulait du mal. Les lieux étaient déserts et sombres, propices à une agression en toute impunité. Peut-être ne lui voulait-il rien, aussi curieux que cela puisse paraître.

Elle s'apaisa à peine tout en se penchant pour regarder dans le rétroviseur. L'homme revenait par son côté, les bras ballants, les mains apparemment libres de tout objet. Il ouvrit la porte et posa une main sur la partie supérieure de la ceinture de sécurité qu'elle n'avait pas pensée à détacher. La pression qu'il exerça la maintint fermement au fond du siège et à une vitesse vertigineuse, sans qu'elle puisse réagir, elle sentit contre son nez et sa bouche un tissu humide. Elle voulut crier, mais la pression l'en empêcha. Une forte odeur envahit sa bouche en irritant ses muqueuses, et avant qu'elle ne puisse comprendre ce qui se passait, Julchen perdit connaissance.

Elle avait froid. Elle se sentait même glacée. Et puis il y avait ce goût de sucre amer dans sa bouche. Ses mains et ses bras la faisaient aussi beaucoup souffrir. Elle était groggy et ses paupières si lourdes ! Toutes ces sensations de froid, de goût et de douleur lui paraissaient lointaines et abstraites. Il fallut encore de longues minutes avant que l'effet du chloroforme se dissipe suffisamment pour qu'elle puisse reprendre conscience. Elle ouvrit progressivement les yeux.

Elle se trouvait dans un endroit sombre fait de pierres grises et luisantes. La voûte qui composait la pièce descendait jusqu'au sol, et la lumière provenait d'une ampoule nue accrochée au plafond en son centre, juste au-dessus de sa tête. Il n'y avait aucune ouverture, excepté une porte métallique située sur l'un des deux seuls murs verticaux fermant le volume du lieu. Elle se trouvait vraisemblablement dans une cave.

L'atmosphère y était humide et l'on pouvait percevoir le bruit de gouttes d'eau tombant çà et là sur le sol. Elle réalisa tout à coup que la douleur provenait de la position dans laquelle elle se trouvait. Ses deux mains étaient jointes par une grosse sangle de cuir suspendue au plafond par une chaîne métallique. Ses pieds, maintenus eux aussi aux chevilles par une attache identique, arrivaient tout juste à effleurer le sol gelé. Elle réalisa soudainement qu'elle était nue. Ce qui expliquait la sensation de froid. Chaque perception trouvait peu à peu son explication.

Elle repéra dans un coin de la pièce un petit tas de vêtements pliés avec un soin professionnel. Les siens. Puis les souvenirs affluèrent âprement. À la gare un homme l'avait aidée à transporter ses bagages, puis le café, la voiture, le changement d'attitude de son ravisseur – elle pouvait désormais l'appeler ainsi. La peur revint aussi brutalement que les souvenirs. Pourquoi était-elle attachée de la sorte, et dans la nudité la plus complète ? Qu'allait-il lui faire ? Non ce n'était pas possible. Elle allait se réveiller. Oui, c'est ça, elle allait

émerger d'un cauchemar insoutenable. Elle s'éveillerait dans son lit, transpirante, vérifierait que tout allait bien dans la maison, ses parents et sa sœur seraient endormis dans leurs chambres, puis elle boirait un grand verre d'eau fraîche et se recoucherait apaisée, pour se rendormir d'un sommeil profond et sans rêve.

Le bruit de la porte métallique qui s'ouvrait la fit revenir brusquement à la réalité. L'homme entra. Il portait une combinaison blanche avec une capuche à élastique qui laissait apparaître un visage aux traits déformés par un bas de femme. Elle reconnut malgré tout son visage pour l'avoir vu à découvert peu de temps avant, mais il semblait s'être déguisé pour mieux la terroriser. Il portait aussi une paire de gants en latex.

Il s'approcha d'elle. Il fut bientôt tout près. Si près qu'elle pouvait sentir sa respiration tiède sur sa peau en hypothermie. Il tourna autour d'elle, comme s'il voulait sentir son odeur, celle de l'adrénaline que transpirait son corps apeuré. Excité par sa proie sa respiration s'accélérait. Enfin, il s'éloigna de deux pas. Il la regarda d'un air étrangement détaché, la tête inclinée sur le côté. Puis il passa les mains dans son dos pour en saisir quelque chose. À la faible lumière de l'ampoule, l'énorme lame brillait de tout son long d'un éclat monstrueux. Julchen poussa un hurlement. Son bourreau la regarda, comme s'il s'attendrissait sur son sort. Puis il fit un large sourire.

Dans sa tête elle était déjà morte.

CHAPITRE 21

Jeudi 19 octobre 2006 19h28 : Le rendez-vous

Stéphanie réfléchissait une fois de plus à sa tenue vestimentaire pour la soirée. Le dîner redouté avec le commandant de police Antoine Ministri approchait. Dans quelques minutes elle se retrouverait face à lui. Elle avait tenté de ne pas trop y réfléchir les jours précédents, absorbée par les différents livres qui traitaient des tueurs en série. Elle avait suffisamment potassé pensait-elle, pour pouvoir tenir son idée de bouquin devant le policier.

La veille, elle avait encore fait des cauchemars. Toujours les mêmes : des meurtres, une orgie sanguinaire, et des visions de l'assassin. Max Perfale l'y avait une nouvelle fois observée, impassible. La nature, mais aussi la dimension presque palpable de ces rêves était effrayante, et une nouvelle fois, elle ne sut où s'en situait la frontière. Aucune trace n'avait marqué une quelconque partie de son corps, comme cela s'était déjà produit. Mais elle avait été une fois de plus secouée et atteinte par ces songes tourmentés, lui laissant des bouffées d'angoisse tout au long de la journée suivante. Il fallait que cela cesse, sans quoi ces songes glacés continueraient et sa vie deviendrait un enfer dans laquelle l'inconnu règnerait en maître. Et elle ne voyait qu'une seule issue à cette situation : rencontrer Max Perfale.

Elle choisit de mettre un pantalon noir large dont la longueur couvrirait ses talons hauts, un chemisier blanc avec une veste de tailleur, elle aussi noire. Elle préférait la sobriété à la tenue qu'elle portait lors de sa dernière entrevue avec Ministri. Pas qu'elle ne fut outrancière, loin de là, mais elle avait souhaité être plus affriolante. Son piège avait bien fonctionné, mais ce soir il fallait jouer une autre carte, celle de l'écrivain, plus intellectuelle que séductrice. Donc ni jupe, ni décolleté.

Elle n'aimait pas entreprendre ce type de démarche, mais par nécessité, elle l'avait appelé dans l'après-midi afin de convenir du lieu et de l'heure de la rencontre. Lorsqu'elle arriva devant le restaurant italien proposé par le policier, celui-ci l'attendait déjà sur le trottoir. Ils se saluèrent avec distance et entrèrent. Il avait réservé une table un peu à l'écart, certainement celle des rendez-vous galants. Ministri commanda deux apéritifs.

— Alors, parlez-moi un peu de ce livre.

Elle avait bien fait de potasser son sujet. Tout était encore très frais et elle s'en sortit haut la main. En discutant avec lui, elle était désormais sûre d'une chose : Ministri ne connaissait pas vraiment le sujet pour un professionnel, et

même s'il était l'auteur officiel de l'arrestation de la Lame Sanguinaire, elle supposa qu'il n'était pas seul à avoir résolu l'affaire, bien qu'il s'en attribua tous les lauriers. Sa manière de se mettre en avant et de se glorifier était béotienne, et n'importe qui se serait aperçu qu'il la courtisait d'une manière tout aussi grossière. Elle imaginait primordial une fois obtenu ce qu'elle convoitait, de faire marche arrière avant d'en arriver à une situation précaire, voire de non-retour. Ministri était aux antipodes de la personne qu'elle aurait souhaité rencontrer pour obtenir son entrevue avec Perfale. Son intellect était au niveau de son physique, ingrat et putride. Elle aurait nettement préféré le personnage introverti de l'avocat. Mais elle avait été moins chanceuse ce coup-ci.

Elle essaya d'en apprendre plus sur l'affaire Max Perfale, mais une fois de plus ce fut un échec. Durbeque et internet l'avaient nettement plus éclairée que le commandant en personne. Son instruction du dossier semblait rudimentaire et superficielle. Par contre sa vanité débordait de toutes parts, insolente. Ce n'était plus une autorisation de citer son nom dans un hypothétique livre qu'elle avait obtenu, mais une obligation. Tout juste si l'ouvrage sur les tueurs en série ne devait pas se transformer en autobiographie du commandant Antoine Ministri. Stéphanie était épuisée de faire semblant devant une telle absence d'altruisme et d'humilité. Elle se demandait quelle sorte de femme arrivait-il à séduire, si tant est qu'il y parvienne.

Le dîner traînait en longueur et Stéphanie en avait assez. Elle était prête à abandonner son projet. Sur la table, une troisième bouteille de vin était entamée. Pour sa part, elle n'avait pas encore terminé son premier verre. Ministri se lâchait de plus en plus, et sa vénalité, tout autant que son arrogance, semblaient sans limite. Elle cernait mieux l'individu assis face à elle. L'affaire Perfale était une sorte de paroxysme à sa carrière minable.

Sous l'emprise de l'alcool, qu'il semblait malgré tout bien maîtriser, certainement par accoutumance, il parlait beaucoup, trop, et bien plus qu'il ne l'aurait voulu lui-même. Il lui avoua alors que la police avait découvert récemment un cadavre dont la mise à mort ressemblait étonnamment au mode opératoire de Max Perfale. Il regretta immédiatement ses mots, mais un peu tard. Stéphanie tiqua. Il se rattrapa maladroitement en lui demandant de garder cela pour elle, tout en esquivant sa maladresse par d'autres arguments : il y avait des mimétismes chez certains tueurs. Ces copieurs étaient des assassins en latence, chez qui la vénération sans borne d'une idole meurtrière les poussait à en commettre les mêmes actes, aux détails près. Elle avait effectivement lu cela dans les ouvrages sur les Serial Killers.

Stéphanie s'isola quelques instants dans ses pensées, laissant son interlocuteur déblatérer seul. Et s'il ne s'agissait pas d'un copieur ? Mais comment cela se pouvait-il ? Les pouvoirs de cet homme étaient peut-être bien plus puissants qu'elle ne pouvait l'imaginer. Repensant à ses cauchemars, surtout au plus étrange d'entre eux, celui où elle en était revenue

avec une trace palpable, un frisson lui glaça le corps des pieds à la tête. Avait-il corrompu quelqu'un qu'il dirigeait à distance, tout comme il la manipulait elle, afin de perpétrer son « œuvre » ? Elle tressaillit à cette pensée. Si c'était bien le cas, il fallait que cela cesse. La situation prenait un caractère d'urgence. Mais comment fallait-il s'y prendre ? Elle revint à la dure réalité. Minestri continuait sur sa lancée, et sa diarrhée verbale paraissait ne jamais vouloir s'interrompre.

Au grand soulagement de Stéphanie, le repas tirait somme toute à sa fin, et elle voulut savoir si la possibilité de rencontrer Max Perfale était réalisable et dans quel délai. Il avait évité ses allusions durant tout le repas, mais cette fois-ci, il ne pouvait esquiver la trivialité de la question. Elle avait besoin d'une réponse.

— Comme je vous l'ai déjà dit, répondit-il, ce n'est pas aussi facile. Ce n'est pas n'importe quel criminel. Il est dans un quartier de haute sécurité et il me faut l'accord d'un juge. Je ne peux rien vous certifier, et encore moins vous donner une date.

Stéphanie en douta. Mais il était clair qu'elle devait s'investir au-delà de ses prévisions et de son envie. À la surprise du patron du restaurant, Minestri paya un repas ne ruinant pas son compte en banque. Ils sortirent et firent quelques pas. Il proposa de l'emmener prendre un dernier verre dans un pub qu'il connaissait bien, là encore. Si Stéphanie refusait, il en était fini de l'espoir de rencontrer Max Perfale. Mais repartir dans un tête-à-tête avec ce personnage lui paraissait au-dessus de ses forces. Elle était prête à renoncer. Comme s'il eut perçu son hésitation, elle sentit alors une forte pression sur son bras. Au même instant, le véhicule stationnant devant elle émit un bip, les clignotants se synchronisant avec le son. Minestri ouvrit la portière.

— On ne va pas se quitter si tôt, dit-il d'un ton qui laissait peu de place à un refus.

Stéphanie n'eut pas vraiment le temps de répliquer qu'il la poussait déjà à l'intérieur. Il referma vivement la portière et en un temps record, il fut assis à ses côtés. Interloquée, elle resta sans réaction, une boule paralysante saisissant le creux de son estomac. Il démarra presque au même moment. Tout en conduisant dans un état d'ébriété sérieusement avancé, il continua de parler, comme si la situation était parfaitement normale. La boule de Stéphanie se transformait progressivement en angoisse et le lieu de leur destination n'arrivait jamais en vue. Après un certain nombre de détours volontaires, Minestri s'arrêta dans une rue sombre et déserte, coupa le moteur et retira sa ceinture de sécurité. Il semblait sûr de lui.

— Et si on passait aux choses sérieuses maintenant, hein, ma belle ? lui lança-t-il en se retournant vers elle.

Il n'y avait désormais plus aucune ambiguïté sur ses intentions. Le quartier choisi avec malice était peu rassurant à cette heure-ci, et tout pouvait arriver si elle s'y aventurait. La petite ordure avait bien manigancé son coup, et elle se retrouvait prise au piège.

— Si tu veux que je sois gentil avec toi, il va falloir l'être aussi avec moi, continua-t-il, l'œil concupiscent. Tu m'as bien excité l'autre jour, petite salope. Maintenant il va falloir être plus généreuse. Il dégrafa son pantalon et sortit son sexe. L'homme n'était pas appétissant, mais cette partie de son anatomie l'était encore moins.

Et merde, pensa-t-elle. *Barre-toi !* Au moment où elle mit la main sur la poignée de porte, Ministri la saisit fortement par le bras. Il serrait si fort que la douleur se propagea dans son épaule.

— Non, non, ma belle. Tu vas me sucer la queue bien comme il faut, sinon tu peux dire adieu à ton bouquin et à l'autre taré de Perfale.

Il l'attira vers lui. La situation échappait désormais totalement à Stéphanie, et avait apparemment excité l'autre pervers. Il était déjà en érection.

— Je pourrais même trouver un petit quelque chose pour te foutre en garde à vue, qu'en penses-tu ? De sa main libre, il sortit de sa poche un sachet de poudre blanche.

— Avec une dose comme celle-là, retrouvée dans ton sac à main bien sûr, je te vois bien en tôle un an ou deux. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu irais brouter le minou de tes copines de cellule plutôt que ma bite.

Tout ce petit jeu l'amusait énormément. Mais c'était surtout l'abus de son pouvoir qui le stimulait au plus haut point. Il en profita pour dégager son holster de dessous sa veste et dévoiler son revolver. Un moyen de pression de plus. Stéphanie était sans voix. Un mélange de peur et de rage l'envahit. Quelle imbécile elle faisait ! Elle croyait qu'il lui suffirait de rouler un peu du cul, et ensuite elle n'aurait plus qu'à claquer des doigts. Quelle crédulité ! Quelle présomptueuse ! Cet homme était une vraie pourriture. Il le lui paierait un jour ou l'autre. Mais dans l'immédiat c'était elle qui allait payer, et le prix fort.

Il l'attira à lui, approchant son visage de son bas ventre. Il appuyait sur sa tête et elle n'eut d'autre choix que de prendre en bouche le phallus. Elle eut un haut-le-cœur et se retint de vomir. C'était répugnant. Il lui saisit les cheveux pour l'obliger à faire un mouvement de va-et-vient. Il proférait un tas d'insanités. Encore une chose qui augmentait son plaisir. Stéphanie recrachait sa salive du mieux possible afin d'expulser le goût infect envahissant sa bouche. Elle pleurait et respirait avec difficulté. Il tirait ses cheveux, la douleur augmentant son supplice.

Au bout d'un temps interminable, il sortit de la voiture en boutonnant brièvement son pantalon d'une main. Une fois à l'extérieur, il fit le tour du véhicule en vérifiant les alentours. Avant qu'elle n'ait pu réagir et encore sous le choc de l'acte violent auquel elle avait été soumise, il ouvrit la portière et la saisit fermement. Il la tira si violemment, qu'elle trébucha en sortant du véhicule. Il referma la portière avant et de sa main libre, ouvrit celle à l'arrière en la jetant à l'intérieur. Une fois sur le siège, il verrouilla les portes.

— On est plus à l'aise ici non ? Où en étions-nous ?

— Vous n'êtes qu'une merde, espèce de salaud.

— J'adore quand tu m'insultes ! Aller, au boulot sale pute !

Il la saisit à nouveau par les cheveux et l'obligea à reprendre sa besogne immonde.

Un instant plus tard, il l'allongea sur la banquette arrière et essaya de lui retirer son pantalon. Elle se débattit. Il lui envoya alors une gifle qui la cloua contre la vitre. Il ne le lui arracha que plus brutalement, de même que son collant et sa culotte qui vinrent avec. D'une force étonnante, il la retourna telle une crêpe, la saisit par les hanches et la pénétra par-derrière. Stéphanie sanglotait. Un mélange de honte, de douleur et de haine la submergea. Un seul choix s'imposait à elle : soit elle surmontait cette infamie et peut-être obtiendrait-elle ce pourquoi elle en était arrivée là, soit elle combattait, même si les forces en présence étaient inégales. Ainsi resterait-elle un jour enfermée dans l'un de ses rêves effroyables pour ne plus en sortir autrement que dans un bain de sang. *Putain pense à autre chose. Tu vas rencontrer Perfale. Tu dois le rencontrer, c'est le seul moyen. Simule, simule, simule. Aller fais un effort, simule. C'est ta seule chance d'en sortir. Elle est horrible, mais c'est la seule solution.* Et dans un effort incommensurable, un instinct de survie, elle se força à pousser des gémissements et des cris de plaisir. C'était ignoble, et d'autant plus insupportable qu'elle détestait cet acte. L'autre continuait de la harponner. Quand allait-il finir ?

— Tu vois que tu aimes ça ! s'exclama-t-il dans un souffle.

Et puis dans un grognement bestial, il éjacula en elle. Dans un dernier effort, elle poussa un cri simulant tant bien que mal un orgasme. Il se retira.

C'était enfin fini. Stéphanie se rassit aussitôt. Elle était en état de choc. Un liquide tiède s'écoulait d'entre ses jambes. Ministri sortit et alla uriner contre un mur. Aucun mot ne lui venait pour qualifier tout le dégoût qu'elle éprouvait. Elle espéra en elle-même que cette souffrance ne serait pas inutile. Elle enfila à la hâte son pantalon, fourrant ses collants dans sa poche. Elle n'avait pas le temps de les repasser, et voulait se revêtir le plus rapidement possible. Mais il fallait qu'elle le récupère. Elle ne devait pas laisser de traces évidentes qui pourraient lui nuire. *On ne sait jamais*, pensa-t-elle, son instinct de survie la faisant réagir et penser rapidement. Elle repassa ses escarpins sur ses pieds nus et sortit du véhicule. Elle ne savait que faire. Mais avant qu'elle n'ait pu réfléchir, Ministri répondit à son interrogation.

— Aller, je te ramène.

Il était rassasié, et à même de redevenir humain, si toutefois cette notion faisait partie de ses capacités.

Il s'assit au volant. Stéphanie hésita puis entra dans cet espace qu'elle voulait pourtant fuir en toute hâte. L'officier de police véreux démarra. Il resta silencieux un moment puis déclara dans l'humilité qui le caractérisait.

— Tu vois, c'était bien, t'as pris ton pied. Je crois que tu es une coquine qui aime être forcée.

Violée, aurait été un terme plus exact, sale ordure, pensa-t-elle. Elle se força à esquiver un sourire sans joie, mais ne put sortir un mot.

— Je vais voir ce que je peux faire pour toi, rajouta-t-il. Pour ton tueur en série.

Un instant plus tard, il la laissait à côté de sa voiture. Elle voulut se précipiter dehors, mais il ne le fallait pas. Il avait dit qu'il ferait quelque chose pour elle. Pour aller dans son sens, elle resta encore quelques instants à sa place comme si elle n'était pas pressée de partir. Il se pencha vers elle et dans un effort dont elle ne se serait jamais crue capable, elle déposa un baiser sur sa bouche, en prenant bien soin de ne pas respirer durant cet instant qu'elle abrégéa au maximum. Puis, toujours sans un mot, elle sortit sans précipitation.

Dès qu'il fut parti, elle pénétra dans sa voiture, et hurla, en pleurant toutes les larmes de son corps. Elle pleura longuement, la tête enfouie dans son volant.

Une fois rentrée chez elle, elle passa une bonne partie de la nuit à se laver afin de tenter d'éliminer toutes traces de cette soirée qui, elle le savait, l'avait traumatisée pour longtemps.

Jeudi 19 octobre 2006 22h37 : Trouvaille

Sarah était agenouillée sur son matelas et observait le sol.

Peu de temps auparavant, elle avait fait une découverte fabuleuse dans sa pièce-prison : des feuilles de papier.

Cette extraordinaire trouvaille avait été un pur fruit du hasard. Alors qu'elle avait jeté avec un peu trop de désinvolture sa serviette après sa séance de sport quotidien – si toutefois les repères cycliques des jours et des nuits avaient encore un sens –, celle-ci s'était retrouvée sur le dessus de la petite bonnetière, son lieu de punition, lorsque son ravisseur n'était pas satisfait de ses prestations. Se dressant sur la pointe des pieds et tâtant le dessus du meuble à la recherche du morceau de tissu éponge, elle avait senti une petite surépaisseur. Approfondissant sa recherche, qu'elle ne fut pas sa joie lorsqu'elle découvrit un petit tas de feuilles vierges, jaunies et poussiéreuses.

Oubliant la serviette, elle s'empara d'un crayon à maquillage et commença frénétiquement à griffonner des traits et des aplats de noir sur ce support inespéré. Tel un animal affamé, elle emplit goulûment une dizaine de feuilles en à peine plus d'une demi-heure. Puis elle étala ses dessins sur le sol pour les observer. Elle s'interrogea tout d'abord sur ce talent dont elle n'avait plus aucun souvenir. Puisque depuis peu, elle était partie à la recherche de sa propre personne, elle contemplait pour la première fois depuis bien longtemps quelque chose qui sortait de son être.

Mais son excitation s'estompa rapidement. Ce qu'elle avait sous les yeux n'exprimait rien de clair et de susceptible de lui donner un quelconque indice. La seule chose déductible était que Sarah dessinait. Était-elle une artiste, une styliste ou quelque chose dans le genre ? Elle ne s'en souvenait pas. En tout cas les dessins lui plaisaient, la ravissaient même, comme si elle contemplait le travail de quelqu'un d'autre.

Puis soudain, quelques flashes apparurent, comme à l'accoutumé depuis ces derniers temps, alors qu'elle sentait une hostilité grandissante de la part de l'homme dont elle était l'objet. Mais toujours rien de concret ne se manifestait. En tout cas elle savait dessiner, et même pas mal du tout. Dommage qu'il n'y ait pas plus de feuilles. Peut-être pourrait-elle à travers le dessin retrouver son identité. Savoir enfin qui elle était vraiment.

Et si elle demandait à l'homme ? Il lui faudrait se surpasser et lui faire vraiment plaisir. Mais si elle y parvenait, elle pourrait espérer obtenir de quoi mettre un peu de couleur dans tout ce noir. Elle en était certaine maintenant. La clé de sa mémoire était là, dans cette manifestation matérielle de son inconscient.

CHAPITRE 20

Mardi 8 avril 2003 13h08 : Le témoin

Le lieutenant Charles Polachowski sortait par la porte cochère de l'immeuble situé en face du petit entrepôt désaffecté. Une fois de plus, il repartait bredouille d'une enquête de voisinage. Une fois encore personne n'avait rien vu ni rien entendu. Six meurtres et toujours rien de concret.

Désormais sur chaque homicide, la police retrouvait les mêmes traces d'empreintes, de pas, et éventuellement de poils, de cheveux ou de fibre textile. Ils étaient précieux, et il ne faisait absolument aucun doute que les meurtres étaient tous accomplis par le même individu dont la folie dépassait tout entendement. De plus les crimes prenaient un cadence effrénée, et désormais les forces de l'ordre souhaitaient plus que tout mettre un visage ou un nom sur ces indices qui, jusqu'à présent, ne révélaient rien de concret. Toute l'équipe impliquée dans l'enquête se sentait découragée et désemparée. Les assassinats se suivaient inexorablement, et plus personne n'arrivait à suivre leur rythme soutenu. Les conclusions d'autopsie commençaient à prendre du retard, tout comme les résultats de laboratoire.

Le commissaire subissait de fortes pressions du préfet, lui-même récoltant celles des politiques. Les équipes de police travaillaient dans un stress déraisonnable, et les esprits commençaient à s'échauffer tout comme les humeurs. Le commissaire Brelant n'avait pas réussi à obtenir les renforts qu'il réclamait, et les médias s'étaient emparés du dossier, amplifiant encore un peu plus une tension nettement palpable. Le commandant Ministri marchait sur des charbons ardents, et les équipes qu'il dirigeait en subissaient les répercussions.

Le lieutenant avait à peine fait une dizaine de mètres sur le trottoir en direction des voitures de police garées anarchiquement au bout de la rue qu'une voix l'interpella.

— Commissaire, commissaire !

Il s'agissait d'une des personnes de l'immeuble qu'il venait de visiter. Il rebroussa chemin en direction de la vieille dame, sans relever l'erreur qu'elle commettait sur son grade. La personne habitait au rez-de-chaussée, et se penchait à une fenêtre bordée de géraniums se trouvant proche de la porte cochère.

— Monsieur le commissaire, mon mari vient de rentrer du marché, et je lui ai raconté ce que vous m'avez dit tout à l'heure. Il a vu quelque chose,

pendant qu'il promenait Kiwi hier soir.

— Kiwi ? interrogea le lieutenant.

— Oui, c'est notre petit chien. Une bien brave bête. Mais vous savez, il commence à être vieux maintenant, comme nous d'ailleurs. C'est un caniche abricot. Le mois dernier nous avons dû l'emmener deux fois chez le vétérinaire... et blabla... et blabla.

Polachowski n'en avait pas grand-chose à faire de Kiwi et il regretta d'avoir posé la question. Si la vieille dame avait des informations, il aurait aimé les connaître au plus tôt. Mais il ne voulut pas la brusquer. Il attendit patiemment qu'elle eût fini de raconter ses anecdotes. Lorsqu'elle termina enfin, il eut espoir d'obtenir une information intéressante.

— Vous souhaitiez me parler de quelque chose qu'aurait vu votre mari ?

— Oui, bien sûr, suis-je bête ? Marcel, viens voir par ici. Le monsieur de la police voudrait savoir ce que tu as vu hier soir.

Un monsieur ridé aux cheveux blancs et clairsemés s'approcha en traînant les pieds.

— Bonjour, monsieur le commissaire.

Ce vieux couple devait suivre les aventures du commissaire Maigret avec assiduité, et ne connaissait peut-être pas d'autre grade de police.

— Je suis lieutenant, mais ça n'a pas d'importance, corrigea-t-il au cas où certaines choses reviendraient aux oreilles de Minestri. Il n'aurait pas supporté un instant que l'on mette ses hommes au-dessus de lui.

— Oh ! Excusez-moi monsieur le lieutenant, mais je ne m'y connais pas trop en police vous savez. À la télé, ils sont tous commissaires.

Polachowski sourit.

— C'est un détail. Je vous écoute.

— Je disais à mon épouse tout à l'heure ; lorsque j'ai sorti Kiwi cette nuit comme d'habitude, vers deux heures du matin, oui parce que je ne dors pas très bien. J'ai travaillé trente-huit ans de nuit monsieur, trente-huit ans ! Je peux vous assurer que ça vous déboussole un homme ça !

— Je n'en doute pas.

— Je disais donc que j'ai entendu un bruit qui provenait du hangar d'en face.

Il le désigna de son doigt tendu et fripé.

— Il n'y a plus personne depuis longtemps dans ce truc, au moins vingt ans... Hein Martha, ça fait combien de temps qu'il est fermé le garage d'en face ?

Polachowski s'en foutait éperdument. Ce n'était pas cette date qui permettrait d'élucider le sixième meurtre d'une série qui semblait ne plus vouloir s'interrompre. Mais une fois de plus, le policier prit patience pour ne pas le rudoyer. On entendit du fond de la pièce sa femme qui répondit.

— Ça fait exactement vingt-huit ans.

— Voilà, c'est ça, vingt-huit, reprit le vieux bonhomme. Mais bon, ce n'est pas très important.

Polachowski était heureux de le lui entendre dire. Ce vieux couple ne devait pas discuter avec du monde tous les jours, et il semblait vouloir profiter de l'occasion.

— Comme je vous le disais, reprit-il, c'est en promenant mon chien que j'ai entendu un bruit là-dedans. Ça peut arriver que des chats fouinent à l'intérieur et renversent des trucs. Mais là, le bruit était plus fort. J'ai pensé à un gros chien, mais je ne sais pas comment il aurait pu entrer. J'ai pris Kiwi aux bras, et je me suis caché devant la porte d'entrée de notre immeuble. Et puis au bout d'un moment, j'ai vu la porte qui est dans le rideau métallique là, plein de peinture de jeunes.

Il désignait avec ses mots une vieille porte recouverte de tags. Eh bien, je l'ai vue s'entrebâiller. La rue était déserte, et je me suis dissimulé encore un peu plus dans le renforcement de l'entrée. Et là, j'ai vu un gars qui en sortait. Il avait l'air inquiet.

On y était. Le lieutenant impatient prit la parole.

— Et vous avez vu à quoi il ressemblait ?

— Non, il faisait trop sombre. Il y a un moment déjà que les réverbères sont cassés et personne ne les change. Je râle assez comme ça, mais tout le monde s'en fout bien. Les réunions des comités de quartier durent des heures, mais n'aboutissent jamais sur rien vous savez. J'ai fini par ne plus y aller. Pour revenir à notre homme je n'ai vu que sa silhouette. Je suis désolé.

— Ce n'est pas grave, merci pour votre témoignage en tout cas, et pour votre collaboration. Est-ce que vous vous souvenez de sa corpulence, sa taille ?

Il réfléchit.

— J'ai peur de ne pas pouvoir vous donner des renseignements d'une grande originalité. Il était un peu comme vous, grand et plutôt en longueur.

— Un mètre quatre-vingt-cinq et soixante-quinze kilos, cela conviendrait-il à votre description ?

— Oui, je pense que l'on peut tabler là-dessus.

— OK. Est-ce qu'il vous serait possible de passer au commissariat afin que l'on vous montre quelques photos, on ne sait jamais ?

— Oui, très volontiers.

Le vieux monsieur était excité à l'idée de participer à une enquête de police. Mais il fallait toutefois être prudent sur le résultat de ce genre d'opérations. Les films aidant, ces personnes y voyaient souvent un jeu de rôle.

— Eh bien passez dès que vous pouvez, dit le lieutenant. Nous ne vous prendrons que peu de votre temps.

— Oh, vous savez, j'ai tout mon temps. Au revoir.

— Au revoir monsieur.

Polachowski rebroussait chemin une fois de plus, lorsque le monsieur l'interpella.

— Monsieur le capitaine !

C'était sans espoir pour son grade de lieutenant.

— J'ai oublié de vous dire une chose que j'ai vue, et sur laquelle je n'ai aucun doute.

— Je vous écoute.

— L'homme en question, il avait les cheveux blancs, entièrement blancs.

CHAPITRE 19

Vendredi 27 octobre 2006 11h06 : Humiliation

Une semaine s'était écoulée depuis cette soirée effroyable. Stéphanie était restée cloîtrée chez elle pendant cinq jours entiers, durant lesquels, au traumatisme avait succédé une série d'émotions, toutes plus intolérables les unes que les autres. Angoisse, peur, dégoût, rancœur, haine, indignation, révolte. Mais toutes ces phases avaient engendré au fil des jours, une nouvelle combativité, d'autant que les cauchemars ne l'avaient pas quittée. Leur omniprésence avait progressivement relégué au second plan l'horreur du viol, pour lequel elle regrettait amèrement son comportement, et se rendait maintenant compte de la responsabilité, mais surtout de l'ineptie de son attitude. Elle n'avait jamais voulu cela, ni même pensé une seule seconde qu'elle devait en passer par ce drame. Jamais. Mais il était un peu tard pour les regrets, et maintenant, elle devait se reconstruire au plus vite. Elle craignait pour sa vie. Il lui semblait basculer chaque jour un peu plus dans la folie. Elle ne devait pas sombrer. Elle était forte et devait se ressaisir de toute urgence.

Elle avait alors ouvert les volets de son appartement, s'était habillée, maquillée et était sortie. À la fraîcheur naissante de ce milieu d'automne, elle s'était sentie mieux. Elle avait inspiré profondément comme si pour la première fois de sa vie elle prenait conscience de son être, de son propre corps. Elle sentait les molécules d'oxygène pénétrer dans ses poumons, et se propager dans son organisme, jusqu'aux extrémités de ses membres. Elle fermait les yeux pour mieux en ressentir les bienfaits. En exposant son visage à la douce chaleur du soleil, elle en réalisait les pouvoirs réparateurs. Chaque pas lui procurait du bonheur, celui d'exister. Elle ne sut pour quelle raison, dans ces moments de réconfort, le visage d'Amandine Lautran lui apparut à plusieurs reprises. Et ces visions adoucissaient encore un peu plus son âme.

Elle en regrettait presque son mensonge. Pierre ne l'aurait pas laissée seule si elle n'en avait pas usé. Elle l'aimait de tout son cœur, mais elle n'aurait pas supporté de l'avoir à ses côtés nuit et jour. Ni lui, ni personne d'autre. Elle savait qu'il n'était pas dupe, et son invention de départ soudain pour l'étranger ne l'avait certainement pas berné. Peu importe. Elle avait éprouvé le profond besoin d'être seule dans la pénombre de son appartement. Pierre en saurait un jour la raison réelle, quel qu'en soit le dénouement.

Quant à Minestri, aucun signe de sa part. Elle ne s'en étonna pas. Un

détritus de son espèce n'avait pas de parole. Mais la crainte de ses nuits pétrifiantes prenait le dessus, et l'appréhension d'une nouvelle confrontation avec ce flic véreux ne lui semblait plus aussi infranchissable. Elle remontait la pente, reprenait de la vigueur, et devait tenter une nouvelle fois de rencontrer Perfale. Mais elle devait rester sur ses gardes. L'espoir restait mince, mais plus elle tarderait, plus ses chances diminueraient. L'idée d'avoir à nouveau en face d'elle cette pourriture de Ministri lui donnait envie de vomir. Tant qu'à rendre, elle préférerait que ce soit sur la gueule de ce gros porc. *Ressaisis-toi, pensa-t-elle. Au poste de police, il ne te touchera pas. Tu n'as rien à craindre.*

Une heure plus tard, dans un effort colossal, elle se présentait à la banque d'accueil, où le même fonctionnaire de police garçon manqué, toujours épargné par la grâce de l'amabilité la fit patienter une fois de plus.

Cette fois-ci, l'attente dura deux bonnes heures. Vêtue d'un jean et d'un blouson, elle se fondait nettement plus dans la masse que la fois précédente. Le revers de la médaille fut d'attendre longtemps. Peu de temps avant que l'on vienne la chercher, elle avait failli partir, perdant tout espoir de se faire recevoir. Et puis, le même brigadier que la fois précédente s'était présenté.

Elle le suivit une fois de plus, mais cette fois-ci avec une boule d'angoisse au ventre si vive, qu'elle en avait presque du mal à se tenir droite. Ses sphincters étaient prêts à se relâcher d'une seconde à l'autre. Elle allait se retrouver face à son tortionnaire. Comment pouvait-elle se rabaisser à ce point, elle habituellement si forte ? Elle fut sous l'emprise d'un trouble déstabilisant. Au moment où le brigadier frappa à la porte du bureau du commandant, elle se sentit rougir de honte, subissant la situation tel un poids insurmontable. Elle pénétra dans le bureau avec lenteur. Ministri était installé à son bureau tandis qu'un autre homme, assis en face de lui, tournait le dos à Stéphanie.

— Tiens, tiens, qui voilà. Une ravissante jeune femme. Je te manque déjà ma belle ?

Pauvre connard, pensa-t-elle. Mais elle s'abstint de tout commentaire.

L'homme de dos se retourna. Lorsqu'il aperçut Stéphanie, il ressentit un choc dans la poitrine. Son cœur se mit à battre comme il l'avait rarement senti auparavant. Le bureau immonde du commandant se changea en vert pâturage jonché de fleurs multicolores, et le soleil brillait dans un ciel azur immaculé. Une légère brise printanière dégageait des parfums fruités et sucrés. Il venait d'apercevoir un ange.

— Charles, je te présente... c'est bête, je ne me souviens plus de ton nom.

Enfoiré, je m'appelle « celle qui va te baiser un jour ou l'autre ».

— Stéphanie Jullian, répondit-elle avec difficulté.

— Ah oui ! c'est ça, Stéphanie.

Le lieutenant Charles Polachowski se dressa d'un bond. Quel merveilleux prénom, pensa-t-il.

— Enchanté mademoiselle, dit-il.

— Assieds toi Charles, je n'en ai pas fini avec toi. Alors que me vaut ta visite, Stéphanie ?

— Eh bien, je viens comme convenu pour savoir quand je pourrai rencontrer Max Perfale, répondit-elle dans une contrition inhabituelle de sa part.

— Comme convenu ? Mais nous n'avons rien convenu du tout ma petite chatte !

— Vous m'avez pourtant dit que...

— Écoute ma beauté, la coupa-t-il, ce n'est pas parce que tu as eu le grand honneur de goûter ma bite, que je dois me sentir redevable de quoi que ce soit. C'est plutôt toi qui devrais me remercier. T'as bien pris ton pied, non ? Alors maintenant je ne veux plus rien entendre. Allez, dégage !

Puis il se tourna vers son lieutenant, qui dévisageait toujours Stéphanie d'un air stupide.

— Oh ! Pola, qu'est-ce tu fous ? s'exclama-t-il en tapant du plat de la main sur le bureau.

Ce dernier sursauta, et encore subjugué, ne se retourna pas immédiatement vers son supérieur. Il venait de comprendre la situation. Il ne connaissait que trop bien son chef pour savoir que cette femme n'était qu'une victime de plus de son autorité abusive. Il avait dû profiter d'une demande de sa part, et vu la tête de la fille et son visage décomposé, ça n'avait pas dû être une partie de plaisir. Il en fut plus choqué que d'accoutumé. Elle était tellement belle, si merveilleuse qu'il en vibrait encore.

Stéphanie se mit à trembler de tout son corps. Elle aurait voulu lui enfoncer ses ongles dans les yeux, lui cracher dessus ou mieux, lui couper la saloperie qu'il avait entre les jambes. Cet homme était la pire immondice qu'elle n'eut jamais l'occasion de rencontrer. Elle ne put contenir ses larmes qui ruisselèrent, telles des rivières de souffrance, sur ses joues rougies par l'émotion. Pétrifiée, elle n'arrivait pas à bouger. Polachowski en fut transi de compassion. Minestri surenchérit.

— T'es encore là toi ? Je t'ai dit de te barrer !

Stéphanie, humiliée, anéantie, tourna les talons et s'enfuit. Une fois dans sa voiture, elle ne put une nouvelle fois démarrer immédiatement. Sa douleur s'amplifia et sa vue fut troublée par l'excès de liquide lacrymal qui jaillissait de ses yeux, telles des fontaines intarissables. Elle avait beaucoup de difficultés pour respirer, et sa poitrine fut secouée de spasmes violents, amplifiés par ses pleurs. Il lui fallut de nombreuses minutes avant de pouvoir se calmer. Elle se sentait sale et honteuse. Elle était encore plus fragile qu'elle ne l'aurait cru. À cet instant, elle aurait voulu partir à l'autre bout du monde et se terrer dans un lieu absent de toute vie humaine.

Elle s'apprêtait enfin à démarrer, lorsque quelqu'un tapa à la vitre. Elle sursauta, et reconnut l'homme qui avait assisté à son avanie dans le bureau du policier corrompu. Elle hésita, pensant que sa naïveté risquait à nouveau de lui jouer des tours. L'homme n'avait pas d'animosité particulière, au contraire.

Elle descendit la vitre, tout en essuyant les dernières larmes qui luisaient encore dans ses yeux rougis.

— Excusez-moi de vous importuner mademoiselle, j'étais dans le bureau tout à l'heure où... comment dire, vous vous êtes fait insulter.

— Et alors ? répondit-elle sèchement. Vous vous êtes bien amusé avec l'autre taré ?

— Je vous en prie, ne le prenez pas comme ça. Je ne me suis pas amusé du tout. Je n'aime pas mon chef, comme la plupart de mes collègues ici. Et vous n'êtes pas la première à qui il joue ce genre de mauvais tour, et je pense pouvoir comprendre...

— Je ne crois pas que vous puissiez comprendre, à moins que vous vous soyez déjà fait violer par ce gros porc ! Ce mec est une ordure qui profite de son statut de flic !

— Vous ne m'apprenez rien. Nous connaissons ses manières et en avons tous subi les conséquences. Et je souhaiterais tout d'abord m'excuser au nom de la police qui perd toute sa crédibilité avec ce genre de type. Et vous n'êtes malheureusement pas un cas isolé.

Stéphanie était abasourdie d'entendre de telles paroles. Enfin quelqu'un qui semblait à peu près normal. Elle voulut lui proposer de s'asseoir à ses côtés, mais n'en fit rien.

— Et puis, je voulais vous dire, reprit-il, toujours penché à la portière. Je vais faire mon maximum pour vous obtenir ce rendez-vous. Je ne crois pas que les manières de mon supérieur soient très correctes, et je souhaiterais vous aider après tout ce que vous avez subi. J'aimerais aussi préciser une chose importante : je ne vais pas vous proposer de dîner avec moi, ni même de prendre un verre.

Il attendit que Stéphanie réagisse, mais elle restait interloquée. Après un long silence, elle prit la parole. Sa voix était encore rauque de sanglots.

— Est-ce encore une de vos manigances pour pouvoir abuser de moi ?

— Je puis vous assurer que non, mademoiselle. Je ne peux effectivement pas vous prouver ma bonne foi, mais je n'ai qu'une parole. Vous n'avez effectivement pas d'autre choix que de me faire confiance. Je ne peux pas vous dire mieux.

Stéphanie réfléchit quelques instants.

— OK. Puis-je vous faire entrer dans ma voiture sans que vous me menaciez d'une arme ou d'un sachet de drogue malencontreusement trouvé dans ma poche ?

Polachowski sourit et fit le tour du véhicule. Une fois à l'intérieur, il lui demanda précisément ce qu'elle désirait.

— Et bien, je souhaitais rencontrer un tueur en série que votre... chef aurait arrêté il y a environ trois ans.

— Max Perfale, continua-t-il. Disons qu'il a récolté les fleurs de son arrestation, sans pour autant y avoir joué un rôle. Nous avons tous eu la chance qu'il se rende, voilà tout. Ministri a simplement réussi à tourner la

chose à son avantage, comme d'habitude. Puis-je savoir pour quelle raison vous souhaitez le rencontrer ?

Elle ne sut si elle devait dire la vérité. Elle avait perdu confiance dans la police et préféra rester dans son mensonge.

— J'écris un livre sur les tueurs en séries méconnus afin de compléter ce qui existe déjà sur le sujet.

— Je vois. Vous êtes écrivain ?

— Non. Je possède une galerie d'art. Mais j'ai toujours eu envie d'écrire sur ce thème.

Le policier semblait sceptique.

— Quelle qu'en soit la raison réelle, je vais faire mon maximum pour vous obtenir ça. Demain nous sommes samedi, c'est le jour des visites. Ce sera plus facile. Cela vous convient-il ?

Stéphanie allait de surprises en surprises avec cet homme.

— Oui, bien sûr, ça me conviendrait tout à fait.

— OK. Je vais vous donner mon numéro de téléphone personnel. Je ne vous demande pas le vôtre pour éliminer toute ambiguïté.

Ce qu'il fit.

— Appelez-moi vers vingt heures ce soir et n'oubliez pas de masquer votre numéro, reprit-il avec un sourire.

— Merci, dit-elle tandis qu'il ouvrait la portière.

— Pas de quoi.

Vendredi 27 octobre 2006 14h12 : L'appel

— Hans Hartaud à l'appareil.

— Salut Hans, c'est Charles Polachowski, police criminelle. Tu me remets ?

— Ouais, Pola ! Sacré Ruskof ! Comment veux-tu que j'oublie un nom pareil !

Il se mit à rire. Le lieutenant ne répondit pas. Il n'aimait pas les moqueries sur son nom, mais face à ce fêlé d'Hartaud, il valait mieux se méfier, d'autant qu'il avait besoin de lui.

— Je suppose que tu ne m'appelles pas pour mes beaux yeux, à moins que tu aies viré de bord, reprit-il en riant à nouveau grassement de sa propre blague.

— Que puis-je faire pour toi ?

— Il faut que tu m'arranges une entrevue avec Perfale.

Il entendit l'autre siffler au bout du fil.

— Mais c'est que ça va te coûter cher ça mon pote ! Tu ne veux pas le petit malfrat du coin. C'est carrément du gros gibier que tu me demandes là !

— Deux cent cinquante grammes de pure, ça te va ?

— Perfale c'est cinq cents grammes. À prendre ou laisser.

Il y eut un silence. Polachowski savait très bien qu'il lui demanderait le double. Et c'est la raison pour laquelle il n'avait proposé que la moitié en sa possession.

— Quatre cents.

Il était de bon aloi de marchander, surtout pour s'assurer qu'il n'irait pas au-delà de la quantité prévue.

— J'ai dit cinq cents, à prendre ou à laisser !

— OK, va pour cinq cents. Par contre pas de revente. On est bien d'accord ?

— T'es fou ou quoi ! Je ne veux pas me faire pincer à dealer. C'est ma consommation perso. La coke c'est ma passion !

Avec l'alcool, pensa Polachowski

— Je te laisserai le paquet à l'endroit habituel. Quelle heure pour la visite ?

— Viens demain vers 15h00, je suis d'après-midi.

— Une dernière chose. J'aimerais que ce soit Norbert qui s'occupe de la fille.

— Une fille ? C'est elle qui veut voir l'albinos ?

— Ouais, acquiesça Polachowski, laconique.

— Dis-moi, dit-il en baissant le ton de sa voix, elle est bonne ?

— Hans, notre marché c'est la poudre, pas la fille en plus.

— OK, OK. Je ne sais pas si le gros Bert bosse demain après-midi. S'il est

là, je t'arrange le coup. Dis-moi, entre nous, c'est pour que personne ne la touche que tu veux le gros Bert ? Parce que là, elle risque rien. Il se voit même pas pisser !

Et il partit dans un fou rire qui se transforma en toux grasse. Le lieutenant raccrocha. La partie était gagnée, mais restait sensible.

Vendredi 27 octobre 2006 20h06 : Amandine

Stéphanie composa d'une main tremblotante, le numéro de portable inscrit sur le morceau de mouchoir en papier. Elle compta les sonneries de son correspondant, chacune d'entre elles l'éloignant un peu plus de ses espoirs. À la cinquième, on décrocha.

— Allô ?

— Bonsoir, c'est Stéphanie Jullian, dit-elle après une hésitation.

— Bonsoir, mademoiselle Jullian. C'est bon pour demain.

Stéphanie resta sans voix. Le lieutenant Polachowski poursuivit.

— Rendez-vous devant le centre de détention Saint-Juste, à 14h45. C'est bon ?

— C'est parfait. Merci infiniment.

— Je vous en prie. À votre service. Alors à demain.

— À demain. Au revoir.

Enfin, si tout allait bien, elle allait entrer dans le secret de la Lame Sanguinaire. Peut-être le regretterait-elle toute sa vie. Ce serait une journée décisive. Stéphanie se permit même d'esquisser un sourire.

Peu de temps avant son entretien avec le lieutenant Polachowski, Stéphanie n'était guère enjouée pour aller à la soirée proposée par la belle Amandine Lautran. Mais subitement, après avoir raccroché, elle se sentait plus légère, et ses efforts portaient enfin leurs fruits. Sauf imprévu, demain elle serait confrontée à Max Perfale. Elle croisa les doigts en espérant y voir un aboutissement.

Elle se prépara pour la soirée avec enthousiasme. Elle s'installa devant le miroir. Ce n'était pas un simple maquillage dont elle avait besoin, mais plutôt un ravalement de façade. Elle avait tellement pleuré et peu dormi depuis ces derniers jours, que des cernes violacés apparaissaient sous ses yeux rougis, et ses traits étaient affreusement tirés. Elle passa beaucoup de temps devant la coiffeuse pour retrouver visage humain. Elle passa ensuite une longue robe de soirée bordeaux en velours, largement fendue sur la partie gauche, et ramassa ses longs cheveux noirs en un chignon grossier, mettant en évidence ses yeux verts. Elle passa une paire de fines sandales à talons hauts de couleur dorée et attendit que Pierre et Gaby viennent la chercher en fumant une cigarette à la fenêtre.

Sur la route, elle essaya de dissimuler ses récentes mésaventures. Elle leur apprit avoir obtenu de la part de la police une entrevue avec Max Perfale, en leur mentant sur un projet de livre. Pierre se doutait que quelque chose s'était mal passé, mais il ne savait pas quoi. Son absence des derniers jours renforçait

son inquiétude. Mais si Stéphanie ne lui en parlait pas, c'est qu'elle avait ses raisons. Il ne chercha pas à en savoir plus, la laissant choisir le moment propice. Il ne voulait pas la brusquer.

Ils arrivèrent chez Amandine vers vingt et une heures quinze. C'était une grande et somptueuse villa, à l'architecture ultra moderne, composée de plusieurs volumes imbriqués. Les toits des diverses parties étaient constitués de végétaux, et les murs recouverts d'un fin crépis blanc. Un des blocs sur l'avant était constitué uniquement de verre teinté et d'aluminium noir, lequel était bordé d'une longue et étroite piscine à débordement, et d'une terrasse en teck. L'intérieur était épuré, contemporain lui aussi, et meublé avec goût. La réception avait lieu dans la pièce en verre, donnant l'impression d'être à l'extérieur sans être gêné par la fraîcheur de la nuit. Il y avait déjà beaucoup de monde dont elle connaissait une partie. Pour la plupart, il s'agissait de couples homosexuels, amis ou connaissances de Pierre et Gaby. Amandine la salua chaleureusement, comme si elles se connaissaient de longue date, et la félicita sur sa tenue vestimentaire. Elle lui faisait apparemment beaucoup d'effet. Puis on lui présenta un certain nombre de personnes, notamment un architecte anglais quinquagénaire, qui vivait en France depuis une quinzaine d'années où il y exerçait désormais son métier. Il était aussi le fier créateur de la villa où se déroulait cette magnifique soirée.

Stéphanie s'efforça de discuter le plus naturellement possible avec nombre d'invités, mais l'envie lui manquait cruellement. Quelques instants plus tard, elle parvint discrètement à s'isoler, et se servit plusieurs cocktails d'alcools forts. Au bout de quelques verres, elle vacilla et dû trouver rapidement de quoi s'asseoir. Elle se réfugia sur un sofa rouge, un peu à l'écart du brouhaha ambiant. La soirée battait son plein, et la plupart des invités dansaient et s'amusaient, tandis que son ivresse l'assommait.

Amandine la cherchait désespérément depuis quelques minutes, lorsqu'elle la retrouva à moitié avachie dans son coin. Elle s'assit à ses côtés.

— Tout va bien Stéphanie ? J'étais inquiète de ne plus te voir.

— Ça va, ça va, comme une fille bourrée qui s'est faite violer, mais tout va bien, répondit-elle d'une voix qui trahissait son état d'ébriété avancé.

— Qu'est-ce que tu racontes ? De quoi parles-tu ? questionna Amandine soudain alarmée.

— Je parle d'un sale flic pourri, qui a profité de ma faiblesse pour me sauter. Mais chut, pas un mot à Pierre. Je ne lui ai rien dit. Je ne veux pas qu'il s'inquiète.

— Promis, je ne dirais rien, assura Amandine. Tu peux me raconter, si ça peut te soulager.

Stéphanie posa son verre sur le sol, installa instinctivement sa tête sur les cuisses d'Amandine. Les pieds dans le vide, ses jambes reposaient sur l'accoudoir du divan. Amandine s'accommoda de la situation avec ravissement, et tandis qu'elle lui caressait les cheveux, Stéphanie, encore

imprégnée de vapeurs éthyliques, commença à raconter l'histoire depuis le début. Les photographies trouvées dans la réserve de la galerie, son évanouissement, ses rêves glaçants. Puis l'histoire de la Lame Sanguinaire avec ces meurtres horribles. Enfin les différentes rencontres qu'elle avait eu l'occasion de faire, en terminant par le viol et l'hypothétique rencontre avec Max Perfale le lendemain. Elle livra aussi sa certitude quant à ce que pourrait lui révéler une rencontre avec cet homme.

Quelques instants après sa confidence, aidée par la griserie, mêlée à la fatigue et aux caresses d'Amandine, elle se détendit et s'endormit.

Lorsqu'elle se réveilla, pâteuse, tous les convives étaient partis et Amandine était agenouillée auprès d'elle. Stéphanie regarda en tous sens. La maison était silencieuse et elle fut gênée par sa conduite. Elle se confondit en excuses.

— Tu n'as pas à t'excuser, répondit tendrement Amandine. Après tout ce qui t'est arrivé, c'est moi qui devrais m'en vouloir de t'avoir invitée au mauvais moment. Je comprends très bien tu sais.

Stéphanie lui sourit. Son sang distillait encore de nombreuses molécules d'alcool.

— Tu ne pouvais pas savoir. C'est moi qui suis désolée de t'avoir ennuyée avec mes histoires. Tu dois me prendre pour une folle doublée d'une ivrogne.

— Bourrée, oui, mais ni folle ni ivrogne. Tu sais, je suis assez ésotérique comme fille et je suis persuadée que tu n'as pas fabulé une seule seconde, même si tu étais saoule. Souvent sous l'emprise de l'alcool on se désinhibe, et il est plus difficile de mentir que de dire la vérité.

— Maintenant tu en sais plus que Pierre et Gaby.

— J'en suis flattée, répondit Amandine en souriant, tout en lui portant un regard d'une tendresse infinie.

Stéphanie se sentait bien comme cela ne lui était pas arrivé depuis des semaines. La présence d'Amandine l'apaisait, la rassurait, l'ensorcelait même. Elle n'aurait su dire pourquoi elle se sentait si bien à ses côtés. Elles restèrent un instant à se regarder, sans un mot. Le temps s'était arrêté. Stéphanie réalisa soudain qu'il était sans doute très tard. Elle regarda sa montre. Celle-ci indiquait 2h40.

— Il va falloir que je rentre, dit-elle un peu déçue. Il est tard et demain j'ai un rendez-vous important.

— Max Perfale, c'est ça ?

— C'est ça. Enfin j'espère. Je préfère être prudente après tout ce qui s'est passé. Ce flic au nom polonais à l'air intègre, mais on ne sait jamais.

— Tu peux dormir ici si tu veux, il y a la place.

— C'est très gentil de ta part, mais je préfère rentrer.

Amandine eut l'air un peu déçue. Stéphanie le remarqua.

— Très volontiers une autre fois. C'est promis.

— Je vais te raccompagner. Je l'ai assuré à Pierre et Gaby au cas où tu ne voudrais pas dormir ici, dit Amandine.

— Ne te dérange surtout pas, je vais prendre un taxi. C'est déjà très gentil de m'avoir invitée et surtout écoutée. Je vais me débrouiller.

— C'est hors de question. Tu ne tiens pas debout. Je ne te laisse pas rentrer toute seule. Et ce n'est pas la peine d'insister.

Amandine avait pris un ton faussement sévère.

Quelques minutes embrumées plus tard, Stéphanie roulait en compagnie d'Amandine en direction de son appartement. Elle se sentait toujours aussi bien et en déduit que ce ne pouvait être que la présence de cette fille. Elle lui apportait un apaisement et une sensation de bien-être, au-delà de l'alcool encore présent dans son sang. À son grand regret, elles ne tardèrent pas à arriver à destination, et Amandine gara sa voiture juste devant la porte d'entrée de la résidence. Stéphanie, reposant sur l'appui-tête de la Lexus, regardait sa voisine dégrafer sa ceinture de sécurité. Elle ne voulait pas particulièrement quitter sa place, espérant prolonger encore un peu ce moment si savoureux. Amandine, intimidée, ne savait que faire jusqu'au moment où Stéphanie lui prit la main. Le cœur battant, elle se pencha vers elle jusqu'à ce que leurs lèvres s'effleurent. Stéphanie eut la sensation de toucher une fleur exotique au parfum délicieux et enivrant. Puis leurs langues se mêlèrent avec grâce dans une extase sensuelle.

Quelques minutes plus tard, Amandine couchait Stéphanie dans son lit, après l'avoir dévêtue avec convoitise. Elle s'endormit instantanément, et Amandine rentra chez elle, heureuse.

CHAPITRE 18

Samedi 19 avril 2003 10h17 : Statu quo

La police possédait désormais un nouvel élément d'importance. L'homme qu'avait vu le vieux monsieur sortir du hangar désaffecté, outre le fait d'être sans l'ombre d'un doute l'assassin, arborait une chevelure blanche.

Trois hypothèses s'en dégageaient alors. Soit le meurtrier était d'un âge avancé, soit il était d'un âge moyen et avait des cheveux blanchis prématurément comme cela pouvait arriver chez certains jeunes adultes, soit enfin, il s'agissait d'un albinos. À la vue des meurtres et des résultats d'autopsie, la première présomption fut écartée. Il était en effet peu probable qu'une personne âgée à l'image du témoin puisse avoir assez d'énergie pour pratiquer ce genre d'acte immensément violent, et encore moins suspendre un corps par les quatre membres. Restait donc les deux dernières. La troisième hypothèse, celle qui supposait pouvoir s'agir d'un homme albinos, ne fut pas complètement rejetée, mais en tout cas minimisée. C'est la deuxième théorie que retint par intuition l'équipe chargée de l'enquête. Bien sûr, l'assassin pouvait porter une perruque, mais pourquoi l'aurait-il choisie blanche ? Quant à se déguiser, il aurait pu choisir une couleur artificielle. L'hypothèse du postiche fut par conséquent écartée.

Des investigations furent entreprises afin de retrouver l'identité du suspect. La police examina tous les fichiers en sa possession. La majorité des hommes correspondant à la description était déjà incarcérée. Deux autres étaient décédés. La poignée restante fut interrogée, à l'exception d'un se trouvant à l'étranger ; mais tous avaient des alibis ne laissant aucun doute quant à leur innocence.

La police fut une fois de plus désespérée. Elle avait des empreintes inconnues, de l'ADN non fiché, des traces de pas les plus communes que l'on puisse trouver, et des cheveux blancs qui n'appartenaient à personne. À moins d'avoir dix mille hommes qui ratissent la ville et ses alentours, autant chercher une compresse stérile dans une décharge publique. Quelques friches urbaines furent surveillées, mais toujours dans la mesure des moyens disponibles. L'assassin courait toujours, et il était certain que le nombre de victimes n'allait pas s'arrêter là.

Les victimes étaient désormais au nombre de neuf. Cinq d'entre-elles

étaient des call-girls. Elles travaillaient seules, sans proxénète. Il s'agissait là de leur unique point commun, excepté leurs physiques attirants, ce qui était souvent le cas dans ce type d'activités et cette catégorie « haut de gamme » de péripatéticiennes. Des proies faciles en quelque sorte, même si ces femmes connaissaient le risque potentiel de chaque rencontre. La plupart de leurs clients étaient des habitués, mais il y en avait invariablement de nouveaux. Et quelques fois, leurs envies étaient très particulières, tout autant que les réguliers d'ailleurs. Certains voulaient être langés et talqués comme des bébés, ou bien aimaient se travestir, d'autres recherchaient des rapports sadomasochistes. Ils aimaient se faire humilier et pour quelques-uns, frapper. D'autres encore aimaient qu'elles les piétinent de leurs talons aiguilles, jusqu'à en arriver parfois à la blessure. Ces femmes comblaient souvent les extravagances d'hommes riches que même leurs statuts sociaux ne permettaient pas de pratiquer facilement avec leurs épouses. La plupart de leurs clients étaient plus souvent pervers que malveillants ; ils avaient seulement des obsessions décalées, exception faite de celui qui avait pris leurs vies de manière si violente. Le meurtrier avait donc certainement de l'argent ou en tous cas, pouvait montrer des signes extérieurs de richesse, afin d'aborder ce genre de professionnelles. C'était maigre, mais toujours un élément supplémentaire. A priori, il y avait peu de chance de retrouver cet homme dans des milieux défavorisés.

Les autres victimes étaient d'horizons sociaux très différents. Il y eut une étudiante en droit de vingt-trois ans qui vivait encore chez ses parents. Pas de casier judiciaire, pas d'antécédents particuliers, une jeune fille sans histoire. D'après ses camarades, elle fréquentait des hommes plus âgés, quelques fois mariés. Même si sa vie sexuelle n'était pas des plus vertueuses, elle n'en était pas moins une fille sérieuse, en tous cas concernant ses études. Ses camarades la décrivaient comme une fille sympathique, toujours bien habillée et apprêtée. Son allure s'apparentait plus à celle d'une femme que d'une jeune fille, et elle semblait peu encline à avoir des amis de son âge. Régulièrement des hommes venaient la chercher en voiture à la fin des cours. Sa mort avait secoué la faculté tout entière. Mais elle avait surtout été un drame effroyable pour les parents qui perdaient une de leurs filles dans des circonstances tout aussi incompréhensibles que douloureuses.

Une autre des victimes était visiteuse médicale. Toujours sur les routes, et par conséquent régulièrement dans les hôtels, elle faisait fréquemment des rencontres d'un soir. C'était une belle femme de trente-deux ans, célibataire. Elle profitait de son activité professionnelle pour prendre du bon temps.

Il y eut ensuite un cadre d'une société d'import-export. La cinquantaine, elle n'en restait pas moins elle aussi une femme splendide et raffinée. En instance de divorce, elle avait décidé de profiter de son physique séduisant pour s'amuser. Prise par le démon de midi comme le disaient ses collègues, elle multipliait les rencontres. Et le drame s'était malheureusement produit.

Enfin, il y eut une jeune Allemande de vingt-six ans, Julchen Heinschad,

qui avait connu la même fin tragique. Encore une fois, il s'agissait d'une jeune femme très séduisante. Elle n'hésitait pas à montrer son corps, notamment pour des photographies, ou lors de défilés de mode qu'elle pratiquait occasionnellement pour se faire un peu d'argent. Elle devait séjourner chez une correspondante française rencontrée sur un réseau social internet. Mais les deux jeunes filles ne se virent jamais autrement que par webcam.

La police avait beau croiser tous les meurtres, rien ne permettait de trouver un quelconque point commun entre toutes ces femmes. Elles étaient toutes élégantes, sexy, et avaient en commun outre un physique attrayant, une sexualité libérée, pour ne pas dire débridée pour certaines. Leurs âges étaient tous différents, tout autant que leurs milieux familiaux et professionnels. Rien ne permettait de recouper un quelconque élément pouvant mettre les policiers sur une piste, et ils ne comprenaient toujours pas les motivations du meurtrier. La seule raison évidente pour laquelle il les avait choisies était la facilité. Elles ne semblaient pas farouches, et les hommes tout autant que les rencontres licencieuses ne leur faisaient pas peur. Leur grande « sociabilité » avait dû nettement favoriser le travail d'approche de l'assassin.

Mais un tueur en série ne frappait jamais sans une motivation profonde. Les rituels immuables des meurtres avaient obligatoirement une raison tout droit sortie d'obsessions profondes, et elles leur échappaient totalement. Il était très appliqué, malin, et sans conteste intelligent. En séduisant ou payant ces femmes, elles le suivaient de leur plein gré, sans qu'il n'ait besoin de les forcer. Ensuite, une fois dans un lieu propice, il les endormait avec du chloroforme afin d'en disposer à sa guise, et de les emporter sereinement dans un endroit isolé, où elles subissaient les sévices et tortures que l'on ne connaissait que trop bien.

Absolument personne n'avait été témoin d'un transport de corps. Il était ainsi extrêmement curieux qu'il laisse derrière lui des traces évidentes de son passage. Pourquoi un tueur si méthodique, si rigoureux, laissait-il des empreintes et des indices qui permettraient formellement de l'identifier s'il se faisait appréhender ? Était-il trop sûr de lui ? Les actes atroces qu'il commettait, influaient-ils sur son mental au point de ne plus en être maître ? Ces pistes menaient tout autant à des impasses. Il connaissait sans nul doute la méthode infaillible pour ne rien laisser derrière son passage. Ou bien, se croyant dans l'impunité la plus totale, jouait-il un jeu étrange afin de semer le trouble ? Il était vrai aussi que les trois premiers crimes n'avaient pas fait l'objet non plus de lettres anonymes aux contenus poétiques. Il s'agissait peut-être de coups d'essai, avant d'entamer réellement son œuvre, son exposition comme il l'avait écrit. Depuis cette fois-ci, il avait laissé de petits objets sur chacune des victimes. Hormis le verre indiquant le côté festif, le vernissage en quelque sorte, la police avait retrouvé de petits fétiches dont les liens ne sautaient de toute évidence pas aux yeux. Une jarretelle, une corde nouée, une cravache et un bas. Le plus troublant était un petit recueil de Sigmund Freud. Celui-ci traitait comme beaucoup d'ouvrages de l'auteur, du lien entre la

sexualité de l'adulte et les différents vécus du patient dans leur petite enfance, et ce, à travers un certain nombre de témoignages qu'il transcrivait lors de séances avec ses patients. Était-il psychiatre ou psychanalyste ? Il n'aurait alors pas laissé un indice aussi trivial. Il s'amusait et voulait volontairement semer le doute parmi les enquêteurs, tout comme il s'amusait avec ses propres victimes.

Rarement une enquête avait été aussi pénible et stressante. La pression était énorme, et venait de toutes parts.

Mais le coupable présumé venait de faire une erreur. Il avait été surpris par un témoin. Et sa toison blanche l'avait trahi.

CHAPITRE 17

Samedi 28 octobre 2006 10h47 : Max Perfale

La lumière du jour, aidée du ronronnement de la ville, finit de sortir Stéphanie de son sommeil. La barre qui traversait de part en part son front n'était autre que les résidus d'une soirée trop alcoolisée. Elle resta un instant allongée, le temps aux souvenirs de remplir leurs espaces attitrés dans les cases de sa mémoire, et que le puzzle se reconstitue.

Une fois que tout fut clair et remis dans l'ordre, elle se leva et descendit prendre un comprimé. Le mal de tête devait disparaître, car cette journée était d'une importance capitale.

Elle découvrit sur la table du salon une lettre manuscrite signée de la main d'Amandine. Elle la lut aussitôt.

« Mon adorable Stéphanie.

C'est avec une joie immense que je t'ai raccompagnée cette nuit. Les doubles des clés de ton appartement sont dans ta boîte aux lettres. N'oublie pas de les récupérer.

Je souhaitais te dire aussi que tu me plais infiniment, et depuis notre rencontre à la galerie, je ne pense plus qu'à toi. J'ose espérer que le baiser de cette nuit est peut-être le début d'une grande histoire, et non une erreur commise sous l'emprise de l'alcool et de tes mésaventures récentes. Dans le doute, j'ai préféré te laisser dormir seule cette nuit. J'espère vraiment que nous nous reverrons. Je te laisse mon numéro de téléphone pour que tu aies le choix de me rappeler si tu le désires.

Je t'embrasse très fort.

Amandine »

Stéphanie fut émue par ces mots. Ses yeux brillants en étaient le témoignage. Elle récupéra son téléphone portable dans son sac à main et saisit un SMS dont le destinataire était le numéro qu'Amandine avait laissé sur la lettre.

« Ai adoré ce baiser. Aurais aimé te retrouver dans mon lit ce matin. Te rappelle dès que possible. ♥ Steph ».

Puis elle appuya sur la touche envoi.

Ensuite elle avala une paire de gélules pour combattre sa migraine, et se

prépara une tasse de café noir. Elle profita du temps dont elle disposait pour récupérer ses clés, se reposer encore un peu et réfléchir à son entrevue avec Perfale.

Il ne parlait plus disait-on. Mais il n'avait aucune atteinte physiologique aux cordes vocales. Qui sait, peut-être allait-il retrouver la parole ?

Pourquoi la retrouverait-il brusquement avec moi, pensa-t-elle ?

Et comme si une autre personne s'était insinuée dans son cerveau, la réponse fusa.

Parce qu'il t'a choisie ! Il te doit une explication !

Elle était très nerveuse et ne tenait plus en place, réprimant avec difficulté une certaine appréhension. Elle regardait sa montre avec une régularité métronomique. Le temps semblait s'écouler au ralenti.

Elle partit très tôt et roula longtemps dans la campagne rase, aux prolongements de la ville tentaculaire. Le temps était à l'image de son esprit, maussade et brumeux. Partout autour d'elle s'étendaient à perte de vue des champs, dont les cultures intensives de l'été avaient laissé place à un sol terne et exsangue, se préparant au repos bien mérité de l'hiver. Quelques rares bosquets d'arbres venaient rompre les imperturbables et rectilignes lignes d'horizon.

Elle arriva une demi-heure en avance sur l'horaire prévu. Le parking de la prison était déjà rempli à moitié. Il s'agissait effectivement du jour des visites. Dix minutes plus tard, le lieutenant de police qui avait apparemment eu le même réflexe arriva à son tour. Adossée à sa voiture, elle fumait une cigarette, lorsqu'elle l'aperçut claquer la portière. Il se dirigea vers elle. Il lui paraissait sympathique, mais elle se refusa à toute extrapolation à son sujet.

— Bonjour mademoiselle Jullian.

— Bonjour lieutenant.

— Nous sommes en avance tous les deux, c'est parfait. J'espère que notre contact ne nous fera pas faux bon.

Ces mots firent échos dans la tête de Stéphanie. Elle espéra que tout se passe comme prévu. Si près du but, la déception serait immense.

— Voulez-vous que l'on marche un peu ? lui proposa-t-il.

— Volontiers.

— Allez-vous mieux ?

— Je fais aller. Ma vie n'est pas réjouissante depuis quelque temps.

Elle eut une pensée pour Amandine, car son contact l'avait emplie de bonheur. Mais elle s'abstint de tout commentaire sur ce point.

— Vous qui l'avez connu, que pensez-vous de Max Perfale ? poursuivit Stéphanie en changeant volontairement de sujet.

— Connu n'est pas vraiment le mot, répondit-il. Il n'a jamais rien échangé avec personne depuis son arrestation. Ce n'est donc pas facile d'avoir un avis objectif.

— Je vois.

— Je suppose que vous le savez.

— Oui, je le sais. Vous devez certainement vous interroger sur ce que va bien pouvoir m'apporter cet entretien et si celui-ci ne va pas se solder par un monologue ?

Polachowski acquiesça.

— Je vous avoue ne pas le savoir vraiment moi-même.

— Ce livre dont vous m'avez parlé n'est qu'un prétexte, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Vous m'en voulez ?

— Pas du tout. Vous avez vos raisons. Si je vous ai organisé ce rendez-vous, ce n'est pas pour obtenir quelque chose en échange. Je déteste Minestri, et je ne suis pas le seul. Je ne supporte pas non plus l'injustice, tout comme salir le métier que j'exerce, même si quelques fois les méthodes employées ne sont pas toujours dans les règles ; mais ça fait partie du jeu. Par contre celles de Minestri, je ne peux ni les accepter, ni les cautionner. Les citoyens de ce pays comptent sur nous pour les protéger et les aider, pas l'inverse.

— Merci en tout cas.

Ils marchèrent quelques minutes en silence.

— Pour revenir à votre question, certaines choses m'ont laissé sceptique dans cette affaire, reprit-il.

Cette remarque capta l'attention de Stéphanie.

— Ah oui, lesquelles ?

Il se ravisa tout à coup.

— Je crois qu'il faudra que je vous les expose une autre fois, dit-il en regardant sa montre. Il ne faut pas rater le rendez-vous.

Ils se dirigèrent d'un pas rapide vers l'entrée du centre de détention, dont le dôme en configuration de tourelle lui fit penser à la partie supérieure d'un blockhaus dans lequel, lors de la dernière guerre mondiale, on plaçait des mitrailleuses pour défendre les alentours. L'anxiété de Stéphanie se lisait sur son visage. Elle ne connaissait pas l'univers carcéral et se sentit particulièrement mal à l'aise lorsque la porte principale s'ouvrit pour les laisser entrer. Un homme en uniforme, une matraque d'un côté, un pistolet – un vrai – de l'autre, regarda brièvement Stéphanie de la tête aux pieds. C'était un regard professionnel aiguisé, permettant de vérifier instantanément s'il n'y avait rien d'anormal sans pratiquer une fouille approfondie. Le policier serra ensuite la main du lieutenant suivi d'un court « ça va ? » réciproque. Ces deux-là devaient se voir régulièrement.

Dans le sas d'entrée, d'autres policiers en uniforme saluèrent Polachowski. Une femme récupéra le sac à main de Stéphanie afin de la mettre en consigne jusqu'à son départ, et échangea sa carte d'identité contre un badge visiteur. Elle était bien plus impressionnée qu'elle ne l'aurait imaginé. Elle pénétrait dans un autre monde. C'était bien différent d'un commissariat de police, déjà à l'antithèse d'un lieu de villégiature. Sous l'apparente décontraction du personnel, une certaine tension était palpable. Chacun exécutait une tâche bien définie, de manière très rigoureuse. Rien ne semblait laissé au hasard. Elle

comprit que cette atmosphère venait aussi du silence qui y régnait. À part le bruit de gros trousseaux de clés et de pas, personne ne parlait. Les quelques rares mots échangés se faisaient à voix basse. La concentration était de mise et chaque geste étudié. La frontière avec l'extérieur était nettement marquée. On entraînait dans le monde des gens jugés dangereux pour la société, et il était difficile de ne pas le percevoir.

Ils passèrent un sas à détecteur de métaux après avoir déposé sur une table tous les objets métalliques pouvant être contenus dans leurs poches. Par chance, Stéphanie n'avait pas de bijou excepté sa montre. Mais les capteurs étaient à tel point sensibles qu'un signal auditif retentit à la détection des rivets de son jean. Le lieutenant accoutumé au système avait déjà retiré sa ceinture. Ils passèrent malgré tout sans difficulté cette étape, la présence du policier facilitant nettement les choses. Un gardien leur ouvrit une grille, dont le déclenchement bruyant des multiples verrous, se faisait par une clé depuis la consigne d'entrée, simultanément à une seconde, à droite de la lourde porte à barreaux.

Ils parcoururent ensuite une allée extérieure bordée d'un mur en béton lisse à leur droite et au-dessus de leurs têtes, tandis que la partie gauche, garnie d'un double et épais grillage, donnait sur une cour. Tout ce qui les entourait était gris. La couleur du béton brut prédominait, tout comme celle des grillages galvanisés. Stéphanie découvrait ce nouvel univers inquiétant. Tout semblait neuf et rutilant de propreté. Elle fut surprise de constater que la cour, première partie à l'air libre rencontrée jusqu'à présent, comportait une multitude de câbles tendus géométriquement entre des piliers proches des murs de l'enceinte, formant de gros carreaux dans le ciel. Toute intrusion par les airs était ainsi prohibée. Malgré cette débauche de protection, Stéphanie se sentait rassurée par la présence du lieutenant Polachowski à ses côtés.

Ils prolongèrent en direction d'un second bâtiment plus grand, tout aussi neuf et tout aussi gris. Ils pénétrèrent par une double porte métallique, là aussi à déclenchement automatique, mais cette fois par un badge que le gardien glissa dans un interstice. Ils arrivèrent dans un immense hall dont le plafond se situait à une bonne douzaine de mètres de hauteur. Il était bordé de fenêtres tout en longueur et de faible hauteur. Toujours au milieu du béton, des couleurs apparaissaient enfin. Ce lieu était nettement plus animé, et des va-et-vient incessants se faisaient par les diverses portes disposées de part et d'autre. L'extrémité de l'immense hall était bordée d'une coursive de laquelle descendait un escalier droit. Sur un panneau était inscrit « Infirmierie », puis au-dessous, « Administration ». De toute évidence, cet endroit ne détenait pas de prisonniers. Ils devaient être plus loin. Stéphanie s'étonna de l'immensité de ce pénitencier dont elle n'avait encore aperçu qu'une infime partie.

Le gardien les laissa dans les mains d'un collègue qui les emmena au bout du bâtiment. Celui-ci frappa à la porte d'un petit bureau situé sous la passerelle, et les fit pénétrer à l'intérieur. Un homme assis à une table leur tournait le dos. Il pivota lorsque le gardien ferma la porte en sortant.

Stéphanie eut un sursaut. L'homme au regard mince et menaçant l'observa lentement des pieds à la tête, sans lui adresser la parole. Elle se sentit extrêmement gênée, car une impression malsaine s'en dégageait. Ses sens, encore sous l'emprise du viol subi une semaine plus tôt, sonnaient l'alerte. Un autre genre de Minestri en quelque sorte. Décidément ces personnes lui collaient aux basques ces derniers temps. Il s'adressa alors au lieutenant, sans bonjour ni préliminaire de courtoisie.

— C'est la fille en question ?

Son regard revint sur Stéphanie.

— C'est elle, répondit Polachowski.

— Hum, hum, je comprends mieux pourquoi tu voulais le gros Bert.

Stéphanie ne comprit pas de qui, ni de quoi ils parlaient. Que manigançaient-ils ?

— Tu as eu le colis ? dit Polachowski qui voulait être certain que sa part du marché avait été honorée.

— Ouais, ouais, pas de problème, répondit-il lascivement sans quitter Stéphanie des yeux, tout en mâchouillant salement son chewing-gum.

Elle sentait bien que les deux hommes ne s'appréciaient pas. Il y avait certainement des arrangements entre eux qui lui échappaient.

— Bon aller on y va, dit Hartaud en se dressant péniblement de son siège. Toi tu m'attends ici. Je conduis la fille, annonça-t-il comme s'il parlait d'un objet.

Elle quitta Polachowski à contrecœur, se sentant à nouveau en danger. Elle ne voulait pas que cela recommence, mais il était une fois de plus trop tard pour reculer. Elle eut un regard implorant vers le policier. Celui-ci lui répondit d'un clin d'œil rassurant.

Stéphanie suivit le maton pernicieux dans une autre coursive extérieure, cette fois-ci entièrement grillagée par un entrelacs épais de gros fils métalliques. Telles d'immenses cages, ils laissèrent de part et d'autre du corridor extérieur deux nouvelles cours, clôturées de manière identique. Au-dessus de ces espaces à l'air libre, le même squelette de câbles était tissé. Ils pénétrèrent dans un autre bâtiment, et prirent ensuite un dédale de couloirs où les portes et les grilles se succédaient. Le genre de lieux dans lesquels on perdait totalement le sens de l'orientation. Elle était désormais seule avec cet horrible bonhomme et se sentait une nouvelle fois désemparée. Après chaque passage de porte, elle sentait le regard perçant de Hans Hartaud se poser sur ses fesses, telle une lame aiguisée, tandis qu'un sourire en coin s'affichait sur sa bouche. Son silence était sinistre et pesant. Elle n'avait pas besoin de ça ! Son angoisse était déjà à son paroxysme, et elle craignait que ses jambes ne se dérobent sous elle d'une seconde à l'autre, quand il ouvrit une nouvelle porte qu'il ne franchit pas.

— Je vous laisse dans les mains de mon collègue, comme me l'a demandé l'autre ruskof. Si jamais une partie de jambe en l'air vous intéresse, je suis votre homme. Vous ne le regretterez pas ; je suis très vicieux, dit-il en se

passant la langue sur les lèvres et en détachant bien le dernier mot. Et il partit d'un fou rire.

Apparemment tous les cas sociaux ne sont pas dans des cellules ici, pensa-t-elle.

Il referma la porte bruyamment.

Elle sursauta à la voix venant dans son dos, et se retourna aussitôt. Un homme grand et particulièrement bedonnant lui faisait face. Il avait le teint mat et des cheveux noirs luisants. Il lui fit étrangement penser au sergent Garcia dans la série télévisée du célèbre Zorro. L'alliance qu'il portait à l'annulaire gauche la rassura quelque peu.

— Bonjour mademoiselle, dit-il avec une très grande douceur. N'ayez aucune crainte. Vous êtes en sécurité ici. Je m'appelle Norbert et je vais m'occuper de vous pour votre entrevue avec Max.

Appelle-t-il tous les prisonniers par leurs prénoms ou celui-ci est-il une exception, se demanda-t-elle ?

— Bonjour. Merci.

— Veuillez me suivre, je vous prie.

Tout en se dirigeant vers une porte de plus, il continua à lui parler.

— Vous n'êtes pas très à votre aise ici, ça se voit.

Stéphanie confirma d'un hochement de tête.

— C'est normal vous savez, reprit-il. Le milieu carcéral est un univers à part. On s'y habitue avec le temps, mais au début, ça fait bizarre. Et puis on est dans un quartier un peu particulier. Les gars qui sont enfermés ici sont de sacrés lascars !

Il ouvrit la porte, laissa passer Stéphanie et referma derrière lui.

— Je ne dis pas ça pour vous effrayer, poursuivit-il. Vous verrez, tout va bien se passer. Max n'est pas très bavard, mais c'est un chic type.

Un chic type ! pensa-t-elle. Il a massacré, découpé, mutilé, violé, laminé, une quinzaine de femmes, et c'est un chic type ! Ils sont tous comme ça ici ?

Comme s'il percevait sa pensée, Norbert reprit toujours avec la même douceur.

— Asseyez-vous confortablement ici.

Elle s'exécuta. Il s'accroupit avec une étonnante souplesse pour sa corpulence, afin de se mettre à son niveau.

— Vous voyez, c'est par cette porte que vous allez entrer pour votre entrevue. Détendez-vous. Vous ne risquez absolument rien. Vous serez séparée de Max par une vitre extrêmement résistante à l'épreuve des balles, même s'il n'y a pas d'armes ici. Les sons de la voix passent par un interphone. Vous n'avez donc aucun contact possible avec votre interlocuteur. Il n'est pas possible de lui passer quoi que ce soit et inversement. Cette pièce n'est pas sur écoute, ni même surveillée par vidéo. Vous parlez de ce que vous voulez, personne n'en saura rien. Il y a un gros bouton rouge sur votre droite contre le mur. S'il y a quoi que ce soit, vous le pressez et je serais là immédiatement avec des collègues. Lorsque vous aurez fini, il y a un bouton

vert à gauche de la porte. Vous appuyez et je vous ouvre. C'est bon ?

— Oui, je crois que oui.

— Je peux vous offrir un café ou un thé ?

— Non merci, ça ira. Vous êtes gentil.

Il lui répondit d'un large sourire paternaliste. Elle se sentait un tout petit peu mieux.

— Je vais vous faire entrer, et ensuite j'irais chercher Max. OK ?

— OK.

— On y va ?

Stéphanie acquiesça. Il ouvrit la lourde porte et fit entrer Stéphanie.

— À tout à l'heure.

Elle répondit d'un sourire crispé.

— On y est, dit-elle tout haut une fois la porte refermée derrière elle.

Elle examina la pièce exiguë. Tout était d'un blanc immaculé. La chaise métallique sur laquelle elle s'assit était vissée au sol et ne pouvait bouger, tout comme celle, pour l'instant vide, située juste en face d'elle. Comme le lui avait dit le gardien, une vitre épaisse d'environ cinq centimètres partait du plafond et arrivait jusqu'au sol. Elle semblait encrée dans toutes les surfaces qu'elle jouxtait. Elle repéra les boutons indiqués plus tôt. Elle avait plus l'impression d'être dans un hôpital psychiatrique que dans une prison. Mais comme l'avait si bien dit Norbert, c'était un quartier un peu spécial ici. Celui des plus dangereux criminels du pays. Les minutes passant, elle ressentait son cœur battre de plus en plus fort dans sa poitrine, et elle pouvait entendre le flux du sang oxygéner son cerveau. Elle se demanda si toute sa tuyauterie interne allait tenir le choc. Elle pensa à Amandine. Elle aurait aimé à cet instant se blottir dans ses bras.

La porte de la cellule coulissa. Max était assis sur sa couchette, impatient. Le gros Bert entra.

— Salut Max, c'est l'heure. Je ne sais pas ce qu'elle te veut, mais c'est un beau brin de fille.

Max sourit à Norbert.

Il s'agenouilla et lui passa les sangles métalliques autour des chevilles qu'il verrouilla à l'aide du nouveau système de bride électronique dont la prison s'était équipée. Chaque verrouillage de sangle était accompagné d'un bip, et une diode rouge s'allumait. Il était nécessaire d'avoir une carte ad hoc pour les ôter, et chaque sangle n'était déverrouillable que par une carte unique, portée chacune par un gardien différent. Non seulement ce système était plus sûr que les anciens à clés, mais il était en outre pourvu d'un GPS ultra précis permettant de localiser celui qui le portait au centimètre près. Le gros Bert sangla ensuite ses poignets et il sortit en silence, escorté de trois autres gardiens.

Stéphanie bouillait d'impatience. Tout à coup, à travers l'interphone adjacent à la vitre, un bruit de serrure perça le silence. Enfin le moment tant attendu arrivait. Elle fut subitement prise d'un doute, à la limite de la panique. Elle ne savait pas si elle devait rester. Il était de toute manière trop tard. Max Perfale, le monstre sanguinaire, pénétrait de son côté de la pièce, pieds et poings liés dans une combinaison grise. Elle put entrevoir son geôlier si précautionneux à son égard lui faire un clin d'œil. Puis la porte se referma. Max s'avança lentement. Il était exactement le même que dans ses rêves. C'était frappant de réalité. Il la regarda et s'installa sur sa chaise. Stéphanie était pétrifiée. Voilà qu'il était enfin là, face à elle, et elle restait aphone. Et si tout cela n'était qu'une terrible illusion, une pure affabulation. Elle allait peut-être lui parler de quelque chose de totalement incompréhensible pour lui. Elle prononcerait quelques phrases, cherchant ses mots devant un homme impassible, et tout se terminerait ainsi. Le silence fut long. Le prisonnier l'observait toujours.

— Bonjour, réussit-elle à extirper de sa bouche sèche, après s'être raclée la gorge.

Il lui fit un sourire.

— Je m'appelle Stéphanie Jullian. Je suis... vous êtes... dans mes cauchemars.

Son sourire s'accentua.

— Vous n'imaginez pas comme je suis heureux de vous rencontrer Stéphanie.

Elle faillit tomber de son siège. Fort heureusement, il était scellé au sol. Elle regarda l'interphone afin de vérifier s'il n'y avait pas de problème.

— Vous... vous ... parlez ?

— Oui, je parle.

Il souriait toujours. Stéphanie se détendit. Son cœur se calma, son angoisse et son appréhension disparurent comme par enchantement. Était-elle sous l'emprise de ce manipulateur, de cet usurpateur des pensées ? Son cerveau allait-il exploser avant qu'elle n'ait pu appuyer sur le bouton rouge, comme dans un mauvais film d'horreur ? Elle attendit que quelque chose se produise, mais rien d'autre à part cette sérénité soudaine et imprévue. Elle avait espéré dans ses pensées les plus intimes qu'il lui parlerait. *Il t'a choisie*. Mais elle l'avait tellement enfoui au plus profond d'elle-même, elle s'était à tel point persuadée de l'inverse, qu'elle en était stupéfaite.

— Je croyais que vous ne parliez plus ?

— Il ne faut pas écouter tout ce que l'on raconte.

Sa voix était profonde et grave, calme et apaisante. Son physique séduisant dégageait quelque chose d'agréable et rien de menaçant. Un tueur en série n'était apparemment qu'un homme comme les autres, sauf lorsqu'il déchaînait sa fureur.

Stéphanie ne savait pas par quel bout commencer.

— J'ai trouvé des photos de vous. Enfin, je veux dire faites par vous.

— Je sais.

— Ah bon ?

Une fois de plus, elle resta sans voix. Il l'observait intensément. Elle fit une pause avant de reprendre.

— Pourquoi m'avez-vous choisie ?

— Je ne vous ai pas choisie. Vous étiez là, c'est tout.

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre.

— Je devais communiquer avec quelqu'un à l'extérieur d'ici, quelqu'un dont l'âme était pure. C'est tombé sur vous.

— J'ai une âme pure ?

Il répondit oui de la tête.

— Et qu'attendez-vous de moi ? Pourquoi me harcelez-vous dans mon sommeil ?

— Croyez-moi, j'en suis désolé. Il fallait que je brusque les choses pour vous faire venir ici.

— Je trouve que le mot est faible. Au cas où vous ne le sauriez pas, je me suis fait violer pour être ici. Cela va bien au-delà d'une brusquerie !

Il prit un air grave.

— Vous m'en voyez affligé. Je ne pensais pas que cela prendrait une telle tournure. Qui vous a fait ça ?

— Quelle importance ? Vous avez ce que vous vouliez. Je suis là.

— Merci.

Voilà qu'il la remerciait maintenant. Elle n'en revenait pas. Mais elle ne pouvait même pas s'irriter contre lui, elle n'y arrivait pas. Elle était subjuguée, conquise. Il était prêt à l'entendre comme elle était prête elle-même à l'écouter. Personne n'avait le dessus. Ce n'était pas un combat ; c'était un partage.

— Que voulez-vous de moi ? reprit-elle.

— J'ai beaucoup de choses à vous dire. J'ai besoin de vous.

— Besoin de moi ?

— Avant d'en arriver à l'essentiel, est-ce que vous connaissez la galerie de la Licorne, celle où j'ai exposé mes photographies ?

— Non seulement je la connais, mais j'en suis la propriétaire avec mon associé. C'est comme ça que j'ai trouvé vos photos, en rangeant le débarras.

— Hervé Durbeque n'est plus là ?

— Non, il a vendu. Cette histoire, votre histoire, l'a complètement anéanti. Je l'ai rencontré récemment, et il est encore très affecté par les événements qui se sont déroulés il y a un peu plus de trois ans, en particulier la mort de... Diane.

Max Perfale prit une attitude si sombre, si austère, que Stéphanie s'en voulut d'avoir prononcé ce nom. Elle était pourtant morte entre ses propres mains !

— Pourquoi avez-vous assassiné toutes ces femmes ? demanda-t-elle.

Il y eut un long silence. Le temps semblait suspendu.

— Je n'ai tué personne, absolument personne, et certainement pas Diane.

Des larmes coulaient sur ses joues.

Ils parlèrent encore longtemps.

Maintenant Stéphanie savait.

En quittant la prison Saint-Juste, Stéphanie était à la fois heureuse et bouleversée. Elle ne put sortir un seul mot pendant de longues minutes, les yeux embrumés, au bord des larmes. Elle réussit à articuler un « merci » au lieutenant Polachowski avant de le quitter. Il était ébranlé lui-même de la voir dans cet état et se posait bien évidemment beaucoup de questions qui, pour l'instant, restaient toujours sans réponse. Seule Stéphanie connaissait désormais le secret de la Lame Sanguinaire.

Lorsqu'elle eut recouvré ses esprits, installée au volant de sa voiture, elle connecta son oreillette à son téléphone portable et commença à composer le numéro d'Amandine. Puis elle se ravisa. Elle démarra et réfléchit. Elle savait que son contact lui apporterait équilibre et plénitude ; et elle mourrait d'envie de la rejoindre. Mais n'était-ce pas prématuré d'aller la retrouver ? De toute évidence, elle était encore très fragile, et le viol omniprésent dans son esprit. Pourquoi se refuserait-elle cette liaison ? Était-il immoral de désirer quelqu'un, alors qu'elle avait subi une agression tout récemment ? À la question, « cette fille me plait-elle ? », la réponse fut oui. À la question, « est-ce qu'elle éprouvait du plaisir à sa compagnie ? », la réponse fut aussi oui. À la question, « est-ce qu'elle avait aimé son contact physique ? », la réponse était encore oui. À la question, « avait-elle envie de faire l'amour avec elle ? », la réponse était toujours oui. Envisageait-elle une relation durable avec elle, la réponse était oui, oui, oui ! Tout en conduisant, Stéphanie recomposa le numéro d'Amandine.

— Salut, c'est Stéphanie.

— Stéphanie !

Il y eut un silence. Elle entendait renifler à travers l'écouteur. Décidément, c'était la journée des émotions.

— Je suis si heureuse que tu appelles.

— Amandine, est-ce que je peux dormir chez toi cette nuit ?

— Tu as vraiment besoin d'une réponse à ta question ?

— Je suis là dans une heure et demie.

— Sois prudente sur la route. Je t'attends.

Ensuite elle appela son ami Pierre. Elle eut son répondeur.

— Salut mon Pierrot. Tout s'est bien passé cet après-midi. Cette histoire devient complètement folle. Je te raconterai. Si tu me rappelles et que je ne réponds pas, ne t'inquiète surtout pas. C'est que je suis dans une belle et grande villa, mais pas pour me faire soigner les dents. Je t'embrasse.

Une centaine de minutes plus tard, Stéphanie sonnait au portail en aluminium brun. Celui-ci s'ouvrit à distance et elle se gara derrière la Lexus d'Amandine. Puis elle entra dans la superbe villa où Amandine l'attendait.

Elles s'embrassèrent éperdument et allèrent à tâtons jusque dans le salon, bouche contre bouche, l'une contre l'autre, où un feu brûlait délicieusement dans la cheminée de verre. Elles ôtèrent délicatement et lentement leurs dessus, puis leurs dessous. Elles se caressèrent longtemps, s'embrassèrent avec allégresse et s'enlacèrent paisiblement sur l'épais tapis, devant les braises rougeoyantes illuminant leurs peaux d'une lueur cuivrée.

— Tu vois, ce soir, je crois que je sais où j'en suis de ma vie, dit Stéphanie en déposant un baiser délicat sur un des seins d'Amandine.

— Tu parles de ce qui s'est passé cette après-midi, ou bien... de moi ?

— Ce qui s'est passé cet après-midi est un grand pas en avant, mais là, je parlais de toi.

Amandine sourit.

— Et moi donc. Je n'arrive pas à croire que tu sois ici, avec moi.

Elles s'enlacèrent encore un peu plus.

— Tu sais, reprit Stéphanie, ce que j'ai vécu il y a une semaine a été très difficile à surmonter. Je ne pensais pas m'en sortir si rapidement, et surtout me retrouver là. Et maintenant, à cet instant, je ne pourrais imaginer être ailleurs. La nuit dernière déjà, ta présence m'a fait un bien extraordinaire, me donnant une force que je ne soupçonnais pas. Penser à toi m'a donné une énergie prodigieuse pour cette journée. J'ai pu l'affronter grâce à toi.

Amandine ne trouvait pas les mots pour répondre à une telle déclaration. Elle l'embrassa tendrement.

— Est-ce que tu veux me raconter ce qui s'est passé cette après-midi ?

— Il est nécessaire que je revoie le lieutenant de police avant d'en être certaine, mais je suis persuadée que Max Perfale n'est pas coupable, aussi fou que cela puisse paraître. Soit il est exceptionnellement manipulateur, soit c'est une énorme erreur judiciaire.

— Que t'a-t-il dit ?

Elle continua ses explications, lui fit part de ses doutes et de ses certitudes, et elles s'endormirent dans les bras l'une de l'autre.

CHAPITRE 16

Mercredi 23 avril 2003 9h58 : Soupçons

Max sursauta lorsque la sonnerie de la porte d'entrée de l'immeuble retentit. Il prenait alors son petit déjeuner, perdu dans ses pensées. Il n'attendait personne, à moins qu'il ne s'agisse d'une livraison de colis. Il n'avait pourtant rien commandé récemment. Le facteur quant à lui, passait en général beaucoup plus tard. Il se leva lourdement et répondit à l'interphone.

— Oui ?

— Max Perfale ?

— Oui, c'est moi.

— Police. Nous aurions quelques questions à vous poser. Pourriez-vous nous ouvrir s'il vous plaît ?

Max se décomposa. Que lui voulaient-ils ? Était-ce en rapport avec les meurtres ? Comment avaient-ils pu remonter jusqu'à lui ? Il était désespéré, paniqué. Que fallait-il faire ? Leur ouvrir ? Et s'il ne le faisait pas, que se passerait-il ? Ils souhaitaient certainement faire une perquisition et ils entreraient de force. Il ne pourrait de toute manière pas s'échapper. Il était pris au piège.

— Monsieur Perfale ?

Peut-être n'était-ce qu'une visite de routine sans rapport avec les meurtres. Il n'avait pas vraiment le choix de toute manière.

— Je vous ouvre. Troisième étage.

Max n'eut pas le temps de réagir que l'on frappait déjà à la porte. Ils avaient dû monter les marches quatre à quatre. Il ouvrit. Deux hommes en civil se présentèrent.

— Bonjour monsieur. Je suis le capitaine O'Neil et voici l'inspecteur Tilh.

Ils présentèrent respectivement leurs cartes professionnelles.

— Nous sommes de la police criminelle et nous enquêtons sur un meurtre. Pourrions-nous vous poser quelques questions, ce ne sera pas long.

— Pouvons-nous entrer ? reprit l'autre.

À contrecœur, Max dégagea la porte pour les laisser entrer. Ils venaient de parler d'un meurtre. Merde, pensa-t-il. J'ai dû faire une connerie ou j'ai dû laisser des traces. Putain, je n'ai pas été assez prudent. Merde, merde, merde. Garde ton sang-froid. Si ça se trouve, ils n'ont que dalle. Ils vont y aller à l'esbroufe. Dis le minimum. Et puis ils parlent d'un meurtre, pas de plusieurs, il n'y a peut-être aucun rapport.

Une fois à l'intérieur, les deux hommes se mirent à fureter en tous sens, tels des chiens flairant l'air afin d'y déceler un indice, une faille quelconque. Max les fit entrer dans la cuisine où il se trouvait lui-même peu de temps auparavant. Il leur proposa un café ou un jus d'orange, mais ils refusèrent. Max attendait qu'ils veuillent bien prendre la parole, qu'ils en viennent au fait de leur visite, mais ils n'avaient pas l'air pressé. Ils échangèrent un regard complice, puis le plus grand, celui qui avait pris la parole en premier lorsqu'ils s'étaient présentés, s'adressa à Max.

— Nous sommes désolés de vous importuner de si bon matin, mais nous aurions quelques questions à vous poser.

— Oui, bien sûr, c'est à quel sujet ?

— Au sujet d'un homicide.

— Je vous écoute, en quoi puis-je vous être utile ?

— Où étiez-vous la nuit du sept au huit avril monsieur Perfale ?

Merde !

— J'étais ici, je n'ai pas bougé, mentit Max

Le policier hoqueta du chef.

— Vous pouvez le prouver ?

— Non, je suis désolé, j'étais seul, et je suis resté là. Pourquoi ?

— Questions de routine. Il y a eu un crime dans le quartier et nous faisons notre enquête de voisinage. Vous n'êtes pas au courant ?

Le capitaine mentait volontairement.

— Non, pas du tout. Je ne l'ai pas su.

— Pourrions-nous faire un tour dans votre appartement ?

— Oui, si vous voulez.

— Merci. Je vous laisse nous guider ?

Il fit un geste de la main pour l'inviter à commencer.

Ils entrèrent dans le salon. Max remarqua que l'autre policier n'était pas avec eux. Il était resté dans la cuisine. Le grand flic regardait de nouveau dans tous les sens, tel un radar militaire scrutant un terrain ennemi.

— Très bien. Vous avez d'autres pièces.

— Une chambre, un bureau et une salle de bain.

— Je vous suis.

Ces hommes n'étaient pas très loquaces. Une fois dans la chambre, le policier remarqua le grand tableau accroché au mur. Mais il ne fit aucun commentaire. Max supposa qu'il ne devait pas lui plaire. Peu lui importait.

Lorsqu'ils furent dans le bureau, le capitaine de police remarqua tout le matériel de photographie entreposé un peu partout.

— Vous êtes photographe ?

Il feignait encore une fois la surprise, puisqu'il arrivait directement de la galerie où il avait obtenu l'adresse de Max.

— Oui, c'est mon métier.

— J'aime la photographie, mais je préfère le paysage, les voyages.

Le « mais » était de trop. Connaissait-il le travail de Max, et notamment

celui qu'il exposait actuellement ? Il ne sut le dire.

— Vous faites quoi comme photos en général ? reprit-il.

— Je suis dans la mode. Je bosse aussi sur des sujets plus personnels.

— Ah oui, c'est bien la mode aussi. Il y a plein de jolies filles, fit-il avec un clin d'œil.

— Oui, il y a de très jolis modèles, des professionnelles. C'est un métier aussi...

Max voulait lui faire comprendre qu'il ne se sentait pas concerné par ses insinuations.

— Bien sûr, bien sûr. Et vos projets personnels c'est quoi ?

— Eh bien, ce sont des photos plus au service d'une idée que pour la photographie en elle-même. Comme un écrivain va disserter avec des mots, un musicien s'exprimer avec des notes, moi je le fais avec des images fixes en quelque sorte. En tout cas j'essaie.

— Ouais, c'est pas trop mon truc ça. Vous faites des machins comme on peut en voir au festival international d'Arles ?

— C'est un peu ça, des machins.

— Vous avez déjà exposé à Arles ?

— Une fois oui.

— Ah bon ! Vous êtes un grand photographe alors ?

— Non, pas tant que ça.

Au moment où ils s'apprêtaient à sortir du bureau, un bruit d'éclat de verre résonna dans l'appartement. Max se précipita dans la cuisine suivi d'O'Neil. Il trouva l'autre flic penché sur le verre de jus d'orange qu'avait entamé Max avant leur arrivée. Le liquide jaune orangé s'étalait sur le sol au milieu du verre brisé.

— Je suis désolé, dit le policier d'un ton faussement contrit. Je vais le ramasser, ne vous inquiétez pas.

— Non, non, c'est bon je m'en occupe, répondit Max un peu irrité.

Il commençait à en avoir par-dessus la tête de ces deux visiteurs particulièrement intrusifs. Il sortit sur le balcon prendre un seau et une serpillière. Le policier profita de son absence momentanée pour sortir un sachet plastique de sa poche et récupérer d'une main experte l'un des morceaux de verre. Il avait préalablement repéré, grâce au motif imprimé sur la surface arrondie, de quel côté Max avait bu, mais aussi posé ses doigts. Sur une partie, il y avait à la fois de la salive et des empreintes. Exactement ce qu'il leur fallait pour les comparer à celles trouvées sur les lieux des crimes, ainsi que de l'ADN en suffisamment grande quantité pour avoir une certitude sur l'identité du tueur psychopathe. Il avait pris son temps pour repérer la partie adéquate, et avait soigneusement poussé le verre hors de la table à l'aide d'une petite cuillère. Puis, le hasard avait joué son rôle, et celui-ci avait été plutôt en sa faveur.

Lorsque Max entra équipé du nécessaire de nettoyage, le morceau de verre était déjà dans le sac en plastique et glissé dans une poche. Max commença à

ramasser les morceaux et à éponger le jus d'orange. Il lui sembla qu'il en manquait un, celui où figuraient Titi et Gros Minet. Il préjugea à cet instant de la tactique préméditée des policiers, avec la visite de l'appartement et la discussion sur la photographie pour l'éloigner et le distraire. Mais il n'en montra aucun signe.

— Vous vivez seul ici, monsieur Perfale.

— Oui et non. Mon amie vient régulièrement, mais elle n'habite pas ici à plein temps.

— J'ai vu effectivement quelques objets féminins.

Il avait sacrément l'œil, le bougre. Mais Max n'avait rien à cacher sur ce point.

— Pourrais-je avoir le nom de cette personne ?

— Diane, Diane Montval.

— Puis-je avoir son adresse ?

Max la lui donna, puis ajouta.

— Mais vous ne la trouverez pas actuellement. Elle est en reportage en Écosse depuis un mois environ, et ne sera pas de retour avant encore un bon mois.

— OK. Très bien, nous vous remercions monsieur Perfale pour votre collaboration.

Ils quittèrent l'appartement. Max se sentait terriblement fébrile. Il avait un mauvais pressentiment. Ces flics ne lui avaient pas tout dit. Ils avaient prélevé un morceau de verre sur lequel il y avait ses traces. Si tel était réellement le cas, il avait dû en laisser sur les lieux des meurtres, et ils allaient les comparer. Ils reviendraient alors pour l'arrêter, c'était certain. Il devait partir. Mais en aucun cas il n'abandonnerait sa tâche, celle pour laquelle il était prédestiné. Il se prépara rapidement, remplit un sac de diverses affaires courantes et emporta son téléphone portable en prenant soin de l'éteindre. Cet objet était un mouchard ambulant.

La veille, l'inspecteur Patrick Tilh était entré dans le bureau de son supérieur, le capitaine de police criminelle Peter O'Neil, brandissant un magazine. Le capitaine était très occupé, comme à son habitude. En plus de son travail, il récupérait souvent une partie de celui de son fainéant de patron, le commandant Antoine Minestri.

— Entre Patrick. Deux minutes et je suis à toi.

Deux minutes et trente secondes plus tard.

— Je t'écoute.

L'inspecteur brandissait à nouveau la revue.

— Pourrais-tu être plus clair, je n'ai pas trop le temps pour les devinettes.

— Regarde. Il ouvrit le tirage et le posa sur le bureau, dans le sens correct de lecture pour son collègue et néanmoins supérieur.

Un article sur deux pages montrait la photographie d'un homme, la quarantaine, plutôt séduisant, et dont la chevelure était entièrement blanche. Il y avait aussi beaucoup de texte écrit dans une police de caractère assez petite,

et des photos qui montraient apparemment une exposition.

— Et alors ? Dès qu'on va voir un albinos, il va falloir lui courir derrière ? Nous ne sommes pas assez nombreux pour ça.

— Peut-être, mais quelque chose m'a frappé.

— Ah, c'est ça l'œil au beurre noir sur ta sale gueule ce soir ? répondit le capitaine en revenant sur les documents qui s'entassaient, un léger sourire aux lèvres.

— Le mec en question fait actuellement une exposition de photos dans une galerie. La galerie de la Licorne. Et l'article parle de cette expo.

— Et ça marche pour lui ?

— Il semblerait.

— Je suis bien content.

Puis, tout à coup, il releva la tête, comme s'il avait été illuminé par une puissance divine.

— C'était quoi déjà la première lettre anonyme ? questionna le capitaine O'Neil.

— « Vous êtes invité au vernissage de ma nouvelle exposition intitulée Destroy Fantaisy », récita l'inspecteur.

— Putain de merde, tu crois qu'il y a un lien entre le mec et le message ?

— On ne risque rien d'aller voir.

— OK. À cette heure-ci elle doit être fermée. Demain matin à la première heure on file à la fameuse galerie.

— Ça marche. Je te récupère chez toi vers huit heures trente.

Le lendemain, peu de temps avant la visite de la police chez Max Perfale, les deux flics poireautaient devant la porte de la galerie. Un homme très élégant leur ouvrit la porte à neuf heures précises. Il les fit entrer. Les policiers se présentèrent, cartes en main.

— Que puis-je faire pour vous messieurs ? demanda Hervé Durbeque.

— Vous exposez actuellement des photos d'un certain Max Perfale ?

— C'est exact. Ses œuvres sont tout autour de vous. Vous pouvez y jeter un coup d'œil si vous le souhaitez.

— Bonne idée, nous allons faire un tour rapidement et nous revenons vers vous.

Les policiers, en complets néophytes, étaient consternés. Une partie des photos étaient pourtant belles, glamour ou sexy, mais à leurs yeux, la violence des autres prenait le dessus. Ils auscultaient cette exposition comme des professionnels suspectant un homme, et non avec un regard sur une démarche artistique. Certaines photographies évoquaient dans leurs esprits les meurtres sur lesquels ils enquêtaient, ne faisant qu'accroître leurs soupçons. Ils retournèrent auprès d'Hervé Durbeque qui vaquait à ses occupations quotidiennes.

— Alors messieurs, est-ce que l'exposition vous a plu ?

— On ne peut pas vraiment dire ça. C'est pour le moins... surprenant.

— Je vois. *Je suis tombé sur des bouseux*, pensa Hervé. C'est ce que l'on

appelle de l'art, continua-t-il. Mais ce n'est évidemment pas à la portée de tout le monde.

Sur ces mots, Durbeque ne venait pas de se faire des amis. Il était quelque fois acerbe envers les personnes dépourvues de sensibilité artistique, et manquait cruellement de tact avec ces pauvres créatures, qu'il dédaignait souvent un peu trop. Mais dans ce cas précis, il s'agissait d'individus assermentés pour faire régner l'ordre et la justice. On pouvait d'ailleurs déjà lire sur les visages des deux hommes, un état d'irritation avancée. Les choses commençaient plutôt mal.

— Monsieur Durbeque, nous ne sommes évidemment pas ici pour faire du tourisme culturel, et à votre place je le prendrais sur un autre ton. Nous regrettons beaucoup de ne pas partager vos goûts, mais ce n'est pas le but de notre visite.

— Très bien. En quoi puis-je vous être utile alors ? rétorqua-t-il sans se démonter.

— Vous connaissez Max Perfale je suppose.

— Oui bien sûr, pourquoi ?

— C'est nous qui posons les questions. Est-ce clair ?

— Très clair.

— Pensez-vous qu'il puisse être impliqué dans une affaire de meurtres ?

— Max ? Une affaire de meurtres ? Cela me paraît totalement improbable. Je le vois régulièrement et c'est quelqu'un de très charmant, sans aucune agressivité.

— Même si vous êtes un grand amateur d'art – il insista sur ces mots –, ne trouvez-vous pas que pour quelqu'un de calme, certaines de ces photos sont particulièrement violentes ?

— Je le conçois pour une partie, effectivement, mais ces images sont au service d'une idée. On est loin de la carte postale.

— Vous ne pensez pas que la personne qui a réalisé ce type de clichés est un peu perturbée ?

— Pour être franc avec vous, si toutes les toiles ou photos qui ont été exposées ici depuis des années, et dont la représentation de scènes violentes était l'œuvre de meurtriers, j'aurais fermé boutique depuis longtemps. L'art est ainsi fait. Il est souvent là pour montrer la dure réalité de notre société. Vous êtes bien placé pour le savoir.

Ils n'avaient pas vraiment d'autre choix que de se plier à cet avis. On ne pouvait effectivement pas soupçonner quelqu'un sur son travail, même s'ils se demandaient où se situait l'art dans tout cela.

— Pourriez-vous néanmoins nous donner ses coordonnées ?

— Je suppose que je n'ai pas le choix ?

— Vous supposez bien.

Durbeque écrivit l'adresse et le numéro de téléphone sur un Post-It jaune qu'il remit aux policiers. Ces derniers se dirigèrent ensuite vers la sortie. Avant de quitter les lieux, le capitaine se retourna et s'adressa une dernière

fois au galeriste.

— Monsieur Durbeque, nous vous déconseillons vivement de décrocher votre téléphone immédiatement après notre départ afin de prévenir votre ami. Nous nous verrions dans l'obligation de revenir vous voir. Ça serait dommage de finir bêtement en garde à vue. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Tout à fait. C'est très clair.

CHAPITRE 15

Dimanche 29 octobre 2006 12h28 : Premières révélations

Le bouleversement de Stéphanie de la veille, comme celui des derniers jours, avait fait place à un bien-être paradoxal. La nuit avec Amandine, sa présence à ses côtés l'avait transformée. Le matin de leur première nuit ensemble, un dimanche, elles avaient traînaillé un peu au lit, puis elles avaient pris une douche ensemble. Se savonnant mutuellement, la toilette avait fini par des caresses prolongées sous l'eau. Même si Amandine en était déjà consciente depuis longtemps, Stéphanie avait définitivement compris qu'elle n'était pas faite pour les hommes. Non seulement elle se sentait désormais lesbienne à part entière, mais elle pensait avoir trouvé en sa partenaire la personne idéale. Il était encore un peu tôt pour en être certaine, elle le ressentait au plus profond de son être.

Il était donc assez tard lorsque Stéphanie, enveloppée d'un peignoir de bain rose assorti à la serviette enrubannée dans ses longs cheveux noirs, composa le numéro de téléphone du lieutenant Charles Polachowski.

— Allô ?

— Bonjour lieutenant, c'est Stéphanie, Stéphanie Jullian.

— Bonjour. Je vous avais reconnu. Comment allez-vous depuis hier ?

— Très bien, merci, et vous-même ?

— Je vais bien aussi.

— Lieutenant, je tenais tout d'abord à m'excuser de ma grossièreté d'hier. Je vous ai tout juste remercié sans plus d'explications en sortant de la prison. Après ce que vous avez fait pour moi, cela semble être la moindre des choses.

— Ne vous en faites pas. J'ai très bien vu votre bouleversement. Il s'est produit quelque chose lors de votre rendez-vous, et il était clair que vous en étiez affectée. N'ayez aucune inquiétude, je comprends.

Stéphanie sentait de nouveau l'émotion l'envahir en repensant à son entrevue. À cet instant, Amandine entra dans le salon et vint s'asseoir tout contre elle. Prenant la main de sa compagne, Stéphanie poursuivit.

— Nous n'avions pas fini notre discussion d'hier, il me semble. Je crois que nous avons encore des choses à nous dire. Surtout moi.

— Je pense aussi, répondit Polachowski. Et je suis heureux que vous preniez l'initiative de me contacter.

— Seriez-vous libre cet après-midi ? Nous pourrions prendre un verre quelque part ?

— Très volontiers.

Le lieutenant était tout émoustillé. Il ne pensait pas qu'elle lui ferait ce genre de proposition. Mais il ne fallait pas s'emballer trop vite. Elle souhaitait parler de l'affaire Perfale, pas de lui ; mais c'était peut-être un bon début. Il poursuivait.

— Quinze heures trente vous conviendrait-il ? Au café du Palais ?

— Parfait. Lieutenant ?

— Oui ?

— Cela vous ennuie-t-il si je viens accompagnée ?

Raté, pensa-t-il. Ses espoirs s'effondraient aussi vite qu'ils étaient apparus. *Une jolie fille comme ça ne peut pas être célibataire. Quel imbécile je fais !* Il fallait se concentrer sur l'affaire. Après tout, c'est ce qui l'obsédait depuis tant d'années. Cette fille pouvait l'aider, il le savait. Vu l'état dans lequel elle était sortie la veille, elle devait avoir un scoop.

— Non bien sûr, s'il s'agit de quelqu'un de confiance. Je risque de vous révéler des informations confidentielles, et je ne voudrais pas être en porte-à-faux avec mes supérieurs s'ils venaient à l'apprendre.

— Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir, je puis vous l'assurer.

— Très bien, alors à tout à l'heure.

Elle écouta ensuite le message de Pierre enregistré sur son répondeur, puis le rappela. Elle lui expliqua qu'elle devait revoir le lieutenant qui l'avait aidée si promptement à rencontrer Perfale. Elle lui en dirait bien plus après leur entretien dans l'après-midi. Elle lui fit part aussi de sa liaison officielle avec leur amie et chirurgien dentiste attirée. Pierre ne put retenir sa joie à l'autre bout du fil. Amandine l'entendit. Elle sourit.

Lorsque Stéphanie et Amandine arrivèrent, Polachowski était déjà attablé derrière la grande baie vitrée du café. Il les aperçut de loin, se tenant par la main. Stéphanie se moquait éperdument de ce que pouvaient penser les gens. Elle assumait désormais totalement son homosexualité, même si ce n'était pas une réelle nouveauté pour elle. Et plus que tout au monde, elle voulait être proche de son amie, la sentir, la toucher. Elle ne cherchait aucunement à choquer ni à provoquer. Elle était simplement heureuse. Polachowski fut surpris en les apercevant. Il s'attendait à voir un homme, et certainement pas une femme. De plus elle était ravissante. Quel beau couple en définitive, pensa-t-il. Sans trop savoir pourquoi, sa déception en fut amoindrie.

Lorsqu'elles entrèrent, il se leva pour les accueillir.

— Bonjour, dit-il tout sourire en tendant sa main.

— Bonjour lieutenant, répondit Stéphanie en la lui serrant. Je vous présente Amandine Lautran, mon amie.

— Enchanté.

Ils se serrèrent la main à leur tour. Ils prirent tous trois place autour de la petite table en marbre, et commandèrent trois Leffe pression.

— Je suis heureux de vous voir en meilleure forme mademoiselle Jullian,

continua-t-il.

— Merci. Je vais effectivement beaucoup mieux, répondit Stéphanie en regardant Amandine d'un œil étincelant, tout en ne pouvant réprimer un sourire béat.

Le lieutenant comprit alors que cette relation était toute récente.

— Puis-je vous demander une faveur, lieutenant ?

— Je vous écoute.

— Pourrions-nous nous appeler par nos prénoms ?

— Je n'osais vous le demander. Entre mon nom et mon grade, cela faciliterait grandement les choses.

Stéphanie acquiesça puis reprit.

— Avant de vous révéler ce qui s'est passé hier avec Max Perfale, j'aurais souhaité connaître votre avis sur cette affaire. Vous étiez prêt à le faire lorsque nous avons été interrompus par l'heure du rendez-vous d'hier.

— Oui, bien sûr. Vous vouliez savoir ce que je pensais de toute cette histoire ?

Elle approuva de la tête.

— Très bien. Pour tout vous dire, le dénouement de cette affaire m'a laissé une impression confuse d'inachevé, et pour aller au bout de ma pensée, j'ai des doutes quant à la culpabilité de Perfale. Si l'on se replonge il y a trois ans en arrière, la première chose qui m'a surpris, ce sont les indices laissés sur les lieux des assassinats. Pourquoi n'a-t-on rien trouvé lors des trois premiers meurtres, pas une infime trace, alors que sur les suivants elles étaient grossières ? L'hypothèse que personnellement j'ai émise, et bien qu'elle aille à l'encontre de la logique du procès, c'est qu'il n'a pas commis ces meurtres, mais qu'il serait arrivé sur place après. Horrifié par ses découvertes et ne cherchant pas à dissimuler quoi que ce soit, il n'a pas fait attention. Par contre, pourquoi était-il présent sur la quasi-totalité des scènes de crimes à partir du quatrième, je vous avoue ne pas avoir la réponse.

Ensuite, je ne m'explique pas le dernier. Qu'il ait tué sa petite amie, pourquoi pas. On en a vu d'autres, et je ne connais pas les rapports qu'ils entretenaient. Mais cette histoire de tête coupée ne tient pas debout, si je puis m'exprimer ainsi. Pourquoi aurait-il subitement modifié son rituel ? Et pourquoi la tête a-t-elle disparu, alors que l'assassin présumé était encore sur place ? Qu'en a-t-il fait ? Lorsqu'on a retrouvé le corps, Perfale était à ses côtés et ressemblait plus à un chien battu complètement désarmé, qu'à un meurtrier sanguinaire venant de commettre le crime ultime avant sa rémission.

— Enfin, ce qui confirme mon hypothèse, puisque Minestri vous l'a appris, il y a eu deux nouveaux meurtres tout récemment. Même Modus Operandi. Et je ne crois pas qu'il s'agisse d'un copieur. Personne, à part la police et les médecins légistes, n'a su avec précision les méthodes cérémonieuses du meurtrier. Ou bien le copieur est un flic ou un médecin. Mais je n'en suis pas du tout convaincu.

— Comment sait-on avec exactitude qu'il s'agissait bien du cadavre de

Diane Montval, puisque sa tête a disparu ? intervint Amandine.

— D'une part, dans la traditionnelle lettre anonyme envoyée par le tueur, et bien qu'il ne l'eut jamais fait auparavant, il avait cité son nom. Il la connaissait. Ensuite l'analyse de son groupe sanguin. Un groupe courant, du O+. D'autre part, cette personne avait deux signes distinctifs très particuliers : un tatouage en forme de rose rouge au niveau l'épaule gauche, mais surtout une tache de vin au-dessus de la fesse droite en forme de papillon avec une aile plus grande que l'autre, ce qui n'est pas commun vous en conviendrez, et certainement unique. Tous ses proches l'ont formellement identifiée grâce à ces deux marques, ainsi qu'à son corps sportif et élancé. Bien sûr Max n'a pas pu nous le confirmer puisqu'il n'a plus ouvert la bouche depuis.

Polachowski fit une pose et reprit.

— À l'époque, l'arrestation de Perfale a profité à bon nombre de personnes, à commencer par les politiques qui voyaient se calmer les ardeurs des médias et par voie de conséquence, celles de la population. Les familles pouvaient enfin faire une partie de leur deuil, même si ces actes atroces n'avaient pas de raison compréhensible ni justifiable. Et puis ce cher Ministri était sur la sellette. L'arrestation l'a sauvé de justesse. Mais surtout, les meurtres ont stoppé dès Perfale derrière les barreaux. Que déduire d'autre qu'il était effectivement coupable. Avec les preuves laissées sur place, cela a suffi. Et même moi, j'ai cru pendant trois ans que je divaguais. J'étais obsédé par cette enquête et pourtant les faits étaient bien là. Le doute ne m'a repris que depuis le 10 octobre, le jour du seizième meurtre, ou du premier de la nouvelle série si vous préférez. Une certaine Vanessa Esperanzi. Puis il y a eu celui de Magdalena Esiakov. Ministri essaie désespérément de les cacher, mais il est assez idiot pour vous le dire, comme il a dû le faire avec d'autres personnes lorsqu'il était bourré. Et maintenant, cette obsession m'accable de nouveau. Le fond de ma pensée est que Perfale n'est pas le vrai coupable. Peut-être est-il complice, ou bien il est l'auteur des meurtres, et aurait un « assistant » qui continue son œuvre ? Mais là aussi, j'en doute. Ces meurtres sont les actes d'un seul homme. Ces rituels sont issus de fantasmes trop profonds et trop intimes pour être partagés. Ils ne peuvent pas être deux. C'est impossible. Si ma théorie est juste, une question de plus reste en suspend : pourquoi le meurtrier a-t-il attendu plus de trois ans avant de commettre d'autres crimes ? Peut-être allez-vous répondre à mes interrogations ? Mais j'ai bien peur que nous soyons dans une grave erreur judiciaire.

— Vous faites preuve d'une grande perspicacité, Charles. Tout ce que vous dites confirme ce que m'a dit Max Perfale.

— « Dit » ? coupa Polachowski.

— Oui, nous avons beaucoup discuté. Pensiez-vous que nous avions passé tout ce temps à nous regarder dans le blanc des yeux ?

— Non, effectivement. Pourquoi alors a-t-il choisi de ne parler qu'à vous ?

— Je vais y venir. Une des premières choses qu'il m'a dit lorsque je lui ai demandé pourquoi il avait commis ces atrocités, c'est qu'il était innocent ; il

n'avait jamais tué personne. Vous auriez dû voir ce désespoir dans son regard. Un tueur en série, du moins dans les études que j'ai pu lire, n'éprouve aucun remords. Il est fier de ce qu'il a fait ; il s'en glorifie. Ou bien il est dans l'indifférence totale. Ses actes ne le choquent pas. Il les trouve normaux, en tout cas dans sa normalité à lui. Perfale semblait atteint d'un désespoir profond, et il porte toujours avec une douleur immense le poids titanesque de la mort de Diane Montval. Il l'a reconnue formellement, car il la connaissait bien, aux grains de beauté près. À moins que ce ne soit un très grand manipulateur, mais je ne crois pas. Concernant les deux nouveaux meurtres, comment expliquez-vous que Perfale soit au courant ? La grosse merde qui vous sert de supérieur hiérarchique ne m'en a révélé qu'un seul, et pourtant, je savais qu'il y en avait eu deux, avant même que vous n'en parliez. Je le savais parce que Perfale me l'a révélé. Cet homme à un don. Et c'est à cause de ce don, qu'il s'est trouvé impliqué dans cette histoire et qu'il est maintenant derrière les barreaux.

— Un don ? interrogea le policier.

— Oui.

CHAPITRE 14

Mercredi 23 avril 2003 23h56 : Funèbre confrontation

Max mangeait un hamburger sans gros appétit. Assis au volant de sa voiture, il réfléchissait. À cette heure, la police devait déjà avoir mis son appartement à sac, recherchant le moindre indice. Ses empreintes et son ADN devaient être confondus, et les flics étaient persuadés de tenir leur tueur en série. Ils leur restaient maintenant à lui mettre la main dessus, et il ferait tout son possible pour que cela ne se produise pas.

Quelques heures plus tôt, il était discrètement retourné à la galerie de la Licorne, pensant qu'il pourrait demander de l'aide à son ami Hervé Durbeque. Le spectacle qu'il y vit l'accabla encore un peu plus. La police était déjà sur place. Une bonne dizaine d'hommes armés, dont les brassards orange fluorescents virevoltaient dans la lumière faiblissante du soir, quadrillaient les alentours. D'autres hommes étaient à l'intérieur. Un instant plus tard il aperçut son ami, les mains menottées dans le dos, entrant dans une voiture banalisée. Voilà que maintenant les autres écopaient de ses bêtises. Il s'en voulait affreusement. Mais c'était peut-être le prix à payer pour sauver des vies. Il n'avait pas ce don pour rien. Il devait pouvoir faire quelque chose. Il ne pouvait pas s'arrêter là. S'il se rendait, il serait le coupable idéal, et ces meurtres sauvages continueraient. Il pensa à Diane et aux conséquences de son retour. Il devait la prévenir sans se faire repérer. Il s'éclipsa discrètement.

Quatre heures plus tard, il soupesait l'arme à feu. Un Smith & Wesson lui avait dit le jeune skinhead.

Plus tôt, dans la matinée de ce mercredi 23 avril, Max avait quitté précipitamment son appartement. Un homme faisait le guet sur le trottoir d'en face. Certainement un flic. Max l'avait repéré à travers l'une des fenêtres de son appartement, et d'ores et déjà la décision de masquer sa chevelure blanche s'avéra évidente. Il enfila une veste de survêtement dont il passa la capuche. Avant de sortir à l'air libre, il se cacha discrètement derrière la vitre fumée de la porte d'entrée de l'immeuble, celle-ci lui permettant de voir l'extérieur sans se faire repérer. Puis il attendit le passage d'un gros véhicule. Il saisit sa chance lorsqu'il aperçut un camion de déménagement d'une cinquantaine de mètres cubes, roulant à faible vitesse. Lorsque celui-ci passa devant la porte, il sortit précipitamment et courut à l'allure du fourgon afin de s'y dissimuler du

policier en civil. Il espérait qu'il n'y en ait pas d'autre planqué de manière plus discrète, mais ce ne fut pas le cas. Sa voiture était garée plus loin dans la rue, une chance ! Il se rappelait avoir pesté la veille de ne pas avoir pu trouver d'emplacement plus proche, et c'était bien la première fois qu'il en fut soulagé.

Il s'était ensuite dirigé vers sa banque, et avait vidé son compte courant ainsi que son Codevi, le tout en liquide. Il était ensuite parti à la recherche d'un lieu sûr et discret pour dissimuler ses clés d'appartement, dans l'hypothèse que cela puisse servir un jour, s'il se faisait arrêter.

Enfin, après avoir assisté à l'éprouvante arrestation d'Hervé Durbeque, il avait attendu les premières lueurs des réverbères pour partir en direction d'une des cités les plus malfamées à la périphérie de la ville. Avec une anxiété infinie, il s'était dirigé vers un groupe d'individus, peut-être au risque de sa vie. Que risquait-il en définitive ? Il avait le choix entre la fuite perpétuelle – mais jusqu'à quand –, la prison à perpétuité ou un possible coup de couteau dans l'estomac. Il se décida pour l'éventuel coup de couteau, et s'approcha du petit groupe de jeunes gens disposés en cercle, dont la plupart n'avaient pas plus de deux millimètres de cheveux sur la tête.

— Salut.

Personne ne répondit.

— Excusez-moi, réitéra-t-il en se grattant bruyamment la gorge.

Un des jeunes se retourna et le dévisagea d'un œil belliqueux, puis lui adressa la parole. Il avait la fameuse intonation de certains jeunes des cités, si cruellement caricaturale.

— Qu'est-ce tu veux toi ? Tu vois pas qu'on discute là ? Allez dégage, connard !

— Je recherche une arme à feu. J'ai de quoi payer.

Il y eut un long silence. Trois têtes se tournèrent vers lui. Un autre vociféra, toujours avec la même brutalité verbale.

— Eh ! Du con, tu nous prends pour des délinquants ou quoi ? On n'est pas des armuriers ! Allez tire-toi, fils de pute !

Max ne demanda pas son reste et s'éloigna rapidement à la recherche d'un autre groupe plus coopératif. Il avait parcouru une vingtaine de mètres lorsqu'il sentit son bras happé par une main. Il se retourna avec vivacité, le poing déjà serré, prêt à se défendre.

— Eh ! Du calme le vioc ! Je t'agresse pas !

Max se détendit à peine. Un des jeunes s'était détaché du groupe pour venir à sa rencontre, tandis que les autres continuaient leur discussion comme si de rien était. Il avait le crâne rasé avec un énorme tatouage en forme de dragon sur le cuir chevelu.

— Je pourrais te donner ce que tu veux si t'as la thune. Qu'est-ce que tu veux comme truc ?

— Je n'y connais rien. Quelque chose de pas trop gros, mais qui ne soit pas un jouet. Par contre il me le faut tout de suite.

— Mouais... C'est deux mille euros avec une boîte de cinquante balles.
C'est OK ?

— OK.

— Fais voir le fric.

Max sortit l'extrémité de la liasse qu'il avait en poche. Il avait eu la prudence de ne pas tout prendre avec lui, la plus grosse partie étant restée dans sa voiture.

— Tu m'attends là. Et pas d'entourloupe. Mes potes ont l'œil sur toi.

Le jeune au crâne rasé repartit en direction de ses collègues et leur parla. Les autres jetèrent un bref regard à Max et continuèrent à parler en cercle. Puis son fournisseur de fortune s'éloigna dans le noir en direction des immeubles. L'attente fut longue et particulièrement stressante pour Max. Le groupe le surveillait discrètement sans bouger.

Puis le jeune revendeur réapparut avec dans une main, un sac poubelle ressemblant à un gros baluchon. Il s'approcha de Max.

— Suis-moi.

Il l'entraîna dans un recoin sombre d'où personne ne pouvait les apercevoir. Il ouvrit le sac poubelle et en sortit un pistolet de taille moyenne, pouvant se glisser aisément dans une poche ou un pantalon, ainsi qu'une boîte en carton contenant les balles de rechange. Max voulut se saisir de l'arme, mais l'autre eut un geste de recul.

— Le fric d'abord.

— Comment puis-je être certain qu'elle fonctionne bien, demanda Max ?

Le jeune skinhead eut un sourire de côté. De sa main gantée de fin cuir noir il prit l'arme par sa crosse, l'enfouit dans le sac en plastique, et s'approchant d'un des murs, appuya sur la détente. Le bruit fut étonnamment faible et de la poussière se dégagea de l'ouverture. Puis il retira le sac du mur qui comportait maintenant un trou avec un gros éclat.

— Ça te va ?

— Ça me va.

— Un Smith & Wesson MP 9 millimètres, c'est un super flingue.

Max sortit une liasse de billets pendant que l'autre vidait le chargeur. Son air interrogateur à la vue de cette opération déclencha un commentaire du jeune receleur.

— Simple précaution d'usage. Je ne voudrais pas que tu me mettes une balle dans le dos pour récupérer ton pognon.

Max donna l'argent, et reçut en échange l'arme, le chargeur vide, les balles extraites du chargeur et la boîte en carton.

— Merci, dit Max.

— De rien mon pote. Allez, tire-toi maintenant.

Max ne demanda pas son reste et repartit le plus vite possible vers sa voiture, démarra et roula un bon moment avant de se garer dans un coin à l'abri des regards. Il essaya tant bien que mal de remettre les balles dans le chargeur, ce qui lui prit plusieurs minutes. Lorsque tout sembla bon, il déposa

le pistolet dans la boîte à gant avec les balles de rechange.

Ça s'est fait, pensa-t-il. C'était moins difficile qu'il ne l'aurait cru. Maintenant qu'allait-il faire ? Il pouvait dormir deux ou trois jours dans sa voiture, mais après ? Un mandat d'arrêt devait déjà être émis et sa photo diffusée dans les commissariats et gendarmeries du pays. Il ne pourrait pas aller bien loin, même avec sa capuche. Mais avant qu'il ne puisse avancer plus loin sa réflexion, ni même finir son sandwich, une douleur aiguë et lancinante le saisit brutalement au ventre. Ce n'était désormais plus une réelle surprise. La souffrance, aussi violente soit-elle, lui était devenue étrangement familière. Il devait tenir le choc quelques minutes, ensuite elle s'atténuerait pour faire place à l'habituel fourmillement qui le guiderait vers une destination inconnue, mais au bout de laquelle il savait d'ores et déjà ce qu'il découvrirait. Il espérait juste pouvoir démarrer le plus rapidement possible dans l'espoir de rencontrer le monstre. Maintenant qu'il était armé, il pourrait peut-être avoir le dessus pour en finir une bonne fois pour toutes. Et il n'hésiterait pas à l'abattre.

Max se laissa guider par cette boussole interne qui inconsciemment l'orientait. Pris dans une sorte de torpeur, il ne savait dire depuis combien de temps il roulait. Il arriva enfin dans un quartier éloigné de la ville qu'il ne connaissait pas, essentiellement constitué de friches urbaines. Au début de la succession des appentis, les lieux semblaient encore civilisés. La vie paraissait encore habiter quelques grandes bâtisses ou hangars, investis par quelques artistes sans-le-sou, où à moindres frais, ils pouvaient exprimer au détriment de leur sécurité, toute leur imagination

Plus il s'enfonçait dans cette petite ville fantomatique, plus l'humanité perdait du terrain sur le néant et la destruction. De part et d'autre de la route de grands bâtiments désaffectés et décrépis, sans porte, aux vitres brisées, pour certains aux plafonds effondrés, s'alignaient inlassablement, figés dans l'espace et fatigués par le temps. Il fut surpris qu'un tel endroit puisse encore exister, comme marqué par la guerre. Quoiqu'il en fût, il était proche du but, il le sentait en son sein, tout comme l'approche de la mort.

Il parcourut un enchaînement de ruelles au bitume délabré, prenant tantôt à droite, tantôt à gauche ; puis il s'immobilisa devant un immense bâtiment de briquettes rouge sale. Une vieille enseigne peinte à la main indiquait un nom illisible. Max ne sut dire à quel usage ce bâtiment était jadis destiné. Il le saurait peut-être une fois à l'intérieur bien que son intérêt fût ailleurs. Il gara sa voiture le long d'un des murs délabrés et noircis de manière à pouvoir fuir rapidement dans le cas où les choses tourneraient mal.

Seules quelques vieilles lampes à incandescence à l'éclairage verdâtre, dont l'utilité paraissait bien futile, donnaient un simulacre de bienveillance à cet endroit lugubre, imprégné par les années, que l'homme semblait avoir déserté depuis une éternité. Bizarrement, aucune des parties de ce gigantesque

édifice, tout du moins ce qu'il en voyait, ne comportait de tags. En général, ces lieux isolés étaient le support idéal des artistes des rues. Mais peut-être l'embarras du choix des supports, associé à la texture en brique du bâtiment n'avait pas leurs faveurs. En tout cas, l'absence de cette « patte » familière rendait l'endroit encore plus hostile.

Le fourmillement persistait dans son ventre, comme un aimant qui l'entraînerait inexorablement vers la victime. Il sortit de la voiture, enfourna le pistolet dans son blouson, puis il longea le mur contre lequel sa voiture stationnait. Il se demandait si cette fois-ci ferait exception à la règle. Habituellement, lorsqu'il arrivait sur les lieux d'un crime, la victime était déjà réduite en une bouillie infâme, et il craignait que pour cette septième fois – bien qu'il s'agisse en réalité du dixième meurtre, mais il l'ignorait –, il en soit de même. Mais il supportait mieux la douleur maintenant, il la maîtrisait en partie, si bien qu'il espérait chaque nouvelle fois gagner quelques minutes pour arriver à temps. Et même s'il en mesurait les risques, rien n'était plus fort que sa soif de vaincre le mal. Il ne pouvait s'ôter cette lueur d'espoir.

Max marcha prudemment, mais d'un bon pas, sur une centaine de mètres environ, lorsqu'il aperçut une vieille porte de métal rouillé. Il devait se situer à l'arrière de l'appentis, les ouvertures plus imposantes devant se trouver de l'autre côté. Elle était basse, mais entrouverte comme une invitation à la franchir.

Max se faufila dans l'entrebâillement avec la plus grande souplesse que son corps tendu puisse lui permettre, afin qu'aucun bruit engendré par ses vieux gons, et un probable raclement sur le sol gris et chargé de débris ne retentisse. Vu son état, elle aurait certainement fait un vacarme du diable dans l'immensité des locaux, en donnant l'alerte à celui qu'il espérait surprendre. Il eut la certitude que la porte avait été manipulée récemment, ce qui concordait parfaitement avec les événements.

Une fois à l'intérieur, le noir était presque total, et l'air glacial. De maigres ouvertures dans les hauteurs laissaient pénétrer la faible lueur verdâtre de l'éclairage artificiel extérieur, ne permettant pas, même à des yeux longuement accoutumés, de savoir où l'on mettait les pieds. Elles donnaient juste une idée de sa hauteur exubérante.

La friche était immensément vide, et un mélange d'odeur de poussière, de moisissure et de vieille graisse emplissait l'espace. Max se sentait comme un nageur minuscule dans un océan ténébreux sans fond, à la merci de n'importe quel prédateur surgissant de profondeurs inexplorées. Il sortit sa lampe de poche et l'alluma, formant un cercle de lumière à ses pieds. Il pouvait désormais voir distinctement ce qui l'entourait, en tout cas les recoins les plus proches, qu'atteignait avec difficulté la faible portée de la torche. Pour le reste, le faisceau se perdait dans les profondeurs du néant.

Il fit un tour circulaire afin de repérer l'entrée. Les murs étaient noircis, et un enchevêtrement improbable de tuyaux et vannes de toutes sortes se présentait face à lui, se noyant dans la pénombre. Il avait toujours peu

d'indications quant à l'usage des lieux. Mais l'important n'était pas là. Passant la torche dans sa main gauche, il se servit de la droite pour se saisir du Smith & Wesson 9 millimètres. Puis, comme il en avait pris l'habitude, il se laissa guider par le fourmillement protubérant et invisible de son ventre. Ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, mais pas suffisamment pour qu'il puisse avoir une vision claire, et seul le trait étroit de la lampe lui permettait de savoir où il mettait les pieds. Sa main se crispa avec effroi sur la crosse de l'arme.

Il longea un long corridor au plafond bas, dont la partie droite était toujours flanquée de canalisations excentriques, telle une forêt vierge métallique où la nature n'avait plus sa place. Après une marche interminable dans la pénombre, il se retrouva devant un mur. Une ouverture sans porte à sa droite l'invitait à continuer. Il pénétra dans une salle plus grande, toute en longueur, qui comportait sur son axe central le vestige d'une sorte de tapis roulant à hauteur de taille d'homme. Il devait permettre d'acheminer des objets d'un bout à l'autre. N'ayant pas d'autre issue possible, il traversa la pièce en longeant prudemment la structure métallique, le rayon de lumière de sa torche s'agitant toujours avec frénésie dans chaque recoin.

Une fois au bout, il eut le choix entre deux possibilités : soit prendre à droite et continuer de longer le tapis dont une partie avait disparu, mais dont les traces permettaient d'affirmer qu'il avait existé, soit prendre tout droit. Sa boussole interne lui indiqua le bon chemin. Il prit tout droit, passa une nouvelle ouverture sans porte et nettement plus large que la précédente, pour rejoindre une autre salle, encore plus grande que la précédente.

C'est une fois dans celle-ci qu'il comprit où il se trouvait. Le plafond était équipé d'un système de rail qui devait permettre de déplacer des objets lourds tout en les guidant le long d'un cheminement précis. De vieux crochets en inox dont la qualité n'était pas encore altérée par le temps, aboutés à des chaînes certainement du même acabit, donnèrent à Max l'indication qui lui manquait. Il se trouvait dans un ancien abattoir. Le monstre avait une fois de plus choisi avec précision l'endroit où il allait commettre son carnage, et celui-ci était particulièrement lourd de sens.

Max transpirait à grosses gouttes. Il pouvait les sentir tomber de ses aisselles pour s'écraser plus bas, dans les replis de sa chemise. De part et d'autre de la pièce, des portes à l'implantation régulière se faisaient face. Des chambres froides. C'est là que l'on stockait les carcasses de viande au temps où l'usine à viande fonctionnait à plein régime. L'anxiété montait petit à petit. Max balaya de son étroit rayon de lumière chacune des portes en commençant par la rangée de droite. Vers le milieu, l'une d'entre elles était ouverte. Il s'approcha lentement et éclaira avec appréhension l'intérieur.

Vide.

La pièce faisait à vue de nez environ une trentaine de mètres carrés. Dans l'hypothèse où elles soient toutes identiques, et multipliées par une douzaine de chaque côté, la surface de stockage était impressionnante. Il continua prudemment jusqu'au bout de la première rangée, puis passa de l'autre côté et

recommença l'opération.

Une autre porte, la première qu'il rencontra, correspondant à celle du fond gauche lorsqu'il était entré dans l'immense salle, était entrebâillée. C'était là, il le savait. Il serra encore un peu plus fermement l'arme à feu, un léger tremblement dans la main. Il entrouvrit lentement la porte en la poussant de sa main armée.

Il faisait noir. Il pénétra lentement dans la chambre frigorifique. L'odeur de sang lui sauta à la gorge. Il réprima, comme il en avait pris l'habitude, un haut-le-cœur afin de ne pas vomir sous l'effet de la nausée. Sa lampe fouilla frénétiquement l'obscurité. Cette pièce était différente de la précédente. En entrant, une sorte de chicane empêchait de voir directement à l'intérieur depuis l'entrée. Les chambres frigorifiques n'étaient donc pas toutes identiques.

Un bruit de gouttes claquant le sol attira son attention. Il pénétra lentement. Malgré une forme d'habitude, ses tremblements s'intensifiaient. Il pointa son arme loin devant lui, le doigt sur la gâchette, tandis que sa torche recherchait frénétiquement l'objet de sa quête. Le cercle lumineux s'arrêta devant une masse sanguinolente. Dans l'obscurité, on l'aurait cru en apesanteur. Le corps, dans un état répugnant, et suspendu comme le voulait le rituel, était retenu au plafond par un des énormes crochets aperçus sur les rails plus tôt. Cette fois-ci, le tueur s'était fait un petit plaisir supplémentaire avec l'opportunité de cet accessoire de choix. Le crochet de boucher transperçait les deux poignets de la victime pour les retenir en son milieu. Le sadisme et la cruauté du bourreau n'avaient pas de limite. Les pieds étaient reliés au crochet par une chaîne qui repartait ensuite vers le plafond. Du sang s'écoulait encore des poignets transpercés, sur les bras et le dos. Le reste du corps était mutilé toujours selon le même insoutenable cérémonial, et le visage de la victime renvoyé en arrière, complètement ravagé. Du sang s'égouttait encore sur le sol maculé. Comment un être humain pouvait infliger autant de souffrance à son semblable ! Une fois de plus Max en était figé de consternation.

Dans son accablement, il ne vit pas la légère et imperceptible oscillation dont le corps était encore agité. Il restait là, immobile et atterré, dans un silence d'une lourdeur oppressante. Lorsqu'il reprit progressivement ses esprits, il remarqua la chaleur. Le corps était encore chaud. Son échine se hérissa et le frisson remonta jusqu'à sa nuque. Le meurtre remontait à peu de temps. Il avait été plus rapide cette fois, mais il était encore douloureusement trop tard.

Il prit soudain conscience que la noirceur des lieux abritait peut-être encore l'auteur du macabre spectacle. Le fourmillement de son ventre laissa alors place à une boule d'angoisse. C'était la première fois que l'emprise du meurtrier lui paraissait si proche. Il essayait de se rassurer en pensant que le tueur n'était peut-être pas assez fou pour rester en sa présence, d'autant qu'il était armé. Mais cette pensée le quitta aussi vite qu'elle était apparue. C'était lui le fou ! Il savait se servir de son pistolet aussi bien que d'un couteau à

poisson ; et il n'aimait pas vraiment le poisson. Dans le noir, il y avait assez de place pour trois, si l'on comptait la victime.

Tout en reculant inconsciemment, il se mit à balayer frénétiquement la pièce de sa lampe afin d'y déceler le monstre. Il pouvait maintenant sentir sa présence, à moins que ce ne soit qu'une pure vision de son esprit, une fois encore.

Aussi rapidement qu'un éclair, Max se sentit basculer en arrière, comme s'il tombait dans un abîme sans fond. Sa main droite fut saisie au poignet, tandis qu'un bras passait autour de sa gorge. Sa chute en arrière fut arrêtée par une masse solide, sur laquelle son dos buta. En une fraction de seconde il se retrouva immobilisé. Dans sa surprise, il lâcha sa torche lumineuse. Celle-ci tomba au sol sans s'éteindre pour autant, rasant de son faisceau lumineux la mare sanguinolente. Cette position procura par reflet, une faible lueur rougeâtre dans l'ancienne chambre froide. Le Smith & Wesson resta accroché à son index par l'anse de la gâchette. Il réussit à le reprendre en main, mais un peu tard.

Il sentait un souffle chaud dans sa nuque. Le temps se figea dans une éternité de chambre obscure à l'ambiance inactinique, lui rappelant les laboratoires où il développait ses premières photographies argentiques. Max pensa immédiatement que l'instant de sa mort était arrivé. Le bras qui retenait son cou glissa progressivement vers la gauche. Il sentit une matière caoutchouteuse sous son menton, qui laissa immédiatement place à une autre, froide et métallique. Il sentit la partie tranchante du couteau s'appliquer lentement sur sa gorge, puis tout s'immobilisa de nouveau.

— Salut Max.

La voix était calme et douce, presque rassurante. Elle ne ressemblait en rien à celle d'un être dont le déchainement et la brutalité venait de réduire en bouillie quelques petites minutes plus tôt une nouvelle femme. La bouche de son ravisseur était tellement près de son oreille, qu'il pouvait percevoir la vapeur d'eau tiède de sa respiration. Sentant la lame s'appliquer encore un peu plus fort contre sa paume d'Adam, l'obligeant à se redresser pour éviter qu'elle ne pénètre, il ne résista pas lorsque l'homme lui fit ajuster l'arme à feu qu'il maintenait toujours dans sa main, contre sa tempe. Le canon froid appliqué sur son crâne, un couteau tranchant comme une lame à rasoir sur sa gorge, il avait l'embarras du choix pour mourir.

L'index de l'homme se posa sur le sien pour le forcer à appuyer sur la détente. Instinctivement il résista à la pression, mais l'homme était plus fort. Il sentit son doigt bouger, de même que la pièce métallique permettant de libérer le chien qui percuterait la balle, pour que celle-ci vienne se loger dans sa cervelle, ou plutôt la traverse en éclatant sa matière grise comme une vulgaire masse visqueuse. Il ferma les yeux, attendant le moment crucial, mais rien ne se produisit. L'homme derrière lui eut un léger sourire qu'il perçut aisément. Puis, il le libéra de l'objet, dont l'investissement se montrait désormais inutile.

— La prochaine fois que tu voudras utiliser un pistolet, pense à l'armer et

à enlever le cran de sûreté, sinon tu ne tueras jamais personne, reprit l'homme toujours aussi prévenant.

Quel débile je fais, pensa Max. Il réalisa soudain qu'il avait en effet oublié ce détail. Son manque d'expérience dans les armes à feu lui sauta à la figure. Son manque d'expérience tout court l'avait de toute manière déjà condamné. L'homme mit le pistolet quelque part sur lui, et saisit Max au ventre de sa main désormais libre, puis reprit :

— Tu as fait de sacrés progrès, dis donc. Encore un petit effort, et tu pourras assister au spectacle. Ça te dirait de voir tout ce sang jaillir ? D'entendre hurler cette femme pendant que je la dépèce, et que je découpe délicatement ses chairs, pour qu'elles s'entrouvrent et laissent ruisseler leur liquide chaud. Et gémir lorsque je la pénètre. C'est tellement excitant ! Écouter ensuite son souffle qui ralentit, ralentit, de longues minutes, jusqu'à s'éteindre imperceptiblement. Hein ! Max, tu n'as pas envie de voir toutes ces choses enivrantes ?

— Je ne crois pas, répondit-il dans un souffle rauque.

— C'est dommage. Tu ne sais pas ce que tu rates. Je ne t'ai pas dit : j'ai joui deux fois ce soir. C'était vraiment bon, surtout lorsque j'ai fait pénétrer le crochet dans la chair de ses poignets, fauflant sa pointe entre les tendons. On aurait dit une truie qui couinait, tellement elle gueulait. C'était extra, tu sais. Un plaisir rare. Mais j'ai des ambitions nettement plus grandioses.

Il trouvait un malin plaisir à en rajouter à son écœurement, ou peut-être croyait-il que quelqu'un d'autre pouvait partager son plaisir décadent ?

— Tu ne peux pas imaginer ce que c'est agréable de te sentir là, tout contre moi. J'en banderais presque. Enfin tu es avec moi, et rien que pour moi, Max mon mentor, mon divin photographe. Tu n'imagines pas une seconde ce que je vis enfin grâce à toi.

Il déposa un baiser sur son cou.

Max ne comprit pas immédiatement ces propos. Puis soudain la réalité l'étouffa. Brutale. Déchirante. Plus vive encore que la douleur de la lame qui semblait pénétrer dans sa gorge. Il fut envahi par un sentiment de culpabilité immense. Il était en quelque sorte l'initiateur de tout ce funeste carnage. Il eut aussi la certitude qu'il n'allait pas mourir aujourd'hui.

— C'est bien mon grand, dit la voix dans son dos, comme si elle lisait dans ses pensées. Tu comprends enfin. Je ne vais pas te tuer, comment le pourrais-je, comment pourrais-je éteindre ce feu qui brûle en moi ?

— Tu lui as pris ses chaussures à elle aussi, dit Max avec difficulté.

— Bien sûr ! Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ! C'est mon plus beau trophée. Tu le sais n'est-ce pas ?

En effet, Max le savait. Il comprenait maintenant ce qui le liait à cet homme.

Il s'écoula encore un long moment de silence. Interminable. Le monstre le voulait pour lui encore quelques instants.

— Il va falloir que l'on se sépare mon bijou. Je vais te faire un peu mal, et

demain tu auras une grosse bosse sur la tête. N'oublie surtout pas de mettre un peu de pommade dessus, il faut que tu prennes soin de toi.

Son côté maternel n'étonna pas Max. Cet homme cruel ne lui voulait aucun mal ; c'était en fait tout le contraire. Et il savait désormais pourquoi.

Puis l'étreinte se relâcha lentement. Le violent coup qu'attendait Max s'abattit enfin au sommet de son crâne. Il s'écroula sur le sol glacé et maculé d'hémoglobine.

Jeudi 24 avril 2003 00h31 : Coupable

L'appartement de Max était investi depuis déjà quelques heures. Les policiers, après avoir relevé un maximum de traces et d'empreintes de toutes sortes, fouillaient méthodiquement dans un silence religieux chaque recoin. Le Macintosh, avant d'être saisi, faisait déjà l'objet d'une étude approfondie. Le lieutenant Polachowski qui scrutait dossier après dossier sursauta lorsque le commandant Ministri fracassa le calme relatif de la pièce.

— Alors on en est où ? beugla-t-il comme à son habitude.

— De mon côté rien de particulier pour l'instant chef.

— On va laisser l'ordi à nos experts. Pour un pro de l'informatique, t'es qu'un gros nul Charles !

Polachowski ne répondit pas et continua méthodiquement sa tâche.

— On ne trouvera rien de compromettant là dessus. Notre homme est trop malin.

Ministri sortit de la pièce en soufflant. Derrière son énervement caricatural et chronique, on sentait bien qu'il jubilait, lui donnant une énergie nouvelle. L'identité du tueur psychopathe était désormais connue. C'était un pas énorme dans une enquête qui piétinait depuis des semaines, et dont les cadavres s'accumulaient de façon impressionnante. Mais derrière ce coup de chance, il restait encore à appréhender le type, ce qui n'était pas encore gagné. Se sentir si proche du but sans pouvoir appréhender le suspect, ce dernier ayant mis les voiles sans que personne ne s'en aperçoive, le mettait en rogne. Le pauvre brigadier montant la garde plus tôt devant l'immeuble s'était fait passer un savon dont il se souviendrait. En outre, le commandant était depuis le début de l'enquête, la cible privilégiée d'un commissaire qui n'attendait qu'une étincelle pour exploser.

Il fallait mettre les bouchées doubles pour coincer Max Perfale.

CHAPITRE 13

Dimanche 29 octobre 2006 17h31 : Révélations, suite

Le trio était toujours attablé dans le café. Après les interrogations et les doutes émis par Charles Polachowski, Stéphanie resituait le contexte qui l'avait impliquée dans l'affaire de la Lame Sanguinaire.

— Max Perfale a un don extraordinaire en effet. Il a été capable d'attirer mon attention à travers d'anciennes photos, réalisées à l'époque pour son exposition. Mon associé, Pierre Armant, n'a jamais pu ressentir ce que moi-même j'ai perçu en les prenant en main. La première fois, je me suis évanouie, à tel point ce fut intense. Puis les fois suivantes, je suis entrée dans une forme de transe. J'ai vécu alors des expériences tout à fait singulières, autant que terrifiantes. Je sais que vous allez avoir du mal à admettre la suite de mon histoire, mais je vous dis la stricte vérité. Je ne vous cache pas m'être crue réellement folle.

Le lieutenant était extrêmement attentif et ingurgitait toutes les données possibles. Stéphanie poursuivit.

— J'ai commencé par faire des rêves terriblement violents. Puis un soir, en reprenant les photographies en question, j'ai fait un autre cauchemar, ou plutôt j'ai eu une sorte d'hallucination, je ne saurais le définir. Je me suis retrouvée dans un lieu, où un cadavre de femme était suspendu par les quatre membres au milieu de la pièce. Le sol était couvert de sang. Derrière cette vision abominable, Max Perfale me regardait, impassible. Lorsque j'ai tenté de m'échapper, mon pied a glissé sur le sol irrégulier, et ma cheville a cédé. Mais je ne me suis pas fait mal. Je me suis enfuie pour m'éveiller ensuite chez moi, agenouillée dans mon propre vomi.

— Il s'agit toujours de votre rêve, n'est-ce pas ?

— Jusque là, oui. Mais plus maintenant. Et c'est là que les choses deviennent incroyables et pourtant je puis vous assurer que c'est la vérité. Pendant cette vision, j'étais chez moi, dans une position dans laquelle je ne risquais rien. Et pourtant, en prenant ma douche, j'ai retrouvé du sang sur ma cheville tordue. Il n'y avait toutefois ni coupure, ni blessure. Et ma cheville est restée douloureuse plusieurs jours. Il y avait aussi du sang sur mon avant-bras. Dans le noir, j'avais touché par inadvertance le cadavre.

Stéphanie fit une pose pour attendre la réaction du lieutenant de police.

— Pourriez-vous me décrire ce lieu Stéphanie ?

— Eh bien, il ressemblait à une sorte de cave. Je suis certaine qu'il était en

sous-sol. Il n'y avait pas d'ouverture, exception faite d'une porte métallique par laquelle je me suis enfuie. Je me rappelle avoir eu du mal à l'ouvrir. La cave en question était très humide. Il y avait des gouttes qui suintaient d'un plafond en forme de voûte, une voûte qui descendait jusqu'au sol. Je me souviens aussi des murs constitués de pierres saillantes grises, un peu comme des pierres de rivières, mais ternes et sombres.

— Votre description est saisissante de précision. C'est effectivement l'un des lieux où nous avons retrouvé l'une des victimes. Il s'agissait d'une jeune Allemande en voyage en France. Avez-vous eu d'autres... hallucinations ?

— Oui, j'en ai eu d'autres. Je n'en ai pas rapporté de traces, mais je me rappelle très bien des lieux. Je me souviens en particulier d'un hangar immense. Il y avait une vieille odeur de cambouis. Je me suis dirigé instinctivement vers le fond, où il y avait une sorte de préfabriqué qui ressemblait à des bureaux ou quelque chose dans le genre. Je suis entrée et me suis dirigée tout au bout. Il y avait des traces rouges sur une porte. Je n'avais pas d'éclairage malgré l'heure tardive – il faisait nuit –, et pourtant j'y voyais parfaitement bien. Je suis entrée dans une pièce où il y avait un escalier en colimaçon, à côté duquel se trouvait un petit tas de vêtements très bien plié. En montant l'escalier, je pouvais déjà apercevoir des traces de sang. J'ai ensuite débouché dans un petit local où j'ai trouvé un nouveau spectacle morbide. Un corps suspendu par les quatre membres, beaucoup de sang au sol, et Max Perfale me regardait.

— C'est incroyable. Et vous n'étiez jamais allé sur ces lieux auparavant ?

— Non, jamais.

— Incroyable, répéta Polachowski.

— Je n'avais jamais vu Perfale non plus. Et pourtant lorsque je l'ai rencontré à la prison, il s'agissait exactement de la même personne que dans mes rêves affreux.

— Et il serait à l'origine de ces visions.

— Oui. Nous en avons discuté. Il s'est même excusé de m'avoir fait subir tout cela. Mais c'était nécessaire.

— Nécessaire ?

— Il a besoin de quelqu'un d'innocent, pour pouvoir prouver la sienne. C'était sa manière de prendre contact avec moi, et de me pousser à le rencontrer.

— Et pourquoi vous ?

— Je pensais qu'il m'avait choisi. Mais ce n'était pas vraiment le cas. J'étais juste là au bon moment, ou au mauvais, tout dépend comment on voit les choses.

— Et comment allez-vous vous y prendre pour prouver son innocence, interrogea le lieutenant ?

— Comme maintenant ! Je parle à la police, et à quelqu'un de confiance qui doute de sa culpabilité.

Polachowski sourit.

— Je suppose que vous avez la réponse à sa présence sur les lieux des crimes, reprit-il.

— C'est toujours quelque chose d'un peu difficile à croire, mais c'est toujours lié à ce don. Il lui permet seulement de prendre contact avec moi, il ressent aussi les meurtres par une douleur qui émerge en lui comme un volcan. Il ne sait pourquoi, mais cette douleur se transforme en une sorte de guide l'emmenant chaque fois au but. Les toutes premières fois, les maux étaient si intenses, qu'il en fut cloué sur place. Puis il a pu l'apprivoiser, et s'est alors senti guidé. Ses premières découvertes l'ont horrifié, et puis il s'est mis en tête qu'il pouvait peut-être jouer un rôle et sauver ces pauvres filles. Il en était persuadé. Mais il était aussi très naïf, et n'a pas fait attention aux traces qu'il laissait derrière lui, comme vous l'aviez deviné par vous-même. Et de là où il est, enfermé dans sa cellule, il a ressenti les deux meurtres de ces derniers jours. C'est la raison pour laquelle j'étais informé du second avant que vous n'en parliez. Et c'est aussi pourquoi Max revient à la vie si l'on peut dire. Il est de nouveau accablé par ces nouveaux crimes. Il croyait lui aussi que tout avait cessé avec son arrestation et quelque part, il en était presque satisfait. Son emprisonnement avait signé la fin du massacre. Mais il s'était trompé, comme nous tous. Il veut faire tout ce qui est en son pouvoir, peut-être en utilisant son don, pour mettre un terme définitif à tout ça.

— Si ce don dont vous parlez est bien réel, nous avons des réponses à nos interrogations, dit le lieutenant pensivement.

— J'ai même plus, reprit Stéphanie avec une forme de fierté.

Le policier la fixa, interrogatif.

— Max a rencontré le meurtrier, ou plus exactement il s'est fait appréhender par lui à son insu.

— Et il ne lui a rien fait !

— Non. Il lui a parlé. Et je pense que c'est à partir de là, que l'on peut comprendre le mutisme dont il a fait l'objet depuis son arrestation. Le tueur est un adorateur de Max Perfale. Dans son esprit, c'est grâce à lui qu'il a pu échafauder ses actes. Il connaît par cœur un texte qu'aurait écrit Max pour l'exposition. Peut-être savez-vous de quoi il s'agit ?

— En effet, répondit Charles. Il a fait tout un laïus sur l'importance du talon aiguille dans notre société et ce qu'il engendrait sur celles qui les portent, comme sur ceux qui les regardent.

— Pour être plus claire, poursuivit Stéphanie, notre tueur en série est un fétichiste du talon aiguille. Par essence, un fétichiste n'est pas un meurtrier et heureusement, sinon nous aurions des assassins à tous les coins de rue. Mais chez lui, ce fétichisme mêlé d'une frustration sexuelle supposée, a déclenché ces actes horribles dans lesquels il trouverait un plaisir sadique. Vous savez comme moi, et même mieux, que certains tueurs en série n'éprouvent de réel plaisir sexuel que dans la violence, la mort et le sang, avec un rituel bien établi. Peter Kürten, le fameux vampire de Dusseldorf, en est un exemple parmi tant d'autres. Notre tueur aurait confié à Max avoir des orgasmes,

lorsqu'il accomplit ces meurtres.

— Quelle saloperie, susurra Polachowski.

— Je crois savoir que vous n'aviez jamais trouvé avec quoi il violait ces femmes, ni même quelle est la signification des objets laissés auprès de ses victimes.

— C'est exact.

— Vous ne savez pas non plus quel est le point commun entre toutes ?

— Non plus, si ce n'est qu'il s'agissait de femmes peu farouches, et souvent assez portées sur le sexe pour la majorité d'entres-elles. Une partie était des prostituées.

— Eh bien, je vais vous l'apprendre par l'intermédiaire de Perfale. Ces femmes portaient constamment des talons aiguilles.

Sa pensée se focalisa quelques secondes sur les escarpins chaussant ses pieds ; Stéphanie eut subitement un frisson. Elle poursuivit.

— Il les repère certainement à l'avance, les suit ou les séduit, puis les kidnappe. Et lorsqu'il les viole, c'est avec leurs chaussures, qu'il emporte ensuite comme trophée avec les sous-vêtements. Quant aux indices qu'il a laissés près des corps, ils ont tous un lien avec le texte de Perfale, à l'exception du premier, la coupe de champagne, que Max suppose avoir été placée là, pour fêter sa première venue sur les lieux des meurtres. Les autres seraient apparemment liés à des descriptions de son fameux texte, d'autres sortes de fétiches. Ce fou est un adorateur de Max Perfale et de son oeuvre. Tout est calqué sur son texte et surtout ses photographies qui, comme vous le savez, traitaient à l'époque des talons aiguilles.

— Effectivement, ça explique beaucoup de choses. Le meurtrier avait donc connaissance du don de Perfale, celui de retrouver ses propres victimes, et il se serait servi de lui.

— Apparemment.

— Et qu'a-t-il fait des parties dépecées sur les victimes, et dont on n'a jamais retrouvé la trace ?

— L'extrémité des seins et le pubis ?

— Précisément

— Là par contre, il n'en sait rien. C'est toujours un mystère. Un trophée macabre peut-être ? Tout ce qu'il ramène lui permet peut-être de retrouver le plaisir et la jouissance éprouvés pendant ses cérémonials. C'est aussi assez classique chez les tueurs en série, à l'image de Jeffrey Dahmer, le cannibale de Milwaukee, qui conservait entre autre, les crânes de ses victimes.

— Et Perfale n'a pas vu notre homme ?

— Non. Il faisait noir et il le maintenait par-derrrière, avec un couteau sous la gorge. Ensuite il l'a assommé, avec l'arme à feu que Max s'était procuré quelques heures plus tôt. D'après lui, il était très paternaliste et s'est excusé du coup qu'il allait lui porter. Il lui aurait même conseillé de soigner sa bosse, et de prendre soin de lui.

Stéphanie fit une pause, et but une gorgée de sa bière qui s'était quelque

peu réchauffée.

— Voilà. Je vous ai tout dit. Libre à vous de me croire ou pas, mais il faut faire en sorte d'arrêter le coupable et de sortir Max Perfale de là.

— Je vous crois. Aussi loufoque que ces explications puissent paraître, je vous crois, d'autant que tout coïncide parfaitement. Il faut par contre que vous sachiez une chose : tout cela ne tiendra jamais devant un tribunal.

— J'en ai conscience. Je vous livre simplement ce que je sais, sans savoir où cela va mener. Je pense que non seulement nous avons le devoir de rendre justice à un homme innocent, mais surtout, de stopper un tueur en série qui court toujours, et perpétue de nouveau ses crimes. Je risque d'être dans l'obligation de rencontrer à nouveau Max.

— Vous avez toute ma confiance Stéphanie, et je vous assure de faire mon possible. Je ne suis que lieutenant, mais je vais faire tout ce qui est en ma capacité. Mais il va être extrêmement difficile de revoir Perfale. J'ai usé de moyens peu conventionnels pour vous offrir cette entrevue, et je risque d'avoir du mal à le réitérer. Je ne vous promets rien.

— Je crois en tout cas que nous serons amenés à nous revoir bientôt, mais d'ores et déjà merci Charles, merci pour tout.

— Je vous en prie, c'est mon travail, répondit-il malgré une ombre de déception sur leur potentielle relation avortée.

— Une dernière chose. Pourquoi n'a-t-il pas dit qu'il était innocent, pourquoi ne s'est-il pas défendu ?

— C'est une question que je lui ai posée aussi. Il n'avait rien pu empêcher, il était douloureusement passif dans ce carnage. Il se sentait aussi coupable d'avoir engendré le mal, mais par-dessus tout, la personne qu'il aimait le plus au monde était morte sous ses yeux. Vous aviez déjà bien compris les choses lorsque vous avez dit tout à l'heure qu'il ressemblait plus à un chien battu, qu'à un meurtrier sanguinaire qui venait de commettre le crime ultime. Il était plus qu'anéanti, il était mort.

Dimanche 29 octobre 2006 19h43 : Retour chez Hervé

En quittant le lieutenant de police, Stéphanie voulut retourner voir Hervé Durbeque. Elle ne savait trop pourquoi. Cet homme semblait toujours estimer celui qui avait été le tourment de ses trois dernières années, et elle jugeait nécessaire de lui apprendre ce qu'elle savait. Max était une moitié de Diane, et cette autre moitié lui manquait cruellement. Il aurait certainement un grand soulagement de pouvoir se raccrocher à un espoir. En outre, pourrait-elle peut-être lui soutirer quelques nouvelles informations susceptibles de les mettre sur une piste. Elle en fit part à Amandine, mais celle-ci voulut l'accompagner.

— Je ne préfère pas que tu viennes cette fois-ci. Durbeque est un homme assez particulier, dont l'état psychologique est fragile. Je ne suis pas sûre d'avoir encore sa confiance, et je crains que deux personnes en même temps ne l'effraient.

— Bon, OK. Je suis juste inquiète de te laisser.

— Ne t'en fais pas, répondit Stéphanie en appuyant délicatement son front contre celui de son amie. On se rejoint chez moi tout à l'heure, d'accord ?

— D'accord.

Elle déposa un tendre baiser sur ses lèvres.

Stéphanie lui donna un trousseau des clés de son appartement en l'y déposant, puis repartit en direction du domicile d'Hervé Durbeque.

Quelques minutes plus tard, Stéphanie gravissait les marches rapidement. Encore essoufflée, elle toqua à la porte.

— Monsieur Durbeque, c'est Stéphanie, Stéphanie Jullian. J'ai des nouvelles importantes à vous communiquer. Vous êtes là ?

Elle attendit un instant. Puis elle perçut le bruit d'une série de verrous actionnés de l'intérieur. Hervé lui ouvrit, surpris de la trouver chez lui à cette heure.

— Que se passe-t-il ?

Il avait soudainement l'air inquiet.

— Puis-je entrer ? demanda Stéphanie.

Soucieux, il l'avait laissée distraitemment sur le palier.

— Oh, excusez-moi, je suis très mal élevé ces derniers temps ; entrez, je vous en prie.

— Merci.

Ils entrèrent dans le salon, où rien n'avait bougé d'un pouce depuis sa dernière visite, et où chacun reprit la même place que la fois précédente. Les volets toujours fermés, la lampe au vieil abat-jour diffusait la même lumière

jaunâtre.

— Il s'est passé quelque chose de grave ? demanda-t-il.

— Tout dépend de quoi l'on parle, mais c'est plutôt de bonnes nouvelles que je suis venue vous apporter.

— Alors, ne me faites plus languir !

— Eh bien voilà. J'irai droit au but. Max Perfale est innocent des meurtres dont on l'accuse.

Stéphanie venait de tirer dans le mille. Le poids de la nouvelle lui donna l'impression que Durbeque allait passer au travers de son siège. Elle attendit. La nouvelle, ou plutôt l'onde de choc était violente, et son interlocuteur devait visiblement reprendre ses esprits.

— Que dites-vous ?

L'information paraissait à tel point surréaliste, qu'il eut besoin de l'entendre une nouvelle fois. Mais cette fois-ci elle y ajouta les éléments primordiaux.

— Pour essayer de vous résumer l'histoire, j'ai rencontré Max grâce à un flic qui a bien voulu m'aider, après que son supérieur m'ait violée. Max m'a parlé et m'a donné toutes les informations en sa possession. Il n'a tué personne et je le crois. Il est doué d'un talent particulier qui l'a fait se confondre avec le vrai meurtrier. Il a joué de malchance, car ce dernier s'est arrêté de tuer au moment où il a été emprisonné. Mais depuis peu, les crimes ont repris. Le policier qui m'a aidée a toujours eu des incertitudes dans cette affaire, et sur la culpabilité du personnage. Tout coïncide parfaitement entre ces doutes et les révélations de Max. Ce n'est pas lui qui a assassiné Diane.

— Mais, mais... comment est-ce possible ? J'ai tellement envie de vous croire.

Il était complètement décontenancé, devant tous ces scoops délivrés d'un seul coup. Stéphanie s'en voulait d'avoir été si brusque, et de ne pas avoir mieux contenu ses émotions. L'homme face à elle était totalement abasourdi. Stéphanie se leva et chercha la cuisine. Elle était toute proche, et facile à trouver dans l'exiguïté des lieux. Elle prit un verre qui séchait sur l'égouttoir, le remplit avec de l'eau du robinet, et le lui apporta. Il but machinalement, sans réfléchir. Elle aurait pu l'empoisonner qu'il ne l'aurait pas remarqué. Elle attendit, accroupie auprès de lui ; il avait besoin de reprendre quelque peu ses esprits.

— Je prendrais bien un petit whisky, finit-il par dire.

— Monsieur Durbeque, je conçois qu'il y ait beaucoup d'informations à la fois et que ce soit une grande émotion pour vous, mais j'ai besoin de toute votre lucidité. J'ai besoin de savoir si vous auriez pu avoir des soupçons sur quelqu'un d'autre à l'époque, ou un élément quelconque qui puisse nous guider. Vous avez été concerné au premier chef par cette histoire, et l'espoir que vous puissiez vous souvenir de quelque chose, me hante et m'oblige à vous harceler.

Il semblait perdu tel un enfant désespéré, comme s'il faisait un effort

incommensurable pour rassembler les différents morceaux d'un puzzle trop complexe.

— Vous avez parlé à Max, vous vous êtes fait violer, il y a un flic qui vous aide, Max est innocent !

Il répétait tout dans le désordre, tout comme l'étaient les tiroirs de son cerveau. Stéphanie avait déjà tout ingurgité, et comprit son désarroi. Elle ne s'était pas vraiment mise à sa portée, ni même à celle d'une personne n'ayant pas eu connaissance des faits. Elle décida de reprendre plus lentement, tout en donnant les explications nécessaires, comme elle l'avait fait quelques minutes auparavant avec le lieutenant Polachowski. Au fur et à mesure qu'elle avançait dans son récit, elle vit alors apparaître petit à petit, une lumière, vacillante au début, puis de plus en plus vive, dans les yeux de Durbeque. Lorsqu'elle eut fini, il se passa un long moment avant qu'il ne prenne la parole.

— Votre explication pourrait sembler grotesque, si tout ne s'imbriquait pas aussi bien, fit-il en première réaction. Mais tout semble si réaliste. Et ce Ministri, une belle ordure, comme je m'en étais par moi-même déjà fait l'idée. C'est tout à votre honneur d'avoir persévéré, malgré le choc d'une telle situation. Mais bon sang, si Max est innocent, il faut le sortir de là.

— Et retrouver le vrai meurtrier, avant qu'il ne massacre de nouvelles femmes !

— Je n'ai que peu de souvenirs de ce Polawski.

— Polachowski, Charles Polachowski.

— Je n'ai pas de bons souvenirs de ces moments, et je n'ai pas gardé en mémoire les noms des policiers qui ont montré un comportement, ne serait-ce que normal à mon égard. Mais pour revenir à votre question, je suis désolé de ne pouvoir vous donner satisfaction dans l'immédiat. J'ai refoulé beaucoup de choses pour survivre à cette épreuve, et là, à brûle-pourpoint, je n'ai pas vraiment d'informations qui me viennent immédiatement à l'esprit. Vous me prenez au dépourvu, tout est encore trop confus. Il me faut digérer toutes les révélations que vous venez de me livrer, et je dois faire appel à ma mémoire afin de me replonger à contrecœur, dans cette époque de ma vie. J'espère sincèrement trouver quelque chose ; nous devons sortir Max de là. Je vais faire tout mon possible, aussi douloureuse soit cette épreuve. Mais je ne vous promets rien non plus. En tout, cas je suis heureux que vous fassiez tout cela pour lui. Je n'ai que de bons souvenirs de Max, et je ne vous cache pas, malgré des preuves accablantes, n'avoir jamais pu l'imaginer accomplir de tels actes.

Stéphanie le remercia chaleureusement, et gardait espoir qu'un élément important lui revienne. En tout cas, la nouvelle l'aiderait très certainement à reprendre goût à la vie sociale. Elle lui réitéra sa volonté de le faire venir à la galerie, puis elle quitta le domicile d'Hervé Durbeque.

Les yeux de l'homme n'avaient pas quitté la vieille porte d'entrée en bois de l'immeuble, depuis que Stéphanie y avait pénétré. Il était comme hypnotisé. Il avait eu énormément de chance aujourd'hui. Alors qu'il avait perdu stupidement sa trace dix jours plus tôt, quel n'avait pas été son étonnement lorsqu'en flânant dans le centre-ville, il l'avait aperçue attablée dans un café, en compagnie d'un homme et d'une femme. Il ne l'avait plus lâchée.

Lorsque Stéphanie franchit à nouveau le seuil de la porte pour regagner sa voiture, il sortit à nouveau de sa torpeur, et fila droit sur elle. Comme elle marchait d'un bon pas, malgré ses hauts talons, il dut accélérer afin de diminuer la distance qui les séparait. Ses yeux faisaient des aller-retour incessants entre ses talons aiguilles, qui martelaient le pavé du trottoir d'un son sec et aigu, et ses fesses qui ondulaient dans un jean corsaire moulant. La mince partie de peau que dévoilait sa tenue, l'excitait de manière de moins en moins contrôlable, surtout lorsqu'il se demandait si elle portait des bas ou des collants.

Il accéléra encore un peu son allure. Il n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres, et le fourmillement de son bas-ventre s'accroissait. Il ne savait pas encore comment il allait s'y prendre, mais elle était à sa portée, et il improviserait le moment venu. Il s'assura que le cran d'arrêt qu'il manipulait nerveusement dans sa poche de veste depuis de longues minutes, était libéré de sa sécurité d'ouverture.

Il venait de gagner encore cinq mètres.

Il était tout près du but, et dans quelques secondes, une minute ou deux tout au plus, il pourrait la toucher, et ensuite, une fois sous son contrôle, il pourrait la lécher, la déguster. L'eau lui monta à la bouche, comme l'odeur d'un met exquis fait saliver, avant d'en prendre une première bouchée. Il se demanda quel goût elle pouvait avoir. Il était certain qu'il serait différent des autres, et sans aucun doute succulent. Une forte chaleur envahit son crâne proche de l'éclatement, et sa transpiration se faisait de plus en plus abondante.

Quarante mètres.

Sa respiration rauque devenait nettement audible, au point que certains passants croisant sa route le regardaient avec curiosité. Dans son être malsain, la pression continuait son irrépressible ascension.

Trente-cinq mètres.

L'érection dans son pantalon se faisait de plus en plus dure, accentuée par le frottement de ses vêtements.

Trente mètres.

Il avait l'impression qu'en tendant la main, il pourrait la toucher. Il pouvait entendre plus clairement le son de l'extrémité métallique des talons aiguilles percutant le sol, entrecoupé de temps à autre d'un petit raclement lorsqu'ils rencontraient une irrégularité. Il aurait tout donné pour être à la place des pavés lisses du trottoir, les talons marquant son corps çà et là de leurs pointes acérées. L'excitation atteignait son paroxysme. Il était presque au bord de

l'orgasme tant son cerveau bouillait.

Vingt mètres.

Stéphanie arrivait au niveau de son véhicule. Tout en ralentissant sa marche, elle sortit les clés de son sac à main. À deux mètres de la Mini, elle enfonça le bouton de commande à distance de l'ouverture centralisée, émettant un léger bip bref accompagné d'un scintillement rapide des clignotants. À l'instant où elle ouvrit la portière, une main se posa sur son épaule droite. Elle sursauta.

— Pierre, mais qu'est-ce que tu fous là ? Tu m'as fichu une de ces trouilles !

— Excuse-moi ma chérie. Je t'ai appelée, mais avec le brouhaha ambiant tu n'as pas entendu. J'ai croisé Amandine qui rentrait chez toi, elle m'a dit que tu étais retournée voir Durbeque, seule. Elle m'a proposé de monter, mais je me suis inquiété, et j'ai prétexté devoir faire une course pour venir jusqu'ici. Je ne te vois plus à la galerie, tu me donnes des nouvelles au compte-goutte en ce moment, et ton portable ne répondait pas.

— Je suis désolé mon Pierrot. Je le reconnais. Mais il faut me comprendre, il y a tellement eu de chamboulement ces derniers jours, que je n'ai pas eu le temps de tout te dire. Tu m'aides tellement en tenant la galerie seul. Ce soutien est déjà énorme pour moi. Et puis il y a Amandine. Je crois que je suis vraiment amoureuse tu sais, et c'est un peu au détriment de toi.

Pierre l'enlaça très fort dans ses bras.

— Je suis si heureux pour toi, vraiment.

— Merci, mon Pierrot. On se retrouve à la maison et je te raconte tout, d'accord.

— D'accord.

L'homme se trouvait tout prêt, au moment où cet intrus avait fait irruption sur son chemin. Il traversa la route, tout en continuant sa marche, comme si de rien n'était, mais il était furieux. Il enrageait. Dans l'émotion, son sperme avait inondé l'intérieur de son caleçon, et il s'en sentait d'autant plus en colère.

Stéphanie démarra en direction de son appartement, suivie de son ami Pierre.

CHAPITRE 12

Jeudi 24 avril 2003 10h18 : L'inquiétude monte

Coralie Beker recomposa pour la huitième fois le numéro de téléphone de Diane. Ses doigts tremblaient, et elle serrait fort le mouchoir en papier au creux de sa main.

— Diane Montval, j'écoute.

— Diane ! Enfin j'arrive à t'avoir. Rappelle-moi d'un autre téléphone que le tien.

— Mais Coralie, pourquoi...

— Fais ce que je te dis ! s'exclama-t-elle en raccrochant.

Elle attendit que son portable sonne. L'attente fut interminable. Puis il retentit enfin.

— C'est Diane, que se passe-t-il ?

Il y eut une absence à l'autre bout du fil.

— Qu'est-ce qu'il y a Coralie ?

Diane avait senti aux premiers mots de son amie que quelque chose clochait. Elle l'entendait désormais nettement pleurer. Coralie, au son de sa voix, n'avait pu contenir son émotion.

— Parle-moi Coralie. Il s'est passé quelque chose de grave ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, la voix entrecoupée de profonds sanglots. La police est chez Max, et il est injoignable. Il y a des flics partout à la galerie. Ils ont emmené Hervé Durbeque.

— Mais pourquoi ? Il est arrivé quelque chose à Max ?

— Je ne crois pas. En fait, j'en sais rien. Ce n'est pas une ambulance qui est arrivée chez lui, c'est un camion de flics ! Je ne peux pas t'en dire plus pour l'instant. Il ne t'a pas appelée ?

— Non, pas récemment. Tu m'inquiètes sérieusement !

Diane était maintenant au bord des larmes. Coralie fit de son mieux pour se ressaisir.

— Écoute, je vais essayer d'en savoir un peu plus. Ton portable est peut-être sur écoute. Rappelle-moi en fin d'après midi. Je suis désolée de t'alarmer. Il n'y a peut-être rien de grave. On se parle tout à l'heure.

— OK, répondit presque sans voix Diane, anéantie.

Une fois que son amie eut raccroché, Diane composa le numéro de Max. Elle tomba directement sur son répondeur et ne laissa pas de message. Elle était terriblement bouleversée. Hervé arrêté, la police au domicile de Max.

Elle retourna auprès de ses collègues. Ils comprirent immédiatement à sa mine dépitée que quelque chose n'allait pas.

— Il va falloir que je rentre, leur dit-elle. C'est urgent, il s'est passé quelque chose de grave. Je ne peux pas vous en dire plus pour l'instant. Vous pouvez finir le boulot sans moi ?

La question n'en était pas vraiment une. Les autres répondirent par l'affirmative. En voyant sa tête, ils n'avaient pas vraiment le choix. Elle fit rapidement son sac et appela un taxi. Il la conduisit en direction de l'aéroport le plus proche.

Dans la voiture, son angoisse grandissait. Un tas de doutes et de questions fusaient en tout sens dans son esprit. Il était inutile de spéculer sur ce qu'elle ignorait, elle le savait, mais elle ne pouvait s'en empêcher, ne maîtrisant plus son cerveau. Une fois à l'aéroport, elle acheta un billet pour le premier vol, mais elle devait attendre six heures avant l'embarquement. Six longues heures ! Qu'allait-elle faire en attendant si ce n'est se ronger les sangs ? Elle déambula dans les boutiques de l'aéroport sans y trouver aucun intérêt. Le temps d'attente lui paraissait interminable. Elle se morfondait.

Une heure avant l'embarquement elle rappela Coralie d'une cabine publique. Celle-ci décrocha dès la deuxième sonnerie.

— Allo ?

— C'est Diane.

Coralie avait repris la maîtrise d'elle-même.

— Salut. Bon apparemment Max n'a rien, mais la police est à ses trousses.

— Mais pourquoi, qu'a-t-il fait ?

— J'ai téléphoné un peu partout. Max serait impliqué dans une affaire de meurtres en série.

— De meurtres ? Max ? Mais c'est impossible !

— Je n'en sais pas plus Diane. Je ne sais pas ce qui est vrai, de ce qui ne l'est pas. En attendant, les flics ont mis la galerie sous scellés. Ils sont aussi chez toi. Et Max reste introuvable. Je suppose qu'il se planque quelque part, ce qui ne prouve en rien sa culpabilité. Je l'ai vu plusieurs fois ces derniers jours. Il était un peu nerveux me semblait-il, mais je ne le connais pas assez pour juger. En tout cas, il n'avait pas la tête d'un meurtrier.

— Écoute, je suis à l'aéroport de Glasgow. J'embarque dans une heure.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, mais je suppose que je ne peux rien faire pour te retenir. À quelle heure arrive ton vol ?

— J'arrive vers 20h30.

— OK. Je viens te récupérer. Éteins ton portable.

— C'est déjà fait.

— Très bien, à tout à l'heure.

Mercredi 5 mars 2003 23h13 : La naissance d'un monstre

L'homme relisait pour la vingt et unième fois le texte. C'était si beau, si vrai, si excitant. Et ces photographies ! Son auteur était un génie, *Dieu en personne*, pensa-t-il. Comment pouvait-on réaliser des choses aussi belles, aussi érotiques ! Comment était-ce possible ?

Le vernissage avait été somptueux, et surtout une révélation. Il avait enfin pu voir à travers ces images, le but de toute une vie. Tout paraissait désormais logique et limpide. Cet artiste venait de tracer Sa voie, celle qu'il recherchait depuis si longtemps. Il avait déjà tabassé quelques putes, jusqu'au sang pour certaines, ce qui lui avait procuré un réel plaisir, mais il en sortait toujours frustré, tout comme lorsqu'il avait découpé des animaux. C'était bien de les entendre gémir, de voir le sang jaillir de leurs corps velus. Mais il savait qu'il ne s'agissait pas encore de la finalité de son destin, ce qu'il souhaitait au fond de lui.

Et puis le jour béni était arrivé. La première fois qu'il aperçut les photographies, le monde et le bruit de ce jour de fête n'existaient plus. Il s'était retrouvé en apesanteur, seul avec ces femmes aux pieds magnifiques. Il pouvait presque les toucher, caresser leurs escarpins fabuleux, sentir la pointe acérée de leurs talons aiguilles pénétrer sa peau, goûter leur sang s'écoulant d'une entité improbable. Puis il avait commencé à lire ce texte signé Max Perfale, des mots qui coulaient comme du sucre dans son corps tout entier. Il n'avait pu s'en détacher jusqu'à la dernière syllabe. Enfin, son regard s'était porté sur Max. Il n'avait pas osé lui parler, c'était trop intimidant pour lui de se présenter devant un tel maître. Pour être entièrement honnête, il préféra aussi à cet instant ne pas se faire voir de la fille. Aujourd'hui, il était retourné voir l'exposition. Il n'y avait que l'homme barbu, à coup sûr le propriétaire de la galerie, et quelques personnes isolées. Une fois de plus il avait admiré cette œuvre magnifique, et une fois encore il en était époustoufflé.

Il avait déjà découpé les quelques articles de journaux qui parlaient de Max Perfale et son exposition. Il y avait pris les photos de Max aussi. Sur l'une d'entre elles, il y avait cette petite pute, celle-là même qui avait refusé ses avances, il y avait déjà de cela plusieurs années, lors d'une soirée dans ce fameux manoir, duquel il s'était fait virer comme un malpropre. Cette salope était avec Perfale apparemment. Elle n'en avait pas le droit. Cet homme était trop bien pour elle. Il la détestait, et en même temps, elle l'attirait toujours autant, perchée sur ses échasses effilées.

Il faudra que je m'occupe d'elle un de ces jours, pensa-t-il alors.

Une idée commença sa gestation dans sa cervelle nauséabonde. Depuis ce jour merveilleux que fut le vernissage de « Talon Aiguille », l'idée de ce qu'il allait faire ne le quitta plus. Il y pensait jour et nuit. Quelques fois, après un

sommeil agité où ses fantasmes de sexe, de violence et de mort surgissaient du néant, il se réveillait avec une sensation d'orgasme et de plaisir sublime. Son plan s'échafaudait et se précisait de jour en jour. Il s'en réjouissait à l'avance.

Il parcouru une ultime fois les mots de Max Perfale.

Talon Aiguille (Max Perfale)

S'il est une suprématie que l'on ne peut soustraire à la femme, c'est bien celle du pouvoir de la séduction. Même si l'homme en a plus ou moins conscience, il en reste toujours autant la victime consentante. Ces pouvoirs sont toujours d'une aussi redoutable efficacité et ce, depuis la nuit des temps. L'histoire nous l'a d'ailleurs souvent démontré ; elles mêlent avec une grande subtilité, la fragilité et la force, la soumission et le pouvoir, la vulnérabilité et la puissance, souvent par de savantes manipulations telles que l'histoire peut en témoigner.

Si l'on fait abstraction de la plus triviale – ce qu'elle possède entre ses jambes –, la femme contemporaine urbaine use d'armes de séduction d'une redoutable efficacité. Il s'agit, outre les attitudes corporelles, de tous les artifices susceptibles de mieux ferrer le mâle tels que les vêtements (aussi bien les plus voyants que les plus discrets), le maquillage, la coiffure, ou encore les bijoux.

Mais il en est un qui existe depuis bien plus longtemps qu'on ne le pense (certains historiens le date de cinq mille ans), et force de revenir inexorablement de façon récurrente au grès de la mode, reste le prolongement essentiel de la féminité contemporaine : le talon aiguille.

Vous êtes vous déjà questionné sur son existence et de toute la fascination qu'il exerce sur l'être humain ?

Pour une partie certainement jamais. Pour une autre il signifie l'élégance, le côté bon chic bon genre, ou encore le charme. Enfin pour les derniers il représente la prostituée, donc la débauche et la luxure. Il reste néanmoins une dernière catégorie beaucoup plus répandue qu'on ne le croit, car elle est souvent inconsciente : l'adulateur et le fétichiste du talon aiguille.

On peut d'ores et déjà admettre qu'une jambe féminine prolongée par un talon haut, fait la quasi-unanimité au niveau de l'esthétisme et de la féminité, et ce, tant auprès de la gent masculine que féminine.

Avez-vous réfléchi une seconde au fait que cet accessoire évoque, outre la féminité, la sexualité ? L'exemple le plus trivial en est la prostitution.

Dans le prolongement de cette idée, une belle fille en mini-jupe et talons aiguilles va la plupart du temps déclencher une réaction négative et péjorative. Dans l'esprit des hommes, même s'ils apprécient majoritairement, il s'agit souvent d'une femme facile. Très rarement, voire jamais, la réflexion ne sera pas dépréciative. Beaucoup de femmes ne s'habillent d'ailleurs pas ainsi par crainte de choquer ou d'être abordée de manière triviale voire primaire. On aborde déjà l'impact psychologique des chaussures en général, et plus particulièrement celui souvent négatif, du talon haut sur l'esprit humain.

Pourquoi une prostituée met-elle des talons aiguilles ? Certainement pas pour leur confort. C'est parce qu'ils déclenchent chez l'homme une réaction purement sexuelle, entretenant ainsi, et par association à l'objet, l'aspect péjoratif de la femme devenue elle aussi objet.

Sigmund Freud n'a-t-il pas écrit : « *Le pied est le symbole du phallus et la chaussure est celui du sexe féminin... On devrait s'attendre à ce que, comme substitut de ce phallus qui manque à la femme, on choisisse des objets ou des*

organes qui représentent aussi des symboles du pénis... Ainsi, si le pied, la chaussure ou une partie de ceux-ci sont les fétiches préférés, ils le doivent au fait que dans sa curiosité, le garçon a épié l'organe génital de la femme d'en bas, à partir des jambes » (complexe de castration). Il indique par là même que les pieds et les talons hauts font partie du fétichisme le plus courant et le plus répandu chez l'homme.

Même si l'on n'est pas très attaché à la psychanalyse, on peut néanmoins associer au talon aiguille un certain nombre de choses vraisemblablement toutes liées entre elles.

Tout d'abord, c'est un moyen pour la femme, longtemps considérée comme inférieure à l'homme, de se hisser socialement, d'élever sa position hiérarchique tout autant que physique.

Ensuite, il représente l'élégance et la féminité. Son omniprésence dans la publicité et la mode le prouve (allongement de la silhouette de la jambe).

Il évoque aussi la sensualité, l'érotisme et la sexualité, pouvant aller jusqu'à la perversité. Pour exemple, dans une photographie, un nu intégral féminin sans artifice n'est à mon humble avis que pur graphisme. Rajoutez une paire de talons aiguilles au modèle, il devient érotique, et la photo contient brusquement une profonde sensualité.

Enfin, puisqu'il s'agit bien d'un objet dont le seul intérêt est l'impact psychologique et non le confort, et encore moins un remède au mal de dos, il évoque aussi la douleur et la souffrance que l'on retrouve sexuellement dans le masochisme, ou à l'inverse, une forme de cruauté dans le sadisme. Il mélange la douceur des courbes et des formes à l'agressivité, parfois de sa couleur ou de sa texture, mais surtout par la pointe acérée de son talon, à la limite de l'arme blanche, si limite il y a. Le « Stiletto » comme il est dénommé dans la langue italienne, a pour origine étymologique « Stilo » qui signifie « couteau »...

Et le fétichisme dans tout ça, le fameux complexe de castration de Freud ?

Il s'agit là de la vénération d'un objet qui à sa vue, va déclencher un désir, une excitation qui ne s'associe pas forcément à un acte ni à une pratique sexuelle.

Karl Abraham, lors d'une psychanalyse, relatait le commentaire suivant : « *Mes yeux étaient attirés comme par une force magique par les chaussures de femme... Une chaussure inélégante me répugne et m'emplît d'effroi.* » Karl Abraham poursuivait : « *La vue de belles chaussures de femme lui fait vivre une joie intime. Ce sentiment de bien-être se transforme parfois en une excitation violente, lorsqu'il s'agit de chaussures vernies à hauts talons comme en portent fréquemment les demi-mondaines* ». Une autre traduction à partir d'un rêve lui fait déduire : « *Ainsi, l'intérêt pour les talons féminins s'éclaircit. Le talon de la chaussure correspond à celui du pied ; celui-ci a justement, par déplacement, la signification des organes génitaux masculins. L'intérêt sexuel infantile se survit dans la prédilection pour le pied féminin, son revêtement et spécialement son talon – intérêt qui concerna jadis le pénis que le patient supposait à la femme.* » Déduction qui s'associe de façon identique à celle de Freud. Même si le complexe de castration reste discutable, on comprend ainsi mieux ce souci permanent chez la femme d'embellir cette partie de son corps – verni sur les ongles, chaînette de cheville, bagues aux orteils et, bien entendu, chaussures.

Tout cela confirme toutefois une chose : l'intellectualisation purement humaine d'un objet, dont l'impact psychologique induit des comportements divers et variés, le côté sexuel étant souvent inconsciemment prépondérant.

Mes recherches et mes observations m'ont permis de me rendre compte d'autre chose : le fétichisme du talon aiguille est intimement et trivialement lié à celui du pied, mais aussi à celui de la jambe et, par conséquent, de leurs fétiches, les bas et les collants.

J'aurais beaucoup de choses à dire sur ces derniers accessoires qui me

paraissent les seuls à pouvoir rivaliser, sensuellement parlant, avec les talons aiguilles. Mais je m'éloignerais du sujet, et c'est la raison pour laquelle je n'en parle que dans une annexe. Mais y a-t-il réellement rivalité ? Je ne pense pas. Ce sont eux aussi des armes fatales de séduction et d'érotisme fonctionnant en parfaite symbiose.

De toute évidence, l'amateur et contemplateur du talon aiguille l'est aussi du pied, de la jambe, et du bas ou du collant.

Il existerait donc un ensemble de fantasmes, pas seulement lié au « simple » talon aiguille, même s'il en est quasiment toujours l'initiateur, ainsi à l'origine de fantasmes nouveaux qu'il féconde.

Mes photos sont au croisement de tous ces phénomènes, un ensemble, un amalgame, parfois belles, parfois malsaines, dont les origines sont enfouies au plus profond du cerveau humain. Le Talon Aiguille est mis ici en majuscule, par toutes les pensées et comportements humains qu'il suscite et qu'il enfante depuis des siècles. Ce n'est plus ici un accessoire, mais un sujet à part entière dont les traductions sont liées à sa symbolique.

Il s'agit d'une étude personnelle des mœurs de notre société à travers un objet culte.

CHAPITRE 11

Dimanche 29 octobre 2006 22h14 : L'objet

Durant l'absence de Stéphanie partie revoir Hervé Durbeque, Amandine avait préparé un petit plat de son invention, avec ce qu'elle avait pu trouver au domicile de son amie. Elles avaient ensuite dîné en compagnie de Pierre et Gaby, et tout le monde avait apprécié cet entremet de fortune, si bien réussi.

Stéphanie se posait un peu après une après-midi somme toute éprouvante, même si les choses s'étaient relativement bien passées. Elle exposa pour la troisième fois de la journée les faits, le viol inclus, à ses deux amis effarés. Elle ne put éviter leurs réactions protectrices et affligées. Elle essaya malgré tout, en choisissant ses mots, de les épargner, pensant que deux personnes – elle et Amandine – suffisaient amplement pour subir tout cela. Mais en retour, ils ne voulurent pas de sa protection. Pierre et Gaby souhaitaient être présents et actifs dans les événements à venir, et lui offrir tout le soutien possible.

Les choses en restèrent là, même s'il paraissait fastidieux pour Stéphanie de répéter plusieurs fois les choses. Comme elle l'avait déjà annoncé à Pierre, ils s'occupaient tous les deux de la galerie, lui laissant la possibilité de s'investir dans cette histoire rocambolesque et peut-être dangereuse. Les garçons partirent aux alentours de dix heures et quart, laissant ainsi le nouveau couple, qui, même s'il ne le montrait pas, mourrait d'envie de se retrouver seul.

Lorsqu'ils quittèrent l'appartement, Stéphanie enleva la pile d'assiettes qu'Amandine tenait dans ses mains, pour la reposer sur la table, puis poussa délicatement son amie dans le canapé. Après avoir baissé la lumière, elle se posta face à elle, debout, et retira lentement son chandail. Puis elle dégrafa son soutien-gorge blanc à dentelles et le lui jeta. Amandine ondulait de plaisir devant ce strip-tease impromptu. Elles ne sortaient pas ensemble depuis très longtemps, mais chaque minute passée l'une avec l'autre n'était qu'un pur bonheur. Toujours droite devant elle, Stéphanie dégrafa lentement son jean corsaire.

Elle n'eut pas le temps d'aller plus loin que son téléphone portable sonna. Mais elle ne répondit pas, poursuivant sa besogne enjôleuse. Tandis qu'elle s'approchait de son amie, la sonnerie se fit entendre une nouvelle fois, et elle en fut agacée.

— Tu devrais peut-être répondre, dit Amandine qui regrettait tout autant qu'elle cette trêve non désirée. C'est peut-être important ?

— Tu as raison, admit-elle à contrecœur.

Le numéro qui s'affichait n'était pas masqué, mais ne faisait pas partie de son répertoire. Elle décrocha.

— Allô ?

— Mademoiselle Jullian ?

— Oui, c'est moi, répondit-elle en renvoyant ses longs cheveux défaits derrière ses oreilles.

— Bonsoir, mademoiselle, je suis désolé de vous déranger à cette heure. Je suis Norbert Grazzio, le gardien de prison. J'étais avec vous lors de votre entrevue avec Max Perfale.

— Oui, je me souviens très bien ! Je voulais vous remercier pour votre gentillesse. J'étais très tendue ; votre présence et vos mots m'ont beaucoup réconfortée.

— Je n'ai fait que mon travail.

— Peut-être, mais vous l'avez bien fait. Vous souhaitiez me parler ?

— Eh bien, oui, car j'ai un message de la part de Max.

— Un message ?

— Tout à fait.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Max souhaiterait que vous récupériez un objet que vous pourriez porter sur vous, afin de communiquer avec lui, un peu comme les photos m'a-t-il dit, mais en moins encombrant.

— Je vois. Je ne suis donc pas la seule à discuter avec lui.

— Nous sommes en fait les deux seuls à ce jour.

— Est-ce que je pourrais avoir l'indiscrétion de vous demander pourquoi vous faites cela pour lui, c'est un grand criminel après tout ?

— Il est tout aussi criminel que moi je suis le père Noël, mademoiselle.

Il y eut un silence.

— Très bien, reprit Stéphanie, comme ça les choses sont claires. Et quel est cet objet ?

— Il s'agit d'une chaînette de cou en or jaune, à laquelle est suspendu un médaillon en forme de talon aiguille, en or aussi. C'était un cadeau de Max à Diane lorsqu'il a obtenu la possibilité de faire la fameuse exposition. Elle portait constamment ce type de chaussures, et c'était aussi un clin d'œil à sa tenue vestimentaire. Pendant les difficiles événements qui ont amené Max en prison, Diane était en Écosse. Par crainte de perdre ce bijou très cher à ses yeux, elle l'avait laissé dans l'appartement de Max avant de partir. Il y serait toujours.

— Il me faut donc aller à son domicile afin de le récupérer ?

— Exact.

— Et comment vais-je pouvoir entrer ?

— Où puis-je vous déposer la clé ? Je vous laisserais l'adresse par la même occasion.

— Vous êtes un personnage surprenant, monsieur Grazzio.

— Comme je vous l'ai déjà dit, vous n'avez rien à craindre de moi. Vous pouvez me faire confiance. J'ai simplement à cœur d'aider cet homme, tout autant que vous, je crois.

— Exact, répondit-elle, faisait écho à la propre réponse du geôlier.

Ils prirent rendez-vous pour le lendemain matin et se quittèrent.

— Tu ne vas pas aller là-bas toute seule, s'indigna Amandine.

— Tu n'es pas disponible pour m'accompagner, je crois.

— C'est vrai, demain j'ai une journée bien remplie. Mais je vais annuler les rendez-vous.

— Tu ne vas rien annuler du tout, ma dentiste très désirable, répondit Stéphanie en lui caressant la joue. J'appelle Charles Polachowski à la première heure demain matin, et je te promets de ne pas y aller sans lui.

— Je préfère ça. Mais j'ai remarqué qu'il n'était pas insensible à ton joli minois, sans parler de ce cul magnifique, répondit Amandine en prenant l'une de ses fesses à pleine main.

— Ce cul, il n'est rien qu'à toi.

Amandine sourit. Elles s'embrassèrent et reprirent leurs caresses, là où elles les avaient laissées.

Dimanche 29 octobre 2006 23h40 : Géhenne

Annette Fergan, une belle rouquine et jeune divorcée de quarante-quatre ans, quittait le domicile de ses éternelles complices Babeth et Laura, deux colocataires, après une soirée remplie de bavardages, de rires et de breuvages alcoolisés. Toutes trois célibataires, elles avaient partagé tout un tas d'anecdotes et d'expériences amoureuses diverses. Elles profitaient à fond de leurs âges de raison, même si quelques fois, à l'image de ce soir-là, elles se sentaient redevenir des adolescentes. Babeth en avait profité pour leur exposer ses derniers investissements en matière de sextoys, provoquant une partie de fous rires supplémentaires.

Lorsqu'elle quitta ses amies, Annette était encore grisée par les boissons et les rires, tandis que ses zygomatiques souffraient encore de courbatures. Elle repensait à l'objet de plaisir que lui avait confié Babeth, afin qu'elle puisse l'essayer en toute tranquillité chez elle. Un peu honteuse de trimballer ce truc enfoui au fond de son sac, elle ne savait pas encore si elle irait au bout de l'expérience. Encore éméchée, elle en pouffa de rire, seule dans la rue déserte. Elle n'habitait pas très loin, et avait décidé de rentrer à pied, décision nettement plus sage vu l'état d'ébriété dans lequel elle se trouvait. Elle retournerait le lendemain matin récupérer sa voiture avant de partir au boulot.

Annette marchait d'un pas tranquille, et profitait de la fraîcheur de la nuit pour se dégriser un peu, et refroidir ses joues empourprées de chaleur. La rue était sombre, et en cette heure tardive d'un dimanche soir, seuls les bruits de ses pas brisaient le pesant silence de la ville endormie. Les volets des appartements étaient en grande majorité clos, mais l'on pouvait apercevoir ça et là, quelques rares lumières jaunes filtrant au travers des rideaux des fenêtres.

Demain la journée va être dure, pensa Annette.

Peut-être aurait-elle dû poser au moins le lundi matin de congé. Toutefois, cette période de fin de mois, mais aussi de fin d'année, inaugurerait le cycle mensuel le plus chargé du cabinet d'expertise comptable dans lequel elle était employée. Elle aurait sûrement dû être plus vigilante sur sa consommation d'alcool, mais elle se trouvait actuellement dans une période d'euphorie, collective qui plus est, et voulait profiter au maximum de sa nouvelle vie de célibataire. Elle s'envoyait en l'air, comme disaient ses amies, dès que l'occasion se présentait et que son courtisan lui convenait. Elle n'avait jamais osé cela plus jeune. Elle s'estimait trop coincée à cet âge, et se sentait fière de sa fidélité envers son mari, ce qui ne fut pas réciproque. Mais depuis quelques temps, ses tabous fondaient comme neige au soleil, et elle n'en ressentait que du bonheur. Elle était joyeuse, libre et légère. Peut-être rencontrerait-elle un jour à nouveau le grand amour, mais pour l'instant elle se l'interdisait.

Elle marchait, pensive, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre dans ce silence solennel de la rue, que seul le martèlement de ses talons venait perturber, comme un métronome entêtant et irrégulier. Elle ne remarqua pas ce timbre si commun dans une ville, jusqu'au moment où le véhicule ralentit à sa hauteur. La vitre passagère se baissa.

— Bonsoir Annette.

Elle ne reconnut pas la voix masculine qui s'adressait à elle. Confiante, elle s'approcha de la portière afin de vérifier celui qui l'interpellait. L'homme éclaira le plafonnier afin de montrer son visage.

— Tiens, bonsoir. Quelle coïncidence !

Elle le reconnaissait sans que son nom ne lui revienne en mémoire.

— Le hasard fait quelques fois bien les choses. Vous ne devriez pas vous balader à pied toute seule à cette heure-ci ; ce n'est pas très prudent.

— Je sors de chez des amies et je n'habite qu'à quelques pâtés de maisons. J'aurais vite fait en marchant.

— Voulez-vous que je vous dépose ?

Annette, un peu lasse, fut tentée par la proposition, mais par politesse répondit par la négative. Elle n'en avait que pour une dizaine de minutes de trajet.

— Ça ne me dérange pas du tout, surtout si c'est à deux pas. Allez, montez, insista-t-il.

Il se pencha pour entrouvrir la portière. Annette saisit l'aubaine, et prit place sur le siège en cuir.

— Merci beaucoup, c'est très gentil de votre part.

— Je vous en prie. Nous nous connaissons. Je peux vous rendre ce petit service.

— Je vais vous indiquer le chemin.

Il démarra. L'ambiance sonore de l'habacle était très douce et agréable. C'était de la musique classique, elle en était sûre, mais en complète néophyte, elle ne sut reconnaître ni l'œuvre ni le compositeur. L'intérieur cossu, agrémenté de cette mélodie, rendait l'atmosphère paisible.

— Tout va bien, la vie est belle pour vous en ce moment ?

— Très bien, je vous remercie. Tout va pour le mieux. Mon divorce est enfin prononcé et je suis désormais une femme libre.

— Et disponible alors, continua-t-il.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Et bien, pour être tout à fait honnête, vous m'attirez beaucoup Annette ; depuis longtemps. Je n'ai jamais osé vous le confier, mais maintenant que vous m'avouez votre célibat, je me permets de vous faire part de mes sentiments. Je vous désire ardemment Annette, j'ai envie de vous depuis des mois.

Elle, si frivole ces derniers temps, fut surprise par la déclaration si directe de cet homme qu'elle ne connaissait que par l'intermédiaire de sa profession. Et puis, sans prétention aucune, elle se trouvait encore très jolie et désirable

pour son âge, contrairement à lui. Il ne l'attirait pas du tout. Elle regretta subitement de s'être confiée aussi naïvement à cet homme. Elle ne le connaissait pas plus que ça après tout, et il lui faisait clairement des avances.

— Vous êtes très... entreprenant. Nous nous connaissons à peine. Je crois que vous vous faites une fausse idée de moi. Je ne suis pas de celle qui couche avec le premier venu. Prenez à droite après le feu tricolore. Je ne voudrais pas vous paraître désagréable, mais je vous trouve quelque peu cavalier.

— Je ne vous plais pas alors, rétorqua-t-il d'un ton lapidaire.

— Il n'est pas question de ça. Je ne m'attendais pas à ce genre de confession de votre part, voilà tout. Je suis juste surprise. Il faut me laisser le temps d'y réfléchir.

— Je connais bien ce genre de discours. Vous êtes toutes pareilles. De vraies anguilles. Vous me croyez assez idiot pour ne pas comprendre ce que vous voulez dire par là !

Son ton devenait plus sec, presque cassant. Annette en fut désorientée. Elle n'osa plus parler. L'homme, si complaisant il y avait encore quelques minutes à peine, donnait l'impression d'être au bord de la crise de nerfs suite à son refus, comme s'il avait fait face à une cuisante défaite. Était-il amoureux à ce point ? Non, elle ne le pensait pas. C'était du baratin pour pouvoir la sauter, voilà tout. S'il avait des sentiments, il agirait différemment, ou bien il l'aurait déjà courtisée lors de leurs entrevues professionnelles. Elle s'était effectivement aperçue qu'il la lorgnait du coin de l'œil, mais guère plus qu'un homme regardant une femme qui l'attirait. Maintenant elle se souvenait. Elle se rappelait sa fâcheuse tendance à regarder ses pieds. Elle était consciente qu'en portant des talons aiguilles en tout temps, elle attirait le regard des hommes. Cet accessoire féminin qu'elle aimait arborer avait une connotation élégante tout autant qu'érotique. Mais lui, contrairement aux autres, ne le faisait pas discrètement ou avec un certain embarras lorsqu'on les surprenait. Non, il les lorgnait comme un monomane ne pourrait détacher ses yeux des fesses d'une femme. Cet aspect avait échappé jusqu'à présent à sa vigilance, et lui revenait bizarrement à l'esprit. Peut-être était-elle trop préoccupée à ces moments-là par son divorce, celui-ci ne s'étant pas passé pour le mieux.

Elle se demanda si elle avait bien fait de monter dans cette voiture, car dans quelques secondes, il saurait où elle habitait, avec le risque potentiel de la harceler. Peut-être devait-elle lui indiquer une fausse destination, afin d'éviter tout risque. Le silence se faisait de plus en plus pesant. Seuls le faible ronronnement du moteur et la musique tout juste audible venaient le rompre, sans pour autant la détendre. Le plaisir qu'elle avait ressenti en entrant dans la berline s'évapora, se transformant en tension.

— Prenez à gauche s'il vous plaît.

Il s'exécuta, ce qui la rassura quelque peu.

— C'est l'avant-dernier immeuble à gauche au bout de la rue.

Il avançait encore, toujours sans voix.

— On y est, vous pouvez vous arrêter ici.

Mais il ne s'arrêta pas. La voiture ne roulait pas à vive allure, mais ne ralentit même pas, son conducteur restant impassible.

— C'est ici que j'habite. Vous pouvez me déposer.

Pas de réponse.

— Mais qu'est-ce que vous voulez à la fin ?

— Je crois que vous le savez, répondit-il avec un sourire en coin.

Son regard s'était transformé. Il était devenu froid et impassible.

Dans quoi s'était-elle fourrée ? Elle fut tout à coup persuadée qu'il n'était peut-être pas passé dans la rue par hasard. Peut-être même la suivait-il depuis déjà plusieurs heures, et avait attendu patiemment qu'elle sorte de chez Babeth et Laura pour la cueillir comme une fleur. Et maintenant elle était captive de ce quasi-inconnu.

— Où comptez-vous aller comme ça ?

— Vous le verrez bien assez tôt.

— Écoutez, je ne voulais pas vous vexer tout à l'heure. Vous êtes un homme tout à fait charmant et nous pourrions nous revoir demain si vous le souhaitez. Vous pourriez venir me chercher au travail et nous irions prendre un verre. Qu'en dites-vous ? demanda-t-elle sans en penser un seul mot.

Elle devait juste sortir de ce traquenard. Mais l'homme ne répondit pas. Il roulait tout en regardant droit devant lui, sans réaction. Annette poursuivit.

— Contrairement à ce que vous pensez, vous ne m'êtes pas indifférent, bien au contraire. Mais c'est dans ma nature de ne jamais précipiter ce genre de choses. J'aime bien être courtisée, séduite, et ensuite les choses se font naturellement. Vous comprenez ?

L'homme eut un nouveau sourire en coin, le regard toujours dans l'axe de la route. Annette avait la sensation que ses efforts étaient vains. Elle ne savait pas ce qu'il avait en tête, mais il ne paraissait pas vouloir changer ses plans. Elle se résigna, en se promettant d'être plus vigilante la prochaine fois. La vie dissolue qu'elle menait depuis quelques semaines, elle le savait, n'était pas sans risque, et cette mauvaise expérience lui servirait de leçon. Son compagnon « forcé » oserait-il ensuite revenir au cabinet d'expertise comme si de rien était, ou bien en changerait-il ? En tout cas, c'était culotté de sa part. Et si elle portait plainte pour viol, puisqu'il semblait avoir cette idée en tête ? Après tout, il lui avait simplement proposé de la raccompagner. Ce n'était pas une raison suffisante pour coucher avec lui. Elle se demanda si une telle plainte tiendrait devant un tribunal. Brusquement, sa réflexion fit volte-face. Et si elle n'avait plus jamais l'occasion de parler de quoi que ce soit, à personne. Elle frissonna. Non, ce n'était pas possible, pas maintenant. Ce n'était pas son heure, elle en était persuadée.

La direction que prenait la berline ne la rassura pas le moins du monde. Le centre de la ville s'éloignait à grands pas, et le quartier dans lequel ils circulaient désormais était une cité dortoir, à l'absence totale d'animation. Il pouvait abuser d'elle dans une impasse sombre sans que personne ne s'aperçoive de rien. Mais il ne s'arrêta pas. Annette ne pouvait s'empêcher de

cogiter sur son sort, à l'image de son anxiété grandissante. Le plus pénible était encore ce lourd silence.

Le temps s'écoulait au ralenti, les secondes paraissant des minutes, et les minutes des heures. Les pavillons qui jusqu'à présent se succédaient à un rythme imperturbable commençaient à s'entrecouper de petits bosquets d'arbres, puis de bois de plus en plus épais. Un instant plus tard, la voiture ralentit et prit un virage à droite pour s'engager sur un étroit chemin de terre, s'enfonçant dans l'une des petites forêts qui prédominaient maintenant sur les habitations. Ils roulèrent encore un instant, puis la voiture stoppa et l'homme éteignit les phares.

Le noir était quasi total. Cette fois-ci l'angoisse d'Annette fit place à la peur, et elle se mit à trembler, se refusant à penser. L'homme ne bougea pas pendant un instant. Une lueur d'espoir qu'il se ressaisisse dans ses intentions lui effleura l'esprit. Mais lorsqu'il posa sa main sur sa cuisse, la flamme s'éteignit, telle une bougie que l'on soufflait d'un seul jet. Il commença à lui caresser la jambe, puis passa sa main sous sa jupe, essayant de se frayer un passage vers son intimité. Elle n'arrivait pas à faire l'effort d'ouvrir ses cuisses afin de lui faciliter la tâche en lui donnant ce qu'il désirait, pour que ce moment ne soit bientôt qu'un lointain et mauvais souvenir.

Sentant ses efforts vains, l'homme retira sa main. Il se pencha vers elle pour l'embrasser, mais comme précédemment, Annette, fuyant son geste, se blottit contre la vitre de la portière. Il sembla s'irriter passablement. Passant les jambes par-dessus le levier de vitesse et le frein à main, il s'approcha un peu plus. Puis, aussi soudain que le tonnerre, il la saisit au cou et serra fort, très fort. Cette brutale absence d'oxygène, tandis que sa respiration s'accélérait sous le joug d'une émotion mêlée de terreur à fleurs de peau, lui fit perdre connaissance rapidement.

Annette se réveilla, encore étourdie, dans un lieu inconnu, sale et vétuste. Et comme elle n'allait pas tarder à s'en apercevoir, ses mains étaient liées par une sangle de cuir à travers laquelle passait une chaîne fixée au plafond. Son corps s'y suspendait, à l'image de nombreuses autres victimes. Elle était nue, la pointe des pieds rasant le niveau d'un sol crasseux. Ses épaules, ses bras, ses poignets et ses mains la lançaient dans une douleur engourdie. Elle avait mal autour du cou aussi. Elle aurait tant aimé se masser pour soulager sa souffrance, mais elle était dans l'impossibilité de bouger. Ses chevilles aussi étaient liées. Elle comprit alors que sa vie venait de basculer, et que son cœur s'arrêterait de battre bientôt. Elle espérait juste que ce soit rapide. Mais elle ne mesurait pas encore à qui elle avait affaire, l'essence même du mal, incarné par celui qui l'avait suspendu comme une vulgaire carcasse bovine.

Deux lampes à gaz brûlaient de part et d'autre de la salle, en émettant un petit bruit continu caractéristique, et projetant une lumière blafarde. Concave, le sol sous elle formait une légère pente rejoignant une ancienne bonde

d'évacuation obstruée de débris. Des tuyaux rouillés longeaient verticalement et régulièrement les murs tout autour d'elle. Tout portait à croire qu'il s'agissait d'anciennes douches collectives. Elle pensa immédiatement aux chambres à gaz des camps de concentration où les nazis asphyxiaient les juifs et autres homosexuels ou gens du voyage, avant de calciner leurs corps. Pourquoi était-elle retenue prisonnière dans ce lieu sordide et dans cette nudité totale, si ce n'était pour sa propre mise à mort ?

Le froid aidant, mais surtout par peur, Annette se mit à trembler de tout son long sans pouvoir se contrôler, faisant tinter les chaînes de sa suspension. Elle était seule, comme perdue dans le néant, comme si son être n'avait plus d'existence dans le monde des vivants, comme on peut l'être face à sa propre mort. Mais elle ressentait pourtant une présence non loin. Le temps était figé et tous ses repères terrestres avaient disparu. Peut-être était-elle déjà morte ? Et même si ses croyances personnelles n'y accordaient aucune valeur, elle se trouvait probablement déjà dans l'antre du diable, celui-là même qui n'allait pas tarder à lui faire expier ses péchés de pauvre mortelle.

Elle entendit un bruit de pas. Ils s'avançaient, résonnant dans le vide de l'obscurité. Le diable arrivait, et l'heure de son jugement était proche. Chaque pas résonnait dans sa tête comme un glas, dont chaque coup lui faisait un peu plus perdre la raison, et s'approcher de la fin. Puis elle le vit, face à elle. Elle ne l'aurait jamais imaginé ainsi. Pas de queue fourchue, pas de cornes ni de flammes ; il était blanc, des pieds à la tête. Elle pouvait apercevoir la couleur de sa peau au travers de gants en latex, ainsi que sur son visage déformé. Il ne ressemblait plus à l'homme qui se trouvait au volant de la voiture. Lorsqu'il se rapprocha, elle vit son visage, sous la cagoule immaculée de sa combinaison. Il était recouvert d'une matière translucide, probablement un bas nylon. Oui c'était bien cela, ou un collant, comme elle en portait régulièrement. Peut-être même était-ce le sien, puisqu'elle était nue comme un ver.

L'ange-démon se rapprocha encore. Il était maintenant tout près, au point d'en sentir la tiédeur de son souffle. Il se mit à tourner tout autour d'elle, lentement, inclinant sa tête afin que ses narines dilatées puissent aspirer son odeur, recrachant l'air par la bouche, tel un animal flairant sa proie avant de la dévorer.

Ce petit manège dura tout un temps.

— Tu sens la rousse, pile-poil comme je l'imaginai. Tu ne songes pas une seconde comme tu m'excites, dit-il d'une voix calme et légèrement tremblotante procurée sa propre exaltation.

Puis il se baissa au niveau de son pubis, et saisissant ses deux fesses à pleines mains, il plaqua son nez entre ses cuisses, inspirant fortement à de nombreuses reprises. Il resta collé à elle longtemps. Il prenait un plaisir inouï.

Puis il se redressa.

— Tu sais ce que j'ai trouvé caché au fond de ton sac, petite coquine ?

Il passa une main dans son dos, et en sortit l'objet que lui avait remis plus

tôt dans la soirée, son amie Babeth.

— Qu'est-ce que tu comptais faire avec ça, hein petite pute ? Dans quel orifice comptais-tu te l'introduire, dis-moi ? Tu n'es qu'une traînée, une salope. Tu ne veux pas de ma queue, mais ce truc en plastique, tu te le serais enfilé, n'est-ce pas Annette la prude ! Que disais-tu ? Tu aimes être courtisée ? Et bien je vais te courtoiser, mais à ma manière...

— Je n'avais pas l'intention de l'utiliser, balbutia-t-elle d'une voix implorante. C'était juste pour rire. Je peux tout vous expliquer...

— Tais-toi ! hurla-t-il.

Il lui enfonça alors brutalement le pénis synthétique dans la bouche. Ses incisives se brisèrent sous le choc, et la douleur la tétanisa, lui coupant le souffle. L'objet atteint l'entrée de sa gorge avec une violence ahurissante. Elle suffoquait, et des larmes silencieuses inondaient ses joues. Transie par la peur, ses narines avaient beaucoup de mal à inspirer et à expulser la grande quantité d'air dont ses poumons avaient besoin pour oxygéner son corps et le retenir encore un peu à la vie à laquelle elle s'accrochait obstinément. Avec grande difficulté, elle continua à respirer.

Il s'éloigna vers le côté puis réapparut quelques secondes plus tard. Il tenait dans chacune de ses mains, un escarpin noir verni. Elle reconnut ses propres chaussures. L'homme, ou plutôt l'être diabolique dans lequel il venait de s'incarner les positionna au niveau de son visage.

— Tu as sacrément bon goût, Annette. Regarde un peu ce talon acéré et vertigineux, ajouta-t-il comme s'il se parlait à lui-même. J'en ai jamais vu d'aussi fins. Comment tu fais pour tenir là-dessus ? T'es vraiment trop classe comme fille tu sais.

Puis il se mit à les renifler, recherchant l'odeur de ses pieds sur le cuir intérieur.

— Je me demande toujours comment vous faites, vous les femmes pour marcher avec ça. Je vous admire tellement. Vous êtes si désirables lorsque vous vous déhanchez, que vos chevilles vibrent sous l'impact du sol. Mais tu le sais tout ça, n'est-ce pas ? Tu les portes pour exciter les mecs, pour qu'ils te regardent et te désirent. Tu n'es qu'une chienne qui s'amuse à allumer nos pauvres libidos. Dis-moi, lorsqu'ils te tirent tous ces gros porcs, tu gardes tes échasses, tu leur montes dessus pour qu'ils jouissent ?

Son discours n'était qu'un monologue d'insanités. Il prenait un immense plaisir à l'insulter, comme des prémices à un acte sexuel violent et décadent. Telle une précieuse relique, il déposa délicatement l'un des souliers à ses côtés, puis dégrafa légèrement le haut de sa combinaison blanche, laissant apparaître une peau imberbe, une des précautions qui lui évitait entre autres de laisser des traces de poils sur ses crimes. Puis il pressa fortement la pointe du talon aiguille contre la partie gauche de ses pectoraux, si fort que sa main blanchie tremblait. Un petit filé de sang commença à s'écouler dans sa combinaison lorsque la pointe pénétra dans sa chair. Il poussa un gémissement mêlé d'un grognement, qui ressemblait à s'y méprendre à un orgasme. Il

apposa ensuite la pointe ensanglantée contre sa bouche et lécha l'hémoglobine à travers le nylon qui la recouvrait.

Ce mec est un psychopathe, aurait pu penser Annette. Mais Annette ne pensait plus. Elle sentait la fin avancer à grands pas. Plus rien désormais ne pouvait arrêter ce cerveau détraqué. Elle le savait.

Refermant sa combinaison hermétique, il s'abaissa, afin de délier ses chevilles de la sangle en cuir qui les entravait. Puis il se redressa, en se collant tout contre elle comme s'il désirait l'embrasser, tout en la repoussant en arrière. Cette action eut pour effet, puisqu'elle pendait depuis le plafond tel un sac inerte, d'augmenter la pression entre leurs deux corps. Il était tout près, si près qu'elle le ressentait sur tout son être avec un dégoût indicible. Il glissa ses jambes entre les siennes, et les écarta brutalement. Celles d'Annette n'avaient pas d'autre choix que de suivre le mouvement imposé, lui livrant avec terreur son intimité.

Se mêlant à celle de sa bouche et de sa gorge, une douleur fulgurante la saisit au bas ventre lorsqu'il fit pénétrer dans son vagin l'avant de l'escarpin, le maintenant à deux mains. Les mouvements de va-et-vient, qu'il exécutait de manière de plus en plus rapide et de plus en plus profonds à l'intérieur de son corps, augmentèrent encore l'algie remontant dans son bassin en spasmes violents. D'autant que l'objet était trop large pour son anatomie. Elle ressentait les lancements des déchirures qui s'opéraient en elle. L'humiliation infligée accroissait son calvaire, son effroi et sa souffrance tout autant physique que morale.

— Tu aimes ça, hein ! sale pute ! Ça te plait, tu jouis, n'est-ce pas ?

Une fois de plus son discours contribuait à sa propre excitation malsaine, et chaque mot rythmait les secousses qu'il lui infligeait.

— Tu connais un photographe du nom de Max Perfale, Annette ? C'est grâce à lui que nous sommes là tous les deux, en amoureux. C'est lui qui m'a révélé, qui a fait pousser en moi la graine de la joie et du bonheur absolu. Il a écrit des choses tellement vraies. Et ses photos, tu n'imagines pas leurs beautés.

Ce fut une fois de plus interminable. Elle ne comprenait rien à son discours. Dans son supplice elle s'était depuis longtemps arrêtée de l'écouter.

Puis il finit par se retirer. Il appliqua le soulier sur son visage, laissant les traces du propre sang d'Annette sur le nylon qui le recouvrait, telles des peintures de guerre avant l'assaut final. Reposant l'escarpin ensanglanté à côté de l'autre, il sortit de son dos un nouvel objet. Celui-ci scintillait d'une lueur terrifiante malgré la faible luminosité ambiante. Lorsque la lame glissa lentement le long de son abdomen, la souffrance intense qui l'envahit dépassa tout ce qu'elle avait pu imaginer et ressentie jusqu'à présent. Ses cris, étouffés par l'objet obstruant toujours sa bouche, ne purent la soulager. Pire, ils semblaient porter l'excitation de son bourreau à son paroxysme. Elle sentait sous la brûlure, des filets de sang s'écouler sur les parties de son corps encore indemnes. Elle pensa qu'elle allait s'évanouir, mais il n'en fut rien. Pas plus

lorsqu'il dépeça ses parties de prédilections, celles qu'il ôtait à toutes ses victimes, ses trophées humains qu'il emmènerait avec lui. Le monstre haletait dans une jouissance absolue et imminente.

La douleur traversait le corps d'Annette de part en part, se répandant dans chacun de ses membres, chacune de ses veines et de ses terminaisons nerveuses. La torture intolérable qu'elle subissait sembla presque l'anesthésier, son esprit oscillant entre la vie et la mort, si bien qu'elle se rendit à peine compte, lorsque le démon saisit ses pieds pour les joindre à ses bras, et la suspendre par les quatre membres. Le calvaire s'intensifia alors un peu plus dans une agonie indescriptible, lorsque ses chairs entrouvertes se déchirèrent lentement dans une géhenne qu'elle implorait intimement de s'arrêter, souhaitant que le trépas l'emporte enfin dans une délivrance libératrice. Son tortionnaire n'en avait pas fini avec elle, mais ne pouvant plus supporter ces souffrances, son cœur s'arrêta de battre.

Pour la troisième fois depuis ces derniers jours, Max pleurait. Allongé sur sa paillasse, de grosses larmes ruisselaient le long de ses tempes. La douleur dans son ventre n'avait plus aucune importance ; il aurait seulement aimé ne plus la ressentir, jamais. Il savait le monstre à nouveau en activité, tel un volcan dont le sommeil avait duré un peu plus de trois années, et dont les entrailles ardentes s'élevaient de nouveau dans les cieux de la nuit.

Depuis ces derniers jours, tout recommençait, et son enfermement le réduisait à l'impuissance la plus totale. Son seul espoir résidait en la personne de Stéphanie. Pas qu'elle puisse arrêter le diable en personne, mais elle pouvait guider ceux dont la force et les capacités permettraient de le faire. Ce flic dont elle avait parlé, même s'il ne se souvenait pas de lui avec précision, avait la confiance de la jeune femme et il la croyait.

Une des grandes questions qui le tourmentait concernait cette fameuse trêve. Pour quelle raison le meurtrier avait-il recommencé après avoir accompli le supplice ultime sur la personne de Diane ? Il admirait Max au point d'être jaloux de la femme merveilleuse qui avait rendu sa vie magique. Il s'était subtilement servi de lui pour assouvir ses fantasmes répugnants, puis l'avait anéanti en assassinant celle devenue une partie de lui-même. Max était un amputé, et sa blessure saignait encore abondamment. L'interruption des meurtres avait ainsi confirmé sa culpabilité aux yeux de l'opinion publique, mais l'auteur de ces crimes odieux courait toujours. Pourquoi la trêve avait-elle été si longue ? Aucune réponse ne lui venait à l'esprit. Par contre, le manque avait dû être tel durant tous ces mois, qu'il ne pouvait réprimer plus longtemps ses pulsions meurtrières. Max était prêt à donner sa vie pour l'arrêter, et ainsi retrouver peut-être dans l'au-delà, celle qu'il aimait encore comme au premier jour.

CHAPITRE 10

Jeudi 24 avril 2003 22h56 : La traque

Max se terrait tel un animal pourchassé de prédateurs infâmes. Il avait rasé ses cheveux blancs, son signe distinctif, même s'il n'ignorait pas qu'il fut reconnaissable. Le jour, il se cachait tant bien que mal, ne restant jamais au même endroit, se mêlant quelques fois à des groupes de SDF, histoire de se fondre un peu plus dans la masse. Il avait abandonné sa voiture dans un lieu discret, et n'ayant aucune expérience dans le vol d'automobile – même si certains de ses « nouveaux amis » en étaient des experts –, il était condamné à circuler à pied, la nuit de préférence.

Ce soir-là, il repéra une cabine téléphonique publique dont le plafonnier, vandalisé ou usagé, ne fonctionnait plus. Il s'approcha prudemment, en ayant pris soin au préalable de faire le tour du coin afin de vérifier qu'aucune forme de vie ne s'y dissimulait. Il alluma son téléphone portable dans lequel il avait déchargé les contacts depuis la carte SIM, avant de détruire la puce. Il releva le numéro de Coralie Beker, introduisit la carte téléphonique et composa le numéro.

— Allo, entendit-il au bout du fil.

— Salut Coralie, c'est Max.

— Max ? Mais où es-tu, qu'est-ce que tu fous ?

— Rappelle-moi au numéro que je vais te donner, si possible d'un téléphone dont tu es sûre qu'il n'est pas sur écoute.

— Mais, Max...

— Fais ce que je te dis !

Il communiqua le numéro téléphonique de la cabine, raccrocha et s'éloigna dans l'ombre. Coralie récupéra un vieil appareil à carte, et composa le numéro.

Quelques instants plus tard, le buzzer de la cabine publique retentit. Max attendit quelques secondes de plus, toujours par prudence, puis pénétra dans l'abri de verre et décrocha.

— Max ?

— Diane, mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis rentrée d'Écosse par le premier vol lorsque Coralie m'a prévenue de ce qui se passait. Qu'est-ce qu'il y a Max, c'est quoi cette histoire ?

— Écoute, je n'ai pas le temps de te raconter en détail. C'est une histoire

de fou. Je te jure que je n'y suis pour rien, je suis innocent de ce dont on m'accuse.

— Il y a ta photo partout dans les journaux, tu es l'ennemi public numéro un ! Comment as-tu pu être impliqué là dedans ?

— Ce serait trop long à t'expliquer, mais je t'assure que je n'ai rien fait. Je t'aime mon amour, tu me manques tellement.

— Je t'aime aussi Max, répondit-elle désormais en pleurant à gros sanglots. Dis-moi que tu vas bien.

— Je vais bien, physiquement en tout cas. Ça me fait un bien fou de t'entendre. Reste chez Coralie, ne va pas chez toi, ni ailleurs. Si jamais les flics t'arrêtent, ne crois pas un mot de ce qu'ils vont te dire. Je ne tue personne, j'essaie simplement de sauver ces femmes, mais elles sont déjà mortes à mon arrivée.

— Mais de quoi parles-tu ? Le ton de sa voix montait, au bord de la rupture.

— Il faut que je te laisse. Je t'aime très fort.

Il raccrocha, laissant Diane dans la peur et la consternation la plus totale. Puis il s'enfonça de nouveau dans l'obscurité de la ville.

Mardi 13 mai 2003 21h32 : Le collectionneur

Le monstre sortit du réfrigérateur un sac en plastique de type emballage de congélation verrouillé d'un zip en plastique, contenant son dernier butin. Le contenu sanguinolent ne permettait pas encore d'apercevoir ce qu'il renfermait. Il déposa délicatement à ses côtés sur sa table de travail, la paire d'escarpins noir brillant, puis un second sachet identique, contenant des pièces de tissus.

Les chaussures eurent sa première attention. L'une d'entre elles était maculée de sang. Il la nettoya méthodiquement et scrupuleusement à l'aide d'un chiffon blanc et doux imprégné d'un peu d'eau et de savon de Marseille. Il réitéra l'opération trois fois jusqu'à ce que le résultat le satisfasse. Puis à l'aide d'une éponge à récurer, il frotta les parties des semelles en contact avec le sol, afin de les dégraisser des souillures des revêtements divers qu'elles avaient foulés. Il passa sur les parties les plus usées, du papier abrasif à l'eau, partant d'une rugosité moyenne jusqu'à très fine, dans le but de redonner au cuir beige des semelles un aspect proche du neuf. Enfin il s'attaqua aux talons légèrement émoussés aux extrémités, pour leur rendre leur rectitude d'origine. Un dernier coup de brosse fine, de cirage noir et un lustrage de finition, et le résultat le combla.

Il ouvrit ensuite le premier des deux sachets à congélation, le secoua à l'envers pour en laisser tomber son contenu. Un soutien-gorge en dentelles fines composé de diverses tonalités de bleus, fut agencé avec soin, de même que la culotte assortie encore imprégnée de l'odeur de sa feue propriétaire, mêlée à celle de l'urine qu'avait engendrée la peur. Il ne put s'empêcher de la sentir longuement, avant de disposer l'ensemble pieusement rangé et plié, aux côtés de la paire de talons aiguilles.

Le dernier de ses trophées, le plus délicat, fut déposé sur un torchon afin d'en absorber le liquide rouge sombre qui en suintait encore. Il ne fallait pas trop tarder à les traiter, pour que la pourriture ne les détériore pas. Pour cela, il suivait rigoureusement toujours le même processus.

La première étape, le salage, permettait à la peau de se dégorger de son eau en contribuant à la conservation, durant deux jours au maximum. S'il n'avait pas le temps d'effectuer les opérations suivantes – mais cela se produisait rarement –, il les conservait au congélateur. Ensuite, il fallait tremper les trois morceaux fraîchement dépecés et salés, dans de l'eau froide pour que la peau ramollisse, cela durant un temps bien déterminé, afin que les poils ne se séparent pas de leur support, du moins pour le pubis. Il poursuivait avec l'étape du décharnage, qui consistait en enlever tout résidu de chair et de graisse afin d'éviter le pourrissement, puis du dégraissage, visant après un lavage minutieux à l'eau chaude et au savon, à retirer les substances huileuses.

Venait ensuite l'étape du picklage. Il fallait faire tremper les morceaux décharnés, dans de l'eau froide mélangée à de l'acide acétique. Le tannage quant à lui, consistait ensuite à tremper les peaux dans un nouveau mélange composé d'eau tiédie, de sulfate d'aluminium et de sel de cuisine pendant dix à vingt jours. Puis avec un peu d'huile sulfonée et de l'eau chaude, débutait l'opération de graissage, suivie de l'assouplissement par étirement durant le séchage. Enfin, il pratiquait la finition à l'aide de papier abrasif et de graisse de pied de bœuf.

Ses premières tentatives n'avaient pas été d'un résultat totalement satisfaisant. Mais il s'agissait de cobayes sans importance, juste histoire de se faire la main. Il pratiquait ces opérations depuis tellement longtemps maintenant, qu'il en était devenu un expert. Lorsqu'il avait exécuté sa première fille, il était déjà très aguerri.

Ce soir là, une fois la première étape du salage effectuée sur sa toute dernière prise, il s'occupa des prélèvements finis de « traiter » depuis quelques jours. L'opération morbide, sa tâche préférée, consistait pour son plus grand plaisir à coudre à l'aide d'une vieille machine ayant appartenue à sa mère, les parties prélevées à ses victimes sur la lingerie de ces dernières. Les extrémités des seins sur chacun des bonnets du soutien-gorge, tandis que le pubis après un taillage précis était cousu sur le slip. Le tout était disposé en une mise en scène macabre sur un support, au-dessus de la paire de chaque chaussure à talon haut ayant appartenu à ses proies, placé avec un perfectionnisme exacerbé. Toutes les « collections » étaient disposées les unes à côté des autres, dans l'ordre chronologique, dans une exposition funèbre.

Pour finir, il s'occupa avec un soin religieux, de son couteau. Il l'aiguïsa longuement afin d'obtenir un fil parfait.

CHAPITRE 9

Lundi 30 octobre 2006 8h37 : Chez Max

La séparation fut difficile lorsqu'Amandine dut quitter sa bien-aimée pour rejoindre son cabinet dentaire, et des patients qui l'attendaient déjà. Comme elles l'appréhendaient toutes les deux, la journée serait longue l'une sans l'autre. Stéphanie regarda l'horloge au mur. Son rendez-vous avec Norbert Grazzio était prévu pour dix heures. Le lieutenant Polachowski devait déjà avoir pris son service, et à cette heure, elle ne le réveillerait probablement pas. Comme elle l'avait promis à Amandine, elle souhaitait lui proposer de l'accompagner au domicile de Max. Elle composa le numéro de portable, mais son interlocuteur tarda à répondre. Au moment où elle s'attendait à être reçue par les mots du répondeur, elle entendit la voix de son interlocuteur.

— Bonjour Stéphanie.

— Vous connaissez déjà mon numéro par cœur ?

— Non, je l'ai seulement entré dans mon répertoire.

— Évidemment, suis-je bête ? Je vais songer à le faire moi aussi. Comment allez-vous depuis hier ?

— Ça pourrait aller mieux.

— Auriez-vous des soucis ?

— On peut voir cela ainsi. Je viens d'avoir une mise à pied d'une semaine pour vous avoir conduit à Max Perfale sans l'autorisation de mes supérieurs.

Stéphanie en resta confondue ; elle ne sut quoi répondre.

— Vous êtes toujours là Stéphanie ?

— Je suis vraiment désolée, je me sens tellement responsable, je suis confuse. Je ne sais pas quoi vous dire.

— Vous n'avez rien à vous reprocher. J'assume mes actes. Je poursuis le même but que vous et je ne regrette rien. Tant pis pour mes états de service. La vie de femmes est en jeu, et celle d'un innocent. Et j'irai jusqu'au bout. Ne vous en faites pas. Cet enfoiré de HH me le paiera un jour ou l'autre, et cette ordure de Ministri n'en ressortira pas indemne cette fois-ci. Mais bon, ce n'est pas grave. Je n'ai plus ma carte de flic, mais j'ai au moins du temps libre pour travailler sur cette affaire. Lorsque j'en saurai un peu plus, le commissaire sera bien obligé de reconnaître son erreur. Et vous, comment allez-vous ?

— Je vais bien merci. Juste une question. Qui est HH ?

— Hans Hartaud, le taré qui vous a conduit jusqu'au gros Bert, enfin je

veux dire Norbert Grazzio. Tout le monde le surnomme ainsi par analogie aux SS, tellement cet être est répugnant et cynique.

— Je vois. Il ne m'avait effectivement pas semblé très clair.

— C'est le moins que l'on puisse dire. Il est malheureusement le neveu d'une personne bien placée, et il en profite. Bref, je suppose que vous ne m'appellez pas pour parler des parasites de ce monde ?

— En effet. J'ai reçu un appel du ... gros Bert. Je vous remercie au passage de m'avoir mis entre ses mains samedi, à la prison. Je ne sais pas pourquoi ni comment, mais il est au courant pour Max. Il sait qu'il est innocent. Apparemment ils communiquent. Nous serions deux à discuter avec lui désormais. Et il m'a transmis un message de sa part. Je dois récupérer un bijou ayant appartenu à Diane Montval.

— Dans quel but ? demanda le lieutenant.

— Il remplacerait les photographies grâce auxquelles nous avons pu communiquer ensemble jusqu'à présent. Et puis ça vous évitera une nouvelle sanction, puisque si tout fonctionne comme Max le prétend, je ne serai pas obligée de retourner le voir au pénitencier. Bref, je souhaitais savoir si vous pouviez m'accompagner à son domicile pour trouver l'objet en question.

— Mais je suis libre comme l'air. Ce sera très volontiers. Quand souhaitez-vous vous y rendre ?

— J'ai rendez-vous avec Norbert à dix heures au square près de la poste centrale. Il doit me remettre une clé de l'appartement et m'indiquer l'adresse. Je ne sais pas ce qu'ils bricolent tous les deux, mais Norbert semble bien connaître Max.

— Remarquez qu'ils se voient assez souvent depuis un bout de temps. L'appartement de Max n'est qu'à une vingtaine de minutes de votre lieu de rendez-vous. Ce n'est pas difficile à trouver. Je vous propose de nous y rejoindre vers onze heures moins le quart.

— Entendu. À tout à l'heure.

Un peu plus d'une heure plus tard, Stéphanie retrouvait Norbert Grazzio au lieu convenu.

— Heureux de vous revoir mademoiselle. Les amis de Max sont les miens.

— Très bien, alors mes amis m'appellent Stéphanie.

— Ok Stéphanie, répondit Norbert. Voici les clés de l'appartement. Je ne sais pas pourquoi Max vous a choisi, mais vous devez certainement être quelqu'un de bien.

— Je pourrais vous répondre la même chose. Après tout, vous êtes l'autre seule personne à qui il accorde sa confiance. Mais comment êtes-vous persuadé de son innocence ? En définitive, il aurait pu vous manipuler.

— C'est vrai, je vous l'accorde, dit Norbert. Mais je fais mon métier aussi par passion, même si le mot peut paraître un peu fort. La psychologie c'est aussi un peu mon truc. Je n'estime pas être à ce poste juste pour surveiller de

Dangereux criminels. Là où ils sont, ce sont des hommes, comme vous et moi, et la société n'a plus rien à craindre d'eux tant qu'ils seront sous les verrous. L'extrême grande majorité des détenus, surtout ceux de mon quartier, sont des fous furieux, des psychopathes, et même s'ils ont commis des atrocités pour la plupart, ils n'en restent pas moins des êtres humains. En tout cas, je les considère ainsi. Et Max est un être à part dans cette faune. C'est écrit sur son front. J'ai suivi de près son histoire, comme celles de tous les autres d'ailleurs. Mais la sienne est trop singulière. Il n'est pas plus fou qu'assassin. Et puis il y a des choses qui se ressentent et ne s'expliquent pas. Je suis certain que vous me comprenez.

— Je crois que oui.

— Nous allons sortir Max de là n'est-ce pas ?

— On va essayer en tout cas, répondit Stéphanie le plus humblement possible.

— Il faut arrêter le diable, le faire brûler dans ses propres flammes. Max sait que d'autres filles meurent, et que les macabres rituels de ce fou ne se sont pas arrêtés. Je suis père de deux magnifiques petites filles. Et je pense à elles, au monde dans lequel elles vivront plus tard, et je vous avoue en avoir un peu peur.

— Je n'ai pas d'enfants, mais je vous comprends. Peut-être un jour ce psychopathe sera auprès de vous, et vous le considèrerez comme un être humain en souffrance.

— Peut-être, mais là où il sera, la société n'aura plus rien à craindre de lui.

— Pour revenir à ce qui nous intéresse, où dois-je trouver le pendentif une fois chez Max ?

— Il m'a dit qu'il était inutile de vous le dire, vous le trouverez toute seule.

— Je ne me connaissais pas ces capacités, mais après tout ce qui s'est passé jusqu'à présent, pourquoi pas, on peut toujours rêver.

— Je ne m'inquiète pas pour ça. Vous avez désormais mes coordonnées, si vous avez besoin de moi.

— Merci Norbert.

— A bientôt Stéphanie.

Ils se séparèrent. Stéphanie avait l'adresse en main, et les explications de Norbert en tête. Elle essaya de ne pas trop réfléchir durant le trajet, s'efforçant de rester concentrée. Les solutions ne se bouscuaient pas non plus dans son esprit. La police dont le métier était d'élucider les affaires criminelles, n'arrivait pas à mettre la main sur un meurtrier qui ressemblait plus à un spectre fantomatique qu'à un être fait de chair et d'os. Le démon existait-il réellement ? Elle chassa cette pensée terrifiante.

Quelques minutes plus tard, elle arriva devant un immeuble bourgeois, dont la façade paraissait neuve. La résidence devait être récente, ou tout au moins, de nouveaux travaux de ravalement avaient été effectués. Elle chercha une place de stationnement, ce qui ne fut pas chose aisée malgré la taille

réduite de sa voiture. Une fois enfin garée, elle rebroussa chemin en direction de l'entrée de l'immeuble. Charles Polachowski, de l'autre côté de la route, adossé au muret servant de garde-corps au cours d'eau coulant paisiblement en contre bas, l'aperçut et se dirigea vers elle.

— Bonjour Stéphanie, dit-il en lui présentant sa main.

— Bonjour Charles, répondit-elle en la lui serrant généreusement. Nous y voilà. Voici les clés. Encore désolée pour ce qui vous arrive.

— Ne vous inquiétez pas pour ça ; ce n'est qu'une mauvaise passe. On y va ?

— Au fait Charles, après notre entrevue d'hier, je suis retournée voir Hervé Durbeque, l'ancien galeriste, vous vous souvenez de lui ?

— Oui, je m'en souviens.

— Pour ne rien vous cacher, je suis déjà allée le voir, lorsque j'essayais de m'instruire sur l'affaire. Je n'ai rencontré à ce moment-là qu'un homme affaibli et détruit moralement. Il ne m'a apporté que peu d'éléments supplémentaires. Je suis retournée le voir, car j'estimais de mon devoir de l'informer de l'innocence de Max, mais aussi dans le cas où une information quelconque lui reviendrait à l'esprit, n'importe quoi qui puisse nous aider.

— Et alors ?

— Pour l'instant rien. Il était très heureux d'apprendre la nouvelle, mais aussi très chamboulé. Il faut lui laisser un peu de temps. Je crois qu'il commence à avoir confiance en moi, ce qui n'est plus dans ses habitudes depuis quelque temps. Croisons les doigts.

— Comme vous dites, rétorqua Charles.

Au fond de lui, il n'en était pas persuadé. Cette personne, persécutée par la police à l'époque des faits, ne pouvait leur être d'une quelconque utilité. Mais il se garda bien d'en faire part à la jeune femme.

Stéphanie rechercha la bonne clé pour ouvrir le sas d'entrée de l'immeuble. Une fois dans le hall, elle suivit le lieutenant de police jusqu'au troisième étage. Il connaissait parfaitement les lieux pour y avoir investigué de longues heures à la recherche de preuves supplémentaires, lorsque Perfale était devenu le suspect numéro un. Lorsqu'ils arrivèrent sur le palier de la porte d'entrée, d'anciennes traces de scellés marquaient encore les murs et la porte blindée de l'appartement. Ils l'ouvrirent sans difficulté, le jeu de clés correspondant parfaitement à la serrure. L'intérieur était sombre, tous les volets étant fermés depuis de nombreux mois. Le lieutenant sortit une lampe torche afin de savoir où ils mettaient les pieds. Sous le faisceau lumineux, ils apercevaient du hall d'entrée une succession de pièces en désordre, maculées d'une épaisse couche de poussière. Stéphanie découvrait l'ancien lieu de vie de Max avec une émotion profonde. Diane avait très certainement vécu ici elle aussi. Elle percevait une part de l'intimité de cet homme, malgré la profanation des lieux.

Stéphanie était déjà concentrée sur sa tâche, essayant du mieux possible de se détacher de son intellect et de sa condition d'humain, pour se fier à son

instinct.

— Nous y voilà, dit Polachowski. Que doit-on y trouver déjà ?

— Charles, pourriez-vous m'attendre ici, sans bouger et me laisser faire ?

Il s'exécuta. Stéphanie s'avança lentement dans l'appartement, la poussière du sol trahissant son passage. La lumière extérieure filtrait insensiblement au travers des volets roulants, et ses yeux commençaient à s'habituer progressivement à l'obscurité ambiante.

Petit à petit elle s'apaisait, entrant dans un état proche d'une forme de méditation. Elle pénétra dans le salon. Il lui sembla apercevoir un couple enlacé, fantomatique, une osmose amoureuse et profonde. Elle poursuivit de pièce en pièce, progressant toujours avec une extrême lenteur.

Lorsqu'elle entra dans la chambre, immédiatement ses sens se mirent en éveil. Elle ressentait quelque chose de différent. Une fois de plus, le spectre d'un couple enlacé se figea sur l'écran de sa pensée. À sa droite, un lit éventré figeait l'acharnement de ceux qui avaient désespérément recherché de nouvelles preuves à se mettre sous la dent. À gauche, elle découvrit une immense toile à la fois sombre et colorée, surréaliste certes, mais émouvante, et d'une profondeur touchante. Elle ne la voyait pas très clairement, car l'appartement était toujours plongé dans la pénombre, mais elle eut la sensation que celui qui l'avait réalisé avait peint des âmes. Elle resta un long moment à la regarder. La toile reposait sur une commode contemporaine en bois. Elle avait dû être décrochée du mur afin de vérifier qu'elle ne dissimulait rien de compromettant.

Stéphanie sut que l'objet convoité était dans cette pièce, dans une cachette qui avait échappé aux fouilles. Elle s'assit sur le bord du lit, et se concentra encore un peu plus. Elle n'était pas habituée à ce type de pratique, et elle eut l'étrange sensation au bout d'un certain temps, que son esprit quittait sa chair pour musarder librement dans l'espace de la pièce.

Lorsque son corps céleste réintégra son enveloppe terrestre – c'est en tout cas la sensation qu'elle ressentit –, elle savait où se trouvait la chaînette. Elle ôta l'un des tiroirs de la commode et le déposa. Elle tapota le fond, vérifiant ainsi qu'il était creux. Sa main se positionna seule au bon endroit pour l'ouvrir. Elle récupéra une pochette en velours rouge dont elle versa le contenu dans sa main. Outre plusieurs petits bijoux, elle trouva une chaînette fine en or jaune dont le pendentif était en forme d'escarpin féminin. Stéphanie mit la totalité dans sa poche, afin de mettre en lieu sûr ces divers objets que Max conserverait certainement comme des reliques le jour où elle pourrait les lui transmettre. Elle revint sur ses pas pour rejoindre Polachowski, toujours en sentinelle dans le hall d'entrée.

— Vous avez trouvé votre bonheur ?

En réponse à sa question, Stéphanie brandit triomphalement l'étui de tissus.

— Je n'espère qu'une chose ; c'est qu'il puisse maintenant nous aider. Mais je ne sais pas s'il en a les capacités, dit pensivement le lieutenant.

Ils quittèrent ensuite discrètement l'appartement. Stéphanie rentra chez elle pour tester la chose. Elle le rappellerait plus tard.

Une fois à son domicile, elle s'assit en tailleur sur le tapis du salon, déversa le contenu de l'étui de tissus, saisit la fameuse chaînette, et après l'avoir observée longuement en pensant à celle qui l'avait portée, elle la passa autour de son cou.

L'homme était à nouveau à ses trousses. Il ne la quittait plus depuis la veille. Cette fois-ci, il était bien décidé à ne plus la lâcher jusqu'au moment propice où il la dévorerait.

Lundi 30 octobre 2006 12h15 : L'exhibition de Sarah

Sarah était recroquevillée sur son matelas de fortune. Elle n'avait plus qu'une seule hantise : reprendre possession de son esprit et de ses souvenirs. Son ravisseur avait profité de sa faiblesse et de sa peur pour reconditionner son cerveau, et la transformer en une machine à exciter ses sens, perdant par la même occasion toute notion de sa vie d'antan, ainsi que tout repère. S'appelait-elle réellement Sarah, ou bien était-ce un nom d'emprunt ? Après en avoir fait sa « chose », il avait peut-être décidé de lui donner ce nom pour une raison qu'elle ignorait. Ou bien la connaissait-il avant sa séquestration ? Dans ce cas, il n'y avait plus d'ambiguïté sur ce prénom pourtant si peu familier. Elle n'arrivait pas non plus à se souvenir de son âge, ni depuis combien de temps elle était enfermée ici. Ce traumatisme profond ne pouvait se guérir que par ses propres moyens. Les dessins qu'elle avait réalisés l'obnubilaient, tout autant que la certitude d'y trouver la clé de ses interrogations.

Des bruits derrière la porte métallique la sortirent de sa torpeur. Il venait. Certainement lui apportait-il son repas ? Mais elle n'avait pas très faim. Les bruits d'objets que l'on déplaçait, tout comme celui de la clé introduite dans le barillet de la serrure, suivi de la gâchette pénétrant dans son logement, pour finir par le grincement des vieux gonds rouillés, lui étaient des plus familiers, presque rassurants. L'homme pénétra dans la pièce avec un sac cartonné luxueux de couleur prune, dont les poignées étaient constituées de cordelettes blanches. Il déposa le paquet sur la vieille et longue table en bois qui trônait à l'entrée de la pièce.

— Bonjour Sarah, dit-il d'une voix calme et grave. Je t'ai porté quelques jolies petites choses à te mettre. Tu veux bien les essayer pour moi ?

Sarah se redressa lentement, machinalement, comme à chaque fois qu'il venait pour ça. Elle s'approcha de la table, et récupéra le paquet sans un mot, pendant que l'homme s'installait sur la vieille chaise de bois, comme au spectacle. Elle retourna au fond la pièce et commença à se déshabiller. Elle ôta son sweat-shirt, puis son soutien-gorge. Elle fit glisser son pantalon de jogging, puis ses chaussettes pour finir par sa culotte. Elle était maintenant complètement nue. Pendant qu'elle se dévêtait, une idée germa en elle. Elle se savait en sursis ici, mais pas pour en sortir libre comme l'air. D'ailleurs, c'était quoi l'air ? L'espoir de ne pas mourir s'était évaporé depuis longtemps. Néanmoins, avant son trépas, elle voulait retrouver son identité afin de quitter ce monde en paix. Tout en s'asseyant devant la vieille coiffeuse afin de se faire une beauté sous les yeux immobiles de son spectateur, elle réfléchit.

Elle passait du coton hydrophile imprégné de lait de démaquillage afin de nettoyer sa peau.

Il ne m'a jamais touché jusqu'à présent.

Elle essuya son visage.

Il ne fait que glisser une main à l'intérieur de son pantalon.

Elle allongea et courba ses cils avec du mascara noir.

Il se masturbe, c'est tout.

Elle apposa un peu de couleur sur ses paupières.

Et si j'allais vers lui, que je le touche, peut-être attend-il cela de ma part ?

Elle dessina le contour de ses yeux à l'aide d'un crayon noir.

Qu'est-ce qui l'excite chez moi ? Mon corps ?

Elle déposa un peu de rose sur ses joues.

Non, pas seulement, sinon il ne me demanderait pas de m'habiller ainsi. Je crois qu'il aime mes talons aiguilles.

Elle prit un pinceau et en répartit délicatement le rouge sombre sur ses lèvres pulpeuses.

Je dois tenter quelque chose de différent, quelque chose qui lui plaise.

Elle dessina le contour de ses lèvres.

Elle avait peur de la sanction si elle allait trop loin. Tandis qu'elle se coiffait, elle fut saisie par le doute. Que risquait-elle de toute manière ? Un autre coup de fouet ? La mort ? Elle était de toute manière en sursis.

Après avoir soigneusement brossé sa longue chevelure, elle enfila le body noir translucide échancré sur le devant, dont la partie basse était retenue par des lacets, et dont l'ouverture au niveau de l'entrejambe laissait dépasser sa vulve imberbe aux petites lèvres charnues. Sa poitrine délicate se laissait deviner sous la matière soyeuse. Elle enfila avec le plus de grâce et de délicatesse possible la paire de bas noirs qu'elle fixa à chaque jarretelle du justaucorps. Puis elle se chaussa de la paire de sandales ajourées à talon haut, dont les fines lanières de cuir sur l'avant ainsi qu'autour de ses chevilles dévoilaient presque la totalité de ses pieds voilés. Le sac était maintenant vide de son contenu. Elle se redressa et avança lentement, engageante, voluptueuse, vers l'homme qui commençait à se trémousser sur sa chaise. Elle prenait soin de croiser ses pieds devant chacune de ses jambes, tel un mannequin défilant pour une collection de lingerie. Mais elle se devait d'être nettement plus sensuelle dans son attitude qu'à l'accoutumée. Le numéro commençait. Tout en marchant, elle prit l'initiative de s'adresser à son admirateur.

— Pourrais-je vous demander une faveur ?

Il ne répondit pas, mais l'interrogea du regard, étonné de l'entendre s'adresser à lui. Elle continua.

— Pourriez-vous me donner de quoi dessiner lors de votre prochaine visite ?

— Fais ce que je te demande correctement, et nous verrons bien, répondit-il laconique.

Elle se tut et grimpa sur la longue table en bois à l'aide du petit escabeau métallique prévu à cet effet, puis déambula dans toute la longueur, marchant

de long en large, se trémoussant, se caressant, tandis que l'homme au-dessous d'elle l'observait attentivement. Ceci dura un temps. Puis elle commença à se déhancher, telle une gogo danseuse sans barre et sans musique, en effleurant de ses mains aux ongles parfaitement vernis, son corps recouvert de ces matières ensorceleuses. De temps à autre, ses doigts glissaient vers son entre-jambes. Elle s'y attardait en poussant quelques gémissements bien dosés par une simulation parfaite. L'homme ne la quittait pas de ses yeux pleins de convoitise, sa main s'agitant à l'intérieur de son pantalon dégrafé.

Sarah redescendit les marches de l'escabeau de fortune pour s'approcher prudemment de l'homme. Elle se positionna à une cinquantaine de centimètres de lui, tout en ondulant de la manière la plus provocatrice possible. L'homme semblait plutôt agréablement surpris. Elle posa ensuite la pointe de son pied gauche sur l'accoudoir de la chaise. De sa main droite il commença à lui caresser la jambe, puis s'attarda longuement sur ses chaussures, effleurant la partie de ses pieds voilés seulement par de fines sangles et les bas transparents, puis sur leur talon étroit et effilé. Il la touchait ainsi pour la première fois, et cela semblait lui procurer un plaisir intense.

Déplaçant son pied de l'accoudoir, elle continua encore un peu plus sa progression aventureuse en déposant avec une grande délicatesse l'extrémité de sa chaussure sur son sexe encore dissimulé par le pantalon. Le plaisir de l'homme s'accrut encore. Cette grande nouveauté pour elle en était aussi une pour celui qui la retenait captive. Elle ne savait jusqu'où cela la conduirait, son seul but étant de sauver sa peau, si toutefois cela était encore possible.

Se maintenant de ses deux mains à la table qui, un instant plus tôt, lui servait de podium, elle frotta agilement son talon aiguille sur son torse dont elle entrebâillait délicatement les ouvertures entre deux boutons de sa chemise, griffant sa peau. La respiration de l'homme se faisait de plus en plus prononcée. C'est alors qu'elle tenta le tout pour le tout. Elle reposa son pied au sol, s'agenouilla lentement, et s'immisça entre les jambes entrouvertes de l'homme. Puis d'un geste expert et leste, elle dégrafa complètement les boutons de son pantalon, dévoilant son sous-vêtement. Elle apposa sa bouche contre le slip, palpant de ses lèvres le pénis de l'homme dont le comportement avait quelque peu changé. Il paraissait presque gêné. Depuis tout ce temps, elle n'était qu'un objet entre ses mains ; et pour la première fois, elle ressentait comme une forme de supériorité, de maîtrise. La faille de l'homme était-elle là ? Son point faible était-il lié à l'appendice de son entrejambe ?

Même à travers le tissu, elle ne percevait pas d'érection. Fière de son initiative, elle prit à deux mains à la fois l'élastique du slip et le ceinturon du pantalon et les baissa violemment, comme si elle mourait d'envie de prendre en bouche l'objet de tous ses désirs. Mais elle ne découvrit qu'un morceau de chair flasque, à la place d'un phallus au comble de l'excitation, comme elle aurait pu le penser face au comportement de celui qu'elle tentait de corrompre. Mais non, rien ne semblait vouloir prendre de l'ampleur dans cet

organe avachi et sans vie.

Elle comprit alors. L'homme devait être impuissant, à moins qu'il ne soit désappointé par son comportement. Mais elle pencha pour la première solution. Elle décida néanmoins de prendre dans sa bouche ce pénis inerte. Mais au moment où elle entreprit sa tâche, et ce n'était pas de gaieté de cœur, elle sentit un violent choc au visage qui l'envoya valser contre la table. Sa tête en frappa le rebord et elle perdit connaissance.

Lorsqu'elle reprit ses esprits, elle était allongée sur son matelas, toujours dans sa tenue impudique. Son hôte avait disparu. Elle avait très mal à la pommette de la joue gauche, tout autant qu'au sommet du crâne. Il lui fallut un certain temps avant de se remémorer la scène qui lui avait coûté ces ecchymoses.

Elle comprenait un peu tard qu'elle était allée trop loin, beaucoup trop loin. Son ravisseur était impuissant, et il avait été furieux qu'elle en fasse la découverte. Elle regrettait tellement son acte ! Sa requête était désormais vaine, et par la même occasion, sa chance de découvrir son identité. Elle allait devoir faire ce travail toute seule, si toutefois cela était possible. Mais en aurait-elle le temps ? Et puis quel intérêt en fin de compte ? S'il était furieux contre elle, les choses risquaient fort de se précipiter. Encore sous le choc et sans se changer, elle tira une couverture, se blottit en chien de fusil dans l'angle du mur contre lequel son lit de fortune était accolé, et s'endormit d'un sommeil agité.

Lundi 30 octobre 2006 13h01 : Rencontre virtuelle

Stéphanie venait de suspendre la chaînette et le médaillon ayant appartenu à Diane autour de son cou, mais rien ne se produisit. De toute évidence, les choses ne se passaient pas aussi facilement qu'avec les photographies. Pas de sensation de fourmillement, ni de picotement, ni même d'évanouissement en perspective. Malheureusement, le mode d'emploi n'était pas fourni. Max savait-il le bijou en sa possession, sur sa peau, ou bien devait-elle le lui indiquer d'une manière particulière ?

Elle s'assit en tailleur, un pied sur chacune de ses cuisses, raidit sa colonne vertébrale afin de se tenir droite, mais sans tension excessive, posa le dos de ses mains sur ses genoux en joignant pour chacune d'elle le pouce avec l'index, et inclina légèrement la tête en avant tout en fermant les yeux. Elle appliqua à la lettre ce qu'elle avait appris, il y avait de cela quelques années, lorsqu'elle faisait l'apprentissage de l'art de la méditation. Elle se concentra, et recentra sa pensée sur sa lumière intérieure, régulant son souffle comme elle l'avait fait dans l'appartement de Max lors de la découverte de la cachette à bijoux. Elle attendit patiemment et se força à rester concentrée. Mais rien ne se produisit.

Merde, pensa-t-elle. Comment ça marche ce truc ?

Elle se leva et se dirigea dans la cuisine où elle se servit un verre d'eau minérale. Elle but d'un seul trait. Elle retourna dans le salon, prit une cigarette dans son sac à main, ouvrit en grand l'une des fenêtres donnant sur la rue et l'alluma en aspirant une grande bouffée. Elle aspira de nouveau une autre grande quantité de fumée, mais un écœurement la saisit, et elle l'éteignit aussitôt. Elle était, malgré tous ses efforts, très tendue, certainement trop. Cela avait-il un effet négatif sur la communication qu'elle tentait d'établir ?

— Max, bon sang, tu ne pourrais pas te bouger un peu, que faut-il faire ? dit-elle tout haut.

Elle décida d'appeler Norbert Grazzio, le gardien de prison, afin de l'avertir du succès de l'entreprise au domicile de Max. Il n'y eut aucune sonnerie, le répondeur prenant immédiatement le relais. Elle attendit que l'annonce se termine pour parler.

— Bonjour Norbert, c'est Stéphanie. Je vous appelais pour vous informer que j'étais bien en possession de l'objet que notre ami commun souhaitait me voir récupérer. Je le porte sur moi. J'ai aussi conservé les clés. À bientôt.

Ensuite elle se changea pour passer à la galerie. Il lui semblait qu'elle n'y avait plus mis les pieds depuis une éternité.

Elle fit tout d'abord un crochet par le cabinet dentaire d'Amandine, afin de lui faire la surprise de sa visite. Elle lui manquait déjà. Elle grimpa au deuxième étage d'un vieil immeuble d'époque très bien entretenu du centre-

ville, à l'entrée duquel, plusieurs plaques dorées indiquaient des notables et des professions médicales. Arrivée sur le palier, elle regarda la porte de droite, mais elle appartenait à un pédopsychiatre. Elle se dirigea naturellement vers celle de gauche dont la plaque, identique à celle de la porte cochère, confirmait qu'elle était au bon endroit. Elle sonna et entra comme indiqué, et fut accueillie par une dame âgée à l'air sévère, bien que sa voix douce contrasta avec son physique.

— Bonjour. Vous aviez rendez-vous ?

— Non je passais juste par hasard, pour dire bonjour au Docteur Lautran.

— Je vais l'en informer. Merci de bien vouloir patienter en salle d'attente.

Stéphanie se dirigea vers la pièce que lui indiquait la secrétaire, lorsqu'elle entendit la voix de son amie qui raccompagnait un patient. Elle fit volte-face. Amandine ne l'aperçut pas immédiatement. Lorsque ce fut le cas, son sourire fut si large qu'elle en montra la totalité de ses dents blanches et régulières.

— Stéphanie, que fais-tu là ? dit-elle en se forçant à cacher son émotion.

— J'allais à la galerie, et j'ai eu envie de faire un petit détour.

— Viens, entre, l'invita-t-elle.

— Monsieur Ducourt est votre prochain rendez-vous, vociféra la secrétaire à qui la situation paraissait déplaire.

— Je n'en ai que pour deux petites minutes, Georgette, vous pouvez rassurer monsieur Ducourt.

— Elle est un peu revêche, mais elle travaille très bien, reprit Amandine à voix basse en entrant dans le cabinet dentaire. Je suis vraiment heureuse que tu sois passée. C'est mon rayon de soleil pour la journée.

Elles échangèrent quelques baisers, Stéphanie lui montra le médaillon qui pour l'instant n'avait aucun effet, puis s'échappa au grand regret de son amie, pour reprendre la direction de la galerie de la Licorne.

Lorsqu'elle pénétra à l'intérieur, elle aperçut Pierre en grande discussion avec une personne qu'elle connaissait déjà. Il s'agissait d'un photographe renommé dont les oeuvres étaient l'objet de leur prochaine exposition. Son style très pictural s'harmonisait parfaitement avec les peintures d'un autre artiste avec lequel il partagerait les locaux. Le vernissage était prévu dans quelques jours, et l'accrochage des œuvres devait commencer de façon imminente. Elle s'approcha des deux hommes.

— Messieurs.

Pierre se retourna brusquement.

— Steph ! C'est génial que tu sois là. Tu tombes à pic. Vous connaissez mon associée je crois, dit-il en s'adressant au photographe.

— Bien sûr. Bonjour mademoiselle.

— Bonjour. Tout se passe comme vous le souhaitez ?

— Parfaitement bien.

— Nous étions en train de parfaire l'agencement des cadres comme le désirent nos deux artistes, reprit Pierre dont l'enthousiasme débordant ne laissait aucun doute quant à sa jubilation.

— Excellent ! Puis-je vous être utile ?

Stéphanie participa ardemment aux préparatifs de cette nouvelle exposition, ce qui la ressourça bien plus qu'elle ne l'aurait espéré.

Deux heures plus tard, tandis qu'elle prenait place dans le confortable fauteuil du bureau, elle reçut un SMS sur son téléphone portable : « Message transmis à notre ami. Bien à vous. Norbert ».

Bien, pensa-t-elle. Il ne reste plus qu'à faire un nouveau test.

— Pierre, je vais dans la réserve. J'aurais besoin d'être tranquille un moment, l'interpella-t-elle de son siège.

— Pas de problème ma chérie, prends ton temps, répondit-il avec un clin d'œil.

Stéphanie pénétra dans le petit cagibi, et s'installa sur la vieille chaise en plastique qui végétait dans un angle. Elle se concentra avec une rare intensité.

Ça y est Max, je suis prête. C'est alors qu'elle ressentit la fameuse sensation devenue désormais familière. Le contact s'établissait. L'engourdissement gagnant tout son corps, elle ferma les yeux, cette fois-ci en toute confiance.

La lumière fut tout d'abord aveuglante. Stéphanie enfouit son regard dans le creux de son bras. Puis, au fur et à mesure, ses pupilles se rétractèrent, et elle put clairement apercevoir l'endroit dans lequel elle se trouvait. Elle était assise sur une pente douce d'herbe rase d'un vert profond, se terminant une dizaine de mètres plus bas par un étang, dont la surface miroitante se piquait de temps à autre d'un jeu de cercles concentriques, qu'un poisson gourmand provoquait en picorant un insecte imprudent.

Les quelques rares et nonchalants cumulus qui voyageaient dans l'azur du ciel venaient s'y refléter avec grâce. Le petit lac était bordé çà et là de petits bosquets de roseaux courts et vigoureux. Des arbres centenaires aux troncs massifs et noueux se répartissaient régulièrement sur l'étendue émeraude du pré. L'air était frais et léger, et le soleil réchauffait son corps juste ce qu'il fallait pour se sentir parfaitement bien. Des odeurs de chlorophylle, de tilleul, de jasmin, ainsi que des dizaines d'autres, printanières et indéfinissables, mais tellement agréables, venaient chatouiller délicatement les narines de Stéphanie qui se ravissait d'un tel spectacle. Une voix toute proche provenant par l'arrière la sortit de sa rêverie de spectatrice éblouie, sans la surprendre pour autant.

— Bonjour Stéphanie.

— Bonjour Max, répondit-elle sans cesser de contempler l'étendue d'eau paisible, tout à son image. Je préfère nettement ce décor aux précédents. C'est magnifique. Existe-t-il réellement ou bien sommes-nous dans votre imaginaire ?

— J'ai tout de même mes limites. Ce petit paradis existe bel et bien, nous y venons régulièrement avec Diane.

— Pourquoi avoir choisi un endroit qui doit certainement plus vous attrister que vous réjouir ?

Il vint s'asseoir à ses côtés.

— Je n'ai pas besoin d'être ici pour pleurer. Elle me manque où que je sois, et tant que ma blessure demeurera ouverte, j'en souffrirai. Je ne sais pas si la cicatrice se refermera un jour.

— Peut-être le jour où vous arrêterez de culpabiliser.

— Peut-être... Mais pour l'instant le problème reste entier. Avez-vous du nouveau ?

— Malheureusement rien. Je suis retournée voir Hervé Durbeque. Vous n'imaginez pas à quel point il était heureux d'apprendre votre innocence. Mais dans l'immédiat, il n'a rien pu me dire de plus. L'idée de se replonger dans cette histoire le traumatise. Je ne sais pas s'il y parviendra.

Il y eut un silence bénéfique et reposant, qui n'engendrait aucun poids de part et d'autre.

— Il y a eu un nouveau meurtre la nuit dernière, reprit Max à brûle-pourpoint.

Stéphanie se tourna vers lui, effrayée.

— J'ai vu le lieutenant Polachowski ce matin. Il m'a accompagnée chez vous et ne m'a rien dit.

— La police n'est donc pas informée. Il ne leur a pas laissé de message pour qu'ils viennent une fois de plus contempler son œuvre. Cela veut peut-être dire qu'il ne souhaite pas que l'on découvre le cadavre. Si c'est bien le cas, il vient de commettre sa première erreur.

— En quoi a-t-il commis une erreur ?

— L'identité de la victime doit avoir un lien avec lui. Il la connaît, et il y a une possibilité de remonter jusqu'à lui grâce à elle.

— Il a certainement dû cacher le cadavre...

— Je ne pense pas. Il serait trop perturbé dans son rituel. Il est très intelligent, mais n'en reste pas moins un psychopathe, et sa folie meurtrière le rend vulnérable lorsqu'il tue. Si vous voulez mon avis, le cadavre y est encore, mais il a dû faire le nécessaire pour qu'on ne l'identifie pas. Je suis persuadé qu'il lui a arraché la totalité des dents.

Stéphanie prit une mine de dégoût.

— Je suis désolé, je ne voulais pas vous troubler. Même si j'ai compris ses motivations, je n'ai jamais pu concevoir qu'un être humain puisse en arriver là pour assouvir ses fantasmes. Quoi qu'il en soit, il faut retrouver cette victime. Si l'on arrive à obtenir son identité, il deviendra vulnérable. Nous n'allons pas l'appréhender pour autant, mais en tout cas il y aura enfin un début.

— Savez-vous où il faut chercher ?

— Dans l'immédiat, je ne peux vous en dire plus. C'est un lieu désaffecté comme il les affectionne particulièrement, sans doute éloigné de la ville, mais pas forcément. Dans ce cas précis, je pense qu'il s'est éloigné. Après, c'est

assez difficile à dire. Ce peut être un entrepôt fermé depuis longtemps, une vieille usine, une cave, et j'en passe.

— Autant chercher un trèfle à quatre feuilles dans un champ de marguerites.

— Écoutez, je vais essayer de voir ce que je peux faire. Je ne connais pas encore toutes mes facultés ni mes limites. J'expérimente encore. Je vous tiendrai informée. Le tueur sait que je peux retrouver les lieux des meurtres lorsque je suis mobile. Il sait aussi que je suis enfermé, et croit certainement que je ne peux plus lui nuire. Mais c'est mal me connaître. Il m'a éduqué à son propre jeu, et peut-être néglige-t-il mes capacités.

Stéphanie restait pensive. Il s'écoula un bon moment avant que Max, intrigué, ne rompe le silence.

— À quoi pensez-vous Stéphanie ?

— Je pense qu'un des moyens possibles pour le stopper serait... de mettre un appât.

— Je refuse que vous fassiez cela ! J'ai déjà perdu la femme que j'aimais, je ne veux pas vous perdre non plus. Je vous rassure sur mes intentions, et n'y voyez aucune proposition de ma part. Mon cœur est toujours ailleurs. Mais j'ai beaucoup d'affection pour vous, et je vous remercie de tout ce que vous faites déjà. Et il est hors de question que vous vous mettiez en danger.

— Sans vouloir vous paraître prétentieuse, je pense que je pourrais avoir le profil pour ça. Je suis la propriétaire de la galerie de la Licorne. De surcroît je porte en permanence des talons aiguilles, tout ce qu'il faut pour l'attirer. Et vous, n'avez-vous pas risqué votre vie pour sauver toutes ces femmes ? Pourquoi n'en ferais-je pas autant ?

— Non, Stéphanie, ne faites pas cela, s'il vous plaît. Et puis il y a votre amie maintenant. Je sais ce que c'est que de perdre quelqu'un que l'on chérit.

— Comment savez-vous cela ? Je ne vous ai jamais parlé d'Amandine.

— Je sais maintenant comment elle s'appelle, répondit-il avec un sourire.

— OK, j'y renonce... pour l'instant. Bon, on se revoit quand ?

— Quand vous voulez, très chère.

— Donc je vous appelle et c'est tout ?

— C'est tout. Conservez la chaîne autour de votre cou. Et puis n'hésitez pas à contacter Norbert si nécessaire.

— A bientôt Max.

Il lui sourit, se redressa et s'éloigna sans un mot.

Stéphanie ouvrit les yeux. Elle se sentait lasse et prit son temps pour se lever. Elle remarqua une brindille d'herbe verte, collée sous son talon droit. Elle sourit. Elle préférerait nettement cela au sang sur sa cheville. Elle regarda l'heure. Il était déjà plus de dix-huit heures trente. Elle sortit de la réserve. Pierre se préparait à fermer.

— Que faisais-tu là dedans ?

— Je me promenais dans une verte prairie, répondit-elle en l'embrassant sur la joue. Je t'appelle.

Avant que son ami ait pu rétorquer une quelconque objection, elle était déjà dehors. Elle fila directement chez Amandine pour l'accueillir à son arrivée. En chemin elle appela le lieutenant Charles Polachowski.

— Je ne m'attendais pas à avoir déjà de vos nouvelles !

— J'étais avec Max il n'y a encore que quelques minutes. La chaînette a bien fonctionné. On a une nouvelle victime sur les bras.

— Merde ! Je ne crois pas que nous en ayons été informés.

— Max pense qu'il ne le fera pas cette fois-ci.

— Pourquoi pense-t-il cela ?

— Parce que la Lame Sanguinaire connaît la victime, et que son identification pourrait peut-être le confondre. Max pense qu'il vient de commettre sa première erreur.

— Si ce qu'il avance est vrai, il est indispensable de retrouver le corps. Vous a-t-il donné une information sur l'endroit où il pourrait se trouver ?

— Il m'a répondu qu'il allait essayer. Par contre, il pense qu'il n'a pas dérogé à son rituel, et que la victime est toujours « exposée » de la même manière. Mais si le meurtrier ne veut pas qu'on la retrouve, Max penche pour un endroit assez éloigné de la ville.

— Ça ne nous avance pas beaucoup.

— Je vous contacte s'il y a du neuf.

L'homme suivait toujours discrètement Stéphanie à la trace. Sa voiture restait à bonne distance de la sienne, et il attendait le moment propice. Lorsqu'il la vit ouvrir un portail automatique, et entrer à l'intérieur d'une villa, il ne voulut prendre aucun risque. Peut-être y avait-il du monde à l'intérieur ? Il patienterait encore un peu, préférant attendre le moment idéal où elle serait seule, toute entière pour lui.

CHAPITRE 8

Mercredi 21 mai 2003 22h17 : Guet-apens

Max se terrait toujours davantage pour échapper à la police, si bien qu'il n'était pas même allé sur l'un des derniers meurtres, dont il avait une nouvelle fois ressenti la manifestation. Une voiture de police banalisée patrouillait non loin de sa planque. Les quatre flics étaient restés trop longtemps sur place pour qu'il puisse sortir sans se faire repérer. Il vivait la plupart du temps dans quelques boyaux d'égouts nauséabonds. Au début, l'odeur et l'humidité furent insupportables. Puis, petit à petit, il s'y habitua, d'autant qu'il sentait lui aussi mauvais. Il confiait souvent quelques-uns de ses billets restants à un SDF, pour qu'il lui rapporte de la nourriture. Cela se soldait la plupart du temps par plus de boissons que de quoi réellement s'alimenter, voire rien du tout, l'argent se volatilissant avec le type en question.

Sa vie n'était plus qu'une souillure inutile. Ses efforts pour stopper les meurtres se couronnaient toujours par un échec, si bien qu'il s'interrogeait de plus en plus quant à son rôle dans toute cette sordide histoire, si ce n'est celui du pion d'un meurtrier sanguinaire et impitoyable. Il avait beau réfléchir sur son sort, il ne voyait pas d'autre issue que celle de capituler, même s'il n'arrivait pas à s'y résigner. Bien sûr, il serait le coupable idéal puisqu'il avait laissé naïvement ses propres traces sur les lieux des meurtres ; mais il n'était pas l'auteur de tous ces homicides, et une fois arrêté, ils continueraient, ce qui prouverait son innocence. À moins que la police pense à deux assassins potentiels, et dans cette hypothèse, il n'échapperait pas à sa peine. De surcroît, il ne pourrait plus rien tenter pour empêcher la suite du carnage.

Diane lui manquait terriblement, et cette absence était d'autant plus difficile à supporter qu'elle se trouvait tout près de lui. L'approcher lui aurait fait courir beaucoup trop de risques. Il ne l'avait appelée qu'à trois ou quatre reprises pour la rassurer. La police l'avait interpellée pour l'interroger, mais rien n'avait pu être retenu contre elle, d'autant que son absence lors des premiers meurtres constituait un alibi indéfectible. Diane semblait gravement déprimée, et ne comprenait pas réellement tout ce désordre, ni pourquoi l'homme qu'elle aimait restait invisible. Max, de son côté, pensait qu'il allait plutôt finir dans un hôpital psychiatrique que dans une prison. Cette situation ne pouvait plus durer et le rendait complètement dingue.

Un peu plus tôt, ce soir-là, il avait réussi à joindre Diane, toujours dans une cabine téléphonique discrète, et sur le portable à carte de Coralie. Ils avaient,

malgré tous les risques encourus, décidé de se donner enfin rendez-vous dans un lieu discret. Max avait honte de se montrer à elle dans cet état, mais peu importait ; il devenait trop pénible de vivre ainsi, sans la voir, et traqué comme une bête. Il essaierait de tout lui expliquer, et adviendrait ensuite ce qu'il devrait arriver. Peut-être même lui suggérerait-elle une solution à laquelle il ne pensait pas ?

Mais peu après vingt-deux heures, et pour la quinzième fois, l'inexorable et tellement commune douleur au ventre le saisit. Malgré une cruelle absence de force physique, il fit malgré tout, une fois de plus, l'effort nécessaire. Il avait désormais appris avec ses « camarades » de fortune, la technique pour voler une voiture, et c'est avec celle-ci qu'il se dirigea instinctivement guidé par sa boussole interne vers le nouveau lieu de l'horreur, la maîtrisant désormais à la perfection. Il ne sut une fois de plus, quel intérêt il avait à s'y rendre pour constater encore et toujours le même morbide spectacle, auquel il ne pouvait plus rien. Il avait rendez-vous avec Diane, et il était nettement préférable de la revoir. Mais il se sentait comme conditionné, sans force nécessaire pour réprimer cette attraction macabre. Une fois en route dans son véhicule d'emprunt, il se dirigea, apathique, vers une destination inconnue. Étrangement, plus il progressait, plus il se rapprochait du lieu de rendez-vous qu'ils s'étaient fixés avec son amour. Ce n'était certainement qu'une coïncidence, bien qu'il fut pris d'une angoisse inhabituelle. Un mauvais pressentiment le tourmentait. Il s'arrêta dans la première cabine téléphonique rencontrée, et composa le numéro de téléphone de Diane. Comme elle ne répondait pas, il prit le risque inconsidéré de laisser deux messages à quelques minutes d'intervalle.

— Ouais, Minestri à l'appareil.

— Bonsoir commandant. C'est Tilh. Nous venons d'intercepter deux appels téléphoniques sur le portable de Diane Montval. Les deux messages correspondraient à la voix de Max Perfale. Le portable de la fille doit être allumé, car nous avons réussi à localiser le lieu de l'appel.

— OK. Donne-moi l'adresse, je vous retrouve là-bas. Vois avec O'Neil. Je veux un maximum de gars et au moins trois tireurs d'élite. Prends toutes les mesures nécessaires pour boucler le quartier, on se rejoint sur place.

L'effervescence monta rapidement dans le commissariat central. La plupart des hommes furent appelés à leurs domiciles respectifs et rappiquèrent à une vitesse proche du surréalisme. L'espoir d'attraper enfin le monstre leur donnait à tous une énergie peu commune.

L'anxiété de Max montait d'un cran chaque minute. Son tourment se transformait petit à petit en rage. Non, ce n'était pas possible. Les pensées martyrisant son esprit ne pouvaient qu'être issues de son imagination. Il ne

s'attaquerait pas à Diane. Pourquoi elle ? Il n'y avait pas de raison. Paradoxalement, il ne pouvait s'ôter de l'esprit que le monstre le connaissait particulièrement bien. Et par conséquent sa vie et les personnes de son entourage. Max l'avait compris lors de leur unique rencontre. Sans cesse la voix tournait dans sa tête : « J'ai des ambitions nettement plus grandioses ».

Max accéléra. La vieille voiture – les plus faciles à voler – n'était pas très véloce. Pied au plancher, elle ne pouvait donner que les quelques chevaux fatigués de son moteur.

Au bout d'un temps de trajet interminable, il arriva enfin sur place. Il s'agissait d'un vieil immeuble, vide de tout locataire. Des squatters y venaient régulièrement, puis, chassés par les services d'ordre, ils disparaissaient pour réinvestir les lieux quelques semaines plus tard, au grand désespoir du propriétaire. Encore un endroit qu'il avait appris à connaître avec ses nouveaux compagnons. Il laissa son véhicule en travers du trottoir et courut le plus vite possible en direction d'une entrée dissimulée donnant directement dans les caves. Le fourmillement de son ventre s'intensifiait, comme à chaque fois qu'il se rapprochait du but. Il grimpa quatre à quatre les marches d'un escalier vétuste pour arriver sur le palier du dernier étage. Sa course et son hystérie le portaient au bord de l'asphyxie. Là, l'une des portes des deux appartements inoccupés était entrouverte. Il ne sut s'il devait entrer, hésita, puis pensa à Diane. Peut-être pourrait-il pour la première fois sauver une victime. Mais quelle victime ? Il se précipita à l'intérieur.

Il ne fallut que peu de temps avant que le quartier ne soit entièrement bouclé. Une telle débauche de force provoqua un affolement général des civils. Une partie des brigadiers faisaient rentrer les badauds chez eux, et les tireurs d'élite investissaient des appartements sous les yeux terrifiés de leurs occupants, ou se postaient sur les toits des bâtiments les mieux exposés, afin d'avoir en ligne de mire leur cible présumée. Des multitudes de gyrophares se reflétaient sur les façades des immeubles aux fenêtres débordantes de monde.

Des hommes descendaient rapidement de fourgons et pénétraient en courant dans l'édifice où l'appel téléphonique avait été localisé. Chaque étage fut investi, et progressivement les lieux se remplissaient d'une quantité impressionnante d'hommes armés. Le capitaine Peter O'Neil et le lieutenant Charles Polachowski étaient en tête du cortège, suivis laborieusement par le commandant Minestri. Son surpoids pondéral ralentissait de façon conséquente sa progression. Quelques inspecteurs ayant suivi de près l'enquête arrivèrent au même moment. Après l'épuration de chaque étage, ils arrivèrent jusqu'au dernier et furent consternés par ce qu'ils découvrirent.

Comme à l'accoutumée, une mare de sang inondait le sol, au-dessous d'un corps suspendu encore et toujours par les quatre membres. Mais cette fois-ci, deux différences leur sautèrent aux yeux.

Le cadavre n'avait plus le visage lacéré, puisque le corps avait été amputé

de sa tête. Une partie plate et déchiquetée à laquelle se mêlaient os, veines, artères, et autres morceaux sanguinolents non identifiables par un néophyte, trônait sur ce corps meurtri. Sur son dos, outre une tache de vin de forme particulière, puisqu'elle ressemblait à un papillon, était inscrit à l'aide de traces rouges, vraisemblablement du sang : « À mon amour ».

Mais encore plus surprenant que le cadavre lui-même, un homme était prostré sur le sol, à moitié maculé de sang, un long couteau baignant à environ deux mètres de lui. Il était visiblement en vie, bien qu'il fut totalement inerte et sans réaction à la présence des policiers armés, comme s'il était seul dans la pièce.

L'homme avait des cheveux blancs en brosse, et son visage était celui de Max Perfale. Il était devenu presque familier à leurs yeux, au fil des semaines, tant sa photo d'homme à abattre s'affichait dans tous les milieux policiers, ainsi que dans la presse. Les officiers de police s'apprêtaient à combattre un être enragé et démoniaque, agressif, un énorme couteau de boucher à la main. Et tout un chacun était prêt à l'abattre au premier geste, voire à l'abattre tout court, sans autre forme de procès, ni autre raison que celle de venger la mort de tant d'innocentes, disparues dans des souffrances insoutenables. Mais ils furent tous désemparés par le comportement du tueur. Celui-ci ne cherchait pas à fuir. Il gisait là, totalement étranger à l'effervescence générale. Ministri s'approcha de lui, et braqua son arme sur sa tempe. Il arma le chien du revolver.

— Si j'étais vous, je ne ferais pas ça, dit calmement Polachowski. Vous ne pourrez pas faire passer cette bavure inaperçue. Cet homme doit être jugé et les familles doivent pouvoir faire le deuil de leurs morts.

Voyant qu'il ne réagissait pas et après un regard conspirateur avec son capitaine, il rajouta la seule et unique phrase qui aurait dû être prononcée, la notion de bavure, de deuil ou de tristesse lui étant étrangère.

— Commandant, c'est votre trophée. Imaginez qu'à partir de ce jour, vous êtes un héros.

Max Perfale fut emmené sous haute surveillance même s'il semblait ne plus pouvoir faire de mal à une mouche, apathique, et presque sans réaction cérébrale. Le corps fut identifié comme celui de Diane Montval dont les signes particuliers caractéristiques ne laissaient aucun doute, tout comme les vêtements et affaires personnelles retrouvés sur place.

Ses papiers d'identité étaient, contrairement aux autres victimes, encore dans son sac à main, ce qui n'interpella personne tant l'événement attendu de l'arrestation du serial killer qui sévissait depuis deux mois, avait ému l'opinion publique, tout autant que les policiers eux-mêmes.

Enfin les meurtres allaient s'arrêter, et le commandant de police criminelle Antoine Ministri allait pouvoir redorer son blason.

CHAPITRE 7

*Lundi 30 octobre 2006 22h48 : **Pronfundus***

Max faisait les cent pas dans sa cellule, même s'il ne pouvait pas en faire plus de quatre d'affilés. Dans un mouvement répétitif d'ours en cage, il réfléchissait intensément. Il ne vit pas le gros Bert lorsqu'il s'approcha des barreaux.

— Salut.

Max le regarda sans vraiment le voir.

— Des soucis ?

— Il me faut me surpasser Bert. J'ai besoin d'une information que je suis certain d'avoir au fond de mon fichu crâne, mais je n'arrive pas à y mettre la main dessus.

— Je ne peux rien pour toi alors.

— Je sais. Je te remercie de t'inquiéter pour moi.

— Y a pas de quoi. Tu sais que je suis là. N'hésite surtout pas si tu as besoin. Mais bon, tu le sais déjà.

— Merci Bert. Je ne te remercierai jamais assez pour tout ce que tu as déjà fait.

— On verra les remerciements pour plus tard. Il y a encore du pain sur la planche. Bon, je dois continuer ma tournée. À plus tard.

Max s'allongea. Il fallait qu'il se calme. C'était plus dans cette attitude qu'il pourrait faire remonter ses souvenirs. Lorsqu'il ressentait la douleur lui indiquant un nouveau meurtre, peut-être était-ce directement les souffrances de la victime qu'il ressentait. Ensuite, il était attiré vers le lieu. Sans réfléchir, il se laissait guider, physiquement. Mais il lui semblait improbable de ne pouvoir se laisser guider mentalement.

Après tout, il avait la faculté de propulser son esprit en dehors de ces murs étroits et d'y entraîner avec lui, celui d'une autre personne, Stéphanie en l'occurrence. Quelques fois, cela lui paraissait à tel point incroyable qu'il doutait de la réalité de son « pouvoir ». Mais ce n'était pas une illusion, et bel et bien une réalité. Il devait se concentrer et retrouver la trace du dernier crime. Il ne pouvait attendre qu'une nouvelle victime succombe à de nouvelles tortures. Il en souffrait trop. Il n'en pouvait plus de subir ces supplices, même s'ils ne lui étaient pas infligés directement. Il souffrait pour toutes ces femmes, et avec elles. La nuit allait être longue, mais il aurait tout son temps pour se reposer plus tard.

Mardi 31 octobre 2006 04h31 : Requiem

Amandine et Stéphanie dormaient profondément dans des draps de satin parme, enlacées dans les bras l'une de l'autre. La soirée avait été une fois de plus belle, romantique et sensuelle. Stéphanie avait préparé le repas. Elle se savait mauvaise cuisinière, et cette fois-ci ne fit pas exception à la règle. Elle avait tenté pourtant de faire tout son possible afin de faire plaisir à sa bien-aimée.

Après un bon bain délassant, Amandine avait mis les pieds sous table, tout comme Stéphanie l'avait souhaité. Les choses avaient un peu dérapé, lorsqu'elle porta à sa bouche la création culinaire. Elle avait tenté de masquer son manque d'enthousiasme pour ne pas la vexer, mais Stéphanie n'était pas dupe. Elle avait elle-même des papilles gustatives, et celles-ci s'étaient amèrement rebellées contre le met original, mais peu goûteux dont elle était la médiocre conceptrice. L'une était confuse de son échec après avoir voulu soigner cette soirée du mieux possible, et l'autre était déçue de voir les efforts de son amie, altérés par ce repas quelque peu raté. Mais tout cela s'arrangea très vite par un pique-nique improvisé devant la télévision, dont la fin du programme leur échappa, câlins obligent.

Vers quatre heures trente du matin, Stéphanie s'agita dans son sommeil. Un fourmillement intense autour du cou l'éveilla progressivement.

Merde Max, tu n'as pas un autre moment pour me parler !

Encore à moitié endormie, elle eut un peu de mal à se mettre dans les bonnes conditions pour sa rencontre virtuelle. Elle était nue et appréhenda de se retrouver en tenue d'Ève devant Max, Dieu sait où ! Elle décida alors de se lever, enfila un peignoir, et descendit dans le salon. Elle but un verre d'eau fraîche et s'installa dans le canapé. Elle ferma les yeux, se concentra, s'interrogeant dans quel lieu improbable elle allait une fois de plus atterrir.

Je suis prête Max.

— Bonjour Stéphanie, désolé de vous réveiller à cette heure.

— Pas de problème. Mais où êtes-vous ? Je ne vous vois pas, pas plus qu'un lieu particulier.

— Je suis pourtant bien présent.

— Vous êtes dans ma tête ?

— Précisément.

— Bien ! Pas d'entourloupe dans ma cervelle je vous prie !

— N'ayez crainte. Si je me permets de vous importuner si tôt, c'est que je pense avoir trouvé le lieu où se trouve la dernière victime, celle que connaît très certainement notre tueur.

— C'est une bonne nouvelle !

— Je vous mentirais si je vous disais que j'en ai la certitude, mais on ne

risque rien d'aller voir.

— Attendez, je prends de quoi écrire. Voilà, je vous écoute.

— Je pense qu'il s'agit d'un ancien gymnase ou d'un complexe sportif abandonné, à environ une quarantaine de kilomètres au nord-est de la ville. Il faut dépasser la cité dortoir qui se trouve dans cette direction et continuer toujours sur la même route. J'ai vu une vieille salle de douches collective insalubre. C'est là que se trouve le corps. J'espère que ces informations suffiront, et surtout, que je ne me suis pas trompé.

— OK, Max. J'appelle le lieutenant et on va aller jeter un coup d'œil. Merci.

— De rien. Tenez-moi au courant.

Malgré les circonstances austères des nouvelles, Stéphanie ne put retenir un sourire. D'une part les choses allaient peut-être se décanter, et cette façon télépathique de communiquer était à tel point surprenante. La sensation était particulièrement étrange. Il lui semblait avoir un téléphone à la sonorité naturelle inséré dans le crâne, tandis qu'elle parlait sans émettre de son.

Elle regarda l'heure. Cinq heures moins le quart. Elle hésitait à réveiller le policier si tôt. Elle marcha de long en large dans le salon de la villa. Elle remonta ensuite discrètement les marches d'escalier pour vérifier qu'Amandine dormait toujours. Elle la regarda un instant dans la pénombre de la chambre à coucher. Les draps avaient glissé et elle apercevait la courbe douce et voluptueuse de ses reins, la naissance de ses fesses, ses boucles blondes inondant ses épaules, et la naissance de son sein droit. Une fois de plus elle fut éblouie par sa beauté.

Elle ferma la porte afin que sa conversation ne la réveille pas, et redescendit tout aussi subrepticement. Elle récupéra son portable dans son sac à main et s'attabla au plan de travail servant de coin repas. Elle s'assit sur une des chaises de bar de la cuisine américaine. Elle patienta encore quelques minutes, pour attendre cinq heures, et déclencha la numérotation à partir de son répertoire. Une voix d'outre-tombe lui répondit.

— Aaallôôô...

— Charles, c'est Stéphanie, dit-elle à mi-voix.

— Stéphanie ! La voix devint immédiatement plus claire. Que se passe-t-il ?

— Je suis désolée de vous réveiller, mais il se pourrait bien qu'il y ait du neuf.

— Je vous écoute.

Elle imagina son interlocuteur passer de la position allongée à assise sur le rebord de son lit.

— Max vient de me contacter. Il pense qu'il sait où se trouve le dernier cadavre. Ce n'est pas du cent pour cent, mais il souhaiterait qu'on y fasse un saut.

— Si ça pouvait être vrai ! Je passe vous prendre dans un quart d'heure.

— Je ne suis pas chez moi, je suis chez Amandine.

— Donnez-moi l'adresse, je viens vous chercher là-bas.

— Heu, je ne connais pas l'adresse précise. Je vais essayer de vous expliquer...

— 2301 avenue Claude Debussy, émit une petite voix endormie derrière elle, doublée d'un bâillement.

— Quartier du château, poursuivit-elle sur le même ton.

Stéphanie se retourna et vit Amandine appuyée contre le montant du pilier délimitant une partie de la cuisine ouverte. Les bras ballants, une tunique en satin à peine enfilée dévoilait sa nudité. Elle était à moitié éveillée, moitié endormie, et Stéphanie en fut attendrie. Elle lui sourit et répéta l'adresse à Polachowski qui connaissait le quartier comme beaucoup d'autres dans cette immense ville. Il serait là dans une trentaine de minutes. Stéphanie raccrocha et prit Amandine dans ses bras. Elle raconta brièvement ce qui venait de se passer et la pria de se recoucher, ce qu'elle ne fit qu'une fois Stéphanie partie.

Quelques minutes plus tard, elle roulait en compagnie du policier, une carte routière dans les mains, afin d'aiguiller son conducteur du mieux possible vers la direction indiquée par Max. Ils arrivèrent sur les lieux présumés environ quarante-cinq minutes plus tard. Il faisait encore nuit bien que l'aube commençait à diluer l'obscurité du ciel. La carte en leur possession n'était pas suffisamment précise pour indiquer un quelconque complexe sportif. Ils devraient donc chercher dans la pénombre un lieu susceptible de posséder des douches collectives abandonnées. Les premières lueurs du jour allaient peut-être leur faciliter la tâche.

Ils roulaient maintenant sur une petite route de campagne. Des champs plats s'étendaient à perte de vue, et il n'y avait aucun doute sur la nature agricole de ce coin paumé, que la majorité des gens, surtout les plus jeunes, avaient déserté pour la ville. Ils passèrent un carrefour, à droite duquel un vieux panneau défraîchi et brièvement éclairé par la lumière des phares indiquait « Camping * * * ». Stéphanie le remarqua sans y prêter plus d'attention. Ils roulèrent encore quelques kilomètres, ne trouvant rien correspondant à la description de Max, d'autant que la vue n'était perturbée que par quelques bosquets d'arbres épars dans ce décor d'une infinie platitude. Le panneau revint alors à l'esprit de Stéphanie.

Un camping, pensa-t-elle. Et qui dit camping, dit douches.

— Charles, faites demi-tour !

Ils revinrent sur leurs pas et prirent l'embranchement du camping. La route n'était en fait qu'un chemin de terre, se terminant face à un portail rouillé en partie dégondé. Au-dessus, une grande enseigne de bois décrépite affichait ce que l'on pouvait encore deviner comme « Camping du B... Re... ».

— Camping du Beau Regard s'interrogea Stéphanie à haute voix ? Non ce n'est pas possible, y a rien à voir ici. Camping du Bon Repos peut-être ? Ça pour se reposer, ils devaient s'y reposer les vacanciers. Ils devaient même s'y emmerder. La preuve, ils ont tous disparu !

Le lieutenant sourit à la remarque triviale de Stéphanie. Il stoppa la voiture

et ils descendirent ensemble du véhicule. Le jour pointait suffisamment le bout de son nez pour y voir clair désormais. Ils franchirent le portail entrouvert. Sur la droite, un bâtiment délabré et envahi par la végétation semblait être l'ancien accueil. La flore ne s'était pas cantonnée uniquement à ce lieu puisque l'on devinait à peine ce qui devait être d'anciens emplacements pour les tentes et autres caravanes. Cette brousse anarchique contrastait allègrement avec le paysage environnant, taillé au cordeau par les machines agricoles, et autres produits nocifs pour les mauvaises herbes, tout autant que pour la santé des hommes.

Ils progressèrent dans ce paysage confus et disparate. Au bout de quelques dizaines de mètres, ils aperçurent sur leur gauche un immense talus abrupt. Ils décidèrent de franchir tant bien que mal les quatre mètres environ qui les séparaient du sommet, les talons de Stéphanie s'enfonçant généreusement dans la terre humide. Le lieutenant l'aïda en la tirant par la main.

Une fois au sommet, ils trouvèrent un immense trou à moitié rempli d'arbuste, de terre et de feuilles mortes, ainsi que par endroits, quelques mares d'eau stagnante. Ils pouvaient néanmoins deviner les vestiges de ce qui fut jadis, une vaste piscine. Mais cette attraction ludique et bénéfique l'été n'avait pas réussi à faire survivre ce havre de paix pour touristes.

Nos deux enquêteurs fouinaient chacun de leur côté, à la recherche d'un indice éventuel. Tandis que le lieutenant contournait l'ancien lieu de baignade par la gauche avec plus ou moins de fortune, Stéphanie prit un chemin nettement plus aisé sur la droite. Dans la vieille clôture, d'anciens escaliers lui permirent de redescendre au niveau zéro. Là, elle discerna deux petites bâtisses se faisant face, l'une sous la piscine, l'autre dans la direction opposée. De ce qu'il restait à l'intérieur, elle devina d'anciens sanitaires, où les campeurs faisaient leur vaisselle, leurs besoins, mais aussi... mais oui ! Où ils prenaient leur douche !

Stéphanie appela le lieutenant, mais celui-ci ne répondit pas. Il n'avait pas dû l'entendre. Elle répéta son appel un peu plus fort cette fois-ci, mais toujours pas de réponse. Elle décida de s'avancer seule vers les locaux de droite. L'éclairage extérieur encore faible permettrait d'y voir plus clairement dans cette partie que dans l'autre, immergée sous le monticule duquel elle venait de descendre.

Elle pénétra prudemment en écartant quelques branches de plantes vivaces, dont la force avait réussi à transpercer le béton du sol, et entra dans ce premier bloc. La plupart des sanitaires étaient détruits de même que les portes et les cloisons, ce qui ne pouvait pas être la seule œuvre de la nature reprenant ses droits. Quelques vieux tags défraîchis ornaient encore des débris çà et là, laissant deviner des intrusions de vandales. Des préservatifs usagés et aplatis jonchaient le sol par endroits. En appui sur la pointe de pieds, elle progressait d'autant plus difficilement qu'elle n'était pas chaussée une fois de plus pour ce type d'expédition.

Vers le fond, elle discerna une série de tuyaux muraux ressemblants à des

douches, et dont les cloisons étaient arrachées. Il n'y avait rien d'autre à part des vestiges de sanitaires dégradés. Elle décida de rebrousser chemin pour examiner l'autre bloc, mais aussi dans l'espoir de retrouver son compagnon. Le jour se levant à peine, la luminosité n'était pas encore très vive à l'intérieur. Au moment où elle fut sur le point de sortir, elle se retrouva face à face avec une silhouette humaine. Elle sursauta en poussant un cri strident.

— Eh ! Du calme ! Ce n'est que moi, répondit Polachowski, essayant sa propre frayeur.

— Vous m'avez fichu une de ces trouilles. Je vous ai appelé à plusieurs reprises, mais vous ne répondiez pas !

— Je suis désolé, je n'ai rien entendu. Je suis retourné prendre ma torche dans la voiture.

— Bon, OK. On reste ensemble maintenant d'accord ?

— D'accord. Vous avez trouvé quelque chose ?

— Non rien dans ce bâtiment-ci. Tout est à moitié cassé. Il y a un peu de tout, dont des douches, mais pas de corps. Il faudrait explorer celui d'en face.

— Très bien, on y va.

Ils s'approchèrent de l'autre bloc. Celui-ci, en partie enfoui sous le talus de la piscine, paraissait en meilleur état, d'autant que la végétation avait une nette préférence pour le soleil.

La première partie était composée d'éviers, certainement destinés à la vaisselle, adossée à un mur suffisamment solide pour résister aux meurtrissures infligées par le temps. Sur la gauche, un couloir sombre et peu engageant s'enfonçait. De part et d'autre de ce couloir particulièrement long, des WC à la turque, pour la majorité aux cloisons brisées, rythmaient leur avancée. Polachowski dut allumer sa torche afin d'y voir plus clair.

Cette construction était tout de même curieuse, et ils n'en comprenaient pas l'intérêt. Pourquoi cette piscine était-elle construite en hauteur au lieu de l'avoir creusée dans le sol, avec des locaux sombres sous celle-ci ? Aussi étonnant que cela puisse paraître, c'était ainsi. Ces salles, remplies de conduites, filtrations et autres vannes, devaient aussi servir autrefois de locaux techniques pour le fonctionnement du bassin. On y sentait aussi nettement moins l'empreinte humaine, ce qui contribua à augmenter leur stress.

Rapidement, en avançant, une odeur leur sauta aux narines. Celle-ci, familière au lieutenant, l'était nettement moins à Stéphanie. L'odeur de putréfaction n'était pas encore très forte, mais celle du sang en quantité, ferrugineuse, l'était nettement plus. Le couloir tournait vers la droite, et l'odeur semblait venir de là.

— Je pense que vous devriez m'attendre ici, indiqua le lieutenant d'un ton professionnel.

— Hors de question ! Je reste avec vous, quoi qu'il arrive.

— Il semblerait que Max ait dit vrai. Nous avons trouvé ce que nous cherchons. J'ai bien peur que le spectacle ne vous plaise guère.

— J'ai déjà vu nombre d'entre eux. Je tente le coup.

— Très bien, comme vous voudrez.

Ils avancèrent lentement sur la droite et pénétrèrent dans une salle dont l'aspect ressemblait effectivement à une salle de douches commune, ou peut-être avait-elle comporté autrefois des cloisons de séparation. Mais il n'en subsistait rien.

Au centre, le spectacle macabre auquel ils s'attendaient tous deux, toujours avec le même rituel inexorable, les attendait comme l'avait prédit Max Perfale. Le policier balaya les lieux de sa torche afin de vérifier si autre chose se trouvait dans la pièce – il pensait aux affaires personnelles de la victime comme aux habituels vêtements soigneusement pliés, ou encore un sac à main –, mais rien ne semblait visible sous le faisceau de la lampe.

Sans s'approcher de trop prêt, afin de ne pas détériorer la scène de crime, il examina du cercle lumineux de sa torche, ce qui restait du visage. Sous un amas invraisemblable de chair, de sang et d'os, il semblait que les dents avaient été arrachées. Les cheveux restant encore sur le crâne ressemblaient à une grotesque perruque rousse, déposée sur un agrégat de chairs sanglantes. Stéphanie qui se croyait préparée à une telle scène, et ce, malgré les conseils du lieutenant, sortit en courant pour vomir sur l'herbe dans un étouffement irrépressible. Elle fut rejointe quelques minutes plus tard par le policier.

— Je suis désolé, dit-il.

— Ce n'est pas votre faute, répondit-elle d'une voix cassée, la gorge encore brûlante de suc digestifs. Vous m'aviez prévenue. J'ai trop présumé de mon courage.

Elle se raclait l'arrière-bouche pour tenter d'en amoindrir la douleur corrosive qui semblait dissoudre le fond de son gosier.

— Je vais appeler le commissaire. Nous allons attendre sur place le temps que mes collègues rappellent.

— OK. Le fait que je sois là avec vous ne va pas poser de problèmes ?

— Il va falloir que j'explique certaines choses. Je connais le commissaire. C'est quelqu'un de très rationnel, et je vais avoir du mal à le convaincre. Mais il sera bien obligé de se rendre à l'évidence. Avec un peu de chance, il fera sauter ma mise à pied.

— Très bien, je vous fais confiance.

Il composa un numéro de téléphone.

— Salut Gwen, c'est Charles. Est-ce que tu pourrais me passer le commissaire ?

Il patienta. La personne à l'autre bout du téléphone lui parla.

— Je comprends qu'il soit occupé, reprit-il, dis-lui simplement que je suis devant la dernière victime de la *Lame Sanguinaire*.

Il patienta une nouvelle fois.

— Commissaire Brelant.

— Bonjour commissaire, lieutenant Charles Polachowski. Je dois vous entretenir d'une affaire urgente, concernant les meurtres de la *Lame Sanguinaire*.

— Mais de quoi parlez-vous lieutenant ? Ce psychopathe est sous les verrous depuis plus de trois ans. Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ?

— Je suis auprès d'une de ses dernières victimes, et je puis vous assurer qu'il s'agit bien du même meurtrier qui perpétuait ses rituels il y a trois ans de cela. Il s'agit aussi du troisième crime depuis dix jours.

Polachowski savait qu'il venait d'appuyer sur une touche ultra sensible, puisque Ministri ne l'en avait pas informé. Il avait même demandé aux quelques flics avisés de se taire sous peine de réprimandes.

— Mais c'est impossible ! Je n'en ai pas été informé !

Il y eut un blanc. Puis le commissaire reprit.

— Putain, Ministri, encore lui ! Je crois que son compte est bon cette fois. Et puis d'abord que faites-vous sur une affaire criminelle ? N'êtes-vous pas aux arrêts ?

— Avec tous mes respects monsieur le commissaire, vous feriez bien de rappliquer en vitesse avec les équipes de spécialistes, si possible les mêmes qu'à l'époque. Ils finiront de vous convaincre. Je vous expliquerai sur place si vous le voulez bien.

— Bon, très bien. Dites-moi où vous vous trouvez. J'espère pour vous qu'il ne s'agit pas d'une plaisanterie.

— Je vous garantis que non, monsieur. Puis-je vous demander une dernière faveur ?

— Décidément, je vous trouve bien exigeant lieutenant. Je vous écoute.

— Venez sans le commandant Ministri. Je pense que ce que vous aurez à régler avec lui peut attendre.

— OK. À tout de suite.

— Il n'y a plus qu'à patienter, dit-il à Stéphanie après avoir raccroché.

Stéphanie était très pâle, et grelottait. Charles la prit dans ses bras pour la réconforter et la réchauffer du mieux qu'il put. Il était huit heures, et le ciel particulièrement bas ne promettait pas de laisser passer des rayons solaires régénérateurs. Le choc avait été violent. Ce qu'elle avait vécu précédemment sous forme d'illusions ou de cauchemars, aussi réels avaient-ils pu paraître était sans commune mesure face à l'impact de cette vision insoutenable. Cette fois-ci tout était bel et bien réel, tout autant qu'effroyable. Lorsqu'elle se sentit un peu mieux, elle téléphona à Amandine pour la rassurer. Son amie avait bien compris que quelque chose n'allait pas, mais elle ne posa pas de questions, réprimant avec difficulté son malaise.

Quelques minutes plus tard, un grand nombre de policiers arrivés en fanfare avaient investi les lieux. Une fois que le commissaire Brelant eut constaté le meurtre et qu'il sortit du sanitaire, consterné, il s'approcha du lieutenant Polachowski. Ce dernier lui présenta Stéphanie Jullian. Il ne comprit tout d'abord pas la présence de cette jeune femme en ce lieu.

S'agissait-il de sa compagne ? Elle l'aurait suivi dans une enquête qu'il menait contre toute attente, sur son temps personnel. Charles s'excusa auprès de Stéphanie et s'éloigna en compagnie de son supérieur.

Ils eurent une discussion soutenue, lors de laquelle le lieutenant lui expliqua le rôle de Stéphanie dans cette nouvelle histoire, qui n'avait en fait rien de nouveau, puisqu'elle n'était que la continuité de l'affaire Max Perfale, et non une nouvelle. Il essaya d'être concis pour aller à l'essentiel. Il argumenta aussi la raison pour laquelle il avait organisé l'entrevue de cette jeune femme avec Perfale. Sans ces deux personnes, il n'aurait jamais découvert ce nouveau meurtre. Paradoxalement, l'assassin souhaitait cette fois-ci le cacher aux autorités. En effet, il n'y avait pas de lettre anonyme, et l'on sentait bien la volonté du meurtrier à ne pas divulguer l'objet de ses perversions. Le commissaire réfléchit longuement.

— Vous comprenez bien lieutenant que je ne peux pas prendre en considération ces éléments dans le dossier. Et je suis moi-même très dubitatif. Je dois malgré tout admettre certaines choses et me rendre à l'évidence, même s'il semblerait que cette personne ait plutôt subi quelques hallucinations. De là à innocenter Perfale, vous imaginez bien la difficulté de la tâche.

Il réfléchit à nouveau.

— Bon, écoutez. J'annule votre mise à pied, et je vous laisse carte blanche pour investiguer dans cette affaire. Mais j'ai bien peur que vous n'ayez d'autre choix que de m'apporter le meurtrier sur un plateau.

— Je comprends. Je vais faire mon maximum. Mais sans mademoiselle Jullian et Max Perfale, je ne pourrai pas grand-chose, même avec une équipe de deux cents hommes. Seule la combinaison de leurs facultés communes, que vous y croyez ou non, pourra, je l'espère, nous mener au bout. Si j'arrive à vous persuader de l'innocence de Perfale, et qu'il en connaît suffisamment sur le fonctionnement du tueur, peut-être changerez-vous d'avis à son sujet. Lui seul pourra nous conduire au meurtrier ; j'en reste persuadé. Pour preuve, l'endroit où nous sommes.

— Je n'ai pas le pouvoir de faire sortir Perfale de prison avec des raisons totalement surréalistes. Voulez-vous que je le fasse transférer dans un établissement plus... comment dire... plus commun ?

— Non ce ne sera pas nécessaire pour l'instant. Stéphanie communique avec lui sans problème.

— Ah oui, j'oubliais cette capacité de... télépathie, rétorqua le commissaire d'un ton septique. J'attends aussi de vous un maximum d'informations sur les deux précédents meurtres. Je me charge personnellement du futur ex-commandant Ministri. N'oubliez pas de repasser au commissariat récupérer votre insigne ainsi que votre arme.

Le commissaire s'approcha de Stéphanie.

— Mademoiselle, le lieutenant m'a expliqué votre histoire, et même si j'ai encore un peu de mal à comprendre où se situe le rationnel du surnaturel, je vous suis reconnaissant de ce que vous faites pour la société que nous avons

l'honneur de défendre, même si nous ne sommes pas tous égaux face à nos responsabilités.

Stéphanie crut comprendre à qui il faisait référence.

Sur ce, il quitta les lieux, laissant tout le personnel compétent accomplir son travail.

Charles rejoignit Stéphanie.

— Comment allez-vous ?

— Ça va aller je crois, merci.

— Je vous raccompagne ?

— Volontiers.

Une fois chez elle, Stéphanie se doucha et se changea. Elle était encore sous le choc de cette vision d'horreur et avait la sensation de porter la mort sur elle tout autant que sur ses vêtements. Comment un être humain pouvait-il mutiler son semblable de la sorte ? Il fallait impérativement stopper ce fou.

Elle rappela Amandine. Elle était en soin et ne put prendre la communication. Elle demanda à sa secrétaire de lui faire la commission de son appel. Puis elle s'assit en tailleur sur son canapé, et se concentra pour prendre contact avec Max. Elle se retrouva une nouvelle fois dans la verte prairie parsemée de douces odeurs enivrantes.

— Vous avez eu une bonne idée Max de me ramener ici. J'en avais grandement besoin.

— Vous avez donc retrouvé le corps ?

— Ce qu'il en reste.

— C'était plus difficile que vous ne l'imaginiez ?

— Pas de le trouver, mais surtout de le voir. C'est sans commune mesure avec ce que vous m'aviez déjà montré. Les mots me manquent pour qualifier cette horreur.

— Je comprends, répondit Max pensif.

— Je sais. Ça me fait du bien d'être ici. Vous me direz un jour où il se trouve, dans la réalité. J'aimerais y emmener Amandine.

— Quand tout cela sera fini, je vous y conduirai, promis.

— Bon et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On va laisser la police faire son boulot. Il faut identifier la victime.

— J'ai bien peur que l'on attende longtemps. Elle est... était rousse. Par contre aucune affaire personnelle. Cette fois-ci, il a été vigilant. Au fait, il s'agissait bien de douches, par contre elles se trouvaient dans un camping abandonné. Mais la direction que vous aviez donnée était la bonne, environ quarante kilomètres au nord-est.

— Ne perdons pas courage.

— Vous avez raison. Je vais aller à la galerie, ça me changera les idées.

— À plus tard.

CHAPITRE 6

Vendredi 23 mai 2003 11h06 : Maître Corbeau

Max se réveilla dans une pièce entièrement blanche, sans ouverture apparente et entièrement capitonnée, illuminée par le plafond d'un ensemble de néons encastrés aux éclats froids. Il était vêtu d'une combinaison blanche en tissu, maintenant ses bras croisés autour de son torse. Ses chevilles, entravées par des sangles cadénassées, l'empêchaient de se mouvoir naturellement, d'autant que d'épaisses lanières le retenaient à l'une des parois.

Les yeux brûlant d'avoir trop pleuré, il se trouvait dans un état de semi-conscience, comme s'il n'était plus vraiment de ce monde. Son âme donnait l'impression d'avoir quitté son enveloppe humaine, remplie de souffrance et d'une mélancolie qu'il ressentait encore malgré cette apparente dissociation.

Quelques images furtives venaient de temps à autre frapper sa conscience, comme un vague souvenir de sa vie antérieure sur terre. Il voyait beaucoup de monde autour de lui. Puis il se retrouvait dans une voiture qui hurlait à la mort d'un bruit strident et régulier, accompagné de personnes en uniforme. Il revoyait aussi un jet d'eau froide puissant venant le percuter au point de le meurtrir. Des gens parlaient autour de lui. Il ne comprenait pas leurs paroles, ni s'ils s'adressaient à lui ou s'ils discutaient entre eux. Des flashes lumineux l'aveuglaient.

De toute évidence il était mort, et découvrait ce qui tourmentait tous les hommes, une fois passée cette étape ultime et inéluctable à chaque être animé d'une conscience. De son vivant, il était persuadé qu'une fois parti vers ce nouveau monde, il serait léger et pur, ne ressentant que du bonheur et de la joie. Or, il souffrait toujours. Outre ses yeux, une douleur intense et lancinante harcelait son estomac. Il ressentait des courbatures dans tout son corps, mais surtout une profonde et incommensurable affliction. Était-ce cela la vie après la mort ? Un tourment de plus ?

Il restait là, le dos appuyé contre ce mur malléable et immaculé, dans un état proche du végétal. Le temps quant à lui était devenu une valeur abstraite.

Il entendit un bruit feutré. Une partie du mur capitonné en face de lui se mit à bouger, puis s'ouvrit. Allait-il être confronté à son juge qui déciderait de son sort ? Paradis ou enfer ? Il n'y croyait guère, mais vu les circonstances, que cela pouvait-il être d'autre ?

Une petite silhouette noire pénétra dans la pièce en refermant la porte. Il tenait un gobelet en plastique à la main, une serviette à documents de l'autre.

Il s'approcha timidement de lui. Son charisme ne semblait pas à la hauteur des événements spirituels auxquels Max se préparait. Il s'attendait plutôt à une sorte d'archange sublime, d'une blancheur lumineuse et aux pouvoirs divins, mais certainement pas à cet être rabougri et introverti.

La créature qui lui faisait face, tout en gardant une distance convenable, marmonna quelque chose d'incompréhensible, tout en lui tendant le gobelet animé d'un tremblement outrancier. Devant son absence de réaction, celui-ci se détourna, et s'assit sur le sol, bien à l'écart, posant tant bien que mal le gobelet sur ce support souple et bosselé, ainsi que sa mallette, noire elle aussi.

Pendant un moment il ne prononça aucun mot, en tout cas Max n'entendit rien. Puis il ouvrit son porte-documents pour en sortir un dossier de couleur caramel, qu'il déposa sur ses jambes repliées.

— Bonjour, je m'appelle Gérard Corbot. Je suis votre avocat commis d'office. Donc, maître Corbot, comme tous mes confrères me nomment en toute logique. Un nom prédestiné ne pensez-vous pas ? Mais je vous rassure tout de suite, je ne suis pas sur un arbre perché, et en aucun cas je ne tiens en mon bec un fromage. D'ailleurs, comme vous pouvez le constater, je n'ai ni bec, ni fromage.

Voyant que son trait d'humour n'avait aucun effet sur son nouveau client, il se renfrogna quelque peu. Sa tentative pour détendre une atmosphère particulièrement surréaliste fut soldée par un échec. Peu importait, il était ici pour travailler, et non pour faire de l'esprit, même si cette boutade était récurrente et inévitable à chacun de ses entretiens. Elle lui permettait ainsi de couper court à toute éventuelle mauvaise blague sur son nom.

— Bon, reprit-il. Monsieur Max Perfale, je suis là pour vous défendre dans cette affaire, et les choses ne se présentent pour l'instant pas très bien. Vous êtes accusé de quinze homicides volontaires avec préméditation, séquestration, torture et viol, mais seulement douze ont été retenus, pour manque de preuves sur les trois premiers. Êtes-vous conscient de ce que cela représente ?

Pas de réponse.

— Je pense dans votre cas qu'il paraît inévitable de vous déclarer coupable. J'ai besoin de votre accord sur ce point.

Toujours rien. Max ne le regardait même pas. Ses yeux brillaient et un peu de salive suintait de la commissure droite de ses lèvres.

— Monsieur Perfale, est-ce que vous m'écoutez ? Il est un peu tard pour les regrets, non ?

Seul le grésillement à peine perceptible du néon, dans ce lieu où la résonance n'avait pas sa place, sembla lui répondre.

— Monsieur Perfale, je n'ai pas choisi de vous défendre. Votre cas semble désespéré, mais je souhaiterais avoir de votre part un minimum de collaboration. Il n'y a pas d'autres choix que de plaider la folie, afin de vous éviter la prison. Un hôpital psychiatrique adapté serait certainement préférable. Vous devez donc me donner les moyens de vous aider. Monsieur

Perfale ? Vous m'entendez ?

Silence absolu.

— Bien, je reviendrai vous voir avant le procès. Il ne me semble pas que votre comportement de mutisme soit la meilleure solution, mais c'est vous qui décidez. Réfléchissez à ma proposition, et nous rediscuterons de tout cela lors de ma prochaine visite.

Il remballa son dossier, se leva en renversant le verre d'eau qui tenait par miracle, et dont le contenu fut immédiatement absorbé par le capiton, puis quitta la cellule sans un mot de plus.

Max se demanda ce qu'était venu faire cet être étrange. Il lui parlait de meurtres, de chef d'accusation, de procès, mais en aucun cas d'enfer ni de paradis. Peut-être était-il un assistant de l'archange. Il n'allait certainement plus tarder à prononcer son verdict séraphique. Max resta ainsi, inerte, perdu dans l'infini, subissant une douleur écrasante.

Des images surgirent à nouveau sur le miroir de ses pensées. Il était pieds nus, et ressentait une matière douce et fraîche le caresser. C'était une herbe verte et rase, douce comme les cheveux de la femme allongée auprès de lui, tout contre lui. Il pouvait sentir son odeur délicieuse et délicate. Il était apaisé, heureux, vibrant à son contact.

Ils étaient tous les deux enlacés, sur une serviette dont la surface paraissait bien trop grande pour leurs deux corps qui n'en faisaient presque plus qu'un. Derrière eux, un arbre millénaire au tronc démesuré, tortueux et gracieux à la fois, sculpté harmonieusement par le temps infini, veillait. Son écorce rugueuse et ridée rassurait les deux amants, tel le visage d'un vieil homme usé et buriné par le vent, le froid et la pluie, à la patience mature et expérimentée. Le feuillage monumental et exubérant semblait les recouvrir, retombant sur eux d'une ombre protectrice. Max pouvait sentir la respiration lente et chaude de l'être merveilleux endormi auprès de lui. Elle était belle. Sa peau claire ressemblait au doux velours d'une pêche. Il aurait pu embrasser chaque millimètre carré de ce corps ravissant et pour lequel il éprouvait un désir sans limites.

Son nom lui revint à l'esprit. Mais oui enfin, comment pouvait-il oublier Diane, sa merveilleuse Diane, son amour ? En définitive, le petit homme en noir était l'être suprême qu'il attendait. Il était à nouveau avec elle, dans un bien-être qu'il n'aurait pu imaginer un peu plus tôt.

Mais tout à coup, les images se brouillèrent, se mirent à tourner comme une tempête soudaine et déchaînée, au bruit assourdissant, presque insupportable. Des couleurs le submergèrent, ou plutôt une couleur, le rouge, un rouge sombre et glaçant. Un rouge fluide et visqueux à la fois se répandait partout autour de lui, imprégnant ses propres vêtements. Il regardait ses mains. Elles en étaient elles aussi recouvertes. Du sang, des litres de sang.

Puis ce corps qui pendait au-dessus de lui, sans tête, un corps tourmenté et lacéré d'où s'écoulait encore le liquide chaud. Non, l'homme en noir était le diable. La douleur reprit encore plus forte.

Maintenant il se souvenait. Tout lui revenait à l'esprit, clair comme une eau limpide, mais viciée. Alors, les liens qui le retenaient à la paroi de la pièce capitonnée se bandèrent d'une tension dont la force aurait pu les rompre si elles n'avaient été prévues à cet effet, résistant à la plus grande des tractions. Max poussa un hurlement, tel un animal que l'on écorchait à vif. Mais personne ne l'entendit.

Vendredi 23 mai 2003 18h27 : Festivités

Un bruit d'explosion festive retentit, suivi d'une clameur emplie d'applaudissements. Le commandant Antoine Minestri venait de faire sauter le bouchon de champagne de la première bouteille. D'autres bruits identiques se firent entendre dans différents recoins de la grande salle de réunion du commissariat de police, qui n'avait vu qu'à de très rares occasions, autant de personnes.

La boisson pétillante coulait à flot dans tous les gobelets en plastiques blancs. Ici des congratulations, là des rires ; la bonne humeur et la joie emplissaient les lieux. On avait disposé pour l'occasion, deux haut-parleurs amplifiés, ainsi qu'une petite console sur laquelle était connecté un micro. Lorsque le commissaire Brelant le saisit d'une main peu experte, un larsen aigu et involontaire figea le brouhaha ambiant, remplaçant certains sourires par des grimaces disgracieuses. Il profita de cette occasion pour entamer son discours, tenant de sa main gauche une feuille de papier griffonnée à la main.

— Bonsoir à tous, et merci de votre présence en ces lieux.

Les gens se tournèrent vers lui, pour la plupart leur verre à la main.

— Je vais essayer d'être le plus bref possible afin de vous laisser profiter de cette soirée qui nous emplit tous de joie et d'émotion, après deux mois très difficiles, faits de nombreuses nuits blanches et de journées tout aussi épuisantes. Max Perfale, que la plupart d'entre vous ont surnommé la *Lame Sanguinaire*, est enfin sous les verrous. Ces longues semaines d'atrocités n'ont épargné personne ici. Je souhaitais donc remercier le commandant Antoine Minestri – on sentait que ce nom, qu'il ne pouvait éviter de prononcer, lui écorchait quelque peu la gorge –, mais aussi toutes les équipes sous ses ordres, des brigadiers aux inspecteurs, sans qui ce travail de fourmis n'aurait pu se faire, et aboutir à cette arrestation. Je souhaiterais tout particulièrement féliciter le lieutenant Charles Polachowski, Pola pour les intimes, ainsi que le capitaine Peter O'Neil, qui sous la conduite de leur commandant, ont accompli un travail de coordination et de recherche considérable, digne de leurs fonctions.

Des cris, sifflets et autres applaudissements se firent entendre. Tout le monde pensait bien entendu aux deux policiers. Dans le cas Minestri, et dans la ferveur générale, on oubliait pour quelques minutes l'infamie de son personnage. Le commissaire poursuivit.

— La police de notre pays est fière de vous tous, et peut s'enorgueillir de votre travail. J'en profite aussi pour vous transmettre les félicitations du préfet, qui n'a pu se joindre à nous ce soir. Merci encore, et doucement sur l'alcool, car il est de notre devoir de toujours montrer l'exemple.

Des applaudissements retentirent de nouveau, et la bonne ambiance reprit

ses droits, tout autant que le bruit et les clameurs.

Le commissaire se fraya un passage difficile jusqu'à Ministri, entrecoupé de mains qui se serraient, ainsi que de congratulations diverses. Brelant s'approcha du commandant dans son dos, et lui glissa subrepticement quelques mots à l'oreille.

— Je ne vous cache pas que vous l'avez échappé belle. Sinon vous auriez picolé chez vous, tout seul comme une merde.

Puis il imprima un sourire faussement affiché et continua sa tournée.

CHAPITRE 5

Mardi 31 octobre 2006 13h29 : Une femme entêtée

Stéphanie pénétra dans la galerie où l'activité battait son plein. En effet, on se préparait à décrocher l'exposition en cours, pour mettre en place la nouvelle qui mêlerait peinture et photographie. Elle alla machinalement dans le bureau pour déposer ses affaires, et consulter les nouveautés et autres diverses informations, dont quelques courriers encore cachetés.

Vers seize heures trente, une tête se pencha à la porte vitrée à demi dépolie. Stéphanie ne la remarqua pas immédiatement. L'homme resta là immobile, dans l'espoir qu'elle se détache de ses occupations et l'aperçoive. Elle sentit un regard sur elle, ce qui la fit émerger instinctivement de ses activités.

— Bonjour, dit-elle.

— Bonjour, vous ne me reconnaissez peut-être pas ? Je suis Tim Mertens.

— Oui, bien sûr ! Je vous prie de m'excuser, j'étais absorbée dans mes papiers. Vous êtes l'architecte d'Amandine Lautran, je ne me trompe pas ?

— C'est exact, répondit-il.

— Mais entrez, je vous en prie. Que puis-je faire pour vous, monsieur Mertens ?

— Rien de particulier, dit-il en entrant dans la pièce exiguë. Je venais jeter un dernier coup d'œil à l'exposition en cours avant que vous ne la décrochiez. Je vois que vous êtes en pleins préparatifs. Et puisque nous avons déjà été présentés par mademoiselle Lautran, je me permettais de venir vous saluer. D'autre part, je souhaitais savoir s'il était possible d'acquérir l'une des toiles ; je n'ai pas eu l'occasion de venir plus tôt.

— Mais tout à fait, c'est encore possible. Vous tombez juste au bon moment en effet, mais vous pouvez encore tout à fait en faire l'acquisition, et puisque nous allons décrocher, vous pourrez l'emporter immédiatement si vous le souhaitez. Je vais vous sortir le catalogue de prix, dit-elle en se levant sur ses talons perchés.

L'homme ne put s'empêcher de l'admirer, lorsque le dos tourné, elle fouilla dans un meuble à tiroir se trouvant au fond du bureau. Elle en sortit le passe-vue contenant les tarifs.

— Voulez-vous m'indiquer l'œuvre qui vous intéresse ?

— Elle est à l'étage.

— Très bien. Souhaitez-vous que l'on y aille tout de suite ?

— Très volontiers.

Ils sortirent du bureau, et traversèrent la pièce principale.

— Je ne savais pas que vous étiez déjà venu à la galerie, précisa Stéphanie tout en marchant à ses côtés.

— Je suis venu à plusieurs reprises. Vous n'étiez peut-être pas présente. Et puis nous ne nous connaissons que depuis peu.

— C'est exact, en effet.

— Mais je connais cette galerie depuis quelques années déjà, et je vous avoue n'y être plus venu depuis pas mal de temps. Pour être tout à fait honnête, je la fréquentais de temps à autre jusqu'à ce qu'elle ferme. Je pensais qu'elle l'était toujours, jusqu'au jour où nous nous sommes rencontrés chez mademoiselle Lautran, lorsqu'elle m'a appris que vous en étiez la propriétaire.

Ces mots ne firent qu'un tour dans la tête de Stéphanie. Tout renseignement étant bon à prendre, peut-être avait-il vu l'exposition de Max Perfale, et peut-être, aussi improbable que cela puisse paraître, aurait-il quelque chose à lui apprendre ? Tout en montant l'escalier, précédant l'architecte, elle sauta sur l'occasion.

— Vous avez peut-être vu la dernière exposition avant que la galerie ne ferme ? Il s'agissait de photographies dont l'auteur s'appelle Max Perfale.

— Non, je ne crois pas. Je ne suis pas très amateur de photographies. J'ai une nette préférence pour la peinture. De quoi traitait cette exposition ? demanda-t-il.

— L'auteur avait souhaité à travers ses images, traiter le sujet des talons aiguilles féminins, répondit-elle un peu sèche.

— Non, vraiment je ne vois pas. Je n'ai pas dû venir à ce moment-là.

Stéphanie reprit un ton plus professionnel.

— Bon, dites-moi tout. Quelle est la toile qui vous intéresse ?

L'homme semblait chercher quel tableau l'avait autant marqué en se déplaçant dans les allées.

— Eh bien, j'hésite entre ces deux-ci, dit-il enfin.

Il désigna deux toiles qui étaient dans le même esprit. De taille moyenne, quoique l'une légèrement plus grande que l'autre, elles représentaient selon l'auteur, l'esprit céleste de l'univers. Elles étaient majoritairement de couleur noire, avec des scintillements oniriques dans des tons clairs. Elles comportaient des coulures de peintures qui avaient dû être pratiquées à l'envers du sens dans lequel elles étaient exposées. Il s'agissait d'art contemporain, et comme souvent dans ce type d'œuvres, la sensibilité du spectateur pouvait varier d'un extrême à l'autre, laissant le choix d'y voir à travers ses propres émotions, ce que chacun désirait.

— Je vais vous en donner le prix. Peut-être cela pourrait-il faire pencher la balance ? Alors..., continua-t-elle en feuilletant le livret. La toile numéro cinquante-six, la plus petite est à mille deux cents euros, et l'autre est à mille trois cents. Le cadre est inclus bien entendu. Voulez-vous que je vous laisse

tranquillement faire votre choix ?

— Non, non, ce n'est pas la peine. J'ai une préférence malgré le prix pour celle-ci.

Il désigna celle de taille plus importante.

— Très bien, répondit Stéphanie. Voulez-vous que je vous la fasse livrer ?

— Je vais l'emporter. C'est bien ce que vous m'aviez proposé tout à l'heure, je crois ?

— Absolument, il n'y a aucun problème. C'est un très bon choix. Cette toile est magnifique.

Stéphanie la décrocha. Tim Mertens l'aida. Puis ils descendirent ensemble, l'architecte transportant le tableau à deux mains. Pierre les regarda passer pour se diriger à nouveau vers le bureau. Tim Mertens régla par chèque bancaire, ils échangèrent quelques banalités pendant que Stéphanie emballait soigneusement le tableau, puis l'homme repartit en emportant son acquisition sous le bras. Stéphanie raccompagna son client, et alla s'enquérir auprès de Pierre des préparatifs.

— Eh bien, tu ne perds pas de temps toi ! Tu nous vends un tableau juste avant le décrochage, bravo ! C'est qui le type, il me semble le connaître ?

— Figure-toi qu'il s'agit de l'architecte qui a dessiné la villa d'Amandine. Nous nous sommes rencontrés le fameux soir de la réception, où avec Amandine... enfin, tu vois ce que je veux dire... Bref, c'est là que tu as dû le voir toi aussi.

— Oui, c'est fort possible, tu as raison maintenant que tu en parles. Sinon, tu as du neuf ?

Stéphanie lui raconta la découverte macabre grâce aux indications de Max. Raconter ce moment difficile la plongea à nouveau dans une grande émotion. Pierre la prit dans ses bras. Elle hésitait à rencontrer une nouvelle fois Hervé Durbeque pour lui en faire part, mais elle estima qu'il n'était peut-être pas nécessaire d'ébranler son émotivité à fleur de peau. Pierre lui indiqua, comme elle le lui avait demandé, qu'il avait déposé dans la boîte aux lettres d'Hervé, l'invitation pour le prochain vernissage. Mais ils avaient peu d'espoir de l'y rencontrer. Ils faisaient de leur mieux en tout cas, pour essayer de lui faire reprendre goût à la vie.

Le téléphone portable de Stéphanie sonna. Elle se précipita pour décrocher. Il s'agissait du lieutenant Polachowski. Celui-ci l'informait qu'aucune piste pour l'instant n'avait émergé. La police cherchait encore, mais sans grand espoir.

Stéphanie lui fit part des maigres nouveautés la concernant. Max savait désormais pour le cadavre du camping. Il avait touché juste. Mais pour l'instant, aucune autre révélation ne s'était manifestée dans son esprit. S'éloignant de Pierre, Stéphanie lui indiqua sa volonté d'inspecter le hangar dans lequel s'était produit le quatrième homicide. Ce lieu, hautement symbolique, était celui dans lequel on avait retrouvé les premières empreintes de Max, ainsi que la coupe de champagne posé sur le dos de la victime. Cette

fameuse et sordide mise en scène avait inauguré la première venue de Max à l'exposition macabre du tueur.

Le lieutenant de police voulut s'opposer à cette décision. Mais il commençait à connaître l'entêtement de la jeune femme. Il la somma d'être prudente. À son grand regret, il ne pouvait se rendre disponible pour l'accompagner. Après le recouvrement de ses fonctions dont la suspension ne resta que fort brève, il devait faire un rapport au commissaire sur les deux précédents meurtres de la nouvelle vague d'homicides. Stéphanie n'arrivait pas à rester les bras croisés sans rien faire d'autre qu'attendre des indices improbables. Sa crainte qu'un nouveau crime ne se produise dans les prochaines heures la hantait. Le lieutenant lui réitéra son désaccord, mais il savait qu'elle ne s'arrêterait pas à ses mots.

Stéphanie quitta la galerie immédiatement après, et prit la direction du lieu de l'appentis qu'elle souhaitait inspecter, dans l'espoir d'une révélation hypothétique. Elle avait déjà vu ce lieu par l'intermédiaire de Max avant leur première rencontre, mais elle comprit aussi que ces sortes de rêves éveillés étaient sans équivalent avec la réalité. C'était la raison pour laquelle elle tenait à le voir dans sa sombre réalité. Le soir tombait progressivement, et il aurait été préférable d'attendre la lumière du jour du lendemain. Mais elle ne pouvait s'y résigner. Elle envoya un message à Amandine lui indiquant qu'elle la rejoindrait chez elle en fin de soirée.

Elle ne remarqua pas la voiture dont, discrétion oblige, seules les veilleuses étaient allumées. Celle-ci se mit à ses trousses. Cette fois-ci, son conducteur était bien décidé à concrétiser ses désirs.

Mardi 31 octobre 2006 18h09 : La dessinatrice

Sarah venait de finir son intense sport quotidien. Elle s'était ensuite lavée comme à son habitude, dans la vieille bassine métallique émaillée, avec l'éponge élimée. Enfin, elle avait mis une parure des plus affriolantes, afin de séduire son bourreau lors de sa prochaine venue. Le but en était, elle l'espérait de tout cœur, de se faire pardonner sur sa tentative de fellation ratée.

Elle entretenait le mince espoir d'obtenir ce qu'elle désirait. En effet, il ne l'avait pas enfermée dans la vieille bonnetière comme à son habitude, lorsqu'elle n'exécutait pas son rôle comme il le souhaitait. Ou alors se désintéressait-il d'elle à ce point ? Elle n'oublia pas d'enfiler ses talons aiguilles qui semblaient être l'accessoire de prédilection de son hôte. Elle le savait désormais impuissant, et il ne prenait son plaisir qu'en la regardant déambuler sous ses yeux brûlants. Ceci expliquait peut-être qu'il ne l'ait jamais touchée.

Mais elle ressentait depuis quelque temps désormais, et même si ce temps restait difficile à quantifier, qu'il se lassait d'elle. Peut-être avait-il besoin d'autre chose, de quelqu'un d'autre, un autre cobaye pour expérimenter ou retrouver une ardeur toute relative.

Son esprit, quant à lui, était toujours en effervescence, toujours dans le même but de recherche d'identité, lorsqu'elle entendit les bruits si communs et si familiers des objets que l'on déplaçait avant le sempiternel couinement de la serrure, suivi par celui des vieux gonds.

Elle s'assit sur l'une des chaises, la plus haute, et croisa les jambes afin de se mettre en valeur. Elle espéra qu'il lui porte de quoi se sustenter, car son estomac la tirait en criant famine. L'homme entra sans un mot, un plateau à la main. Il le déposa sur la longue table utilisée aussi comme « scène ». Toujours sans ouvrir la bouche et malgré le fait qu'elle portait ses sous-vêtements préférés, il ressortit de la pièce, mais ne referma pas la porte. Elle l'entendit revenir quelques secondes plus tard. Il déposa alors, à côté du plateau-repas, un bloc de feuilles blanches, ainsi qu'une petite boîte allongée en fer. Enfin, il sortit définitivement en refermant la porte à clé.

Une fois le silence revenu, elle se précipita vers la table. Elle vérifia tout d'abord le contenu de la boîte. Celle-ci renfermait différents crayons gris, et d'autres de couleurs. Son vœu venait d'être exaucé ! C'était inespéré ! Après les derniers événements, elle ne pouvait y croire. Et malgré sa crainte, elle en était heureuse. Ce sentiment lui était presque devenu étranger pour ne plus l'avoir ressenti depuis bien longtemps. Mais elle percevait un étrange sentiment morbide. Pourquoi avait-il accédé à sa requête si vite ? Était-ce son cadeau d'adieu envers une future condamnée ? Si cela s'avérait exact, peut-être mourrait-elle en sachant qui elle était vraiment.

Elle chassa cette idée sombre de son esprit et commença tout d'abord par satisfaire son appétit, puis prit le paquet de feuilles ainsi que la boîte de crayons, ôta ses talons, et se précipita sur son matelas. À genoux, dans un état de quasi-transe, elle se mit à tracer frénétiquement des courbes, des traits, des points, des hachures et des aplats de gris et de couleur, afin de mettre à nu sa conscience.

Mardi 31 octobre 2006 18h30 : Les lieux sombres

Stéphanie roulait vers ce lieu isolé où, plus de trois années auparavant, la quatrième dépouille avait été retrouvée. Cadavre symbolique qui plus est, puisqu'il s'agissait de celui sur lequel on avait retrouvé une coupe remplie de champagne, en honneur à la première venue de Max Perfale sur les lieux des crimes, tout comme à la première invitation officielle du boucher.

Les traces de présence humaine disparaissaient au fur et à mesure de sa progression dans l'arrondissement. Elle se força à ne pas y penser, afin de retarder le plus possible les affres de l'anxiété. Elle devait rester focalisée sur son but. Elle glissa dans son autoradio un disque de Jamiroquai, un groupe qu'elle affectionnait tout particulièrement, même si elle se délectait habituellement de classique, sa musique de prédilection. Elle poussa le volume à un niveau sonore suffisamment élevé, pour se laisser envahir par les vibrations sonores.

Elle roula encore quelques minutes dans ce quartier, dont l'activité peu intense en milieu de journée, l'était encore moins à cette heure-ci, en suivant le plan imprimé à partir d'internet. Ne connaissant pas très bien les lieux, la luminosité faiblissante ne lui facilitait pas la tâche.

Après quelques hésitations, elle arriva devant le hangar. Il correspondait parfaitement à celui de son cauchemar. Elle ne put réprimer un frisson en se remémorant sa venue virtuelle, notamment par ce qu'elle y avait découvert. L'impossibilité que le corps y soit encore la rassura, quoi que l'endroit puisse révéler des surprises d'un autre ordre. Après tout, quelques SDF éméchés pouvaient fréquenter les lieux, et une femme seule et sans moyen de défense était une proie facile, d'autant qu'elle en avait déjà fait les frais, quelques jours plus tôt.

Elle hésita. L'intrusion paraissait risquée. Mais l'envie d'avancer, et de peut-être découvrir un indice fut plus forte que sa propre appréhension. L'endroit, après avoir été minutieusement fouillé par la police, puis souillé, ne devait plus vraiment être exploitable, ce qui minimisait grandement ses chances. Il n'y aurait de toute évidence aucun élément matériel. Mais elle était dans une démarche sibylline, un ressenti, une impression ou encore une sensation ésotérique. Après les étranges phénomènes vécus par l'intermédiaire de Max, elle se sentait pousser des ailes d'extralucide improvisée. Elle passa instinctivement la main à son cou, afin de vérifier que la chaîne de Diane s'y trouvait toujours.

Elle gara sa voiture devant l'entrée principale, respira profondément quelques secondes, et sortit. Elle s'en rendit soudainement compte en s'approchant de l'entrée, qu'elle n'allait certainement pas voir grand-chose dans ce grand local désaffecté et sombre, particulièrement en cette fin d'après-

midi. Lors de sa visite hallucinatoire, sa vision était parfaitement claire, tel un chat dans la nuit. Mais aujourd'hui, c'était une autre paire de manches. Elle pensa alors à son téléphone portable, dont le grand écran tactile poussé à fond au niveau de sa luminosité pourrait faire l'affaire.

Elle s'approcha de la petite porte, sur la droite de l'immense rideau métallique obstruant l'entrée principale. Elle secoua la vieille ouverture rouillée, mais celle-ci ne broncha pas d'un millimètre. L'entrée s'avérait plus difficile que prévu. Cette malchance inattendue la rassura sur l'éventuelle présence d'intrus à l'intérieur, d'autant qu'il ne semblait pas y avoir d'autre issue. Elle s'approcha d'un vieux mur gris et lichéneux, jouxtant le hangar. Prenant un peu de recul, elle aperçut un toit plat, à partir duquel de petits fenestrons communiquaient avec l'ancien garage à camions.

Après l'avoir garée le plus près possible, elle grimpa sur le capot de sa Mini qu'elle aurait aimée plus haute pour la circonstance, et prit une chaussure dans chaque main. Une fois sur le toit, elle déposa ses escarpins sur la vieille surface plane, puis se hissa de dos et se retrouva sans grande difficulté sur le petit édifice. En se rechaussant, elle constata une fois de plus que par habitude, elle les avait conservés aux pieds, oubliant de les troquer pour une paire plus adaptée à la situation.

Elle s'approcha de la première lucarne à hauteur de taille, puis se pencha par la vitre brisée pour observer l'intérieur. La luminosité était encore suffisante pour ne pas avoir besoin dans l'immédiat de sa lampe de poche improvisée. Elle n'y vit qu'un grand vide bon pour se casser le cou.

Elle s'avança vers la suivante, mais le résultat fut identique. À la troisième, il y avait quelques vieux barils métalliques qui lui permettraient de descendre, mais certainement plus difficilement de remonter.

La dernière lucarne débouchait au-dessus du petit préfabriqué construit à l'intérieur de l'appentis, dans lequel on avait retrouvé le corps de la quatrième victime. La hauteur était nettement moins importante, et lui permettrait, grâce à de vieilles palettes de transport éparses, de remonter en se confectionnant une échelle improvisée. Elle décida donc de s'engager par cette voie. Elle pénétra à l'intérieur, et se laissa glisser doucement afin de ne pas se blesser avec un morceau de verre. Le port de sa jupe courte et volantée lui facilita grandement les choses, puisqu'elle n'entravait pas ses mouvements.

Elle se trouvait désormais sur le toit de la structure interne du hangar, et s'avança vers la protubérance juchée au-dessus des anciens bureaux. Cette partie avait été désignée par la police comme la salle des archives. C'était aussi le lieu dans lequel le corps suspendu lui était apparu, tel un démon sanglant venu tourmenter ses rêves. Elle pénétra par la seule ouverture visible, non sans appréhension.

À la lueur de son portable, le sol semblait encore tâché des anciennes traces de sang dont il serait imprégné à tout jamais. Elle parcourut la pièce de sa lampe de fortune, mais comme prévu, rien ne lui sauta aux yeux. Elle resta là, immobile, au cas où une illumination la saisisrait. Elle laissa son portable se

mettre en veille afin de se retrouver dans le noir pour mieux se concentrer. Elle revoyait le cadavre ensanglanté, lacéré et défiguré qui se balançait de façon lancinante face à elle, implorant son indulgence pour une improbable délivrance. Cette vision était effroyable.

Elle s'efforça d'oublier cette pensée, et resta concentrée sur sa tâche mystique. Elle ne sut dire si son ancien cauchemar eut un effet sur son mental, mais elle ressentait l'atroce supplice qu'avait dû subir cette victime, comme si ses hurlements imprégnaient encore les murs et heurtaient ses oreilles, comme si son fantôme hantait toujours les lieux, enfermé pour l'éternité de cet endroit damné.

Elle pénétra plus en profondeur dans la salle des tortures, et se concentra de nouveau. Le cadavre répugnant, mais pour lequel elle éprouvait une réelle compassion était revenu. Puis il lui sembla apercevoir une silhouette, dont la blancheur maculée de sang, rayonnait presque dans la pénombre. Elle lui tournait le dos et semblait affairée à une tâche que Stéphanie ignorait. Voyait-elle le bourreau en personne ? Ne pouvant maîtriser totalement la scène qui s'affichait dans son crâne, elle attendit patiemment que l'homme à la combinaison blanche se retourne, et peut-être verrait-elle son visage ? Elle était très excitée de peut-être user d'un talent encore inconnu pour elle, apportant ainsi son bénéfice à l'avancement de l'affaire. Peut-être la police pourrait-elle établir un portrait-robot ?

Au bout d'un long moment, même si l'espace-temps dans lequel elle se trouvait n'avait certainement rien à voir avec la réalité, elle le vit bouger. Il recula et esquissa un mouvement de rotation puis stoppa net, comme s'il venait de sentir sa présence. Puis il se tourna enfin complètement. Stéphanie, quelque peu apeurée, ne discernant plus la vérité de l'illusion, regarda attentivement le visage qui maintenant lui souriait. Il était complètement déformé par un bas nylon et ses traits, totalement méconnaissables. À part ses victimes, bien que celles-ci ne puissent plus témoigner, elle devenait la première personne vivante à voir le monstre en action. Même Max n'avait pas pu l'observer la nuit de leur confrontation, puisqu'il le retenait par-derrrière.

Même si elle doutait de la véracité de sa vision, puisqu'il ne s'agissait pas de la réalité, mais uniquement du fruit de son imagination, elle ne pouvait de toute manière pas l'identifier. Elle comprenait par contre mieux pourquoi il ne laissait jamais aucune trace. Cette combinaison associée aux gants de latex ressemblait étrangement à celles utilisées dans les films, lorsque la police recherchait des indices en évitant de laisser cheveux, poils, empreintes ou encore infimes morceaux de peau.

Enfin tout disparu, et le noir envahit à nouveau sa rétine. Elle ne perçut rien de plus que cette désagréable sensation de mort. Une porte au fond débouchait sur un escalier en colimaçon, celui qu'elle avait pris dans le sens de la montée, lors de sa première venue fictive. Après quelques enjambées, elle amorça la descente. Chacun de ses pas retentissait sur les marches métalliques, où elle progressait avec une assurance plus que mesurée. Elle ne

voyait qu'à deux ou trois mètres tout au plus, dans cet espace noyé dans l'obscurité. Ce noir d'encre pouvait abriter tout et n'importe quoi.

Tu es complètement folle ma fille d'être ici. Rebrousse chemin.

Mais elle continua, comme attirée par une force irrésistible. Une marche, puis une autre, encore une. Elle arriva enfin au rez-de-chaussée. Le peu de choses visibles était jonché de débris divers et variés, tels que de vieux morceaux de tissus et de papiers, des canettes, du verre brisé, beaucoup de crasse, et du vieux mobilier de bureau, pour la plupart rouillé, cassé ou tordu. Elle progressa jusqu'à la porte de sortie de la pièce, typiquement le trajet inverse de sa première visite. La porte était entrouverte et elle n'eut pas à la manœuvrer en poussant l'ensemble des débris embarrassant son chemin. Seul le claquement métallique de ses talons, brisant occasionnellement quelques particules friables, perçait le silence. Elle continua dans le couloir menant à la sortie.

Lorsqu'elle passa devant le bureau de droite en sortant, une main la happa par la gorge, rapide, brutale. Cette attaque, aussi subite qu'inattendue, la fit pénétrer avec brutalité dans la salle. Prise au dépourvu et sous la promptitude violente de la prise, elle trébucha et tomba sur le sol, percutant une matière molle amortissant sa chute, mais dont l'odeur fétide saisit ses narines.

Sans avoir le temps de comprendre de quoi il en retournait, ses yeux, gorgés d'obscurité furent totalement éblouis par une puissante torche, dont le faisceau était directement braqué sur son visage. Elle ne voyait plus rien, et aveuglée, elle mit instinctivement la main devant ses yeux devenus douloureux. Elle pouvait néanmoins entendre distinctement un souffle, masqué derrière la pénétrante clarté. Elle réalisa qu'elle était à demi allongée, en appui sur ses coudes, sur un vieux matelas qui avait dû héberger quelques êtres à l'hygiène douteuse. Le temps qu'elle puisse réagir, toujours sous le choc de cette agression inopinée, son assaillant avait déposé la torche sur le côté et se trouvait déjà sur elle. Elle comprit qu'elle essayait les conséquences de son imprudence. Une lame de couteau brilla dans la clarté et se retrouva à une vitesse vertigineuse contre sa gorge. L'homme, essoufflé, prit la parole.

— Enfin nous y voilà, salope, depuis que je te suis. Tu m'as échappé à plusieurs reprises, mais cette fois, tu es à moi. Personne ne viendra te secourir ici !

La voix était particulièrement étrange, excitée et rapide. Celle d'un dément. Peut-être celle de l'homme qu'ils recherchaient tous. Elle réalisa soudain son erreur, son audace et sa témérité excessive. Elle se trouvait dans l'ancre du diable. Stéphanie était une fois de plus terrorisée ; mais ce serait certainement pour la dernière fois.

Max était allongé sur sa bannette, réfléchissant, à la recherche lui aussi de toute possibilité d'avancer, puisant au plus profond de son être, de ses souvenirs et de ses capacités surnaturelles. Il devait trouver une solution.

Soudain, il reçut comme une décharge dans la poitrine. Décollant quasiment de son matelas, il comprit immédiatement ce qui venait de se

produire. Il se leva tel un ressort se détendant brutalement. Il venait de ressentir l'agression de Stéphanie, et le danger qu'elle encourait. Non ce n'était pas possible, elle ne pouvait pas être la prochaine sur la liste, pas elle !

Pris de rage, il frappa les barreaux de sa cellule à l'aide du gobelet en plastique dur, dans lequel il rangeait son rasoir et sa brosse à dents. Le bruit résonna dans l'espace des coursives de la prison. Ne voyant rien bouger, il se mit à hurler des sons incompréhensibles. Le premier gardien arriva. Il s'agissait de Hans Hartaud, dont le premier réflexe fut de frapper à l'aide de sa matraque, les phalanges des doigts qui dépassaient des barreaux.

— Recule, saloperie ! lui lança-t-il, de l'hostilité dans les yeux.

Il s'apprêtait à entrer dans la cellule afin de lui donner une correction, lorsque deux autres matons rappliquèrent.

— Il va voir ce putain d'albinos qui commande ici ! dit-il la bave aux lèvres, tandis que ses collègues hésitaient entre le retenir, ou l'aider à mettre une bonne raclée à ce prisonnier rebelle.

— Je veux voir Norbert, extirpa Max de ses poumons. Norbert ! hurla-t-il à travers les barreaux.

Hartaud s'arrêta net, interloqué.

— Il parle cet enfoiré ! Il nous a pris pour des cons pendant tout ce temps alors qu'il parle ce fils de pute ! Je vais te défoncer le crâne connard ! beugla-t-il d'une haine farouche. Bert vient de finir son service, et il ne te sera d'aucun secours, tu vas dérouiller ordure !

À l'instant où il voulut appuyer sur le système d'ouverture de la porte coulissante de la cellule, il se retrouva plaqué contre l'un des murs perpendiculaires à celle-ci, une matraque en travers de la gorge, les pieds ne reposant plus sur le sol malgré sa grande taille. Le sang lui monta à la tête et il commença à étouffer. Les deux autres ne bougèrent pas, totalement incapables de faire un choix entre cette pourriture de HH et le gros Bert.

— Si tu touches un seul de ses cheveux, je te fracasse la tête. J'irais peut-être le rejoindre derrière ces barreaux, mais tu seras mort avant ! Lâche le morceau HH ou je t'écrase comme une merde !

La force de Norbert était sans commune mesure en rapport à la sienne, que l'alcool et la drogue rendaient de plus en plus fragile. Le temps se figea.

— C'est bon, lâche-moi, répondit-il dans un murmure enroué, au bord de l'asphyxie.

Norbert le tint encore quelques secondes, jusqu'à deviner un nouveau « c'est bon ! » sortir de sa bouche nauséabonde. Il desserra son emprise. Hans, plié en deux, se tenait la gorge en tentant de recouvrer un peu d'oxygène dans un râle. Les deux autres gardiens vinrent l'étayer et l'aidèrent à s'éloigner.

— Tu vas regretter ce que tu viens de faire espèce de gros lard plein de merde. Je te garantis que tu vas le regretter, cracha Hans avec le peu voix qui lui restait.

Il s'éloigna avec ses deux collègues, tandis que Max de sa voix la plus basse et malgré son état de stress, confia son intuition, ou plutôt sa certitude.

— Il faut que tu ailles tout de suite là-bas, Bert. Stéphanie est en danger. C'est dans l'entrepôt de la coupe à champagne.

Norbert Grazzio comprit immédiatement de quel lieu il s'agissait. Il ne fit ni une ni deux, et partit sur-le-champ.

Stéphanie était terrifiée. Elle voulait jouer le rôle de l'appât ? Et bien c'était réussi. Mais l'appât allait être dévoré par le requin. Elle allait connaître le sort et l'ultime, mais si terrible souffrance, de dix-huit femmes avant elle. Elle serait la dix-neuvième.

Malgré sa vue qui s'habituaît à la forte luminosité frappant son visage, l'homme était encore en contre-jour, et elle ne discernait toujours que sa silhouette. Celui-ci se détendit un peu, et relâcha son effort sur l'énorme lame du couteau. Il sortit une corde de sa poche et lui attacha les mains dans le dos, puis mit à nouveau le couteau à l'endroit où il se trouvait précédemment.

— Maintenant tu vas te laisser faire, sinon je te crève comme une charogne.

Stéphanie hoqueta du chef tant bien que mal, les yeux plissés.

— Je n'ai rien entendu ! beugla-t-il.

— Oui, essaya-t-elle d'articuler avec la plus grande difficulté.

— Plus fort ! hurla-t-il.

— D'accord ! répondit Stéphanie le plus clairement possible.

L'homme retira la lame de sa gorge et glissa vers le bas de son corps. Sa jupe courte retroussée par la chute, dévoilait sa culotte colorée, sous le voile léger de ses collants chair. Son viol récent lui revint à l'esprit, douloureux. Tenant toujours le couteau dans une main, il prit l'un de ses pieds, le droit, encore chaussé de ses hauts escarpins, et le déposa sur son genou, caressant la chaussure avec une infinie délicatesse. Cet acte, paradoxal à la violence des actes et des propos qu'il avait tenus quelques secondes plus tôt, surprit Stéphanie. Puis il huma longuement sa chaussure. Ses doigts tremblaient sous l'intensité de l'excitation. Il sortit ensuite sa langue, et la passa sur toutes les parties de la chaussure, y compris sur l'avant de la semelle encore souillée par le contact du sol. Il enfournait de temps à autre l'intégralité des quinze centimètres du talon aiguille dans sa bouche, et le suçait tel un sucre d'orge.

Après de longues minutes, il reposa son pied sur le matelas puant, prit le pied gauche, et réitéra le cérémonial. Stéphanie comprenait qu'il s'agissait d'un fétichiste des talons aiguilles, tout comme la Lame Sanguinaire. Elle découvrirait les prémices de son rituel, avant qu'il ne la torture et la découpe.

Le léchage s'éternisait. Stéphanie, totalement paniquée par ce qui l'attendait, eut un instinct de survie. À un moment bien choisi, elle pourrait peut-être propulser son talon dans une partie sensible de son visage ; l'œil par exemple. Elle pourrait au moins l'immobiliser si ce n'est le tuer. Avec quinze centimètres plantés dans sa tête, elle atteindrait sans problème le cerveau et lui causerait des dommages importants, sûrement irréversibles. Mais il ne fallait surtout pas rater sa cible. Si elle échouait ou le blessait seulement, elle était définitivement perdue, même si la finalité de tout cela se solderait de toute évidence par sa propre perte. Mais elle était tétanisée. Il tenait toujours le

couteau dans une main et pouvait en faire pénétrer la longue lame dans ses chairs à n'importe quel instant, et ce malgré l'engouement qu'il mettait à sa tâche.

C'est alors qu'elle sentit sous son avant-bras, un objet dur et plat. Son portable ! En tombant, il lui avait échappé et s'était miraculeusement retrouvé sous elle. L'idée ne fit qu'un tour dans sa tête. Malgré sa position inconfortable et ses mains liées, elle se concentra pour retrouver de mémoire, les zones tactiles qui lui permettraient de recomposer le numéro du dernier appel. C'était très aléatoire, elle le savait. Sans voir la manipulation, ce type d'appareil rendait les choses plus compliquées qu'avec un téléphone classique à touches. Elle tenta le tout pour le tout, et manipula instinctivement les zones sensibles. Si elle réussissait l'opération, elle devrait masquer le bruit de son interlocuteur – en l'occurrence le lieutenant Polachowski – lorsqu'il parlerait. Quant à la luminosité de l'écran, elle serait masquée par son corps et sa jupe relevée, mais aussi par la forte puissance de la torche de son tortionnaire, toujours dirigée vers elle. Elle entendit un petit bruit qui ressemblait à une sonnerie. Elle avait certainement réussi son coup et recomposé le numéro. Elle se mit à parler pour dissimuler le bruit du haut-parleur.

— Vous n'allez pas me faire de mal ? Qu'est-ce que vous voulez ? Vous allez me tuer ?

Elle essayait d'employer des termes qui feraient tilt dans la tête de l'officier de police, d'autant qu'il savait où elle se trouvait. Une chance incroyable ! Elle poursuivit.

— Ne me faites pas de mal, je vous en supplie, ne me faites pas de mal.

— Ta gueule conasse, où je te bute ! Ferme là !

Si l'interlocuteur potentiel était bien celui qu'elle espérait, il en avait entendu suffisamment pour comprendre ce qui se passait. Elle obéit à son agresseur, et se tut donc, un vague espoir en tête.

Max enrageait. Il tournait en rond dans sa cellule. Il se moquait bien d'aller au trou après son embardée avec les gardiens. Il espérait juste que Norbert arrive à temps, avant qu'il ne soit trop tard. La douleur dans son ventre n'avait pas encore débuté, ce qui lui donnait un espoir. Stéphanie ne l'avait pas écouté et n'en avait fait qu'à sa tête. Une vraie regimbeuse !

L'homme avait maintenant ôté les escarpins de Stéphanie, et léchait ses pieds encore gainés par ses collants, et cela avec la plus grande attention. Elle avait eu droit à sa réprimande lorsqu'elle essayait de bouger. Il ne semblait s'intéresser qu'à cette partie de son corps, pour l'instant en tout cas. Il y passait un temps interminable, laissant à Stéphanie tout le temps nécessaire pour imaginer la suite des événements. Quand allait-il passer au niveau supérieur ? Elle ne s'en plaignait pas, car chaque seconde gagnée lui faisait

espérer la venue du lieutenant pour la sortir de là, et se réjouir d'avoir servi d'appât sans gros dommages. Ses appels à Max restaient sans réponse. L'état de choc dans lequel elle se trouvait devait bloquer toute communication.

Lorsque l'homme déchira ses collants pour avaler goulûment ses orteils, avec toujours un œil sur son comportement, son espoir ne put que grandir. Encore du temps de gagné. Par contre, ses talons aiguilles ne lui étaient plus d'aucune utilité en tant qu'arme blanche potentielle.

— Tu as un goût exquis ma belle, je savais que tu serais bonne à déguster ! Lorsque j'en aurais fini avec tes pieds magnifiques, je crois que je vais m'attaquer au reste. Je suis sûr que ta chatte doit être bien bonne aussi.

Il sortit son sexe en érection déjà trempé de sperme, et frotta le pied qu'il tenait à la main sur son phallus, tout en continuant à lécher l'autre. Bien que la vigilance de l'homme semblait moins alerte, Stéphanie en fut écœurée. Elle n'était pas une fervente admiratrice de cette anatomie masculine, mais par-dessus tout, cela lui rappelait Minestri, et son appendice nauséabond.

Malgré l'odeur insoutenable, elle s'affala sur le grabat. C'est la raison pour laquelle elle ne vit pas l'imposante silhouette s'avancer derrière son persécuteur. Elle sentit seulement que l'emprise se relâchait sur ses pieds, suivi d'un fracas, et du couteau qui percutait le sol d'un bruit métallique. Elle se redressa instantanément et aperçut la silhouette de l'homme entravé par la gorge, tenue par un autre individu dont l'allure lui semblait familière. Ce n'était pas le lieutenant de police. Lorsqu'il parla, elle reconnut immédiatement la voix du gros bonhomme.

— Et qu'est-ce que tu en dis salopard, tant qu'à bouffer quelque chose, je te propose que ce soit les pissenlits par la racine ! dit-il en serrant encore un peu son étreinte.

Lorsque Stéphanie tourna du bout du pied la torche vers la scène salvatrice, l'autre était suspendu à la matraque qui barrait son cou, au point d'apercevoir de la salive ruisseler de sa bouche. Le genou de Norbert Grazzio s'enfonçait violemment dans ses reins. Il le tordait littéralement en deux.

— Je ne serais pas le gardien de fous dangereux de ton espèce, je crois que je te laisserais sur le carreau ! Tu n'imagines pas à quel point cela me ferait du bien. Mais je ne vais pas te tuer, la prison le fera pour moi. Je te souhaite juste de ne pas tomber dans mon quartier. Il ne fallait pas toucher à cette fille. Elle est sacrée.

— Norbert, nom de dieu, mais qu'est-ce que tu fous là ?

Elle était presque hystérique. Elle se tenait debout tant bien que mal, dans un équilibre précaire, les mains toujours liées dans le dos et encore étourdie par la peur.

— Tu n'imagines pas à quel point je suis heureuse de te voir ! Comment as-tu su ?

Elle aurait tant aimé lui sauter au cou, mais la situation ne le permettait pas. Mais elle ne put réprimer son tutoiement.

— Tu demanderas à Max, répondit-il.

À cet instant, son portable sonna. C'était Amandine qui devait se faire un sang d'encre de ne pas la voir arriver, mais elle ne put répondre à l'appel. Norbert saisit l'homme par le poignet et lui tordit le bras dans le dos. Ne ménageant pas son geste ni sa force, la douleur fulgurante qui foudroya le monstre devenu à son tour victime le terrassa au sol dans un cri sourd. Stéphanie en profita pour éloigner de ses pieds nus le couteau tombé au sol lors de l'intervention de Norbert. Ce dernier ramassa un vieux morceau de tissu sur le sol encombré pour lui nouer les poignets, tout en le plaquant au sol. Il put alors libérer Stéphanie de ses propres liens. Elle ne put s'empêcher de déposer un baiser sur sa joue généreusement dodue.

— Je ne sais pas quoi dire. Tu n'imagines pas à quel point je suis heureuse. J'ai eu si peur ! Je vais appeler Charles pour qu'il vienne récupérer cette... chose.

L'homme aplati sur le sol crasseux n'était plus qu'un être inerte et paradoxalement inoffensif.

— Bonne idée, répondit Norbert.

Mais avant qu'elle ne commence à composer le numéro, le lieutenant Polachowski fit irruption, telle une furie, dans la pièce vétuste, arme au poing. Puis suivit un vacarme du diable dans le hangar, où résonnaient pas et cris. Lorsqu'il découvrit la scène, il ne comprit tout d'abord pas ce qu'il se passait dans toute cette confusion. Il se précipita en premier lieu vers Stéphanie pour s'enquérir de sa santé. Il vit qu'elle allait bien, elle souriait, béate de les voir tous deux. D'autres policiers pointèrent leur nez dans la pièce. Celle-ci n'allait pas tarder à saturer de cet excès de monde. Le lieutenant leur demanda de récupérer l'homme encore allongé sur le sol, pour l'embarquer jusqu'au poste de police, en veillant à ce qu'il ne se passe rien de fâcheux. Cet homme était extrêmement dangereux.

— Vous avez entendu mon appel alors ! jubila Stéphanie en s'adressant au policier.

— Oui. J'ai compris immédiatement ce qu'il se passait. Je vous avais dit de ne pas venir ici toute seule !

Il était à la fois en colère et heureux de la trouver saine et sauve.

— Et toi Norbert, qu'est-ce que tu fous là ?

— Max a ressenti les choses dès le début, il savait que Stéphanie était en danger et où elle se trouvait. Je ne sais pas comment il fait, mais il le fait.

— C'est ahurissant, reprit le policier. Heureusement qu'il est là celui-là. Il passe d'un meurtrier sanguinaire à un rédempteur.

— Si ça ne vous dérange pas, je vais appeler Amandine, elle doit être morte d'inquiétude.

— On va sortir d'ici, et tu l'appelleras ensuite.

Norbert la prit dans ses bras comme s'il soulevait une plume, afin qu'elle ne marche pas pieds nus dans le bâtiment jonché d'objets dangereux et coupants. Charles ramassa ses escarpins.

— Merci monsieur le géôlier, dit-elle tout sourire.

Puis s'adressant à Polachowski, le voyant ses chaussures à la main.

— Ça me fait un peu mal au cœur, mais vous pouvez les jeter dans la première poubelle venue. Après cette soirée, je ne pense pas les rechausser un jour.

Le lieutenant n'était pas certain de bien comprendre, mais la voyant pieds nus et faisant le rapprochement avec le fétichisme du psychopathe, il se douta qu'il y avait un rapport dont il prendrait connaissance plus tard.

Ils quittèrent les lieux, Norbert tenant Stéphanie dans ses bras, suivi du lieutenant et de l'un de ses inspecteurs.

— Par où es-tu entré Norbert ? Sans vouloir t'offenser, les fenêtres du haut sont un peu étroites, demanda Stéphanie.

— Mais par la porte ma chère. Tu oublies que les serrures font partie de mon quotidien !

Elle sourit une fois de plus, se blottissant dans son cou, tel celui d'un père protecteur. Polachowski en fut un peu jaloux, comme il l'était d'Amandine, mais réprima immédiatement ce sentiment de son esprit. Elle était saine et sauve. C'est tout ce qui lui importait, tout autant que lui vouer toute son amitié sincère.

Une fois à l'extérieur, Norbert la déposa dans sa vieille voiture. Elle avait hâte de retrouver la sérénité des bras de sa compagne, dans lesquels elle se ressourcerait. Elle appela immédiatement Amandine.

Norbert démarrait déjà, suivi du lieutenant de police qui conduisait la voiture de Stéphanie.

Une demi-heure plus tard, les deux femmes se retrouvèrent. Stéphanie n'était pas très propre et ne sentait pas bon non plus, mais peu importait, elles étaient de nouveau réunies. Amandine fut surprise de la voir ainsi, sans chaussures, ses collants déchirés. Elle comprit qu'il s'était effectivement passé quelque chose de grave. Elle proposa aux deux hommes d'entrer se désaltérer, et s'ils le désiraient, de manger un morceau. Mais ils refusèrent, l'un prétextant qu'il souhaitait rentrer retrouver sa famille et se préparer à une confrontation avec son directeur le lendemain, l'autre avait un suspect à interroger. Avant son départ, Polachowski s'entretint quelques minutes avec Stéphanie, afin d'en savoir un peu plus sur les faits, et ce qu'elle avait réellement subi, ceci afin de préparer l'interrogatoire du prévenu.

Après une longue douche, Stéphanie raconta sa journée insensée, à la hauteur de cette affaire qui devenait celle de tous les dangers. Une découverte morbide, et une agression qui aurait pu lui coûter la vie, sans l'intervention des trois hommes. Ils faisaient tout leur possible pour la protéger malgré ses imprudences. Elle devait aussi parler à Max. Après s'être blottie longuement contre sa bien-aimée, elle s'isola quelques minutes dans la pièce réservée au bureau.

— Max, vous êtes là ?

— Je suis là, répondit-il froidement.

Il y eut un long blanc.

— Je ne suis pas très content Stéphanie, reprit-il. Vous aviez promis. Je ne peux pas veiller sur vous comme je le souhaiterais. Je vous rappelle que je suis physiquement entre quatre murs, et je ne veux pas vous perdre.

— Je suis désolée. Je souhaite tellement vous sortir de là, et que ce fou soit arrêté. Je suis trop impliquée maintenant pour agir différemment. Je sais que vous comprenez.

— ... Je comprends.

— D'autant que c'est terminé maintenant. Nous avons enfin réussi à mettre fin à cette tuerie sanguinaire Max, et vous allez être enfin libéré.

— Sans Diane, je ne serais jamais vraiment libre. Ici ou ailleurs, qu'est-ce que cela change ?

— Vous pourrez enfin faire votre deuil, et vivre à nouveau comme un être humain. Et peut-être un jour recommencer votre vie.

Il ne répondit pas, mais revint sur l'agression que venait de subir sa protégée.

— Dites-moi comment ça s'est passé. Qu'a-t-il fait ? Qu'a-t-il dit ?

— Eh bien, il était assez violent dans ses propos et ses actes. Impulsif aussi, il s'énervait pour un rien. Il était vulgaire et ne semblait pas très sûr de lui. Il n'a fait que lécher mes chaussures puis mes pieds. C'était interminable, mais il ne s'en lassait apparemment pas. Il a aussi éjaculé dans son pantalon pendant qu'il faisait cela. Lorsqu'il a frotté son sexe sur mon pied, et il était trempé de sperme.

— Vous avez vu son visage ?

— Non. J'avais une forte lumière dans les yeux. Je l'ai entraperçu avant que Norbert ne l'aplatisse sur le sol, mais je ne me souviens pas de son visage. Je ne voyais que mon sauveur. Et le lieutenant aussi, après coup.

— Que ferais-je sans lui ? rétorqua Max, pensif.

— Je suppose que j'aurais fini pendue par les quatre membres et complètement mutilée s'il ne m'avait pas libérée. Mais surtout si vous n'étiez pas intervenu. Vous veillez sur moi, et ce malgré vos quatre murs.

— S'il n'y avait pas Norbert, je ne pourrais malheureusement rien faire.

Il fit une pause.

— Portait-il des gants, en latex ou autre ?

— Non, il n'en portait pas, répondit-elle.

— Je ne voudrais pas vous décevoir, reprit Max, mais ce que vous me racontez là ne ressemble pas à notre homme ni à ses méthodes. Ses rituels sont extrêmement bien établis, et parfaitement rodés. Celui que vous me décrivez ne correspond pas à notre tueur. Il est incontestablement fétichiste, mais pas uniquement des talons aiguilles, même si cela reste son fétiche de prédilection. S'il léchait les pieds de ses victimes, avec le soin que vous me décrivez, il aurait forcément laissé des traces de toutes sortes, en particulier d'ADN par sa salive, mais aussi par son sperme. Il ne portait pas de gants non

plus. Il a donc forcément laissé des empreintes. Votre agresseur n'est ni patient ni méthodique, et il est surtout négligent. Ce ne peut pas être le meurtrier. Son quotient intellectuel est très bas, contrairement à l'autre, particulièrement intelligent. Vous avez attiré un fétichiste des pieds et des talons aiguilles, car vous avez tous les atouts pour cela. Je suis persuadé que votre agresseur ne vous aurait rien fait de mal. J'ai bien peur que notre psychopathe ne coure toujours.

— Je dois admettre que votre théorie est juste. Dois-je en parler au lieutenant ?

— Je pense qu'il connaît suffisamment bien son boulot pour arriver à cette conclusion tout seul, et sans tarder. Je pense aussi recevoir bientôt sa visite.

— Je vous avoue être un peu déçue. Une épreuve supplémentaire, et nous n'avons toujours rien.

— Ce n'est pas une raison pour jouer les cobayes.

— Reçu cinq sur cinq Monsieur Perfale.

— On se recontacte. Reposez-vous.

— Merci, je vais essayer.

Stéphanie retourna se blottir contre Amandine et s'endormit presque immédiatement d'un sommeil agité, empli de peurs.

CHAPITRE 4

Lundi 30 juin 2003 10h02 : L'objet de laboratoire

Max Perfale venait d'être transféré sous bonne escorte dans un établissement pénitentiaire de très haute surveillance. Il était prévu qu'il soit placé dans un tout nouveau centre de détention, avec toutes les dernières technologies pour une prévention optimisée, y compris un personnel qualifié et adapté aux grands criminels – en théorie en tout cas. Mais celui-ci n'était pas complètement terminé. Il attendrait donc son transfert dans cette prison miteuse et délabrée.

Max était l'objet d'étude d'un tas d'individus aux spécialités diverses : police criminelle, profilers experts dans les tueurs en série, dont un était venu tout spécialement pour lui des États-Unis, des médecins, en particulier des spécialistes de la psychiatrie légale ou de la psychiatrie criminelle, et quelques rares journalistes au bras long.

Tous se heurtaient à la même paroi marmoréenne, ce qui n'empêchait pas certains d'entre eux, de tirer d'ores et déjà des conclusions farfelues sur le personnage. Ils semblaient pouvoir lire dans ses pensées, puisque Max Perfale s'était muré dans un mutisme impénétrable, et un comportement proche du végétatif. Ceux-là pensaient qu'il s'agissait de l'attitude manipulatrice typique des tueurs en série. Même si ces derniers étaient aussi des prestidigitateurs du mensonge, ils se glorifiaient généralement de leurs exploits, et parlaient souvent avec une froideur stupéfiante des atrocités qu'ils avaient commises, tel un acte totalement banal.

À l'opposé, Max demeurait totalement hermétique à toute tentative de communication. Un des psychiatres avait prononcé les mots « il ressemble à un mort vivant » sans en comprendre la portée réelle. Il avait formulé les mots justes sans le savoir. Max Perfale était exactement cela : une ombre de lui-même, un fantôme. Personne ne savait à ce moment-là pourquoi, et ne faisait certainement pas le lien avec la mort de sa petite amie, puisqu'il était considéré comme l'auteur de son assassinat. Les premiers jours de sa détention, il avait été nécessaire de le perfuser afin qu'il s'hydrate et s'alimente. Par sécurité, il avait été attaché en position allongée par une multitude de sangles, afin qu'il ne puisse pas bouger d'un millimètre.

Puis il avait commencé, on ne sait poussé par quelle force, à le faire à nouveau seul. Relayé par l'ensemble des médias, l'opinion publique attendait son procès avec un tel intérêt et un tel engouement, qu'il devait

impérativement vivre pour être présent au spectacle. La majorité des familles des victimes souhaitaient aussi être confrontées au monstre en personne, afin de s'adresser à celui qui avait nourri autant de souffrance à l'encontre de leur amie, femme ou fille.

Certains médecins avaient pratiqué des scanners ou des IRM sur son cerveau, d'autres avaient collé des électrodes sur son crâne afin d'en étudier les mouvements électriques. Tous en arrivaient à la même conclusion : il n'y avait aucune lésion cérébrale pouvant être à la source de son attitude bestiale. D'autres encore avaient étudié son comportement, et malgré son amorphisme, ils l'estimaient sans aliénation mentale, et totalement capable de discerner le bien du mal. Ceci leur permettait d'affirmer qu'il avait accompli ces actes avec une réelle conscience, et non lors de passages d'une folie non maîtrisée. Il ne finirait donc pas ses jours dans un hôpital psychiatrique, mais bien en prison, les arguments de la défense paraissant bien trop maigres pour convaincre les jurés de prendre une autre décision.

De toute évidence il fallait un coupable, et par chance, il n'y avait aucun doute possible en sa personne. Il devait payer pour toutes les horreurs incompréhensibles qu'il avait commises, et la peine serait exemplaire. Au grand regret de certains, la peine de mort ayant été abolie depuis de nombreuses années, il resterait en vie. Pour d'autres, passer le restant de ses jours en prison sans remise de peine possible était un supplice bien plus satisfaisant que de mourir sans souffrir à son tour.

Max, quant à lui, commençait à reprendre contact avec la réalité, et sa souffrance n'en était que plus grande. Diane avait disparu de sa vie, et la sienne n'avait désormais plus aucun sens. La seule et unique chose qui lui permettait de survivre, il l'avait appris par les quelques journalistes ayant croisé son chemin, et dont les langues se déliaient souvent plus que la déontologie de leur métier ne le tolérait. Les meurtres avaient stoppé. Il en était presque à se demander quelques fois, dans sa propre confusion, s'il n'en était en définitive pas l'auteur.

Mais les souvenirs remontaient progressivement, douloureux, affreux, tout autant que la vérité. Mais peut-être son apostolat était là, dans ce châtiment. Pour stopper ce cauchemar, il devait payer et souffrir. Tel était son destin, et il comprenait désormais son implication dans cette histoire abjecte. Il était innocent de tout ce carnage, mais il avait réussi à tout arrêter, au prix déchirant de perdre la femme qu'il aimait tant. Pourquoi ? Pourquoi elle ? Pourquoi avait-elle dû mourir dans de telles souffrances ? Il ne pouvait l'admettre, même s'il était prêt à payer de sa vie pour que tout s'arrête. Mais le mal était déjà fait, et il était mort avec elle.

CHAPITRE 3

Mardi 31 octobre 2006 23h22 : L'interrogatoire

Lorsque Charles Polachowski se présenta devant le miroir sans tain, l'homme qu'il venait d'arrêter se trouvait de l'autre côté, dans l'une des salles d'interrogatoire du commissariat central, assis à l'unique table de la pièce exigüe. Deux inspecteurs le cuisinaient depuis déjà une bonne heure. Étrangement, il avait l'air de bien s'amuser, contrairement aux policiers dont la mine fatiguée trahissait leur découragement. Le lieutenant se frotta le visage, comme s'il pouvait ôter par ce geste la fatigue et le sommeil qui l'envahissaient, puis entra dans la salle. Il indiqua à ses collègues qu'ils pouvaient disposer, il prenait le relais. À leur tour, ils prirent place derrière le miroir sans tain pour observer la scène, incognito.

Le lieutenant s'installa à la petite table, en face de l'homme dont les coudes y reposaient déjà, désinvolte. Il resta longtemps ainsi, les avant-bras posés à plat, à regarder ses mains dont les doigts s'agitaient nerveusement. L'autre, dans la plus grande désinvolture, vagabondait du regard un peu partout dans la pièce et se balançait sur sa chaise comme s'il était seul. Puis au bout d'un long moment, le policier prit la parole, sans le regarder directement.

— Bon, on va reprendre depuis le début. Nom, prénom.

— Manson, Marilyn. Mais je préfère le dire dans l'autre sens, Marilyn Manson.

— Âge.

— Soixante-dix-neuf ans. Et demi, pardon, continua le suspect, ironique.

— Adresse.

— Vous ne pouvez pas connaître, c'est au Groenland, pas très loin de la maison du père Noël. C'est tenu secret !

— Profession.

— Guitariste de rock !

Polachowski ne broncha pas d'un pouce, hormis ceux de ses mains qui s'agitaient de plus en plus.

— T'aurais pas une clope, demanda « Marilyn » dont l'impertinence frôlait la grossièreté.

Le lieutenant, qui n'avait pas bougé le moindre sourcil jusqu'à présent, se redressa subitement, faisant basculer la chaise sur laquelle il était assis. Et à la vitesse fulgurante et quasi instantanée d'un cobra attaquant sa proie, il percuta d'une gifle son vis-à-vis. Le coup partit avec une puissance telle, que l'autre

décolla de son siège pour aller s'encaster, tel un projectile lancé à grande vitesse, dans l'angle du mur de la petite pièce, deux mètres plus loin. Puis il ramassa sa chaise avec un calme olympien, et se rassit, comme si rien ne s'était produit. Il reprit la stricte même position qu'auparavant, tel un Lino Ventura impassible, tout droit sorti d'un film de Georges Lautner.

Derrière la vitre teintée, les deux policiers, invisibles et inaudibles, gloussaient comme des enfants à la récréation. Le guitariste de rock, qui devait certainement faire des concerts privés pour le Père Noël et sa légendaire femme, la Mère Noël, ainsi que l'ensemble des éternels lutins et du cheptel de rennes, ressemblait désormais à un tas de viande entassée. Il se ratatinait dans l'angle droit de deux murs, dont le revêtement était altéré par les nombreuses confrontations qu'avaient connues les lieux. Il était quelque peu groggy, d'une part par le choc violent qu'il venait de recevoir en pleine figure, et que le mur imperturbable lui avait rendu, et d'autre part par l'effet de surprise. Du sang perlait de son nez. Il l'essuya de la manche sale de son blouson. Le flic, tout en l'observant en contre-plongée demeurait impassible, patient, attendant qu'il reprenne sa place. Il se déplaça lentement, courbaturé, la tête douloureuse, et vint se rasseoir. Il avait l'air nettement plus docile, et prit la parole d'une voix tremblotante.

— Je voudrais voir mon avocat.

— Tu as un avocat toi ? répondit le policier.

Il le fixait maintenant droit dans les yeux, et son regard lui faisait clairement comprendre qu'il n'attendait qu'un seul mot de sa part, pour lui mettre la raclée de sa vie.

Le lieutenant s'avança, tout en baissant la voix.

— Vu ta gueule, ça m'étonnerait beaucoup que tu aies un avocat. Et puis, je n'y peux rien moi si tu ne tiens pas sur tes jambes, et que tu te casses la gueule tous les deux mètres. Faut dire aussi qu'avec ce que tu t'enfiles dans les veines, tu ne peux pas marcher bien droit. C'est ta parole contre la mienne, si ce n'est que la tienne a nettement moins de poids. Alors soit tu te mets à table, soit je t'en recolle une à laquelle le mur ne résistera pas cette fois. Donc je repose ma question : nom, prénom.

— Bernard, Bernard Tardy. Mais tout le monde m'appelle Bernie.

— OK Bernie. Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Pas grand-chose. Des petits boulots par-ci par-là.

— Et qu'est-ce que tu faisais dans ce hangar ?

— Je suivais la fille.

— Tu la suis depuis longtemps ?

— Depuis une semaine ou deux. Je l'ai repéré dans un magasin où il y a des tableaux.

— Et qu'est-ce qui t'a plu chez elle ?

— Et bien, elle est super canon, elle m'excitait, répondit Bernie.

— Et qu'est-ce qui t'excitait ?

— Ben, son cul quoi...

— Que son cul ?

Il prit un air un peu gêné, comme s'il n'osait avouer son réel motif.

— Ben, elle a toujours... des talons aiguilles...

— Et ça t'excite à fond, rétorqua Polachowski comme s'il comprenait ce fantasme, et qu'il le partageait, comme une sorte de point commun entre les deux hommes.

Le but du flic expérimenté était de lier une sorte de complicité avec le suspect afin d'obtenir un maximum d'informations.

— C'est vrai qu'elle est mignonne cette fille, et ses talons aiguilles qu'elle porte en permanence, ça fout vraiment la trique, continua le lieutenant.

— Ouais ! Elle est vraiment bandante, répondit Bernie bêtement, avec un large sourire qu'il stoppa rapidement, la douleur de la gifle ressurgissant malgré lui.

— Et que faisais-tu avec ce couteau ? Tu voulais la tuer ?

— Je n'ai jamais tué personne, je vous jure ! C'était juste pour pas qu'elle bouge, qu'elle se laisse faire.

Le lieutenant sortit une cigarette du paquet qu'il avait dans sa poche de chemise, l'alluma et la donna à Bernie. Un geste de plus pour lui montrer qu'il appréciait sa collaboration.

— Merci, répondit Bernie d'un air un peu puéril.

— Et donc tu lui as léché les pieds, c'est ça ?

— Ouais, et ses chaussures aussi !

— Ça t'a fait jouir ?

— Ouais ! C'était trop bon. Vous voyez ce que je veux dire ? dit-il avec un clin d'œil affichant un rictus niais.

— Bien sûr, je comprends. Tu as déjà fait de la tôle Bernie ?

— Ouais, j'ai fait deux ans, pour vol et agression sur mineur, répondit-il, désolé, comme s'il savait ce qui l'attendait.

Charles Polachowski avait conscience que l'homme face à lui n'était qu'un fétichiste un peu idiot, qui, s'il présentait un risque potentiel pour la société n'était en aucun cas l'homme qu'il recherchait depuis tant d'années. Il en fut profondément contrarié.

— Bon écoute, je vais voir ce que je peux faire pour toi. Mais il faut t'attendre à retourner pour quelques mois au placard. Tu as commis une agression avec préméditation et arme blanche. Et qui plus est, il s'agit d'une récidive. On va te mettre au frais quelque temps en attendant ton jugement.

Il jeta sur la table le paquet de cigarettes, et sortit de la pièce. Une fois dehors, il frappa du poing contre le premier mur qui se présenta à lui, fou de rage. La Lame Sanguinaire courait toujours, et pouvait commettre potentiellement un nouveau meurtre.

Mercredi 1er novembre 2006 08h59 : Justice

Norbert Grazzio se tenait debout face à son directeur. À ses côtés, Hans Hartaud lui jetait de brefs regards vindicatifs. Rien d'autre de bien prévisible. Mais Norbert ne regrettait rien. Il avait sauvé Stéphanie d'une mort probable, et là était l'essentiel. Il était prêt à accepter sa sentence.

— Vous savez pour quelle raison je vous ai convoqué monsieur Grazzio ! dit le directeur d'un ton sec.

— Je crois monsieur.

— Vous croyez ! Et bien je vais vous en donner la raison exacte, comme cela vous en aurez la certitude. Vous avez tenté d'étrangler monsieur Hans Hartaud ici présent avec votre matraque. Il a dû partir à l'infirmerie. Vous constaterez la marque qu'il porte au cou. Tout cela pour défendre un détenu qui avait dérogé à la règle de cet établissement. De surcroît, il s'agit de l'un des criminels les plus dangereux du centre. Est-ce bien la réalité des faits, monsieur Grazzio ?

— Pas tout à fait monsieur le directeur.

— Tiens donc. Votre version différerait-elle de la mienne ?

— Et bien, Hans voulait donner une correction au prévenu qui n'avait pas dérogé à la règle, mais était en détresse. Je ne pense pas dans ce cas que la solution soit la réprimande.

— Perfale était en détresse ! Je suis stupéfait ! Vous me permettrez de douter de votre affirmation. Je souhaiterais à l'avenir, si avenir il y a, que vous soyez moins zélé envers les détenus pour lesquels vous faite un travail de surveillance, et en aucun cas celui d'une nounou. Je n'ai pas à me plaindre de vos états de service monsieur Grazzio, mais il s'agirait de faire corps avec vos collègues plutôt que de vous mettre en marge. Ou bien alors, reconvertissez-vous en assistant social ou en psychologue. Dans ce cas précis, vous avez dépassé les limites de vos compétences, ainsi que des tâches qui vous sont attribuées en blessant gravement l'un de vos collègues. Et cela ne peut pas être passé sous silence. Je me dois de vous donner une sanction exemplaire.

— Oui monsieur, répondit laconiquement Norbert, sachant très bien que tout commentaire était inutile, tout autant que la blessure d'Hartaud n'avait rien de grave. Peut-être même s'était-il auto-infligé des sévices supplémentaires afin d'en augmenter l'importance ? Il ne savait pas au juste quel lien de parenté liait Hartaud au directeur, mais il aurait sans nul doute le dessus dans cette affaire.

— Bien, dans ce cas je propose la sanction suivante...

Le téléphone retentit. Le directeur pesta, mais répondit.

— Oui, lui-même... mes hommages monsieur le préfet... oui, très bien je vous remercie... oui je suis au courant et j'étais justement en train de le

convoquer et de lui annoncer sa sanction... je comprends, mais... très bien... c'est très clair monsieur, je vais faire valoir votre demande. Il jeta un coup d'œil rapide sans grande sympathie au gros Bert. Vous comptez passer nous rendre visite... il n'y a aucun problème monsieur le préfet, c'est avec grand honneur que je vous recevrais... très bien... mes respects monsieur le préfet.

Puis il raccrocha, l'air très inquiet. Il resta silencieux quelques instants.

— Grazzio. Il semblerait que vous soyez bien emmanché. Dégagez de ce bureau. Vous avez du travail je crois.

Sans rien y comprendre, Norbert sortit, satisfait et surpris à la fois. Il ne voyait pas en quoi le préfet le défendait. Il en apprendrait certainement plus du lieutenant. Fier de son succès, et d'avoir conservé sa place, il se dirigea vers la cellule de Max. En chemin, il se demanda si son directeur n'avait pas raison sur un point : il devrait peut-être penser à se recycler.

Mercredi 1er novembre 2006 09h07 : Le lieutenant récupère l'affaire

Le lieutenant Charles Polachowski était assis en face du commissaire Brelant. Celui-ci venait de raccrocher avec le Préfet.

— J'espère que vous savez ce que vous faites lieutenant, dit-il. Je vous rappelle que nous sommes un jour férié et que j'ai dérangé le Préfet pendant son petit déjeuner. Vous avez désormais officiellement la charge de cette enquête, mais que les choses soient claires. Jusqu'à preuve du contraire, il s'agit d'une nouvelle affaire qui n'est administrativement pas reliée à la précédente.

— D'accord. Merci pour monsieur Grazzio.

— De rien, de rien. Je vous fais confiance ; j'espère ne pas me tromper. Je souhaitais vous alerter sur le fait de rester vigilant vis-à-vis de la presse. Les médias ne doivent en aucun cas en être informés pour le moment. C'est bien la seule chose qu'on ne peut pas reprocher à Ministri, être resté discret. Un peu trop même. Le capitaine Peter O'Neil le remplace officieusement, jusqu'à ce que sa sanction soit prononcée. J'ai bon espoir cette fois-ci qu'on attrape le vrai coupable. Je l'espère en tout cas. Je mise tout sur vous Polachowski. Si on se rate, on est tous bons pour le bain !

— J'en ai conscience commissaire. Croyez que j'ai à cœur de mettre un point final à cette histoire, et je ferais tout mon possible avec l'aide de toute personne susceptible de m'assister. Je suppose que je peux rendre visite à Perfale sans risquer la suspension ? dit-il ironiquement.

— Faites votre maximum, vous avez carte blanche. Je compte sur vous pour me tenir informé ainsi que le capitaine.

— Cela va de soit. Mais je vous avoue compter énormément sur les facultés de Max Perfale. J'ai peur que sans son aide nous ne soyons dans une impasse.

— Et le fameux... Bernie, c'est ça ?

— Malheureusement une fausse piste. Pour un certain nombre de bonnes raisons, il ne peut en aucun cas être notre homme. C'est un fétichiste, et junkie de surcroît qui agresse les femmes juste pour leur lécher les pieds, mais uniquement celles en talons aiguilles. Je ne crois pas qu'il puisse tuer. Il les menace d'un couteau pour leur faire peur, ainsi elles se laissent faire. Il suivait Stéphanie Jullian depuis quelques jours et fantasmaît sur elle, jusqu'au soir où il l'a coincée. Croire que notre fétichiste est un être sans but meurtrier n'engage que moi, et rien ne peut nous assurer qu'hier soir il ne serait pas allé plus loin. Dans cette hypothèse éventuelle, nous sommes arrivés à temps, et rendons à Norbert Grazzio ce qui lui appartient. C'est lui, grâce à la vision de Perfale, qui est arrivé le premier et a maîtrisé le forcené. Si nous avions été là en premier, Bernie aurait peut-être pris, sous le courroux et la peur, Stéphanie

en otage ; ce qui aurait pu dégénérer. Nous avons de la chance que Perfale soit avec nous. Grazzio est en quelque sorte ses bras et ses jambes. Un sacré duo ! Pour en revenir à notre Bernard Tardy, il a laissé des traces un peu partout, notamment de la salive, mais aussi du sperme...

— Il l'a violée ? l'interrompt le commissaire.

— Non, c'est sous le joug de l'excitation. Il a fait dans son pantalon en léchant les pieds et les chaussures de sa victime. Il y a son ADN et ses empreintes partout. C'est un pauvre type un peu barjot, plus dangereux par son manque d'intelligence que par une réelle volonté de faire le mal. La Lame Sanguinaire n'a jamais laissé aucune trace. À part celles de Perfale, à l'époque nous n'avons rien d'autre. Il a joué avec lui comme avec un pion, et l'échec et mat de la première partie était bel et bien de coincer le roi, ce qu'il a fait à la perfection. Mais aussi de tuer la reine. Dans la seconde partie, il joue sans pion. Il n'y a plus aucune trace cette fois-ci. Il se sent fort et sûr de lui, car il est conscient de son niveau intellectuel, ce qui peut jouer en notre faveur. Pour preuve, il vient de commettre sa première erreur, c'est certain, même si nous n'avons pas encore identifié la victime. Et tant que cela ne sera pas fait, la fissure ne cèdera pas, sauf nouvelle erreur de sa part. Il a pris une telle confiance en lui qu'il se pense invincible. La partie est relancée. Il est convaincu de la gagner une seconde fois, ce qui peut le rendre négligent et vulnérable.

— Brillante analyse, lieutenant. J'espère que vous êtes dans le vrai. Vous pouvez disposer. Je crois que vous avez du pain sur la planche.

Polachowski partit immédiatement retrouver le médecin légiste. Il avait dû entamer l'autopsie, peut-être même l'avait-il terminée. À son grand désespoir, les informations furent maigres, et le résultat identique aux dix-sept autres, exception faite de trois différences notables : aucune affaire personnelle à la victime n'avait été retrouvée, une marque de strangulation marquait son cou, nouveau substitut semblait-il au chloroforme, puisqu'aucune trace de ce produit n'avait été retrouvée dans le corps, et la dernière, la plus inhumaine, l'absence totale de dents. D'après le médecin, l'opération avait été faite post mortem. Bien maigre consolation. Son sadisme était à un tel point inconcevable, qu'il aurait très bien pu ajouter cette torture aux autres.

Il se renseigne ensuite auprès de ses services, afin de connaître toutes leurs prospections et éventuelles trouvailles sur le meurtre du camping. Mais là aussi, le néant total. Le terrain était sec lorsque le crime avait été commis. De ce fait, aucune trace de pas ni de pneu de voiture n'avait pu être décelée.

L'erreur commise par le meurtrier était malgré tout mesurée. Il connaissait les risques encourus avec ce crime, et il en avait fait disparaître toutes les traces possibles. Sa folie était machiavélique, et il possédait toujours une longueur d'avance plus que suffisante. Peut-être s'amusait-il une fois encore de ses poursuivants ? Même si l'on s'apercevait de l'absence de la victime, il

serait très difficile de faire le rapprochement. Le meurtrier connaissait certainement les dysfonctionnements et les carences de communication au sein des multiples services de police. Cette disparition serait noyée dans le colossal fichier des centaines de personnes déjà dans cette situation. Sauf coup de chance, les services en charge de cette affaire n'en sauraient jamais rien.

Enfin, l'acharnement sur le visage de sa victime, occasionnant un bris d'os plus important que dans les autres cas, empêchait toute technique de reconstitution faciale à partir du crâne.

*Mercredi 1er novembre 2006 10h06 : **L'absence***

— Bon sang, il doit bien y avoir une faille quelque part ! s'agaça Stéphanie, s'adressant à elle-même plus qu'à Amandine.

Cette dernière était heureuse de cette journée chômée pour rester à ses côtés. Les deux femmes traînaient devant leur petit déjeuner qu'elles prenaient au comptoir de la cuisine. La journée de la veille, cumulée à une nuit perturbée, n'avait pas permis de retrouver une Stéphanie en grande forme. Elle était d'autant plus préoccupée, que le vernissage de la nouvelle exposition avait lieu dans deux jours. Et pour la première fois de sa vie, elle n'était pas au cœur de l'action. Cela la frustrait. Elle en culpabilisait, même si Pierre prenait les choses en main. Il en avait autant les capacités que les compétences, mais ils étaient associés, et dans son esprit elle se devait de faire sa part du boulot. Un vernissage n'était pas une mince affaire et comportait un gros travail, tant pour l'accrochage, avec des artistes quelques fois difficiles, que pour la préparation et la communication.

— Et si on profitait de cette journée pour sortir ? dit joyeusement Amandine, essayant de trouver un moyen pour lui changer les idées. On pourrait faire quelques boutiques et déjeuner dehors ? Qu'en dis-tu ? Il fait un temps magnifique ! Cet après-midi je dois passer au cabinet d'expertise comptable exceptionnellement ouvert pour les exercices de fin d'année ; tu en profiteras pour aller donner un coup de main à Pierre. Ainsi tu décompresses, je profite un peu de toi, et tu participes aux préparatifs de l'expo.

Stéphanie se tourna vers son amie, les yeux pétillants.

— Quel bonheur de t'avoir rencontrée !

Elle s'avança vers elle et l'embrassa.

— C'est une super idée, rajouta-t-elle. Je me change et on y va. Je peux t'emprunter quelques petites choses pour m'habiller ?

— Tu n'as pas besoin de me le demander, tu es chez toi ici.

— Pas encore tout à fait, mais ça pourrait bien le devenir, répondit Stéphanie en lui déposant un autre baiser, puis en s'enfuyant dans la chambre.

Quelques instants plus tard, elles se baladaient dans l'immense quartier piéton du centre-ville, où la concentration de boutiques n'avait pas encore été détrônée par les innombrables galeries marchandes et autres centres commerciaux. Stéphanie adora cette virée, une première avec son amie. Puis vers douze heures trente, elles s'attablèrent dans la véranda d'un restaurant qu'Amandine appréciait particulièrement. Elles profitèrent encore un peu du soleil en cette fraîche fin de mois d'octobre, qui voyait s'approcher à grands pas le passage à l'heure d'hiver, tout autant que les premiers grands froids. Ces quelques heures en compagnie de son amie l'avaient revigorée. Stéphanie en oublia presque ses préoccupations pour un temps. Mais le vide passager de

son esprit lui redonnait les forces nécessaires pour repartir de l'avant. Aux alentours de quatorze heures trente elles se séparèrent. Stéphanie partit en direction de la galerie, tandis qu'Amandine prenait le chemin du cabinet d'expertise.

Arrivée devant le grand immeuble moderne de métal et de verre qui abritait bon nombre de sociétés diverses et variées, elle gravit à pied les marches des cinq étages la séparant de sa destination, préférant délaissier les ascenseurs. Amandine privilégiait toujours l'exercice physique dès qu'elle en avait l'occasion. Ceci lui permettait de se maintenir en forme avec son footing hebdomadaire du week-end, mais aussi de dépenser un trop plein d'énergie ainsi que le stress accumulé dans son activité professionnelle. Elle pénétra à l'intérieur des locaux ultras modernes au mobilier contemporain, un peu comme chez elle. En plus d'être particulièrement sociable et affable, elle travaillait avec cette société depuis quelques années maintenant pour toute la gestion comptable de son cabinet dentaire, dont elle se déchargeait volontiers de la lourdeur.

— Salut tout le monde !

Quelques « Salut Amandine » et autre « Bonjour », firent échos à son annonce dans le grand hall d'entrée parsemé de bureaux, notamment ceux de quelques secrétaires et conseillers. Elle embrassa la jeune femme de l'accueil, ainsi que deux ou trois autres personnes qu'elle connaissait particulièrement bien. Puis elle s'accouda au comptoir de la réception.

— Ça va Magali ?

— Bien merci, et toi ?

— Très, très bien, je te remercie. La vie est belle, répondit-elle tout sourire.

— Ça fait plaisir de te voir en grande forme.

— Pas trop dur de bosser un jour férié ?

— On n'a pas vraiment le choix comme tu vois.

— Annette est là ?

Magali s'adressa à elle en baissant le ton de sa voix.

— Nous n'avons plus de nouvelles depuis trois jours. Elle n'est pas rentrée lundi, et elle ne répond pas au téléphone. Je t'avoue que nous sommes inquiets, ce n'est pas d'elle de ne pas donner signe de vie, ni de s'absenter sans prévenir. Je crois que monsieur Bresson veut aller à la gendarmerie pour le signaler, bien que sa famille ou ses amies aient déjà dû le faire.

— Effectivement, c'est inquiétant, répondit Amandine. Je dois avoir les coordonnées d'une de ses copines, je vais l'appeler tout de suite.

Elle sortit son portable et s'éloigna du comptoir.

— Babeth, bonjour, c'est Amandine Lautran, la dentiste.

— Oui, bonjour Amandine, comment vas-tu ?

— Très bien, merci. Dis-moi, as-tu eu des nouvelles d'Annette récemment ?

— Nous étions ensemble dimanche soir. Je l'ai appelée hier, mais elle n'a pas répondu. Je vais la rappeler ce soir. Pourquoi, il y a un problème ?

— En fait elle n'est pas rentrée travailler ; personne ne l'a vue depuis lundi matin.

— Merde. Qu'elle ne soit pas venue lundi, je peux le comprendre. Nous avons abusé un peu sur l'alcool, mais là je t'avoue que je suis très inquiète. Je vais essayer de la rappeler.

— Je ne crois pas que ce soit utile, Magali, une des filles avec qui elle bosse l'a fait encore ce matin, et elle tombe directement sur son répondeur. Son domicile ne répond pas non plus. Bon écoute, je crois que son patron part pour signaler son absence à la police. Je ne pense pas que l'on puisse faire grand-chose d'autre pour l'instant. Tu n'as pas un double des clés de son appartement par hasard ?

— Non, je n'ai pas ça. Je ne crois pas que Laura, ma colocataire n'en ait non plus. Je vais l'appeler pour en être certaine. Je te tiens au courant.

— OK, à plus tard. J'ai un mauvais pressentiment, dit Amandine en revenant vers Magali.

Stéphanie était affairée à l'accrochage des photographies, tandis que Pierre s'occupait des toiles, chacun avec l'un des deux artistes. Très concentrée, elle essayait d'abattre le plus de travail possible, afin de rattraper le temps perdu et soulager Pierre, qui comprenait parfaitement son détachement passager, et la soutenait totalement. Elle accrocha le dernier cadre, et l'astiqua avec vigueur afin d'ôter toutes traces de doigts. Satisfaite, tout autant que le photographe, elle rejoignit Pierre afin de l'aider à terminer, lorsqu'elle vit entrer Amandine dans le hall principal, quelque peu affolée. Elle se précipita vers elle.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, anxieuse.

Après un bref bonjour, Amandine la conduisit dans le bureau.

— J'arrive du cabinet d'expertise. La fille qui gère mon compte n'est pas rentrée depuis lundi matin. Je la connais en dehors du contexte professionnel, et ça ne lui ressemble pas. Elle ne s'est jamais absentée sans prévenir. J'ai l'intuition qu'il lui est arrivé quelque chose. Même si ça paraît peu probable, j'ai immédiatement pensé à la fille que vous avez retrouvée hier. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce qu'elle était rousse.

Plus elle parlait, plus elle s'affolait. À son tour, Stéphanie la prit dans ses bras pour essayer de la calmer.

— Assieds-toi. Je vais appeler Charles. Il va prendre la bonne décision pour vérifier.

Stéphanie décrocha immédiatement le téléphone de la galerie. *Mince, je n'ai pas le numéro en tête.* Elle raccrocha, se saisit de son portable dans lequel le numéro était mémorisé, et appela.

— Bonjour Stéphanie.

— Bonjour Charles.

Elle continua sur sa lancée.

— Charles, Amandine vient de m'apprendre la disparition d'une personne qu'elle connaît. Elle ne serait pas venue travailler depuis lundi. Le dernier meurtre a eu lieu dans la nuit de dimanche à lundi. Nous en avons la certitude grâce à Max.

— Et aux légistes, glissa-t-il.

— Quelque chose me dit qu'elle pourrait bien être notre victime. Amandine en a aussi le pressentiment. Elles sont rousses toutes les deux !

— OK, Stéphanie. Donnez-moi l'adresse de son domicile et on fonce. Si elle n'y est pas, on fera quelques prélèvements et on les comparera ensuite à ceux du cadavre.

Amandine donna l'adresse. Stéphanie raccrocha et vint auprès de son amie. Cette dernière enfouit son visage contre son ventre, et ne put retenir des larmes.

*Mercredi 1er novembre 2006 17h37 : **La fouille***

Le lieutenant Polachowski venait de rameuter ses troupes. Il avait prévenu le laboratoire qu'ils allaient peut-être devoir faire une analyse d'ADN en urgence. Il demanda à la morgue de lui tenir prêts les résultats d'analyse faits sur le cadavre inconnu, autopsié la veille. Il partit ensuite avec une équipe composée d'experts de scènes de crimes et de prélèvements, deux inspecteurs et un serrurier.

Ils pénétrèrent le plus discrètement possible dans l'appartement d'Annette Fergan, domiciliée au 113 rue des Fauconniers. Ils investirent un logement propre et bien rangé, dont l'exposition en cinquième et dernier étage permettait à la lumière extérieure de pénétrer. Les volets n'étaient donc pas fermés, ce qui signifiait que son habitant n'allait pas tarder, ou bien qu'il n'était pas revenu depuis son dernier départ. Il n'y avait à priori pas d'odeur suspecte de début de putréfaction.

Les policiers examinèrent calmement, mais sans perdre de temps l'ensemble des pièces. Ils ne remarquèrent rien de particulier. Tout semblait en ordre, et le lit était fait. Pas de traces de lutte ou d'effraction, pas plus qu'à la serrure de la porte d'entrée comme l'avait confirmé le serrurier. Il fallait faire au moins un prélèvement pour confronter les ADN. Le plus simple fut de retirer quelques poils de brosse à dents. Par prudence, ils prirent aussi une lime à ongles usagée, ainsi que quelques résidus sur une brosse à cheveux.

Ils sortirent en prenant soin de ne rien toucher d'autre, et le serrurier verrouilla correctement la porte. Le lieutenant Polachowski fit un détour par la morgue afin de récupérer les documents qui l'attendaient déjà à l'accueil, et repartit en trombe vers le laboratoire. Une fois les éléments dans les mains des spécialistes, il ne restait plus qu'à attendre.

Mercredi 1er novembre 2006 19h49 : La brèche

C'est chez Stéphanie qu'attendaient cette fois-ci les deux compagnes. Dans l'impossibilité de se séparer malgré leur courte liaison, c'est dans le refuge de la moins affectée par les derniers événements qu'elles atterrissaient. Cette fois-ci, alors que jusqu'à présent son rôle était celui de la protectrice, Amandine accusait le coup de la disparition d'Annette, mêlée à une prémonition partagée. Ce choc qui allait vraisemblablement se terminer par un drame lui faisait prendre conscience, avec la brutalité d'une dure réalité, des situations endurées ces derniers jours par la femme dont elle était tombée amoureuse.

Elles patientaient, anxieuses que la nouvelle tombe, tel un couperet. Stéphanie mit en fond la quarante et unième symphonie de Mozart, dite de Jupiter, afin de détendre quelque peu l'atmosphère, mais sans grand résultat. Les deux femmes parlaient peu. Stéphanie, quant à elle, s'en voulait d'espérer que le cadavre du camping, et la disparition de la comptable correspondent à la même personne. Mais de cet espoir pouvait naître pour la première fois une piste concrète, et avec elle, la possibilité hypothétique de les mener à la Lame Sanguinaire. Chaque crime était un assassinat de trop, dont la douleur de la victime n'avait d'égal que les pires atrocités que l'histoire des hommes ait connues, dans ce qu'elle avait de plus terrifiant, de plus sordide. L'attente se transformait en douleur pour l'une, en espoir pour l'autre.

Le téléphone de Stéphanie sonna enfin. Elle se précipita pour le saisir.

— Oui Charles !

— Nous avons les résultats. Il n'y a pas d'ambiguïté possible. Notre cadavre inconnu a désormais un nom : il s'appelle Annette Fergan.

Amandine n'entendit pas la réponse, mais le regard de Stéphanie était sans équivoque. Elle éclata en sanglots.

— Merci Charles. Je vous rappelle.

— OK.

Elle raccrocha, prit Amandine dans ses bras, et la serra fort.

— Je suis désolée, dit Stéphanie.

— Pourquoi ? sanglota Amandine.

Cette affaire prenait une triste réalité pour elle aussi désormais, en la touchant de plein fouet.

Stéphanie ne savait pas comment exprimer sa pensée. Elle attendit un peu, tout en essayant de consoler son amie par sa présence et ses caresses. Lorsqu'il lui sembla qu'Amandine se calma un peu, elle tenta de prononcer des mots difficiles, mais nécessaires, dont l'impact était autant inconnu qu'imprévisible.

— Je comprends ton chagrin. Cette tragédie est malheureusement aussi

une aubaine. Te rends-tu compte que ce drame dessine peut-être le début d'une fin ? La fin d'une terreur pour tant de femmes. Nous sommes toutes des proies potentielles, aussi bien toi, moi, ou n'importe qui dans cette ville. Il faut que la mort d'Annette ne reste pas impunie, et qu'elle serve à arrêter le coupable. Imagine le déchirement de Max Perfale, lorsqu'il a retrouvé celle qu'il aimait et qu'il chérissait plus que tout au monde, dans un bain de sang, sang qu'on l'a accusé d'avoir fait couler. Sans parler de toutes les autres. Nous avons besoin de toi Amandine. Réalises-tu que si tu n'avais pas été là, le recoupement entre le cadavre retrouvé au camping et la disparition d'Annette n'aurait peut-être pas été fait avant des semaines ou des mois. Peut-être jamais. Te rends-tu compte de ce qui vient de se passer grâce toi et ce drame bouleversant ? La brèche que nous recherchons tous est peut-être enfin en train de s'entrouvrir.

Ces mots résonnèrent dans la tête d'Amandine et eurent l'effet d'une douche froide. Elle comprit ce que venait de lui confier Stéphanie. Elle comprit la détresse, des millions de fois supérieure à la sienne, ressentie par d'autres personnes, bien plus proches des victimes qu'elle, réalisant ce que la perte d'un être cher pouvait engendrer. Et pour rien au monde, elle ne supporterait celle pour qui le coup de foudre avait été si intense. Stéphanie fut surprise de la voir se ressaisir ainsi, tout comme de la portée de ses propres paroles.

— Tu peux compter sur moi ma puce. Je serai à tes côtés, répondit-elle en reniflant, tout en essuyant ses joues du revers de la main. Je ne sais pas si je pourrais encore être d'une quelconque utilité, mais je ferai tout mon possible.

Stéphanie attendit que son amie se soit endormie pour se détacher de son étreinte et s'éclipser discrètement pour prendre contact avec Max.

— Max, vous êtes là ?

— Comme toujours. Je ne bouge pas beaucoup vous savez.

— Désolée.

Elle fit une courte pause.

— On a identifié le cadavre du camping.

— C'est une excellente nouvelle ! Comment l'avez-vous su ?

— Grâce à Amandine. Elle a appris la disparition d'une personne qu'elle connaît très bien, et comme par hasard, la date coïncidait. Nous avons eu beaucoup de chance.

— Je pense que l'on devrait se rencontrer rapidement avec le lieutenant, afin de déterminer ensemble les actions à entreprendre dans cette enquête. Je le pense capable d'investiguer seul sur les opérations de police. Mais nous avons constaté que les choses ont progressé depuis que nous sommes tous soudés.

— Je crois aussi. Je vais appeler le lieutenant maintenant qu'Amandine dort. On reste en contact.

— À plus tard.

Restait maintenant à appeler Polachowski afin de connaître ses intentions, et la suite des événements. Elle composa le numéro à partir de ses contacts.

— Charles, c'est Stéphanie.

— Re-bonsoir. Comment va votre moitié ?

— Elle s'est calmée et maintenant elle dort. J'ai essayé de lui parler et de lui faire comprendre quelle a été l'importance de son rôle. Elle a très bien compris, et je crois qu'elle prend mieux les choses. Et vous, de votre côté ?

— Pour ce soir, chacun est rentré chez lui. Mes gars ont bien bossé, et nous verrons demain à la première heure comment les opérations vont se dérouler. La première des choses à faire est de rencontrer toutes les personnes qui connaissaient Annette de près ou de loin. Dans sa vie privée ou professionnelle. Il ne faut rien négliger. Je crois qu'elle venait de divorcer ?

— C'est exact, bien que j'aie du mal à croire que son ex-mari puisse être l'auteur de tels actes, même si d'après Amandine le divorce s'est plutôt mal passé. Mais comme vous le dites, il ne faut négliger aucune piste. Je peux faire quelques recherches du côté professionnel, avec l'aide d'Amandine. Elle connaît très bien le cabinet d'expertise.

— Vous pouvez, bien que la police ait plus d'autorité sur ce plan. Ils n'ont pas d'obligation de vous répondre, et encore moins de vous fournir la liste de leur personnel ainsi que de leurs clients. Mais nous pourrions collaborer une fois ces listes en notre possession. J'ai aussi l'intention de rencontrer Max Perfale, demain si possible. Voudriez-vous m'accompagner ?

— J'avais l'intention de vous le demander, d'autant qu'il le souhaite aussi.

— Très bien. Le plus tôt sera le mieux.

— J'en profite malgré les circonstances pour vous inviter au vernissage d'une exposition dans notre galerie vendredi soir, si vous êtes disponible. Je crois que ça nous changera les idées à tous.

— Je crois aussi. C'est gentil de votre part, je vous en remercie. Je vous souhaite une bonne nuit et à demain.

— À demain. Bonsoir.

Stéphanie retourna se blottir auprès d'Amandine.

CHAPITRE 2

Mardi 9 septembre 2003 10h39 : Les prémices du procès

Max végétait depuis plus de trois mois dans une cellule défraîchie, exiguë au possible et nauséabonde. Son état apathique n'avait que peu évolué. La seconde visite de son avocat depuis son incarcération avait conforté celui-ci dans l'idée d'un procès perdu d'avance. Son absence totale de collaboration ne motivait que peu maître Corbot. Il ne voyait pas d'issue possible face à une accusation qui possédait outre des preuves irrévocables, des experts ralliés à sa cause, tout autant que les médias et l'opinion publique. Des conditions on ne peut plus déprimantes pour une défense totalement isolée. Gérard Corbot savait d'ores et déjà que cette affaire serait une traînée d'encre indélébile dans sa carrière d'avocat. Rien de bien réjouissant.

Devant son absence complète de coopération, Max Perfale avait vu les visites de tous les curieux et experts se réduire rapidement comme peau de chagrin. Une solitude qu'il préférait nettement à la compagnie putride de tous ces vautours, en recherche de chair faisandée. Il était totalement isolé du reste des détenus, tout comme de l'activité de la prison. Considéré comme un des plus grands criminels jamais accueilli ici, et malgré son calme pathologique, il inspirait la crainte et la peur, à commencer par les gardiens eux-mêmes. Ceux-ci réduisaient au minimum tout contact avec lui. Le jugement se profilant à l'horizon, ce sentiment phobique de terreur était soigneusement entretenu par la médiasphère à l'aube de son passage en cours d'assise.

Lorsque ce jour-là, il fut emmené en salle d'entretien, enchaîné tel un ancien bagnard ou une bête fauve, ce fut pour rencontrer une dernière fois maître Gérard Corbot. Il venait s'assurer auprès de son « client » que celui-ci n'avait pas changé d'avis sur l'opportunité qu'il lui offrait d'échafauder un simulacre de défense.

— Bonjour, dit-il en s'asseyant à la petite table face à lui.

Il posa sans ménagement sa serviette noire, toujours assortie à son costume de croque-mort. Max, déjà assis et immobile jusqu'à présent, bougea de quelques centimètres afin de se sentir plus à l'aise, ce qui fit tinter ses chaînes dans le calme absolu de la pièce. Ne le regardant pas, l'avocat, affairé à fouiller désespérément dans ses documents, sursauta, terrifié par ce bruit. Il avait dû penser que le criminel sans âme allait s'emparer de lui pour l'égorger. Il ne s'agissait que du fruit trop mûr de son imagination. Max sourit intérieurement, si toutefois ce mot faisait encore partie de sa triste existence.

— Monsieur Perfale, vous n'ignorez pas l'imminence de votre procès. Je viens donc vous rendre visite une dernière fois, afin de m'assurer que votre absence de collaboration dans ce jugement est définitive. Souhaitez-vous que l'on en parle afin de mettre en place une stratégie de défense ?

Comme les fois précédentes, le mutisme fut de rigueur.

— Bien, reprit l'avocat. Je vois que rien n'a changé. Avez-vous conscience de la difficulté des choses dans votre situation, et que votre comportement n'arrange rien. Votre culpabilité ne fait aucun doute, et les preuves sont contre vous.

Il fit une pause.

— Vous ne dites rien. Je ne connais pas votre version des faits. Que dois-je faire ?

Max ne bougeait pas et gardait le regard rivé sur la table, impassible.

— Bon. Je ne sais même pas si vous entendez mes paroles, ni même si vous écouterez ce qui va suivre, mais je me dois par principe de vous expliquer ce que j'ai l'intention de faire, même si cela ne sert de toute évidence à rien. Ensuite je vous laisserai tranquille. Je vais plaider coupable et essayer, je dis bien essayer, de convaincre les jurés de votre folie, ce dont je ne doute pas une seconde à la vue de votre attitude. L'humanité entière veut votre peau, et je ne vous cache pas que si la peine de mort n'était pas abolie, vous auriez déjà un pied dans la tombe. Je ne crois pas, surtout sans votre aide, que vous échapperez à une peine à perpétuité dans un centre de détention où vous en baverez sans commune mesure, en rapport à un hôpital psychiatrique où vous serez soigné. Je reste persuadé qu'un tel établissement serait mieux adapté à votre cas. Voilà, je ne vois pas autre chose à vous dire. Et puisque je constate que cela vous laisse de marbre, je vous donne rendez-vous le jour du procès.

Il remballa ses affaires, c'est à dire quasiment rien, et sortit sans un mot de plus. Max n'en avait que faire de son beau discours. Lui aussi regrettait de ne pas finir la tête tranchée. Une fois en prison, les choses ne pourraient pas être pires que ce qu'il endurait déjà. Tout lui importait peu. Le temps s'était arrêté, et il aurait tant aimé que son cœur en fasse de même, que la mort l'emporte sur-le-champ. Mais le spectre à la faux ne venait jamais. Pourtant il rêvait de le rencontrer. Néanmoins les crimes s'étaient arrêtés, et il devait subir son calvaire en restant en vie.

CHAPITRE 1

Jeudi 2 novembre 2006 06h53 : Réunion

Le bruit d'un baiser, imperceptible, rompit le doux silence de la chambre encore envahie par la pénombre.

— Allez ma beauté. Il y a plein de gens qui souffrent et qui ont besoin de tes doigts de fée, souffla Stéphanie tendrement.

— J'ai bien envie d'annuler une fois de plus tous mes rendez-vous. Tu auras peut-être besoin de moi aujourd'hui, répondit Amandine encore pleine de sommeil.

— Pour l'instant, rien n'est encore acquis. Même moi je vais devoir laisser intervenir la police pour le moment. Tu as déjà fait beaucoup pour l'enquête, tout autant que pour moi. Je vais aller voir Max aujourd'hui, avec le lieutenant. Il ne faut pas perdre de temps.

— Pourquoi vas-tu voir Max, tu lui parles plusieurs fois par jour ?

— C'est surtout Charles qui souhaite le rencontrer. Je l'accompagne, car il semblerait que nous formions un bon trio. Il peut en ressortir de bonnes choses et accélérer les événements. Enfin, je l'espère. En tout cas c'est important de se réunir physiquement. Ensuite je file à la galerie ; Pierre a besoin de moi pour le vernissage de demain soir.

— OK, répondit Amandine en bâillant et en s'étirant. Avant celle de mes patients, c'est ma bouche qui est malade. Il lui faut un gros, un très gros baiser.

Charles Polachowski vint chercher Stéphanie aux alentours de neuf heures. Il y avait une grosse heure de trajet jusqu'à la prison. Paradoxalement, ils parlèrent peu, chacun plongé dans ses pensées. Le temps avait changé, et la magnifique journée de la veille avait laissé place à une bruine fine et glacée.

Le bâtiment restait impressionnant avec ses immenses murs de béton surplombés de rouleaux de fils barbelés électrifiés, mais Stéphanie avait perdu toute appréhension. Les lieux ne lui étaient plus inconnus, et elle resterait accompagnée durant toute sa visite. Mais surtout, la personne qu'elle allait rencontrer lui était devenue familière, et sa compagnie agréable.

Après le rituel d'entrée, ils croisèrent le chemin du maton – le fameux HH – qui avait conduit Stéphanie lors de sa première venue. Les deux hommes échangèrent un regard exprimant une nette hostilité, mais aucun mot ne se fit

entendre. Un autre gardien les conduisit, et après le presque familier dédale de coursives intérieures et extérieures, de couloirs lugubres et d'innombrables portes aux serrures bruyantes, il les fit entrer dans une pièce sans fenêtres, mais sans système de sécurité avec vitre blindée, comme celui de sa première visite. Max était déjà présent, en compagnie du gros Bert. Le lieutenant laissait apparaître un soupçon de nervosité, à l'inverse de Stéphanie qui était heureuse de voir les deux hommes. Elle embrassa généreusement Norbert, et après une hésitation fit de même avec Max.

— C'est presque saugrenu de vous rencontrer de cette manière.

Il lui répondit d'un large sourire.

Polachowski se détendit après leur poignée de main.

— Ça fait un bail, continua Max, s'adressant au lieutenant de police.

— Comme vous dites, répondit-il laconique et quelque peu intimidé. C'est étrange de vous retrouver dans cette situation, tout comme d'entendre le son de votre voix.

Il fit une pause, contrit.

— C'est un peu lâche de l'avouer maintenant, après tout ce temps, mais j'ai toujours eu un doute quant à votre culpabilité.

— Vous avez fait votre boulot. À ce moment-là, tout m'importait peu ; je souhaitais mourir plus que tout. Même si ma souffrance ne m'a jamais quitté, je ne vous en veux pas. Je n'en veux à personne excepté à l'homme, si toutefois une humanité l'habite, qui perpétue ces atrocités.

Max s'approcha de Stéphanie afin de ne s'adresser qu'à elle. Les deux autres comprirent en s'éloignant légèrement tout en discutant.

— Vous ne portez pas la chaînette ? demanda Max.

— Je l'ai enlevée avant d'entrer. Je pensais qu'il serait difficile pour vous de la voir à mon cou.

— Vous l'avez donc sur vous ?

— Oui, dans ma poche.

— Est-ce que je pourrais la voir ?

— Bien sûr. Elle vous appartient.

Elle la sortit et la lui donna. Max la déroula entre ses deux mains, la tenant avec précaution, telle une relique. Son visage fut empreint d'une expression indéfinissable. Il y avait un mélange de joie, celle de retrouver l'objet et les moments de bonheur qui l'accompagnaient, mais aussi de tristesse, bien légitime et compréhensible devant une cicatrice encore béante, et enfin d'incrédulité, comme si tout cela n'était qu'un cauchemar duquel il allait se réveiller, et rendre à celle qu'il aimait encore comme au premier jour, l'objet tendu entre ses mains. Il resta ainsi quelques minutes, isolé du reste du monde. Puis il rendit le bijou à Stéphanie.

— Je souhaiterais que vous le mettiez, demanda-t-il.

Elle s'exécuta. Max parut satisfait, le regarda encore un instant suspendu au cou de Stéphanie, puis se retourna vers les autres.

— Je suppose que vous avez débuté vos recherches ? reprit-il en

s'adressant au lieutenant.

— Nous n'avons pas de temps à perdre. S'il reprend le rythme effréné d'il y a trois ans, il faut arriver à le coincer le plus rapidement possible, avant d'autres futures victimes. Le commissaire m'a officiellement chargé de l'affaire, et il attend beaucoup de moi, c'est-à-dire implicitement de nous. J'ai mis deux équipes en place. L'une recherche du côté privé, l'autre du côté professionnel, directement à la source chez son employeur. Et de votre côté ?

— Pour l'instant je n'ai pas grand-chose de plus. Il me faudrait quelque chose d'intime à la victime. Je ne sais pas encore si j'ai les capacités pour exploiter cette voie, mais je peux toujours essayer. J'en découvre tous les jours.

Il regarda Stéphanie d'un œil complice.

Le lieutenant de police s'avança.

— J'avais prévu l'éventualité de cette demande, et dans la négative, vous proposez d'essayer de travailler sur cette piste. Le meurtrier n'a rien laissé sur place. Pas la moindre trace nous permettant de remonter à l'identité de la victime, même si nous y sommes parvenus grâce à l'amie de Stéphanie.

Il fouilla dans l'une des poches avant de son jean, et en sortit un petit bout de papier plié et boudiné.

— J'ai prélevé une mèche de cheveux en allant à la morgue. Peut-être cela pourra-t-il vous convenir ?

— On peut difficilement trouver plus intime. C'est à priori parfait. Il ne tient qu'à moi de savoir l'exploiter.

Il ouvrit les nombreux rabats de la feuille de papier et découvrit une mèche rousse d'environ huit centimètres de long, la déposa délicatement dans sa main qu'il referma ensuite. Il resta ainsi un instant, sans parler ni bouger. Puis il marcha lentement dans toute la pièce. Tous étaient suspendus à ce qu'il allait éventuellement leur révéler. Les minutes se transformaient en siècles. Personne ne faisait le moindre bruit, jusqu'à retenir leur respiration.

— Je suis désolé, reprit-il enfin. Je ne vois rien qui puisse nous aider pour l'instant. Je ne ressens rien d'autre que nous ne savions déjà : de la violence, de la terreur, la mort. J'entends des hurlements terrifiants, des cris de douleur à vous glacer le sang.

L'ambiance du groupe venait brutalement de changer. Les pieds de chacun retouchaient farouchement la terre ferme, se confrontant une fois de plus à la dure réalité de la souffrance et de la barbarie.

— J'essayerai de nouveau lorsque je serai seul. J'ai besoin de me concentrer de manière plus intense. Je suis désolé.

Polachowski prit la parole.

— Vous n'avez pas à vous excuser. Peut-être espérons-nous trop de vos capacités. Après vous avoir anéanti, maintenant nous exigeons presque l'inverse. Vous ne pouvez pas tout résoudre d'un coup de baguette magique.

— Je crois que Charles à raison, insista Stéphanie. Vous n'avez aucune excuse à faire, ni à vous sentir désolé. Je suis certaine qu'à nous tous, nous

allons trouver la solution pour coincer ce malade.

Ils se quittèrent ainsi, satisfaits malgré tout de s'être rencontrés tous les quatre. Même s'il n'avait quasiment pas pris la parole, Norbert ne se sentait aucunement exclu. Chacun jusqu'à présent avait joué un rôle important et complémentaire. Cette entrevue avait au moins été bénéfique sur le plan humain.

Jeudi 2 novembre 2006 18h48 : Recherches

En fin d'après-midi, Stéphanie avait en sa possession des listes de personnes susceptibles de connaître la défunte. De leur côté, les équipes de police avaient déjà vérifié les alibis d'un certain nombre d'individus, y compris son ex-mari. Celui-ci apparut extrêmement choqué par la mort de son ex-femme. Même si leur divorce avait été quelque peu chaotique, elle n'en restait pas moins la personne avec laquelle il avait vécu quelques années, une compagne sur la route de sa vie. Les conditions de sa mort l'avaient profondément affecté. Malgré tout, ses alibis n'étant pas vérifiables pour la première vague de meurtres, trois ans plus tôt, il fut mis en garde à vue, le temps pour la police d'exclure son implication dans les crimes commis depuis le 10 octobre.

La Police n'avait encore aucune piste.

Après avoir lu le texte de Perfale, Amandine et Stéphanie épluchaient devant un en-cas, les listes soumises par le lieutenant de police. Une multitude de noms, issus de l'activité professionnelle d'Annette Fergan, qui pour la plupart ne leur disaient rien ou leur rappelaient vaguement quelqu'un d'autre, s'alignaient sur plusieurs pages. L'utilité de cette tâche fastidieuse ne semblait pas évidente de prime abord. Malgré tout, elles persévéraient.

— Tiens, dit Amandine adossée à l'assise du canapé, sans quitter des yeux ses feuilles. Je ne savais pas que Tim Mertens faisait partie des clients de *Comptabilité Ingeniering*. C'est marrant que nous ayons en commun la même société d'expertise comptable.

— Il est venu à la galerie avant hier.

— Ah bon ? Tu ne m'as rien dit, rétorqua Amandine, levant les yeux vers son amie.

— Ça m'est sorti de la tête. Avec l'histoire de l'autre taré, le lécheur de pieds, j'ai oublié de t'en parler.

Amandine se leva et déposa un baiser sur son front.

— Je suis désolée. Ma remarque était franchement débile.

— Je ne t'en veux pas. Ne t'inquiète pas, lui répondit Stéphanie avec un grand sourire. En fait, il est venu acheter une toile, in extremis avant le décrochage. Il a surgi comme ça, derrière la porte du bureau pour venir me saluer, puis il m'a dit qu'une des toiles de l'étage l'intéressait et qu'il souhaitait l'acheter. Il hésitait entre deux assez semblables. Il a pris la plus chère des deux, je l'ai emballée, il a fait un chèque et il est reparti. Il est sympa. Tu le connais bien ?

— À vrai dire, pas plus que cela. Il a fait les plans de la maison avec les idées que je lui avais soumis, puis il m'a proposé ses services pour faire le suivi des travaux. Je n'avais pas d'expérience dans ce domaine, et je n'avais

pas trop le temps non plus, alors je l'ai embauché comme maître d'œuvre. Nous avons sympathisé, mais c'est resté sur un plan professionnel. Il avait l'air compétent lorsque je l'ai engagé, et ça s'est avéré être le cas.

— Pourtant tu l'as invité l'autre soir, chez toi.

— Bizarrement, maintenant que tu en parles, je ne me rappelle pas le lui avoir proposé. Je ne l'avais pas vu depuis quelque temps déjà. C'est curieux, dit Amandine pensive.

— Tu es sûre qu'il ne serait pas venu au cabinet se faire soigner. Tu lui en aurais parlé à ce moment-là ?

— Non, j'en suis certaine. Des amis communs ont dû le lui proposer, sachant que l'on se connaît, et qu'il serait le bienvenu. Je ne vois pas d'autre explication...

— Bon qu'est-ce qu'on fait, on le surligne dans la liste ?

— T'es pas un peu folle. Tu ne crois tout de même pas que c'est notre tueur ? Non seulement il n'en a pas le profil, mais s'il était un meurtrier de femme, il m'aurait trucidée depuis longtemps. Ce n'est pas parce qu'il est sur cette liste qu'il est forcément notre homme. Ce n'est qu'un hasard.

— Il n'allait pas tuer son gagne-pain ! Et puis il aurait pris des risques énormes en tuant sa cliente, non ?

— Franchement, je n'y crois pas.

— Il connaissait peut-être Annette...

— Elle s'occupait de plusieurs dossiers. Il serait stupide de s'attaquer à elle. Or le meurtrier semble être quelqu'un d'intelligent. Beaucoup de clients viennent en rendez-vous dans cette boîte. Il y a beaucoup de va-et-vient. Il a dû la croiser, mais ça n'en fait pas pour autant son bourreau.

— On ne risque rien de demander. On ne surligne pas son nom, mais on va vérifier ? Qu'en dis-tu ?

Amandine fit la moue.

— Nous sommes en tout cas sûres d'une chose, poursuivit Stéphanie. Celui qui l'a massacrée la connaissait ; il se cache quelque part dans cette liste, sinon il n'aurait pas pris autant de soins pour masquer son identité. Te rends-tu compte qu'il est allé jusqu'à lui arracher les dents ?

Amandine prit une mine de dégoût attristée.

— Bon, si tu veux. Mais franchement, pour l'avoir beaucoup côtoyé, je ne suis pas convaincue.

— On continue, proposa Stéphanie ?

— On continue !

Jeudi 2 novembre 2006 21h34 : Samsara

Sarah avait disposé autour d'elle, une trentaine de feuilles remplies de dessins, sur la cinquantaine réalisée. Son premier constat, avec un peu de recul, fut de remarquer qu'elle était particulièrement douée dans cette activité. Elle n'en avait pourtant aucun souvenir, bien qu'elle n'en fût qu'à moitié surprise. Son amnésie lui avait fait oublier jusqu'à son propre nom.

Elle observa les crayonnés, répartis en demi-cercle tout autour d'elle à même le sol. Ce qu'elle y voyait la laissait désespérément de marbre. Étrangement, dans leur majorité, l'abstraction y était omniprésente, les rendant peu lisibles et donc peu compréhensibles. Les vingt autres non choisis l'étaient encore plus, raison pour laquelle elle les avait écartés.

Elle ferma les yeux, et resta ainsi un instant agenouillée. Aucun flash, pas de vision. Le néant. Elle contempla à nouveau les feuilles de papier maculées de crayon. Elle espérait tant de ces dessins sortant instinctivement de son âme. Elle attendait tant de leur pouvoir à lui révéler une partie d'elle-même et de son passé. Mais l'âme, impalpable entité secrète du corps céleste, ne restituait que ce qu'elle était vraiment. Sa nature n'était pas compréhensible par le conscient trop rationnel de l'esprit humain. Avait-elle les capacités de comprendre les confidences de son âme ? En avait-elle réellement envie ? Rien n'était moins sûr. Ce qui l'intéressait concernait sa vie d'humain, celle de son enveloppe corporelle terrestre, et non celle d'une aura évanescence.

Elle vivait seule depuis si longtemps. Isolée du reste de ses semblables, elle avait fait abstraction de son existence antérieure, au point de la refouler complètement. De cela, elle en était certaine. C'était déjà un début. Mais où avait-elle rangé tout ce passé ? Pas dans son âme en tout cas, ou quand bien même elle en aurait connaissance, celle-ci n'était pas capable de lui restituer une information intelligible, afin que sa conscience étriquée puisse le percevoir. Elle devait ouvrir le bon tiroir. Oui, mais lequel ?

Elle empila tous ses dessins, s'assit sur son matelas au niveau de l'angle de deux murs, et les déposa sur ses cuisses repliées. Machinalement elle passa en revue chaque feuille, retirant la dernière de la pile pour la déposer sur le dessus, l'exposant à son regard incrédule, croquis après croquis, esquisse après esquisse.

Elle continua cette opération automatique pendant un temps qu'elle ne sut déterminer, mais suffisamment long, car à un instant donné, elle entra dans une sorte de transe, comme hypnotisée par cette succession d'images obscures. Elles se déroulaient devant elle comme un film, et non plus un ensemble d'allégories statiques. Elle déplaçait les feuilles de papier de plus en plus vite, accentuant encore l'effet d'envoûtement.

C'est alors que d'autres images surgirent dans son esprit. Des images

claires, suffisamment nettes pour en distinguer les lieux et les protagonistes. La première qu'elle reconnut fut la plus familière. Il s'agissait de son bourreau. Mais il était étrangement vêtu. Il portait une combinaison blanche, dont la matière synthétique remontait jusque sur sa tête. Il maltraitait une femme, suspendue par les bras au plafond de la pièce dans laquelle ils se trouvaient tous trois. De temps à autre il se retournait vers elle, avec le large sourire presque béat d'un petit garçon montrant à sa maman avec fierté, le château de sable qu'il venait de réaliser. Puis il retournait à sa tâche abjecte. Il profanait son intimité avec un objet qu'elle distinguait mal.

Puis elle vit une lame d'un éclat scintillant, aller et venir, lentement, appliquée avec un soin tout particulier sur le corps. La victime hurlait à pleins poumons, semblant amplifier le plaisir jubilatoire de son tortionnaire. Sarah, blottie contre un mur au fond de la pièce, assistait à la scène avec un effroi et une terreur surréaliste.

Elle fut prise de tremblements ininterrompus et incontrôlables. Elle aurait tant aimé que tout s'arrête. Elle aurait tout donné pour devenir sourde et aveugle, afin que cette horreur ne l'envahisse plus. Elle aurait aimé être forte pour stopper cette scène de souffrance. Mais tout au contraire, elle s'intensifiait, semblant vouloir atteindre un paroxysme inimaginable. Sarah hurlait elle aussi devant ce spectacle insoutenable. Elle s'agitait maintenant dans tous les sens, comme pour se frayer un passage à l'intérieur du mur contre lequel elle s'adossait, afin de disparaître en passant au travers. Pourquoi ne fermait-elle pas les yeux ? Pourquoi ne se bouchait-elle pas les oreilles si fort à s'en faire crever les tympanes, afin d'obtenir une rédemption face à ces atrocités insupportables ? Elle ne sut le dire.

Dans sa pièce de vie, sur la paillasse qui lui servait de couche, Sarah tremblait de tout son corps, entrecoupée par des gémissements et des soubresauts.

La victime était maintenant suspendue par les quatre membres réunis dans le dos, flanquée d'une courbure exhibant son buste vers le sol, et dont les plaies infligées plus tôt se déchiraient comme du papier. La tête était envoyée vers l'arrière par l'intermédiaire d'un bâillon dont filtraient des hurlements affligeants. Son bourreau se retournait toujours régulièrement de son rictus sardonique et niais à la fois. Du sang en quantité gouttait de ce corps, réduit à un infâme animal de boucherie.

La terreur de Sarah s'était transformée en une sorte de catalepsie, qui la rendait subitement amorphe. Lorsque l'être ignoble et inhumain trancha la tête de sa victime, ce qui prit un temps infini, car si la lame de son énorme couteau paraissait tranchante tel un rasoir, elle rencontrait des obstacles difficiles à franchir, Sarah resta de marbre. Ses tremblements avaient disparu, à l'instar de ses cris. Elle était devenue une autre personne, son esprit ayant quitté son corps, tel un objet inerte. Elle comprenait désormais l'origine de son amnésie. Le choc émotionnel l'avait bouleversée à tel point, qu'elle en avait perdu tous ses repères, et avec eux sa mémoire supplantée par un instinct de survie.

L'homme fou avait fait d'elle sa chose, son instrument, dont il pourrait maintenant disposer à sa guise.

Puis d'autres images remplacèrent l'horreur. Les souvenirs continuaient d'affluer. Il s'agissait de paysages de nature, reposants et calmes, où régnaient bien-être et joie, contrastant totalement avec les précédentes visions. Elle savait que ce « film » correspondait à des événements plus anciens. Elle se sentait soudainement emplie de plénitude et d'allégresse. Puis des personnages surgissaient. Elle entendait distinctement les bruits de la ville, avec sa circulation quasi ininterrompue. Elle entendait aussi parler et rire. Il y avait des hommes et des femmes. Quelques fois elle était seule avec l'un d'eux, d'autres fois elle se retrouvait au milieu d'un groupe. C'était bon de se retrouver avec ces personnes. De l'amour et de l'amitié coulaient dans ses veines et ses artères en guise de sang. Une nourriture spirituelle fantastique.

Sarah sortit lentement de son état et regarda presque incrédule les lieux pourtant si familiers dans lesquels elle se trouvait, comme si elle venait d'y entrer. Elle pleura longtemps, de grosses gouttes ruisselant le long de ses joues. Les souvenirs remontaient à la surface et avec eux, ceux de sa condition de recluse, et une souffrance immense.

Tout devenait clair. Désormais elle savait, se souvenant jusqu'à son nom, les gens qu'elle avait aimés dans sa vie d'« avant », et comment elle en était arrivée là. Lorsque les larmes se tarirent dans ses yeux rougis refusant plus de maltraitance, elle prit une feuille vierge et un crayon gras. Appuyée contre un mur, la feuille posée sur ses genoux, reposant sur le tas des œuvres abstraites réalisées plus tôt, elle dessina avec une maîtrise parfaite un visage, contrôlant habilement la lumière qui le sculptait. Elle prit tout son temps pour le peaufiner, le rendre presque plus vrai que nature, puis le regarda longuement. Elle connaissait cette personne, et tout son passé partagé. Alors, la source de ses yeux reprit de la vigueur et se remit à couler. Quelques gouttes vinrent éclater sur la feuille, diluant ça et là le graphite gris.

Vendredi 3 novembre 2006 20h22 : Une rencontre singulière

Le lieutenant Charles Polachowski ne se sentait pas à son aise. Ses pensées ne se vouaient depuis quelques jours qu'à la même obsession. Les festivités auxquelles il assistait le gênaient presque dans sa recherche absolue de vérité. Pourtant, il s'était rendu avec plaisir au vernissage de la nouvelle exposition, à laquelle Stéphanie Jullian l'avait invité. Mais maintenant, le monde affluait à l'intérieur de la galerie de la Licorne, avec sa dose de bavardage, de rires et d'exclamations, rendant l'atmosphère entêtante. Il n'éprouvait alors plus qu'une seule envie, celle de fuir au calme de son appartement ou de son bureau, désert à cette heure, afin de réfléchir et examiner une énième fois le peu d'indices à sa disposition. La moindre distraction lui paraissait superflue, et l'éventualité d'un nouveau meurtre l'obsédait.

Tout en se faulant au travers de la marée humaine, il s'efforçait d'étudier les tableaux mêlés aux photographies, à moins que ne soit l'inverse, afin de se distraire autant que faire se peut, mais son esprit était ailleurs. Il entendit l'éclat d'une voix familière derrière lui, celle de Stéphanie. Il se retourna et la vit passer comme une fusée en direction de l'entrée.

— Monsieur Durbeque ! s'exclama-t-elle. Comme je suis heureuse de vous voir ! Vous êtes splendide.

Le mot lui parut inapproprié. Une vieille veste pied-de-poule sur une chemise bleue accompagnait un pantalon vert caca d'oie et une paire de chaussures noir et blanc vernies, à la Borsalino. Les poils de sa barbe courte ainsi que ses cheveux blanchis taillés de frais mettaient en évidence un visage marqué aux traits profondément creusés. Il était peu probable qu'il l'eût reconnu, si Stéphanie n'avait prononcé son nom. Il ressemblait à un vieillard sorti d'outre-tombe. Ce qu'elle lui avait confié quelques jours plus tôt sur cet homme était parfaitement exact. Il devait être dans une sacrée mauvaise passe. Et cela depuis plus de trois ans. Pauvre homme. Polachowski ressentit presque une forme de pitié, et Dieu sait s'il détestait éprouver un tel sentiment envers ses congénères. Que Stéphanie le trouve « splendide », préjugait de l'état dans lequel elle l'avait découvert, reclus à son domicile. Néanmoins, les efforts de la jeune femme n'avaient pas été vains. Cet homme avait sans aucun doute pris sur lui pour se retrouver à nouveau parmi la foule et affronter une telle cohue. Et cela démontrait des changements énormes. De toute évidence, malgré les efforts de Stéphanie, il ne semblait pas très à son aise.

— Entrez, je vous en prie. Vous êtes le bienvenu.

Il regardait partout, comme si chaque pierre, chaque pilier, chaque recoin lui rappelaient des moments heureux, enfouis, auxquels il n'avait plus pensé depuis trop d'années. Il ressemblait presque à un enfant découvrant pour la première fois le monde de Walt Disney. Puisque le lieutenant était à sa portée,

elle commença par lui.

— Je vous présente le lieutenant Polachowski, poursuivit Stéphanie pleine d'entrain. Quoique peut-être vous connaissez-vous déjà ?

Les hommes se regardèrent un instant, puis se serrèrent la main, extrêmement gênés l'un envers l'autre. Aucun mot ne put sortir de leurs bouches. Trop de souvenirs douloureux remontaient brutalement à la surface dans l'esprit des deux individus. Stéphanie se rendit compte immédiatement de sa gaffe. Elle prit Durbeque par le bras pour l'emmener plus loin, faisant une moue à l'officier de police, exprimant sa résipiscence. Il lui répondit par un clin d'œil d'absolution.

— Je vais vous présenter mon associé, sans qui cette galerie n'aurait certainement pas pu vous accueillir ce soir.

Puis elle continua en baissant le ton de sa voix.

— Je suis vraiment désolée. Quelle gourde je fais !

— Ne vous inquiétez pas. J'ai juste perdu l'habitude de voir un flic, et j'ai toujours quelques préjugés, répondit-il de la même intensité.

La goutte venait de faire déborder la coupe de champagne, et Polachowski sortit discrètement. Il s'expliquerait de sa grossièreté le lendemain auprès de son hôte.

Stéphanie continuait sa tournée en compagnie d'Hervé Durbeque, le présentant ensuite à toutes les personnes importantes à ses yeux, et donc tout naturellement à Amandine. Elle se fit une joie de le rencontrer, tout autant que Pierre. Cet homme avait marqué les lieux, et les deux associés semblaient lui en être redevables, ce qu'il réprima ardemment. Les deux artistes présents eurent droit eux aussi aux honneurs. Durbeque se détendit progressivement, retrouvant un semblant d'intérêt à la vie. Il baignait à nouveau dans son univers.

La soirée battait son plein, et tous les artisans du vernissage s'affairaient de toutes parts. Stéphanie s'approchait du bar, lorsqu'elle rencontra l'architecte anglais venu pour l'occasion, et sans invitation officielle. Mais ce n'était pas un problème. Beaucoup de gens venaient par curiosité et ouï-dire. Elle l'accueillit chaleureusement, l'emmenant auprès d'Amandine. Ils discutèrent joyeusement quelques instants.

Stéphanie accordait toujours un intérêt tout particulier à Hervé Durbeque dans cette soirée et souhaita le lui présenter. Le contact entre les deux hommes qui de toute évidence ne se connaissaient pas fut d'une froideur surprenante. D'une répulsion presque électrique, et sans commune mesure avec la poignée de main du policier. Ils se séparèrent assez vite, justifiant des raisons banales. Stéphanie pensait avoir gaffé une seconde fois au cours de cette soirée. Elle s'enquit auprès de son invité, afin de comprendre leurs attitudes réciproques.

— Je vous avoue ne pas savoir, répondit Durbeque. Cet homme m'a déplu. Je ne pourrais l'expliquer, fut sa seule réponse.

Stéphanie, malgré sa surprise, n'insista pas, et continua dans l'intensive

énergie que réclamait ce type de soirée. Elle ne revit pas l'architecte.

Samedi 4 novembre 2006 10h44 : Du neuf dans l'affaire

Stéphanie et Amandine se réveillèrent assez tard dans la matinée. Les vernissages, outre la préparation, étaient toujours des moments d'une grande intensité et demandaient une débauche d'énergie colossale. La fatigue et une heure de fin tardive expliquaient cet horaire inhabituel de réveil des deux femmes.

Elles avaient une fois de plus passé la nuit chez Stéphanie. Cette dernière prit contact avec Max Perfale pendant qu'Amandine prenait sa douche. Il fut heureux d'apprendre la présence d'Hervé Durbeque au vernissage, démontrant ainsi une nette amélioration de son mal-être quotidien. Mais rien de nouveau n'avait été trouvé, ni par lui, ni par les équipes de police. Le poids d'un nouveau meurtre pesait sur les esprits. Dans la première vague, la fréquence des crimes était soutenue, notamment au début. Si ce psychopathe respectait le même *modus operandi*, la prochaine victime était peut-être déjà entre ses mains. Ils vivaient tous avec cette appréhension ; mais la mort éventuelle d'une femme aurait dû être logiquement signalée par Max, puisqu'il ressentait chacune d'entre elles au fond de ses entrailles. Elle n'en demeurait pas moins imminente dans l'esprit de chacun. Ils étaient minés à l'idée qu'un nouveau corps soit révélé.

Les deux femmes, après un bref et léger petit déjeuner, décidèrent de faire quelques emplettes de fruits et légumes au marché du samedi, non loin du domicile de Stéphanie, afin de sortir et essayer de se changer les idées. Malgré ce divertissement, elles ne purent s'empêcher d'évoquer l'affaire qui les tourmentait tant, bien plus que le succès du vernissage de la veille. Stéphanie était encore sous l'interrogation de l'étrange sensation ressentie lors de la poignée de main entre Durbeque et Mertens. L'étrangeté du contact entre les deux hommes, de même que la disparition inopinée de l'architecte après cette rencontre, renforçait encore un peu plus son trouble.

Amandine refusait toujours d'admettre l'éventuelle implication de Tim Mertens dans ces meurtres sordides. Elle ne pouvait avoir fréquenté cet homme autant de temps, même s'il s'agissait de rapport de client à chef de chantier, alors qu'il était un meurtrier sanguinaire potentiel. Et puis ces quelques constatations, même si elles paraissaient curieuses, n'en faisaient pas pour autant un assassin. Elle ne voyait par contre aucune objection d'en parler à Max. Peut-être en ciblant un individu en particulier, pourrait-il le disculper ou au contraire, le confondre ?

Elles firent les quelques achats prévus parmi les allées étroites formées par la multitude de stands des marchands. Les couleurs, malgré la fin de la saison, étaient toujours omniprésentes et égaillaient ces lieux particuliers et éphémères, aux senteurs intenses et variées, passant de la douceur des fruits et

autres étalages de gâteaux, sucreries ou encore olives, à celles plus agressives des épices, fromages et charcuterie. Le bruit aussi, typique des marchés, ne faisait pas exception à la règle avec ses commerçants racoleurs, tout comme les marchandages des clients.

Le temps était menaçant depuis le matin et les deux filles rentrèrent vers les treize heures lorsqu'une pluie froide commença à tomber. Puis elles dégustèrent quelques légumes crus en salade ainsi que des fruits frais. Stéphanie prit quelques minutes pour contacter une fois de plus Max, afin de l'interroger sur l'homme qui la préoccupait tant. Elle lui raconta chacune de ses rencontres avec l'architecte anglais, la présence de son nom sur les listes de la police issues en grande partie du cabinet comptable, et enfin, l'étrange rencontre avec Hervé. Il lui fit part rapidement d'un pressentiment assez peu en sa faveur, mais il préférerait s'en assurer, essayer en tout cas, avant d'en avertir la police. On ne risquait peut-être pas grand-chose à le rencontrer.

Amandine et Stéphanie, encore épuisées et poussées par le mauvais temps, dont la pluie drue martelait maintenant la toiture du petit loft, décidèrent de s'allonger pour une sieste. Avant de s'endormir, elles ne résistèrent ni l'une ni l'autre à quelques baisers, les amenant à se déshabiller lentement, avec tendresse. Une fois nues, les caresses prirent le relais, se transformant en une scène d'amour passionnée et ardente. Lorsque Stéphanie remonta, de longues minutes plus tard, de l'entre-jambes d'Amandine où elle s'était affairée amoureusement, minutieusement, généreusement, afin de donner à sa compagne les soubresauts d'un orgasme fabuleux, elle frotta délicatement sa poitrine à l'autre. Amandine détacha alors la chaînette au médaillon en forme d'escarpin du cou de Stéphanie, celle-ci lui chatouillant le menton.

— Je pense que tu peux couper un instant le cordon avec ton protégé. Je préfère qu'il reste à l'écart de notre intimité quelques minutes. Et maintenant, c'est à mon tour de te croquer.

Après de voluptueux baisers, Amandine prit la place de son amie pour s'emparer du plaisir de Stéphanie.

Une fois les deux femmes apaisées, baignant dans une béatitude bien légitime, elles s'endormirent profondément l'une contre l'autre, tandis que le bruit de la pluie les berçait imperceptiblement.

Deux heures plus tard, Stéphanie fut réveillée par le vibreur de son téléphone portable. Elle enfila rapidement un peignoir et descendit sans bruit de la mezzanine. Elle décrocha de justesse avant que la messagerie ne prenne le relais.

— Allô, dit-elle en se dirigeant vers le fond de l'appartement, essoufflée.

— Stéphanie, bonjour, c'est Hervé Durbeque.

— Bonjour monsieur Durbeque. Comment allez-vous après cette belle soirée ?

— Pas très bien en fait. Il faut que je vous parle de toute urgence. Mais pas au téléphone si possible ; d'autant que je suis dans une cabine. Je sais que le temps ne se prête pas vraiment aux sorties, mais vous serait-il possible de

passer à mon domicile ? Je crois que c'est très important. Cela concerne cette sale histoire. J'ai besoin de votre avis.

— Oui... Bien sûr ! Je viens immédiatement. Je m'habille et je suis chez vous le temps d'arriver.

Stéphanie se demandait ce qui pouvait bien le mettre dans cet état. Des souvenirs lui étaient peut-être revenus grâce au vernissage de la veille. Elle se vêtit rapidement et alla déposer un rapide baiser sur le front d'Amandine qui se réveilla à cet instant.

— Je fais un aller-retour chez Hervé Durbeque. Il vient de m'appeler et souhaite me parler de toute urgence. Je suis de retour dans une heure tout au plus.

Avant qu'Amandine ne puisse réagir, elle claquait déjà la porte d'entrée.

Samedi 4 novembre 2006 18h53 : Doutes

Amandine tournait en rond depuis un quart d'heure, mordillant l'ongle de son index gauche. Elle réfléchissait rapidement, tracassée par la rencontre singulière entre Durbeque et Mertens. Il n'en faisait pas pour autant un suspect à ses yeux. Elle avait essayé de faire valoir son ressentiment auprès de son amie, mais plus elle y pensait, plus l'emprise du doute la tirait. Stéphanie était partie précipitamment. Il y avait certainement du neuf. Elle marchait de long en large dans le duplex ne sachant que faire. Puis elle se décida. Elle passa rapidement un jean, un T-shirt et un pull, enfila ses ballerines, et griffonna rapidement un petit mot à l'attention de sa compagne, afin qu'elle ne s'inquiète pas à son retour si elle n'était pas rentrée. Elle quitta ensuite l'appartement.

Elle démarra sa voiture, et roula en direction du domicile de l'architecte. Sa maison était dans la périphérie de la ville, totalement à l'opposé de la sienne. Mais de l'appartement de Stéphanie, le chemin était plus direct. Elle ne savait pas encore ce qu'elle allait lui dire, mais elle devait tenter quelque chose et trouver un prétexte pour justifier sa venue. Mais ne prenait-elle pas un risque inutile ? Ils se connaissaient depuis pas mal de temps, et puis il y avait toujours ce doute qui s'émoussait d'heure en heure. Elle n'arrivait pas à admettre sa culpabilité potentielle. Malgré cela l'incertitude infiltrait sournoisement son cerveau.

Elle réfléchissait intensément tout en roulant. Quelle raison pouvait-elle bien invoquer, afin de paraître crédible sans qu'il ne soupçonne le but réel de sa visite ? Elle se rapprochait et ne trouvait toujours pas de motif valable. Lorsqu'elle se gara, une idée germa enfin. Rien de bien lumineux, mais bon, cela tenait un peu mieux la route qu'une histoire de visite fortuite. Elle avait décidé sur l'instant de faire quelques modifications dans sa villa et avait besoin de ses précieux conseils. Malgré le jour et l'heure peu conventionnels, la théorie se tenait. Elle arrêta sa voiture à une distance respectable de l'entrée afin de ne pas se faire repérer dans l'immédiat, au risque de paraître fantaisiste. Pour un renseignement anodin, notamment un jour de pluie, c'était pour le moins curieux. Mais elle suivit son intuition, et longea à pied le long mur faisant office de clôture. Il ne pleuvait plus, mais elle pouvait percevoir tout autour d'elle, le bruit des gouttes d'eau ruisselant encore des toitures et des arbres détrempés, éclatant dans les flaques.

Le portail était fermé, et la maison en léger surplomb, que l'on distinguait à peine de la rue, semblait complètement éteinte dans la nuit orageuse et humide de ce début de soirée. Amandine dépassa le long portail coulissant en bois et inox brossé, pour appuyer sur la sonnette du pilier circulaire de gauche. L'interphone resta muet. Elle pressa une deuxième fois le bouton sans

plus de succès.

Flûte ! pensa-t-elle.

Presque soulagée de trouver porte close, elle se prépara à faire demi-tour. Mais elle remarqua une anomalie au niveau du portillon assorti au portail, à sa gauche. Celui-ci ne semblait pas complètement enclenché dans son logement. En le poussant délicatement vers l'intérieur de la propriété, il céda sans effort. Elle regarda tout autour d'elle afin de vérifier que la rue était déserte, et pénétra dans un immense jardin très boisé et taillé au cordeau. Elle s'arrêta un instant. N'était-elle pas en train d'accomplir une énorme bourde ? L'architecte absent, il semblait plus raisonnable de revenir plus tard. Elle s'aventurait chez lui à son insu, sur le simple prétexte d'un portillon mal fermé. Elle fut une nouvelle fois saisie par le doute. Elle n'avait que des présomptions à son égard après tout. Rien de bien fondé. Les propos de Stéphanie lui revinrent à l'esprit, comme une claque en pleine figure, tout autant que l'urgence de la situation. Elle chassa d'un bloc toutes ses réflexions et se focalisa sur sa tâche.

À l'approche de la demeure, elle put constater qu'aucune présence n'en émergeait, mais par prudence, elle coupa son téléphone portable. Elle avançait précautionneusement, en marchant sur l'herbe rase des abords de l'allée principale en forme de grande courbe, dont les galets pourraient révéler sa présence en crissant sous ses pas. La maison se situait au fond de l'enceinte, sur un petit monticule en pente douce agrémenté d'un magnifique gazon anglais, digne d'un terrain de golf. Le bâtiment de plain-pied était contemporain, et le choix des formes et des volumes calculés avec goût et rigueur. Elle connaissait ce lieu qui servait quelques fois de référence à l'architecte pour montrer son savoir-faire à des clients potentiels. Amandine avait d'ailleurs eu un coup de foudre pour son style quelques années auparavant. Il avait grandement influencé le choix de cet homme pour le dessin de sa propre villa, dont l'aspect comportait sa patte.

Elle s'approcha de l'immense maison, dont une large partie était composée de baies en aluminium brun, à l'instar des doubles vitrages teintés du même pigment, et la contourna par la droite. Elle n'aurait peut-être pas la même chance qu'avec le portillon. Il était possible de mal refermer un accès de jardin, mais peu probable de négliger celui de son habitation au risque de s'exposer à un cambriolage sans effraction ; à moins que celui-ci soit parti précipitamment... Mais il ne s'agissait là que de l'extrapolation de son esprit fertile. Amandine s'improvisait pour la première fois en violeuse de bien, et commençait à ressentir une sérieuse poussée d'adrénaline.

Elle contourna la bâtisse sur la pointe des pieds, pour se retrouver à l'arrière, où d'autres baies vitrées sans rideaux l'habillaient. Elles donnaient sur l'arrière du terrain sans aucuns vis-à-vis des voisins, expliquant cette fois-ci un vitrage translucide. En outre, les arbres en plus grand nombre contribuaient à ombrager ce côté de la demeure. Amandine regarda discrètement par les vitres et observa l'intérieur. Elle devinait une chambre parfaitement agencée, tout comme l'ordre qui y régnait. Le mobilier

contemporain était de choix et certainement très onéreux. Elle tenta de glisser ses doigts dans le faible espace entre le cadre extérieur et le montant de l'une des baies. Mais malgré leur finesse, elle n'y parvint pas. Au risque de laisser de belles traces de mains sur les vitres, elle apposa ses deux paumes bien à plat contre le vitrage en essayant de faire un effet de ventouse, et écarta chacun de ses doigts afin d'augmenter la portée du contact. Puis elle força de tout son corps dans le sens de l'ouverture. La vitre ne bougea pas d'un millimètre. Elle réitéra l'opération avec les suivantes, en prenant soin d'atténuer les traces avec le t-shirt qu'elle portait sous son pull-over, mais aucune ne céda.

Décue, elle rebroussa chemin pour revenir sur la droite de la maison. Elle pensa soudain que ce jardin sombre, particulièrement à cette heure de la soirée, pouvait abriter n'importe qui, notamment le propriétaire des lieux. Il avait alors la possibilité de l'observer en toute discrétion, tout comme de l'intérieur à travers les vitres teintées. Un frisson lui parcourut l'échine. Qu'était-elle en train de faire, bon sang ? Elle se ressaisit rapidement. Sa venue n'était pas prévue certes, mais pourquoi lui tendre un piège ? Et puis ils n'étaient pas deux étrangers. En tout cas l'espérait-elle ?

Malgré l'extravagance de cette initiative à laquelle s'ajoutait un trac térébrant, elle poursuivit ses tentatives d'intrusion en s'attaquant à la première ouverture qu'elle rencontra, correspondant à la dernière de la longue série lorsque l'on regardait la villa par l'avant. L'intérieur de ses mains délicates commençait à rougir sous ces manipulations répétées, et une légère sensation de brûlure se faisait d'ores et déjà sentir.

Après un nouvel échec sur la première, elle essaya la suivante, et là, surprise, la porte-fenêtre coulisssa. Le départ précipité ou bien la négligence se confirmait, à moins qu'il ne s'agisse vraiment d'un piège. Elle ne se précipita donc pas à l'intérieur et attendit, alerte. Aucun bruit ne fut perceptible, à part celui des gouttes d'eau qui s'écoulaient encore des hauteurs.

Même s'il n'y avait personne à l'intérieur, une autre embûche la guettait probablement : l'alarme. Sauf si, toujours sous la précipitation, elle n'avait pas été enclenchée. La chance lui avait souri deux fois, et le dicton ne disait-il pas « jamais deux sans trois » ? Elle passa lentement la tête par l'ouverture. Malgré l'imposante pénombre tout juste percée par le faible éclairage urbain de la rue, elle ne distingua rien d'autre que le mobilier épuré du grand salon. En espérant que personne ne bondisse dans son dos, restait à tester ce troisième obstacle éventuel. Si elle se déclenchait, elle prendrait ses jambes à son coup et retournerait le plus rapidement possible à sa voiture.

Elle effaça du mieux possible les traces de ses mains sur la vitre et pénétra progressivement à l'intérieur. Pas de hurlement de sirène ni d'autre bruit suspect. Elle s'avança plus en profondeur, tout en se retournant régulièrement afin de vérifier sa ligne de fuite. Prenant de plus en plus conscience de sa prise de risque inconsidérée, elle continua son exploration. Apparemment le dicton disait vrai, puisque l'alarme ne semblait pas avoir été enclenchée, sauf s'il

s'agissait d'une alarme silencieuse ! Cela signifiait dans ce cas qu'elle allait voir débarquer dans quelques minutes un vigile, la police ou bien... l'architecte en personne. Elle pénétra plus encore dans le salon afin de vérifier que les détecteurs l'avaient correctement perçue, et elle ressortit en prenant soin de refermer la baie. Puis elle se dissimula dans une extrémité du jardin, contre le mur de clôture longée à son arrivée, et attendit sans bruit. Elle regardait sa montre en permanence, trouvant le temps infiniment long. De temps à autre, une voiture passait dans la rue dans un fracas de pneumatiques gorgés d'eau, puis tout se calmait à nouveau. Amandine patienta ainsi plus de vingt minutes. Personne ne s'était manifesté et elle jugea alors possible de retourner dans la maison.

Une fois à l'intérieur, elle referma la porte-fenêtre et la verrouilla. Elle se mit en quête d'indices potentiels. Ils lui permettraient de prouver l'innocence, ou le cas échéant la culpabilité de Mertens. Par contre, elle n'avait aucune idée de leur nature. Elle ouvrit au hasard des tiroirs et des placards dissimulés dans le mobilier moderne dans l'espoir d'une découverte.

Après quelques minutes de recherche, elle n'avait toujours rien de consistant, comme des documents compromettants, un couteau de boucher, un quelconque livre sur l'art d'exécuter une victime ou toute autre trivialité dans le genre. Il était vrai qu'une piste pouvait lui passer sous le nez sans qu'elle ne l'aperçoive. Elle n'y voyait pas très bien, et sa fouille était loin d'être exhaustive ni organisée. Et puis elle n'avait pas l'intention de passer la nuit dans ce lieu qui lui donnait de minute en minute envie de fuir.

Samedi 4 novembre 2006 19h04 : De l'inconscient vers le conscient

Après avoir pris exceptionnellement le vieil ascenseur en forme de cage dont elle pouvait apercevoir le mécanisme de câbles graisseux, Stéphanie frappa à la porte d'Hervé Durbeque. Contrairement à l'habitude, celui-ci lui ouvrit rapidement, ce qui laissait percevoir une forme de fébrilité.

— Bonjour Stéphanie, entrez, entrez, je vous en prie.

— Que se passe-t-il ? demanda Stéphanie avant même de se retrouver dans le petit salon.

Il faisait nuit, mais elle remarqua des gouttes d'eau ruisselant sur les vitres. Durbeque avait enfin ouvert ses volets, confirmant avec sa venue la veille au vernissage qu'il avait enfin décidé de reprendre sa vie en main. La nouvelle de l'innocence de Max Perfale avait eu son effet, tout comme supposait-elle, de celle nettement moins réjouissante d'un meurtrier toujours en liberté, et prêt à commettre de nouveaux crimes infâmes. Ils prirent place chacun sur leurs sièges devenus presque habituels.

— Eh bien voilà, entama l'ancien galeriste. J'aurais beaucoup aimé vous parler de la joie immense que j'ai éprouvée à me retrouver à la Licorne hier soir, et de voir l'amour de l'art qui en imprègne toujours les murs ; mais je vous avoue ne pas avoir dormi de la nuit. Je suis préoccupé par une rencontre qui s'est produite au vernissage. Elle m'obnubile depuis.

— Je vous écoute.

— L'homme que vous m'avez présenté, et pour lequel je vous ai répondu qu'il m'avait déplu, l'anglais...

— Tim Mertens ?

— Oui, c'est ça. Eh bien, je n'ai pas été tout à fait honnête avec vous. Il m'a rebuté, certes, mais j'ai eu comme une sensation de déjà vu. Cela fait près de vingt-quatre heures que je me creuse les méninges pour me souvenir de quelque chose, et cette quête du souvenir n'a pas été vaine. Pour vous expliquer de quoi il s'agit, il faut que je remonte pas mal d'années en arrière, sur des choses assez intimes, mais peu importe, si cela nous permet de coincer ce malade.

— Je vous écoute, dit Stéphanie, impatiente d'entendre la suite.

— Donc voilà. Durant une époque de ma vie, j'étais très porté sur des pratiques sexuelles... un peu spéciales. Je participais régulièrement à des soirées, organisées par un bon ami que j'ai perdu de vue depuis. Ces soirées se déroulaient dans un très beau manoir de style écossais. Il s'agissait pour parler crûment et clairement de partouzes. Cela peut vous choquer, mais tout se passait toujours très bien et sans équivoque. Le cercle était composé de personnes triées sur le volet, et les quelques rares nouveaux qui s'y rajoutaient occasionnellement étaient sérieusement sélectionnés. Même si cela peut vous

paraître glauque, chacun faisait ce qu'il voulait, et personne ne forçait jamais personne. Des couples pouvaient s'échanger tranquillement dans un coin, ou faire l'amour à plusieurs au milieu d'autres qui regardaient ou venaient se mêler à eux, uniquement avec leur consentement. Il pouvait y avoir des expériences homosexuelles ou hétérosexuelles entre ceux qui le désiraient, mais jamais de pratiques extrêmes du style scatophilie ou plus grave, pédophilie. Uniquement des rapports entre adultes sains et consentants. Ma bisexualité y trouvait son compte et tout se passait très bien. Un jour, j'ai proposé à Diane Montval, bien avant qu'elle devienne la compagne de Max, de venir se joindre à nous. Diane n'était pas une fille très farouche, et même si elle n'était pas une habituée de ce genre de soirée, elle accepta. Afin qu'il n'y ait pas d'ambiguïté dans votre compréhension des faits, nous n'avons jamais eu d'autres rapports que ceux d'une grande amitié. Pour être totalement transparent, nous n'avons jamais couché ensemble, et ce malgré sa présence à nos soirées. Elle ne fut présente que trois fois. Les deux premières, elle resta spectatrice. La troisième, voyant que les personnes présentes étaient toutes éduquées, les choses se passant le plus naturellement du monde, elle se jeta à l'eau. Elle avait apprécié la courtoisie et la tolérance des participants, et elle savait qu'elle n'irait pas au-delà de ses désirs, tout en choisissant ses partenaires. Comme vous pouvez l'imaginer, elle s'était vêtue de circonstance, de même que toutes les femmes présentes à ces soirées. Mais ce jour-là, une nouvelle personne était présente. Il s'agissait d'un homme. Rapidement il se fit insistant auprès de Diane. Mais elle ne souhaitait rien avoir à faire avec lui. Elle avait souhaité passer à l'acte lors de cette troisième soirée, parce qu'elle avait une latitude totale dans ses choix. Mais cet homme n'avait ni compris la règle première de nos soirées, ni que Diane n'éprouvait aucune envie de tenter une quelconque expérience avec lui. En outre, il paraissait focalisé sur la paire de talons aiguilles qu'elle portait pour la circonstance, et dont la hauteur était de loin la plus impressionnante en comparaison de ceux des autres femmes. Il fut donc gentiment, mais fermement raccompagné à la sortie, et exclu de manière définitive. Mais Diane en fut choquée, et ne souhaita pas répéter l'expérience. Mais il y eut des suites. En effet, il l'épia de manière peu discrète durant plusieurs jours, au point qu'elle prit peur et se réfugia quelques jours chez moi. Puis l'homme disparut corps et âme. Elle l'oublia et tout fut pour le mieux dans le meilleur des mondes. Un jour, elle rencontra Max à un vernissage d'un ami peintre, un brésilien, et ce fut le coup de foudre. Un flash comme j'en ai rarement vu dans ma vie. Ce fut le début d'une grande histoire d'amour, forte et solide, jusqu'aux événements tragiques que vous connaissez. Mais le jour du vernissage de l'exposition de Max Perfale, je revis cet homme. Il fut nettement plus discret cette fois-ci, et semblait fasciné par les photographies. Il revint d'ailleurs à plusieurs reprises les revoir, toujours le plus secrètement possible afin que je ne le remarque pas. Il est vrai qu'il était presque invisible et il se débrouillait pour systématiquement me tourner le dos. Je ne pense pas

qu'il m'ait reconnu à cette époque, car lors de la fameuse soirée il n'avait d'yeux – et de mains – que pour Diane, et ce n'est pas moi qui l'ai foutu dehors à moitié à poil !

— Et cet homme, c'est Tim Mertens n'est-ce pas, continua Stéphanie.

— Précisément. Je ne l'ai pas reconnu de prime abord, et je pense que lui non plus. Mais mon inconscient m'a alerté à ce moment-là, et il lui a fallu vingt-quatre heures pour communiquer avec ma conscience, et ainsi clarifier les choses.

— Je vous avoue penser à lui depuis trois jours, continua Stéphanie, depuis qu'Amandine a trouvé son nom sur les listes des clients de la société où travaillait la dernière victime. Il est apparemment en contrat avec eux pour sa comptabilité d'architecte, tout comme beaucoup de professions libérales. J'ai eu comme un pressentiment. Amandine le connaît bien, puisqu'il a été son architecte et maître d'œuvre lors de la construction de sa maison. Elle a toujours eu de très bons rapports avec lui et a tout fait pour me dissuader que cet homme pourrait être un meurtrier.

Elle fit une pause puis reprit.

— Une chose me chagrine. Outre sa rencontre avec Diane Montval qui a connu plus tard cette mort effroyable, il est venu à la galerie cette semaine, alors que l'on s'apprêtait à décrocher. Je l'avais rencontré un peu plus tôt lors d'une soirée chez Amandine. Il m'était apparu sympathique et cultivé. Lors de sa visite, il a acheté une toile. Nous avons un peu discuté, c'est alors qu'il m'a révélée bien connaître la galerie, pour y être venu de nombreuses fois lors d'expositions de peintures.

— Mais c'est faux ! Il n'y est jamais venu avant celle de Max ! s'insurgea Durbeque.

— Il a donc menti à deux reprises. Lorsqu'il m'a dit qu'il connaissait bien la galerie, j'ai sauté sur l'occasion pour le questionner sur l'exposition des photographies. Nous n'avions aucun indice, et tout témoignage aussi insignifiant soit-il était bon à prendre. Il m'a affirmé que les photos de Max ne lui disaient absolument rien. Il n'y était jamais venu à cette époque.

— Je puis vous certifier que non ! se révolta le vieil homme.

— Merde..., dit pensivement Stéphanie. Vous pensez à ce que je pense ?

— Je crois que oui.

— Il faut que je prévienne Charles.

Elle réveilla son téléphone portable et constata avec rage que sa batterie indiquait un unique pour cent de charge restante. Elle pesta, d'autant que Durbeque n'avait ni téléphone portable, ni fixe. Et son chargeur n'était pas dans son sac.

— Je vous remercie infiniment monsieur Durbeque. Je rentre immédiatement chez moi et j'appelle la police. Il me paraît indispensable de questionner cet homme de toute urgence.

Elle se précipita vers la sortie, et descendit les marches de l'immeuble à toute vitesse. Dans le hall d'entrée, elle utilisa la maigre réserve de batterie

pour appeler Amandine. Elle tomba directement sur sa messagerie.

— Amandine, c'est moi ! Je n'ai pas beaucoup de batterie et ça risque de couper d'une seconde à l'autre. Je sors de chez Durbeque. Pour des raisons que je t'expliquerais, il a de gros soupçons sur Mertens. Écoute, je pense qu'il n'est pas net. Il a menti sur certains points. J'arrive dans...

Le répondeur ne prit pas la suite du message. La communication coupa au milieu d'une phrase. Stéphanie pesta contre elle-même et sa négligence. Elle sortit et marcha en direction de sa voiture. La pluie s'était arrêtée de tomber. Sous le feu de la colère, elle oublia d'appuyer sur la télécommande et empoigna machinalement la poignée de la portière qui céda.

Putain, tu es vraiment à l'ouest ma pauvre fille, pensa-t-elle. T'as même pas fermé ta bagnole.

Elle jeta son sac à main sur le siège passager et prit place au volant. Elle introduisit la clé de contact, mais n'eut pas le temps de la tourner. Elle sentit la pression d'un linge humide sur sa bouche et son nez. Une odeur éthérée, forte et désagréable envahit ses narines, mêlée à un goût douceâtre. Sous l'effet de surprise, elle inhala profondément les vapeurs dégagées par la pièce de tissu plaquée fermement sur son visage, tandis qu'un bras la tenait fortement enfoncée dans son siège. Son agresseur se trouvait derrière elle. Elle ne put résister longtemps et perdit connaissance.

Samedi 4 novembre 2006 20h19 : Effroi

Amandine continuait sa fouille anarchique, lorsqu'elle perçut au loin un bruit. Elle l'identifia comme celui du portail coulissant. Puis suivit celui de pneus crissant sur les galets de l'allée principale. Elle se situait vers le fond de la maison et n'avait pas le temps de rebrousser chemin jusqu'à la baie vitrée. La voiture était arrivée plus vite qu'elle ne l'aurait cru, et son conducteur, certainement Tim Mertens, devait déjà être devant la porte d'entrée. Ce ne pouvait être l'alarme qui avait signalé sa présence, sans quoi il serait arrivé plus tôt. Il rentrait donc chez lui. Amandine allait-elle devoir passer la nuit ici jusqu'au lendemain ? Elle en avait bien peur et s'en voulait de sa négligence.

Quelle imbécile ! pensa-t-elle.

Prise de panique, elle poursuivit vers le fond de la résidence pour atterrir dans la chambre. Elle ne savait quoi faire ni où se cacher. Elle pensa à s'enfuir par l'une des baies vitrées, mais elle risquait d'une part de faire du bruit, d'autre part de créer un courant d'air avec l'entrée, trahissant sa présence. Il aurait alors vite fait de la coincer dans le jardin. Ce n'était pas une bonne idée.

Elle observa le lit à même le sol. Celui-ci n'offrait pas la possibilité de passer en dessous. Sa peur s'intensifia lorsque ne trouvant pas de cachette dans cette pièce, elle entendit la serrure de la porte d'entrée claquer. S'il la trouvait là, il serait particulièrement surpris. Elle n'avait aucun droit à pénétrer chez lui à son insu ! Tout pouvait arriver ! Il pourrait lui demander de quitter immédiatement les lieux et ne plus jamais lui adresser la parole. Ça, c'était pour la solution la plus optimiste. Il pouvait appeler la police, ce qui commencerait à poser de sérieux problèmes, mais restait une possibilité rassurante pour s'éloigner de lui. Enfin, il pouvait l'agresser, la violer, profitant de la situation dans laquelle elle venait de se fourrer, ou bien dans le pire des cas, s'il était le coupable présumé, l'assassiner dans d'incommensurables souffrances.

Elle était au bord de l'hystérie.

Il entra.

Le bruit de ses pas devenait audible. Tout à coup et malgré la pénombre, Amandine vit son propre reflet face à elle. Cet immense miroir dissimulait un placard occupant la totalité du pan de mur. La solution s'imposa à elle. Sa main enfouie dans la manche de son pull, afin de ne pas laisser de traces de doigts humidifiés par le stress, elle fit coulisser le panneau de gauche afin de se cacher à l'intérieur. Elle devait faire vite. Après quelques difficultés à franchir deux piles de magazines soigneusement empilés avec une rigueur digne d'une machine d'imprimerie, elle repoussa la porte-miroir, et se plaqua sur la paroi du fond.

Elle se dissimula derrière un grand nombre de cintres auxquels étaient

suspendus des vêtements qu'elle imaginait être des costumes. Des bruits lui parvenaient du salon. L'homme se mettait à son aise. Peut-être se servait-il un verre ?

Lorsqu'elle entendit la présence de l'homme dans la chambre à coucher, elle se figea. De la lumière filtrait légèrement au travers des rails des panneaux du placard. Avait-il remarqué sa présence ou avait-elle laissé des traces de pas humides ? À moins qu'il ait reconnu sa voiture pourtant garée assez loin de l'entrée ? Était-il ici pour la chercher ou bien pour autre chose ? Amandine était tétanisée. Il avait une chance sur deux de la trouver s'il ouvrait la penderie, camouflée derrière ses complets. Jamais de sa vie elle n'avait ressenti une telle frayeur, percevant la mort s'approcher d'elle dans sa bure noire, sa faux scintillante à la main. La pluie à l'extérieur avait repris avec une étrange vigueur, tel un glas prémonitoire.

Amandine entendit des bruits étouffés qu'elle ne put définir, ainsi qu'une respiration vigoureuse, presque orgasmique. Puis les pas s'approchèrent. Elle retint son souffle. De la lumière pénétra dans sa cachette, mais pas suffisamment pour en être inondée. Le panneau droit venait de s'ouvrir. Une cloison à l'intérieur du placard soutenait les longues étagères au-dessus de sa tête. Tant qu'il s'affairait dans cette partie, elle demeurerait invisible. Elle pria qu'il n'eut pas besoin de récupérer des vêtements ou toute autre chose de son côté. Quasiment en apnée, elle entendait distinctement des manipulations de toutes sortes. Enfin la lumière s'estompa. Cela signifiait qu'il refermait le vantail. Allait-il partir ou faire coulisser celui de gauche ? Elle ferma les yeux, se préparant au pire.

Elle sursauta au bruit d'un choc, suivi d'une suite de jurons très sales, mi-anglais mi-français. Elle ne connaissait pas ce langage châtié dans la bouche de Mertens, dont la voix lui était par contre distinctement identifiable. Les filets de lumière à l'intérieur du placard disparurent, et elle se retrouva à nouveau dans le noir absolu. Elle percevait de vagues bruits au loin, en provenance de la grande pièce principale. Puis une sonnerie indiquant que l'alarme venait d'être enclenchée retentit, suivie par le claquement de la porte d'entrée. Puis enfin le crissement des pneus de la voiture dans l'allée.

Un calme lourd pesait désormais sur la demeure. Amandine n'osait toujours pas bouger d'un pouce. Reprenant son souffle, seule sa poitrine se soulevait et s'abaissait violemment, donnant à son corps l'oxygène indispensable à sa survie. Elle resta ainsi de longues minutes encore sous le joug d'un émoi intense. Elle était d'ores et déjà rassurée par le fait de ne pas passer la nuit ici, à moins que l'homme ne lui ait tendu une embuscade en feignant de partir. Si tel était le cas, elle le saurait bien assez tôt. Par précaution, elle resta cachée encore quelques minutes, dans le cas où la chambre à coucher comporte un détecteur d'alarme, car cette fois-ci, elle était bel et bien en fonction. Dans cette hypothèse, si elle sortait trop hâtivement, il risquait d'entendre la sirène ou bien d'être alerté automatiquement par son téléphone portable et de revenir aussitôt.

Un plan de fuite s'ébauchait dans sa tête. Elle prévoyait de foncer à l'extérieur en passant par les baies coulissantes face au lit de la chambre, puis de traverser le jardin en détalant par l'endroit le plus sombre, pour enfin franchir le mur qui lui permettrait de se retrouver dans la rue, et s'enfuir avant l'arrivée de la ou des personnes alertées. Une situation précaire, mais nettement préférable à celle qu'elle redoutait encore quelques minutes auparavant.

Sous le coup de l'émotion, elle sentit ses jambes se dérober, et elle s'effondra sur la moquette du sol. Il était impératif qu'elle récupère un peu, malgré sa hâte de quitter les lieux. Elle avait besoin de toutes ses forces pour courir et franchir le mur.

Elle resta ainsi assise, au fond du placard. Elle constata alors que ses genoux étaient en contact avec une masse lourde. Elle décida de regarder de quoi il s'agissait. Elle alluma son portable afin d'obtenir un peu de lumière, et le mit immédiatement sur vibreur. Celui-ci lui indiqua qu'elle avait reçu un message vocal. Il s'agissait de Stéphanie dont la voix laissait paraître une inquiétude non contenue. Elle parlait de soupçons sur Mertens, mais le message était tronqué par la coupure brutale de sa batterie. Cette information ne fit qu'aggraver son anxiété.

Se servant du téléphone comme lampe de poche, elle aperçut une pile de magazines parfaitement bien ordonnée. Elle feuilleta le premier. Il s'agissait d'une revue sur la décoration d'intérieur et l'art en général. Jusque-là, rien de bien étonnant pour un architecte. Par contre, un morceau de papier dépassait de l'intérieur. Lorsqu'elle l'ouvrit à l'endroit du marque-page, elle découvrit un article concernant une peinture. Elle feuilleta rapidement la suite, où d'autres objets d'art faisaient le thème d'un commentaire ou d'une critique, et prit le suivant sur le tas. Il comportait lui aussi un marque-page positionné sur une appréciation de toile. Et ainsi de suite, sur tous les numéros. Il n'y avait semble-t-il rien d'intéressant non plus de ce côté-là. Mertens était un amateur d'art, ce que confirmait sa connaissance du type. N'avait-il pas acheté récemment une toile dans la galerie de Stéphanie ?

Malgré tout, quelque chose clochait. Elle n'arrivait pas à y mettre le doigt dessus. Elle réfléchit un instant. Puis tout à coup ce fut une évidence. Comment un passionné de tableaux pouvait ne pas en exposer un seul chez lui ? Mais oui, elle ne se rappelait pas avoir vu une seule toile aux murs de la villa. Elle reprit un des magazines, l'ouvrit à la page marquée et observa le signataire de l'article. « DM ». Elle en prit un autre, puis un suivant, et ainsi de suite. Seuls les articles écrits par « DM » comportaient un marquage. Qui était ce « DM ». Elle chercha dans sa mémoire qui pouvait avoir de telles initiales, tout en ayant les capacités d'écrire un article sur une peinture. Stéphanie l'aurait renseignée sur le champ.

Elle mit cette question dans une case de son cerveau pour la lui poser dès son retour. Tiens, d'ailleurs, à propos de retour, Stéphanie devait être rentrée depuis belle lurette ? Comment se faisait-il qu'elle ne cherche pas à la

joindre ? Une strate supplémentaire d'inquiétude vint se rajouter à la première. Il fallait en priorité qu'elle se sorte de là sans dégât. Elle appellerait son amie ensuite. Il était préférable dans l'immédiat de rester discrète.

Un bon quart d'heure s'était écoulé depuis le départ de Mertens. Elle avait recouvré un peu de son énergie, il fallait agir maintenant. Elle fit une prière sans divinité avant d'entrouvrir le vantail par lequel elle s'était introduite dans le placard. Et si Mertens était là, planté face au miroir, attendant sa sortie pour mieux l'effrayer ? Elle ne sentait aucune présence et chassa cette idée de son esprit. Elle poussa lentement le panneau et scruta la pièce, vide de toute présence. Tout en finissant de l'ouvrir, elle inspira et expira profondément, afin de se préparer à sa course à venir. Elle s'extirpa, un peu courbaturée, pour se retrouver debout au milieu de la chambre, mais aucun bruit ne se produisit. Elle se déplaça encore un peu et se dirigea vers la baie. Pas de hurlement fâcheux. Ensuite elle déverrouilla le loquet de la porte-fenêtre coulissante, et l'entrouvrit sans difficulté, rassurée et enfin libérée. En outre elle n'aurait pas à courir à toutes jambes.

Elle passa un pied à l'extérieur et stoppa net. C'était trop bête ! Cela ne lui prendrait que quelques toutes petites minutes. Elle revint sur ses pas, passa la tête par le chambranle de la porte d'accès de la pièce. Elle vérifia que l'architecte n'était pas revenu discrètement à pied pour la surprendre dans le noir, ne sachant pas s'il avait détecté sa présence une quinzaine de minutes plus tôt. *Fous le camp* entendait-elle dans sa tête, tandis qu'une autre voix lui disait *vérifie* ! La seconde, plus forte, gagna la partie.

Elle retourna vers l'armoire, peut-être au péril de sa vie, et ouvrit cette fois-ci le panneau de droite. Toujours munie de son téléphone en guise de lampe de poche, elle éclaira l'intérieur. Il y avait des tiroirs et de petites niches dans lesquelles du linge parfaitement plié attendait patiemment qu'on le porte. Les vêtements semblaient neufs, tout droit sortis du magasin où on les y avait achetés. Son regard fut attiré par une boîte en carton rouge, posée au sol. Elle s'agenouilla et la tira. Elle fut prise de tremblements, comme si ses mains avaient deviné avant son cerveau ce qu'elle contenait. Elle souleva fébrilement le couvercle et approcha son éclairage de fortune. Différents papiers se mélangeaient à un grand nombre de photographies en vrac. Amandine en saisit un petit paquet qu'elle étala nerveusement sur le sol. Lorsqu'elle visionna enfin leurs contenus, elle réprima un cri. On pouvait y apercevoir des victimes pendant leurs supplices. Il y avait des gros plans sur des visages qui hurlaient et pleuraient, ainsi que sur les sévices infligés. Les images montraient les coupures et leurs plaies béantes, mais aussi du sang en quantité invraisemblable, ainsi que des corps suspendus et suppliciés.

Le monstre semblait se délecter de ses meurtres barbares pendant, mais aussi après par ces images insoutenables. Elle ne put contenir plus longtemps la nausée qui subitement la submergea. Elle se retourna pour vomir en direction du lit. Ses tremblements étaient tels, que maintenir son téléphone devenait une torture. Contrairement à Stéphanie, elle n'avait jamais vu de

scènes de crimes de la Lane Sanguinaire. Jusqu'à maintenant. Les photographies avaient dû être prises par le meurtrier en la personne, cela ne faisait plus aucun doute, de Tim Mertens l'architecte. C'est à cet instant que les initiales « DM » revinrent comme une évidence, comme une vague de terreur supplémentaire : « D » pour Diane et « M » pour Montval.

Totalement choquée, Amandine déposa un maximum de photos dans une enveloppe A4 qui traînait dans la boîte de la mort et de la souffrance, puis la reposa à sa place. À la limite de la convulsion, elle referma le placard, prit l'enveloppe gonflée des preuves macabres, et s'enfuit à l'extérieur, ne laissant que ses déjections et ses empreintes pour preuve irréfutable de son passage.

À la limite de l'effondrement, elle parcourut à toutes jambes le jardin sombre par le chemin ébauché dans sa tête. Presque hystérique, elle eut énormément de mal à franchir le mur glissant, tandis que la pluie redoublait. Elle avait la sensation que la main assassine de l'architecte, encore souillée du sang de ses victimes, la tirait vers le sol, l'empêchant de quitter la maison de l'horreur.

Tétanisée, elle parvint malgré tout à passer de l'autre côté et se retrouva dans la rue. Elle courut dans un dernier effort, en chutant à deux reprises durant l'interminable trajet la conduisant jusqu'à sa voiture. Une fois au volant, elle verrouilla les portes, puis se relâcha totalement, poussant des cris de terreur mêlés de pleurs. Toujours saisie de tremblements intenses, réduisant ses mains à deux pinces inutiles, elle composa avec difficulté le numéro de Stéphanie, mais tomba sur le répondeur. Elle essaya à son domicile sans plus de succès. Après trois tentatives elle démarra en trombe, et roula le plus vite possible vers l'appartement, prenant quelques risques inconsidérés.

Une fois rendue, elle ne retrouva que le message écrit un peu plus tôt dans la soirée de sa main. Stéphanie ne semblait pas être passée. La panique atteignait son paroxysme. Ne prenant même pas le temps de se changer, Amandine repartit immédiatement en direction du commissariat central, pleurant toutes les larmes de son corps.

Samedi 4 novembre 2006 21h57 : Dans l'antre du monstre

Stéphanie se réveilla avec une intense migraine et un goût d'éther sucré dans la bouche. Elle était ligotée sur une chaise en bois tel un rôti près pour la cuisson. Un nombre incalculable de tours de corde étreignaient son buste, sa poitrine et ses bras, lui posant quelques difficultés pour respirer normalement. Ses chevilles étaient elles aussi attachées à chacun des pieds de la chaise. Elle se trouvait dans une pièce sombre et humide, au plafond particulièrement bas. Tout portait à croire qu'il s'agissait d'un sous-sol.

Encore sous l'emprise des vapeurs de chloroforme, comme enivrée, elle avait du mal à recentrer son esprit sur l'instant présent. Il lui fallut encore quelques bonnes minutes pour récupérer un semblant de lucidité. Petit à petit, les événements lui revenaient en tête. Son entretien avec Hervé Durbeque, son coup de fil à Amandine puis son agression dans la voiture. Ensuite c'était le néant jusqu'à cet instant. Tim Mertens, sur qui les soupçons ne faisaient que s'amplifier d'heure en heure dans son esprit, était-il l'auteur de son kidnapping, ou s'agissait-il une nouvelle fois d'un fétichiste excité ?

Son intuition lui désignait l'architecte. Elle en aurait mis sa main au feu ! Maintenant, elle était bien avancée. Elle n'avait pas pu laisser de message cohérent à Amandine, qui en plus d'être difficile à convaincre, n'avait pas compris les risques potentiels de cet individu sournois et certainement dangereux. Elle n'allait pas tarder à en avoir la confirmation.

Elle ouvrit péniblement les yeux. Ses paupières semblaient chargées de plomb. Elle regarda autour d'elle. Seule sa tête pouvait se déplacer malgré les courbatures qui tétanisaient les muscles de son cou. Elle ne distinguait pas grand-chose hormis un établi usé, sur lequel trônait une vieille machine à coudre. À ses côtés on pouvait observer des flacons contenant des liquides probablement à l'origine de l'odeur de formol et de laboratoire régnant dans la pièce, ainsi que des outils à l'utilité inconnue. Malgré l'effet encore actif de l'anesthésiant dans son corps, elle ne put retenir un sentiment d'angoisse. Aucune issue ne s'entrouvrait dans son esprit embué. Elle avait bien peur que cette fois-ci ne soit définitivement la dernière. Comment pouvait-il en être autrement ?

Elle sursauta lorsqu'une voix calme et douce retentit derrière elle.

— Bonsoir Stéphanie. Heureux de vous voir enfin éveillée. Pas trop serrée ?

Le timbre lui était familier, avec un très léger nuage d'accent anglo-saxon. Elle ne le distinguait pas encore, mais il n'y avait aucun doute possible sur la personne.

— Il y a mieux au niveau confort, Tim, répondit-elle d'une voix rauque et contrite.

— Je suis désolé très chère, mais vous comprendrez aisément que je ne peux pas prendre de risques inconsidérés.

Il fit une longue pause.

— J'ai échangé vos vilaines bottes contre une paire d'escarpins des plus luxueux, achetés spécialement pour la circonstance. Vous êtes bien en pointure trente-huit n'est-ce pas ?

— Vous semblez bien informé.

— J'ai l'œil pour ce genre de choses !

— Par contre je ne les vois pas, dit-elle afin de justifier une éventuelle, mais saugrenue possibilité de faire ôter ses liens.

— Ce n'est pas grave, Stéphanie, l'essentiel c'est que moi je puisse en profiter.

Une lumière de faible intensité surgit dans son dos. Puis d'un mouvement brusque et rapide, il la fit pivoter d'un demi-tour. Elle pouvait désormais le distinguer, malgré le léger contre-jour.

— Pourriez-vous desserrer mes liens, Tim, j'étouffe, et mes pieds sont engourdis. S'il vous plaît.

Il réfléchit un instant.

— C'est bien parce que c'est vous.

Il détacha la momification de corde qui lui emprisonnait le buste, et enserra ses poignets derrière le dossier de la chaise auquel il fit un nœud. Puis il défit les entraves de ses chevilles pour les joindre, afin qu'elle ne puisse pas marcher.

— Où sommes-nous, demanda-t-elle, tout en essayant de dissimuler sa peur, et gagner quelques précieuses secondes de vie supplémentaires ?

— Mais, chez moi.

— Dans votre villa ?

— Non, dans ma résidence secondaire. Ce n'est d'ailleurs pas très loin. Je souhaiterais vous faire quelques présentations si vous le permettez.

Stéphanie ne comprenait pas ce que cela signifiait. Y avait-il d'autres personnes ici ? Mertens s'éloigna et brancha un fil électrique à une prise murale. Une série de spots à l'éclairage très directif illuminèrent un ensemble de compositions très étranges. Chaque ouvrage avait sa propre lumière individuelle. Il s'agissait de sous-vêtements, tendus par un ingénieux système de fils de fer invisibles. Le soutien-gorge, gonflé par un rembourrage simulant une poitrine, trônait au-dessus de la culotte ou du string, un peu comme sur les mannequins tronc des magasins de lingerie, si ce n'est que le mannequin en question n'existait pas. Chaque dessous semblait flotter dans les airs, tendus par un corps invisible. Une paire de talons aiguilles vue par l'arrière, mettant ainsi en exergue leur hauteur, était soigneusement disposée au pied de l'étrange composition. Quelque chose qu'elle n'arrivait pas à discerner ornait chaque ensemble.

Avec une fierté non dissimulée, et tel un présentateur d'une émission de variétés, l'architecte prit la parole.

— Je vous présente mes œuvres ! fit-il accompagné d'un grand geste théâtral du bras. Je sais que vous êtes experte dans ce domaine, mais certainement pas pour celles-ci. Voici donc Elena, dit-il en indiquant le premier assortiment, Tatiana, en montrant le deuxième, Eva, pour le troisième, Annabelle, Wendy, Julchen, Leila, Betty, Asmina, Micha, Gwenaëlle, Carole, Irène, Marina, Rose, Vanessa, Magda et Annette. Qu'en pensez-vous ?

Que pouvait-elle bien penser de ce musée de l'horreur ? Chaque sous-vêtement des victimes trônait là, face à elle, telles des sculptures multicolores. Voilà ce qu'il faisait des trophées qu'il ôtait à ses victimes après chaque meurtre. Elle en avait enfin l'explication, même si elle emporterait bientôt ce secret dans la tombe. C'est à cet instant que Stéphanie comprit ce qu'étaient les deux petits cercles apposés sur chaque soutien-gorge, tout comme le petit triangle à la pilosité plus ou moins marquée au niveau de chacune des culottes. Elle assistait non pas à une exposition d'objets fétichistes, mais à une exhibition macabre. Toutes ses victimes étaient là, tels des butins funèbres. Le travail était particulièrement soigné et mis en valeur, mais le contenu n'en était pas moins ignoble et effrayant. Mertens en parlait avec un détachement obscène, imposant sa psychopathie pathologique.

— Je sais ce que vous pensez, reprit-il alors que Stéphanie restait muette d'effroi.

Elle s'attendit à ce qu'il parle de ce terrifiant spectacle. Mais il n'en fut rien.

— Vous vous dites, mais pourquoi y en a-t-il deux qui ne sont pas encore finis ? Je reconnais que j'aurais pu éviter ce désagrément, continua-t-il tel un enfant pris en faute. Vous êtes une professionnelle, et vous l'avez sans aucun doute remarqué ! Je souhaitais modestement vous montrer l'exposition complète. Mais mes deux dernières ne sont pas encore terminées. C'est beaucoup de travail la peau, vous savez. Il y a un tas d'étapes très rigoureuses à respecter si vous voulez avoir un bon rendu. Regardez les premières. Après plus de trois années, elles sont encore magnifiques ! Croyez-moi, la peau humaine est nettement plus belle et de meilleure qualité que celle des animaux, et à plus d'un titre. C'est dommage qu'elle ne soit pas plus exploitée.

En prononçant ces derniers mots, il prit un air pensif et désolé.

— Je suppose que le dernier emplacement libre m'est réservé, dit Stéphanie, un tremblement dans la voix.

— Il est réservé en effet, mais pas pour vous ! Je suis sûr que nous allons passer de belles années ensemble, ma chère. Il faudra par contre que vous abandonniez vos manies de sale petite gouine, et tout ira bien !

Les derniers mots avaient été prononcés tel un crachat, avec une haine farouche. Les débordements de sa folie ressortaient de temps à autre de son discours. Il n'était plus l'architecte posé et talentueux, mais Tim Mertens le monstre de l'horreur, le fou furieux dans tout son machiavélisme. Cependant,

un mot venait de résonner dans sa tête. « Années ». Pourquoi lui avait-il parlé de « belles années ensemble » ? Elle garda cette réflexion pour plus tard, si toutefois elle en avait le temps.

— Vous êtes la Lame Sanguinaire.

Il resta un instant à la regarder, sans un mot, puis il se mit à marcher lentement autour d'elle.

— Je suis déçu que vous disiez cela très chère. Ne trouvez-vous pas cette expression complètement idiote et totalement déplacée ? Ces mots font mauvaise série policière à deux francs six sous. Je suis bien au-dessus de tout ça ! J'accomplis une œuvre ! Je ne suis pas qu'un tueur, je suis bien plus que cela, je suis un artiste, un créateur !

Le ton de sa voix montait, il s'emportait de nouveau.

— Si nous devons passer du temps ensemble, il va falloir faire attention à surveiller votre langage, mademoiselle Jullian ! Sinon il se pourrait bien que je crée un nouvel emplacement pour vous !

Il se calma et continua sur un ton plus doux.

— Nous avons une grande soirée en perspective. Je pense que vous allez adorer. Je vais donc vous laisser un moment pour préparer tout cela.

Il la recula violemment avec sa chaise qu'il fixa avec de nouvelles cordes à un pilier rectangulaire de béton brut.

— Je vous laisse avec mes amies, vous êtes désormais leur hôte.

Sur ces mots, il quitta les lieux et la laissa seule face à ses fantômes.

Samedi 4 novembre 2006 22h09 : Urgence

Amandine entra en trombe dans le commissariat. Trempée des pieds à la tête, les yeux rougis et totalement désespérée, elle se rua sur le brigadier de quart à l'accueil. Celui-ci lui jeta un regard suspicieux, pensant qu'il s'agissait d'une junkie sous l'emprise d'un shoot récent. Seule sa beauté pouvait engendrer une forme d'indulgence.

— Mademoiselle ?

Elle tremblait toujours, et paraissait, pour quelqu'un qui ignorait les derniers instants de sa vie, extrêmement nerveuse.

— Bonsoir, je souhaiterais voir le lieutenant Polachowski s'il vous plait, c'est très urgent.

Discrètement, le brigadier appuya sur un bouton se trouvant sous la banque afin d'alerter ses collègues.

— Le lieutenant n'est pas là à cette heure-ci, mademoiselle. Il vous faudra repasser lundi. Puis-je vous aider ?

— Je ne crois pas, non. Il est impératif que je lui parle, c'est extrêmement important, continua-t-elle, s'efforçant avec difficulté de garder la maîtrise d'elle-même.

Deux autres policiers en provenance de pièces en fond du rez-de-chaussée se postèrent de part et d'autre d'Amandine.

— Écoutez, je ne plaisante pas. C'est une question de vie ou de mort !

Le brigadier à sa gauche, celui-là même qui se trouvait du côté de l'entrée, posa une main sur son bras.

— Il semblerait que vous ne soyez pas dans votre état normal mademoiselle, dit-il calmement. Nous allons vous mettre en cellule de dégrisement et un médecin va venir vous voir. Aller, suivez-nous sans faire d'histoires.

S'ils l'emmenaient, elle risquait de ne pas voir Polachowski de plusieurs jours, et peut-être risquait-elle des abus. Se remémorant l'expérience douloureuse de Stéphanie, certains flics véreux n'avaient aucun scrupule et profitaient quelques fois de ce genre de situation, notamment lorsque la fille en question était particulièrement jolie. En outre, elle détenait désormais la preuve formelle de l'identité de la Lame Sanguinaire, et ces cow-boys zélés risquaient d'engendrer, en refusant de l'écouter, un nouveau meurtre. Le pire de tout était Stéphanie qui restait toujours injoignable !

Son sang ne fit qu'un tour. Amandine s'écarta brutalement en reculant, surprenant les trois hommes qui ne s'attendaient pas à cette réaction. Elle se mit alors à hurler à pleins poumons, éructant par là même la tension qu'elle accumulait depuis plusieurs heures.

— Putain de merde ! Vous allez m'écouter bande de cons ! Un taré de

meurtrier est peut-être en train de commettre un crime en ce moment même et vous me prenez pour une débile ! C'est pas possible d'avoir un tel pois chiche à la place du cerveau !

Tout en s'égosillant, elle vida l'enveloppe humide qu'elle tenait à la main, et déversa son contenu sur le sol.

— Et ça c'est quoi d'après vous ? Les photos d'un rayon boucherie et charcuterie !

Le policier qui avait essayé de l'appréhender était déjà sur elle. L'autre, complètement effaré, ramassait d'une main chancelante les photos dispersées sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! dit-il d'une voix effarée, tandis que d'autres policiers faisaient irruption dans le hall d'entrée.

— Patrice, appelle Charles immédiatement.

Voyant son collègue sans réaction, il vociféra.

— Bouge-toi le cul, tout de suite !

Le brigadier qui avait fait le tour du comptoir reprit sa place en toute hâte, et décrocha un vieux combiné filaire. Il consulta rapidement un passe-vue en plastique usé et composa un numéro.

— Charles, c'est Patrice au commissariat. Il faudrait que tu rappliques en vitesse ici, on a un gros problème.

*Samedi 4 novembre 2006 22h12 : **Max confirme***

Cela faisait bien deux bonnes heures que Max Perfale essayait désespérément de prendre contact avec Stéphanie, en vain. Il avait longuement travaillé sur la description qu'elle lui avait donnée concernant l'architecte. La mèche de cheveux d'Annette Fergan à la main, il s'était concentré de manière intense, explorant toutes les possibilités, toutes les techniques en sa connaissance, les combinant les unes aux autres afin de trouver une issue sur le bonhomme.

Après de multiples tentatives de recouplement, il fut capable d'affirmer que l'homme n'avait rien de bon. Il était même convaincu du contraire. La police devait désormais agir dans ce sens. Tim Mertens devait être entendu et son domicile fouillé. Mais pourquoi Stéphanie ne répondait-elle pas à ses appels télépathiques ? Là encore, il ne s'agissait que d'une prémonition, mais elle n'avait rien de bienveillante. Il marchait dans sa cellule étriquée comme une bête fauve, attendant la venue de Norbert, qui par chance, était une fois de plus en service ce soir-là. Mais quand viendrait-il ? Il ne pouvait plus attendre, et refit le même vacarme que trois jours plus tôt à l'aide de son gobelet, le percutant bruyamment sur les grilles de sa cellule. Difficile de faire plus tonitruant dans le calme du couvre-feu de la prison. On entendait au loin les râles d'autres prisonniers, réveillés par le raffut.

— Et Max, moins de bruit, qu'est-ce que tu fous ?

Ils parlaient à mi-voix.

— Putain Norbert, je pensais que tu passerais plus tôt. Il faut que tu appelles Polachowski. Dis-lui qu'il s'agit de l'architecte, il comprendra. Dis-lui aussi que je suis inquiet pour Stéphanie. Elle ne me répond pas, et je suis tout sauf rassuré.

— OK, j'y vais tout de suite.

— Norbert ?

— Quoi ?

— Merci.

— On verra ça plus tard, je te l'ai déjà dit cent fois ! Je reviens te donner des nouvelles le plus rapidement possible.

Samedi 4 novembre 2006 22h18 : Aucune trace

Le lieutenant Polachowski arriva exactement neuf minutes plus tard. Lui aussi avait pris des risques inconsidérés au volant de sa voiture. La scène qui s'était déroulée un peu plus tôt semblait figée dans le temps. Quasiment personne n'avait bougé. En pénétrant dans le hall d'entrée, il ne lui fallut que quelques secondes pour comprendre en quoi consistait le fameux gros souci. Il se précipita vers Amandine dont l'état lui parut préoccupant. Lorsqu'il la prit dans ses bras, une nouvelle hémorragie lacrymale se déversa de ses yeux, tandis que ses sanglots l'empêchaient de s'exprimer clairement.

— Bande de cons. C'est comme ça que vous vous occupez des personnes en difficultés ? C'est quoi votre boulot déjà !

Personne ne moufta.

— Bon allez bougez-vous ! C'est moi qui dois vous dire de lui donner une couverture alors qu'elle grelotte ? Patricia, prépare un thé chaud s'il te plait.

Puis s'adressant à sa protégée.

— Allez, venez avec moi, vous allez tout me raconter.

— Charlie, la fille, enfin je veux dire cette jeune femme, avait ça sur elle, dit un inspecteur en lui montrant les photos.

— Bon Dieu de merde ! Tu me sors tout le monde de leur pieu ou de devant leur téléloche. Je les veux ici dans vingt minutes ! Allez, fissa !

La nuit va être longue, pensa-t-il.

L'inspecteur s'exécuta sur-le-champ et partit en courant, tandis que le lieutenant conduisait Amandine dans un lieu plus approprié.

Elle avait du mal à recouvrer son calme. Tout ce qu'elle avait réussi à contenir jusqu'à présent fusait tel un geyser ininterrompu. Le lieutenant bouillait d'impatience, mais refusait de la brusquer. Malgré son état, elle parlait, mais tous ses mots manquaient de cohérence et se décomposaient dans un ensemble de syllabes incompréhensibles. Elle but péniblement un peu du thé chaud apporté par Patricia. Puis lentement, elle commença à retrouver un semblant de calme.

Polachowski tenta une première question.

— Que s'est-il passé, Amandine ?

Avant qu'elle ne réponde, on frappa à la porte.

— Entrez !

La porte s'entrouvrit. L'inspecteur parla d'une voix très douce, à la limite du chuchotement.

— Charlie, on a quasiment tout le monde en salle de réunion. Tu viens quand tu veux.

— OK, merci. Montre leur les photos, j'arrive dans un instant.

Il se tourna vers Amandine tandis que la porte se refermait.

— Vous sentez-vous de parler de ce qui est arrivé ?

Amandine comprenait l'importance de ses révélations. Elle devait se ressaisir à tout prix. Vidée d'une partie de son stress, et même si l'angoisse et la peur lui tordaient encore l'estomac, elle se sentait les forces nécessaires pour livrer ce qu'elle savait. C'était indispensable et urgent, la vie de Stéphanie en dépendait certainement.

— Charles, peut-être gagnerions-nous du temps si ce que j'ai à vous révéler l'était pour tout le monde en même temps. J'ai compris que vous aviez réuni vos hommes ; si vous le souhaitez, je pourrais vous accompagner et tout raconter en leur présence.

— Bien sûr, ce serait formidable, si vous vous en sentez capable.

— Bien. On y va.

Il prit sa tasse de thé, elle se lova dans la couverture, et ils s'acheminèrent vers la salle en question. Il y avait une quinzaine de personnes, peut-être plus, des hommes pour la plupart, mais aussi trois femmes. Charles la fit asseoir et prit la parole.

— Je vous présente Amandine Lautran. Il s'agit de l'amie de Stéphanie Jullian. Malgré le traumatisme qu'elle vient de subir, elle se propose de nous livrer ce qu'elle sait.

Le téléphone du lieutenant sonna. Il décrocha rapidement.

— Salut Norbert, dit-il faisant un signe de la main afin que personne ne parle.

Il resta ainsi le temps d'écouter son interlocuteur.

— OK. Amandine est ici, et vu dans l'état où elle se trouve, j'ai peur qu'elle corrobore tes informations. Je te rappelle dès qu'on a du neuf. À tout à l'heure.

— Veuillez m'excuser. Norbert Grazzio, le gardien de prison qui communique avec Max Perfale vient de m'informer de ses dernières révélations. Peut-être pourrions-nous écouter mademoiselle Lautran en premier lieu. Je vous ferais part ensuite de ses intuitions. Je vous en prie, dit-il en regardant Amandine.

— En tout premier lieu, je souhaiterais vous alerter sur la disparition de Stéphanie. Elle est partie de son domicile aux alentours de dix-huit heures quarante-cinq pour rencontrer monsieur Durbeque, et n'est pas rentrée. Elle m'a laissé un message vers dix-neuf heures trente, mais il a été interrompu. Apparemment la batterie de son téléphone était déchargée. Et depuis elle reste injoignable. C'est anormal. Je suis persuadée qu'il lui est arrivé quelque chose de grave.

— C'est aussi les impressions de Perfale, intervint Polachowski. Franck, tu prends un gars avec toi et tu files immédiatement à son domicile. Tu vérifies qu'il n'y ai personne et vous planquez discrètement devant l'entrée. Peut-être pourriez-vous leur confier votre trousseau de clés, dit-il en se tournant vers Amandine ?

— Oui, bien sûr.

Elle le sortit de son sac et le leur remit. Les deux hommes partirent immédiatement, passant leurs vestes en courant. Polachowski invita son témoin à continuer. Amandine raconta en détail sa décision de partir rencontrer l'architecte et son intrusion à son domicile, sa frayeur lorsqu'il entra et sa chance quand il repartit tandis qu'elle se cachait à l'intérieur d'un placard. Mais aussi sa double découverte : la pile de revues dont les articles écrits par Diane Montval étaient tous marqués, et surtout la boîte rouge dont elle avait extrait les photos qui passaient de mains en mains, affligeant les visages un peu plus chaque seconde. Une fois qu'elle eut fini, le lieutenant de police donna ses ordres.

— Patrick, tu prends une équipe et tu pars chez Mertens. Vous me fouillez tout de fond en comble. Vérifiez s'il y a un sous-sol ou une cave où il pourrait retenir Stéphanie prisonnière. Je ne pense pas qu'elle ait subi les moindres sévices pour l'instant, auquel cas Perfale nous en aurait avertis. Essayez de trouver quelque chose indiquant si ce barjot possède une autre piaule quelque part.

— Il y a une alarme, l'interrompt Amandine. Et mon vomi aussi, dans la chambre.

— OK. Patrick tu contactes l'équipe à Florent. Tu lui demandes de vous rejoindre sur place avec son matériel pour désactiver ce merdier. Ne prenons pas de risques inconsidérés. S'il était alerté d'une intrusion chez lui, Mertens pourrait faire une bêtise. Patricia, tu prends soin d'Amandine. Je file chez Durbeque. Natacha, tu viens avec moi.

— Je ne vais pas rester ici sans rien faire, s'insurgea Amandine ! C'est absolument hors de question !

Il comprit qu'il n'était nullement besoin de discuter. Il comprenait qu'elle ne pourrait pas rester inactive à ronger son frein.

— Très bien. On va vous trouver deux ou trois bricoles pour vous changer et vous venez avec nous. Patricia, tu peux t'en occuper ?

Alors qu'ils roulaient à vive allure en direction du domicile de Durbeque, Polachowski appela Norbert Grazzio. Il lui fit part des révélations d'Amandine, attestant celles de Max.

— Norbert, peux-tu retourner voir Perfale et lui confier ton portable ? Je crois que l'on va avoir besoin de lui. Essaie de me trouver le téléphone personnel du directeur de la prison, qu'il soit informé et ne vienne pas nous mettre des bâtons dans les roues.

Hervé Durbeque, totalement effondré après la nouvelle de la disparition de Stéphanie, leur raconta son entrevue avec la jeune femme, confirmant à son tour ses soupçons sur Tim Mertens. Tout convergeait sur cet homme. Il était certain désormais qu'en lui mettant la main dessus, ils sauveraient par la même occasion Stéphanie dont il n'y avait toujours aucune trace. La tension montait chaque minute, autant que le stress et l'angoisse. Les équipes parties

chez l'architecte avaient selon les indications fournies, trouvé le fameux carton au contenu insoutenable, ainsi que les magazines. Pour l'instant, aucune autre information ni indication sur le lieu où il pouvait se trouver n'avaient été découverte.

Ils étaient dans une expectative intolérable. Subitement, Amandine se rappela avoir enlevé la chaînette du cou de Stéphanie lors de leur sieste coquine, et réalisa qu'elle était responsable de la rupture du lien entre elle et Max. Elle s'effondra une fois de plus, en larme sous le poids de la culpabilité. Une dernière solution hypothétique s'offrait à eux. Faire un crochet chez Stéphanie afin de récupérer le médaillon, et entrer en contact avec Max Perfale au centre de détention. C'était leur dernier espoir.

Samedi 4 novembre 2006 23h41 : Compassion

Stéphanie s'était assoupie sous l'effet du stress, mêlé aux résidus d'anesthésiant coulant encore dans ses veines. Son inconscient, soumis à des scènes violentes l'amena à l'éveil. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, le spectacle funèbre des corps fantômes avait disparu. Elle se trouvait dans une pièce sans fenêtre dont la seule lumière provenait d'un néon fixé en son centre. Une femme superbe, entièrement nue et inconsciente, était suspendue au plafond par les poignets, à une distance d'environ quatre mètres de Stéphanie. Cette dernière, toujours attachée à sa chaise, comprit très vite ce qui allait se produire, ne connaissant que trop bien la technique du tueur psychopathe. Chaque meurtre suivait son immuable rituel macabre, et il ne faisait aucun doute qu'elle allait assister à une mise à mort en direct. Elle en fut terrifiée.

Mais elle ne comprenait pas le but de cette cérémonie. Habituellement il ne tuait qu'une personne à la fois, à priori seul avec sa victime. Max le lui avait confirmé, comme les images apparues dans ses cauchemars. En outre il ne tuait jamais chez lui, mais toujours dans des endroits abandonnés comme des friches urbaines ou bien des lieux retirés et dissimulés. Pourquoi cette fois-ci faisait-elle exception à la règle, si toutefois elle se trouvait toujours dans la même demeure ? Depuis combien de temps cette fille était-elle là ? Qui était-elle ? D'après ses souvenirs, il y avait un emplacement libre dans la « galerie » monstrueuse, et il ne lui était pas destiné. L'était-il pour cette personne ? Cela ne faisait plus aucun doute. Mais pourquoi devait-elle assister à cette barbarie ? Quel en était le but ? Autant de questions qui restaient sans réponses. Pour peu de temps.

Sarah avait mal. Une douleur indescriptible partait de ses poignets jusque dans le creux de son dos, traversant ses avant-bras, ses coudes, ses bras et ses épaules. Elle n'arrivait pas à comprendre d'où provenait cette souffrance.

Petit à petit elle s'éveilla, reprenant pied avec une réalité douloureuse. La drogue que l'homme avait mise dans sa nourriture ou dans son eau afin de l'endormir se dissipait peu à peu. Il avait ainsi eu tout son temps pour l'attacher à sa guise, dans la position de prédilection par laquelle il entamerait les hostilités de sa mise à mort, lente, progressive, abominable. Le moment tant redouté et qu'elle savait inéluctable arrivait, tel le bout d'une longue route de tourment se terminant en un châtiment ultime.

Ce qui l'horrifiait le plus, maintenant que la mémoire lui était revenue, qu'elle connaissait enfin son identité, d'où elle venait et comment elle en était arrivée là, se résumait à tout ce que le monstre allait lui infliger. Et la souffrance serait incommensurable avant que le moment libérateur, où la

douleur ne serait plus qu'un lointain souvenir, adviene enfin. Tout cela pour le propre plaisir égocentrique et sadique de son kidnappeur devenu bourreau.

Sentant le sol effleurer l'extrémité de ses orteils, elle ouvrit péniblement les yeux. Sa pièce, ou plutôt sa prison, avait été aménagée pour la circonstance, et certains objets déplacés. Mais le plus surprenant, quoiqu'en définitive cela lui rappelait sa propre expérience si ce n'est que les rôles étaient inversés, elle aperçut une silhouette féminine, ligotée sur une chaise. N'ayant pas encore retrouvé toute sa lucidité, elle la distinguait mal, puis, petit à petit, sa présence devint claire. Elle était belle, avec de longs cheveux noirs ondulés, et de magnifiques yeux verts qui l'observaient avec un mélange de mélancolie et de compassion.

Elles se voyaient pour la première fois, mais chacune savait ce qu'attendait l'autre. L'une allait souffrir puis mourir, tandis que l'autre serait avilie à son nouveau maître pour un temps indéterminé. Puis un jour ou l'autre, elle prendrait sa place pour être suppliciée à son tour.

La voyant s'éveiller, Stéphanie lui fit un sourire attendri et tellement compatissant, que son regard s'embruma. Cette situation était plus que terrifiante ; elle devenait insoutenable. La future sacrifiée face à son témoin. Pour qui cette situation était-elle la plus difficile ? La spectatrice de cette mise à mort, avec tout ce que cette épreuve impliquerait au niveau de la destruction psychologique irréparable de son mental, et ce, pour le restant de ses jours, ou bien celle qui allait perdre la vie ?

Il n'y avait plus de mots pour qualifier une telle situation. La folie machiavélique de Mertens était capable de détruire aussi bien un cerveau au point de réduire en miettes un être vivant, que d'infliger une agonie longue et cruelle à un corps. Comment un être humain au comportement social évolué, et apprécié notamment pour ses qualités professionnelles pouvait-il se révéler comme une créature calculatrice, et d'une ignominie portée à son paroxysme ? Cela dépassait totalement sa compréhension.

Elle souhaitait parler à cette femme, mais que pouvait-elle bien dire dans une telle situation ? Quels mots pouvaient convenir à cette scène à tel point surréaliste ?

Mais ce n'est pas elle qui prit la parole.

— Je suis désolée, dit Sarah.

Quoi ? Que venait-elle de dire ? Non ce n'était pas possible, elle allait se réveiller dans son lit douillé, le corps chaud et doux d'Amandine à ses côtés. Elle ferma les yeux un instant. Lorsqu'elle les rouvrirait, tout serait terminé. Elle se blottirait tout contre sa bien-aimée et s'endormirait d'un sommeil paisible empli de songes sucrés.

Elle rouvrit les yeux, mais rien n'avait changé. La condamnée était toujours à sa place, à la regarder. Elle comprit soudainement pourquoi elle avait prononcé ces mots. Elle allait mourir dans d'immenses souffrances,

certes, mais ensuite tout serait fini. Quant à Stéphanie, elle allait subir durant de longs mois, peut-être même de longues années, les caprices du monstre abject. Si cette fille avait employé ces mots, c'est qu'elle savait. Elle connaissait le calvaire qui allait devenir le sien, certainement pour l'avoir vécu elle-même.

Cela signifiait qu'elle mourrait un jour à son tour. Elle se retrouverait dans la situation de cette fille, en souhaitant bon courage à celle qui serait assise en face d'elle. Elle était désolée. Désolée de ne pas avoir pu rester plus longtemps dans son supplice afin de l'épargner ; désolée de ne rien avoir pu faire pour lui éviter de prendre sa place ; désolée pour Stéphanie de lui laisser son lourd héritage en partant pour l'au-delà. Depuis combien de temps était-elle retenue prisonnière ici ? Certainement des mois ou bien des années. Elle ne semblait pas avoir peur, comme si elle s'était conditionnée à souffrir et accepter sa sentence, pour enfin accueillir la rédemption suprême, le trépas libérateur. Stéphanie lui sourit. Ce sourire ne transmettait aucune gaieté, mais un chagrin infini. Elle aurait aimé la prendre dans ses bras et la serrer très fort, si fort.

Les deux femmes n'avaient en fait rien à dire. Elles se comprenaient uniquement par l'immensité de leurs regards. Toutes leurs peines, leur amour, leur compassion l'une pour l'autre passaient dans leurs yeux.

Maintenant elles attendaient.

Dimanche 5 novembre 2006 00h15 : Un pour tous

Max était complètement désespéré. Une fois de plus, le poids d'une vie reposait sur ses épaules. Et quelle vie ! Dans sa cellule, Norbert à ses côtés, il venait de raccrocher le téléphone portable de son ami et ange « gardien ». Lorsque Amandine lui avait parlé, la détresse et la souffrance qu'il avait alors ressenties en elle lui rappelaient étrangement les siennes, si proches, si familières. Il se sentait presque dépassé. Trop de gens attendaient un miracle de sa part. Comment pouvait-il faire face ?

Il se réfugia sur sa bannette dure et rêche, et se prit la tête dans les mains, s'efforçant à faire un vide si difficile à trouver. Il avait perdu Diane et ne pouvait se résoudre à perdre Stéphanie. Elle était devenue sa protégée, un substitut de Diane, même si elle ne la remplacerait jamais. Personne ne pouvait la remplacer. Stéphanie était en outre la seule personne avec laquelle il soit entré en télépathie. Elle était devenue au fil des jours une petite sœur à protéger, coûte que coûte. Sa perte se cumulerait à celle de Diane, l'amour de sa vie, et cette fois-ci il ne pourrait s'en remettre. Son chagrin l'emporterait.

Il prit la mèche de cheveux roux au creux de sa main.

Annette, tu dois m'aider encore une fois, une dernière fois. Ta mort et ta souffrance ne doivent pas rester vaines. Elles doivent servir à sauver des vies, au moins une vie. Je t'en supplie, aide-moi, parle-moi.

L'ambiance au domicile de Stéphanie semblait tout droit sortie d'un film de Lars Von Trier, surréaliste et aux couleurs maussades. La communication entre les personnages ne se faisait que par de rares mots brefs. Les espoirs de tous ne reposaient plus que sur un seul homme. L'équipe de police partie au domicile de l'architecte n'avait trouvé que des indices irréfutables sur sa culpabilité, mais aucune indication sur un autre lieu possible. Faire ces recherches devait attendre que les services administratifs ouvrent leurs portes le lundi matin, et puis rien n'était moins sûr qu'il possède un autre domicile à son nom. De telles prospections prendraient des jours voire des semaines. Max Perfale devenait leur seule chance, surtout celle de Stéphanie.

Amandine portait la chaîne de Diane Montval autour de son cou. Toute tentative était bonne à prendre, ne sachant si elle pourrait établir ainsi un quelconque contact avec Max à moins qu'il se serve d'elle pour retrouver sa trace. Elle le lui avait indiqué au téléphone.

Les minutes s'étiraient, interminables, lorsque Max ressentit un fourmillement au ventre. Pas de douleur cette fois, juste cette désagréable

sensation qui l'amenait autrefois vers les victimes. Mais lorsqu'il arrivait sur les lieux des crimes, il était déjà trop tard.

*Dimanche 5 novembre 2006 00h37 : **Dernier soupir***

Des chuintements de pas se firent entendre par delà la porte métallique restée entrouverte. Leur hôte s'invitait. Des outils métalliques que l'on déplaçait et cognait provoquaient des tintements dont les bruits parvenaient jusqu'aux oreilles des deux femmes. Sarah ignorait ce qu'il y avait derrière cette porte. Stéphanie quant à elle, ne le savait que trop bien. Il s'agissait du lieu dans lequel elle s'était retrouvée après son premier réveil, celui-là même où trônait l'exposition des sous-vêtements aux décorations macabres, semblant flotter dans l'espace. Elle se souvenait de l'énumération des prénoms par Mertens, tel un animateur télé présentant un ballet de danseuses.

Puis le bourreau fit son entrée. Il ne portait qu'un pantalon, laissant apparaître son torse nu, velu et bedonnant. Il était tout guilleret, excité tel un enfant après un fabuleux après-midi d'anniversaire en compagnie de ses copains.

— Salut Déborah, dit-il à Stéphanie.

Pourquoi l'appelait-il ainsi ? Avait-il décidé d'en faire à tel point sa chose pour la rebaptiser ? Tout devenait possible avec un tel détraqué ! Quel sort lui réservait-il, après le choc violent qu'elle s'apprêtait à subir en assistant au meurtre en direct de cette fille, désormais si familière à ses yeux ? Avait-il calculé de les laisser toutes deux ensemble jusqu'à leur éveil ou était-ce un hasard ? La perversité démoniaque de cet homme était telle, que cette possibilité devenait totalement envisageable. Il était tout à fait probable qu'il les laissa volontairement se connaître avant d'agir, afin d'augmenter la portée de ses actes. Ce serait encore plus grandiose ! Car en effet, il s'était réellement produit un échange entre elles, et cela sans avoir quasiment prononcé de mots. Peut-être les avait-il observées en cachette pour n'en savourer que mieux son plaisir.

Non, pensa définitivement Stéphanie, il n'y a aucun mot pour qualifier cet être.

— Ce soir est un grand soir, annonça-t-il d'un air théâtral. Une mort et une naissance. Un être s'en va, un autre naît. Le cycle de la vie en quelque sorte. Tu vas voir ma jolie Sarah, jamais tu ne m'auras donné autant de plaisir. Tu as essayé, tu as cru à mon impuissance. Et bien je vais te démontrer ma toute-puissance. Tu vas me voir jouir comme jamais tu ne l'as vu chez un homme.

Il lui mordilla le sein gauche. Elle poussa un gémissement.

— Ne t'inquiète pas, je ne vais pas l'abîmer. J'en ai besoin pour continuer mon œuvre. N'est-ce pas Déborah ? Toi tu sais de quoi je parle, dit-il en se retournant vers elle. Tiens, sais-tu pourquoi je vais découper ses seins et sa chatte alors qu'elle est toujours en vie ?

Stéphanie sentait une nausée monter en elle.

Il eut un sourire étrange.

— C'est pour garder toute la souplesse de la peau, reprit-il. La tienne est tellement belle, dit-il en s'adressant une nouvelle fois à Sarah.

Il passa le revers de sa main sur son buste, frôlant chacune de ses côtes saillantes sous l'effet de la suspension.

— J'aimerais que cet instant dure une éternité... je vais te découper lentement ma belle Sarah, plus délicatement que je ne l'ai jamais fait... pour te garder le plus possible... et pour jouir encore et encore.

Il se dirigea vers Stéphanie et lui caressa la joue de sa paume.

— Bientôt tu ne seras que Déborah, et rien que pour moi. Tu verras, nous allons passer de merveilleux moments tous les deux.

Elle rejeta la tête sur le côté de dégoût. Il eut alors un petit rire sardonique.

— Et puis je n'ai pas besoin d'être en combinaison aujourd'hui, reprit-il tout joyeux. Je peux laisser toutes les traces que je veux, car personne ne retrouvera ma tanière. Je crois que ça va être le meilleur moment de toute ma vie. Je me roulerai dans ton sang chaud, ma belle Sarah.

Il s'approcha de la longue table, poussée sur le côté pour l'occasion, sur laquelle reposait un long étui de cuir duquel dépassait un manche énorme. Il s'en saisit, et sortit cérémonieusement un long couteau étincelant. Reposant le fourreau, il s'approcha de Sarah, et commença à frotter le plat de la lame démesurée et froide sur sa poitrine nue. Elle eut un soubresaut de panique. Puis il glissa lentement la partie non tranchante sur ses côtes, son ventre et enfin sur ses cuisses. Sarah avait les yeux fermés. Elle essayait de caparaçonner son esprit, se préparant à la suite. Stéphanie commença à trembler de tout son corps, ne pouvant paradoxalement pas s'empêcher de regarder les prémices de cette tragédie abjecte.

— J'ai une idée, dit-il subitement avec fierté. Pour augmenter notre plaisir à tous les trois, je vais aiguiser cette magnifique lame sous vos yeux. Vous allez voir, rien que le bruit est déjà terriblement excitant.

Il sortit de la pièce d'un pas vif, les laissant à nouveau seules. Stéphanie, dont l'instinct de survie ne l'avait pas quitté, eut immédiatement une idée. Plus que cela. Une évidence. Elle repensa à la vitesse de l'éclair, à l'agression qu'elle avait subie dans le hangar six jours plus tôt, celle du fétichiste lècheur de pied, mais aussi à un extrait de l'écrit de Max Perfale. À moins qu'il ne lui ait transmis en personne sa propre pensée malgré l'absence de la chaînette à son cou.

Sarah la regardait à nouveau, quelque peu perplexe. Elle sentait germer dans le regard de « Déborah » – même si elle savait qu'il ne s'agissait pas de son vrai prénom –, une lueur d'espoir. Mais elle ne percevait pas laquelle.

Stéphanie pensait si fort, qu'elle crut percevoir chez l'autre l'ombre d'une compréhension. Avec le peu de temps dont elle disposait, elle agita frénétiquement ses pieds joints pour en détacher les chaussures qu'elle retint à l'aide de ses orteils. Ses chevilles étaient liées entre elles, mais ses jambes n'en étaient pas moins libres de tout mouvement. Elle bascula en arrière la

chaise avec laquelle elle ne faisait qu'un, bloquant le dossier contre la longue table en bois. Puis, prenant une profonde inspiration et se concentrant de toutes ses forces tout en revenant vers l'avant, elle jeta la paire d'escarpins de cuir noir pile sous les pieds de Sarah. Celle-ci se trouvait à la distance idéale du sol. Elle assimila alors parfaitement la volonté de Stéphanie. Elle les récupéra de la même manière, grâce à ses doigts de pied, et par une contorsion experte, les passa. Les talons effilés étaient d'une telle hauteur, qu'ils en touchaient quasiment le sol. Mertens ne tarda pas à revenir. Restait à ce que le plan fonctionne, ce qui n'était pas gagné d'avance.

— Voilà, voilà, dit-il fièrement, une allégresse non contenue dans la voix.

Il s'approcha de Stéphanie.

— Tu permets Déborah que j'utilise ta chaise ?

N'attendant pas sa réponse, il fixa au dossier l'extrémité d'une lanière de cuir, retenant l'autre dans sa main, et commença à frotter sa lame dans un mouvement de va-et-vient régulier, tout en sifflotant. Il poursuivit sa tâche jusqu'au moment où il s'arrêta soudainement, regardant les pieds nus de Stéphanie.

— Déborah ! Qu'as-tu fait de tes chaussures, petite salope ! Tu ne crois pas que je les ai payées assez cher ! hurla-t-il, tandis que le couteau s'agitait de manière incontrôlée devant son visage.

Sous le coup de la fureur, il n'avait pas remarqué le mouvement de balancier qu'avait pris Sarah, silencieusement dans son dos. Lorsqu'il le perçut et qu'il se retourna, les deux pointes acérées, tels deux clous monstrueux, ne se trouvaient plus qu'à quelques centimètres de son visage, fonçant sur lui pareil aux crocs d'une bête féroce et enragée.

Il fit alors par réflexe un mouvement de côté. Le premier talon le heurta à la tempe droite, et ripa en rebondissant contre l'os de son crâne dans un craquement provenant de la cheville de Sarah. Il ne créa que des dommages superficiels. Tout juste une coupure dont un filet de sang émergea instantanément.

Le second, emmené par le chanfrein de son nez, pénétra par la commissure de l'œil gauche, se frayant un passage le long de la sclérotique jusqu'à son cerveau. La longue tige d'acier garni de cuir pénétra sur plusieurs centimètres le télencéphale de sa matière grise, figeant instantanément ses mouvements. Lorsque Sarah recula sous le reflux de son oscillation, elle n'était chaussée plus que du pied gauche, l'autre escarpin s'étant figé dans la tête du psychopathe.

Elle se freina de l'extrémité de ses pieds sur le linoléum gris. Mertens resta immobile quelques secondes les yeux écarquillés de stupéfaction. L'arme blanche qu'il tenait en main s'agita de toutes parts, dans des mouvements imprécis et saccadés. L'espoir de taillader sa victime pour en ouvrir les entrailles prenait le dessus en un réflexe aléatoire. La lame effleura à plusieurs reprises le torse de Sarah. Elle pouvait sentir son déplacement tout comme le sifflement de l'air qu'elle engendrait de ses mouvements rapides et non

contrôlés. Elle rentra le ventre le plus possible pour éviter le contact, mais ne put esquiver la pointe qui pénétra superficiellement la peau de son abdomen d'une estafilade sanguinolente. Stéphanie tremblait devant cette scène surnaturelle. Son plan avait vraisemblablement foiré ! Le monstre n'allait pas tarder à tuer Sarah, puis se retourner pour en finir avec elle. Peut-être mourrait-il ensuite, mais aucune des deux ne serait là pour le voir.

La lame perdit rapidement de la vigueur, et s'éloigna progressivement du corps de Sarah. Elle reprit de nouveau une respiration contenue depuis trop longtemps. Haletante, sa poitrine se soulevait et s'abaissait rapidement en de grands mouvements erratiques. Mertens chancela, puis s'effondra, précédé par le bruit métallique de la lame du couteau heurtant le sol.

Il resta allongé sur le dos, immobile, les yeux grands ouverts, encore marqués par la surprise. Du sang s'écoulait de son orbite gauche, à l'instar de sa tempe droite. Les deux femmes n'osaient bouger, persuadées l'une comme l'autre qu'il allait se relever, arracher de sa tête le talon aiguille qui s'y trouvait planté, et reprendre son couteau pour l'enfoncer dans leurs chairs.

Mais il ne cilla pas d'un millimètre. Elles ne savaient si elles devaient rire, pleurer, ou bien les deux à la fois. Le temps se figea. Si près de la mort physique de l'une, et psychique de l'autre, elles ne discernaient plus la réalité de la fiction. Elles ne surent dire combien de temps l'attente dura avant de réaliser qu'elles étaient sauvées. Stéphanie était venue délivrer Sarah, et Sarah avait tué le diable.

Stéphanie oscilla de tout son poids sur sa chaise dans le but de basculer sur le côté en évitant de se rompre le cou. Elle devait atteindre la lame du couteau, afin de couper ses liens. La meilleure solution consistait, même si cela la répugnait, à tomber sur le corps inanimé à sa droite pour amortir le choc, en s'approchant le plus possible de l'objet tranchant. Sa seule crainte fut de le voir reprendre vie, se saisir d'elle et la tuer. Non ce n'était pas possible, il ne bougeait plus, il était mort ; en tout cas, il en avait tout l'air. Et s'il s'agissait d'une ruse, qu'il attende cette action inévitable de sa part pour la saisir ? À la vue de la longueur de talon enfoncé dans son crâne, c'est à dire la totalité de ses quinze centimètres, c'était impossible ! Ces yeux de dément ouverts, presque révoltés et scrutant le plafond, la terrorisaient encore. Mais elle n'avait vraiment pas le choix. Il fallait qu'elle libère Sarah et qu'elles s'enfuient d'ici. Alors tout serait terminé. Pas avant.

Sa chute rencontra la bedaine de Mertens, amortissant suffisamment la collision. Elle attendit un quelconque mouvement illustrant sa crainte, mais rien ne se produisit. Stéphanie se débattit comme une forcenée afin de se déplacer avec l'entrave qui empêchait tout mouvement naturel, toujours une frayeur au ventre.

Sa main droite toucha enfin l'acier de l'arme, mais par le mauvais côté. Elle sentit une douleur sourde dans sa main accompagnée d'un liquide chaud. Elle jura. Ses mouvements étaient brutaux et imprécis. Elle parvint tant bien que mal à atteindre la poignée du couteau sans se blesser une nouvelle fois.

Maintenant, restait à présenter l'ustensile correctement pour trancher la corde et non l'une de ses veines. Elle le maintenait par le dessus de la lame frottant la partie tranchante un peu au hasard, exerçant une pression et un mouvement de coupe uniquement lorsqu'elle ne sentait pas de contact avec sa peau.

Après de multiples essais et quelques coupures supplémentaires, l'un des liens lâcha. Elle eut alors plus de latitude pour trancher ceux retenant ses chevilles, pour finir enfin par le poignet gauche.

Envoyant valser la chaise de bois, elle se retourna, belliqueuse, presque hystérique, vers l'ordure qui souillait le sol. Désormais elle était armée, et s'il bougeait c'est elle qui le trancherait. Mais il ne bougea toujours pas. Elle jeta l'arme le plus loin possible vers le fond de la pièce.

Puis récupérant la chaise, elle s'en servit pour détacher Sarah. Une fois fait, celle-ci se précipita à son cou, se blottissant tout contre elle en la serrant si fort, qu'elle en eut presque le souffle coupé. Elle en fit de même. Des larmes chaudes ruisselaient dans son cou, tandis que son oreille percevait nettement le bruit de son nez qui reniflait. Le corps nu et frissonnant de cette belle femme étreignait celui de Stéphanie. Elle pleura à son tour.

— C'est fini, lui dit-elle.

Ce fut les premiers mots qu'elle prononçait depuis leur rencontre.

— Nous devons partir maintenant.

— D'accord, chuchota Sarah.

— Va t'habiller, on s'en va.

Lorsque Sarah se retourna afin de récupérer des vêtements dans le fond du local, Stéphanie eut un choc, une surprise immense et totalement inattendue. Ce fut l'une des plus belles choses qu'elle eut à voir de toute sa vie. Et ce n'était pas ses fesses.

Elle sourit pour elle-même, prise soudainement d'une joie profonde. Une fois habillée, Stéphanie prit Sarah par la main, quoique maintenant elle pouvait l'appeler par son vrai prénom, et elles quittèrent les lieux, évitant avec soin de toucher le cadavre. Elles passèrent dans l'antre du diable et son exposition maléfique, qu'observait Sarah telle une enfant incrédule. Stéphanie se souvint alors que dans la liste des noms citée plus tôt par le monstre, il en manquait un !

*Dimanche 5 novembre 2006 02h11 : **Perfale a encore frappé***

Les forces de police pénétrèrent dans une vieille bâtisse peu entretenue. Les premiers à pénétrer à l'intérieur étaient épaulés par un nombre impressionnant d'hommes, encore à l'extérieur. Le lieutenant Charles Polachowski en faisait partie. La maison fut rapidement investie par une débauche de force. Certains grimpaient à l'étage, d'autres restaient au rez-de-chaussée, fouillant chaque mètre carré, chaque recoin.

Ils découvrirent sans réelle difficulté une trappe au sol d'un placard, dissimulée sous l'escalier d'accès à l'étage. En d'autres circonstances, il n'en aurait pas été de même. Celle-ci était particulièrement bien faite et se confondait avec le carrelage. L'armoire quant à elle était aussi très discrète puisqu'en parfaite harmonie avec des murs vieillissés. Pourquoi cette cache était-elle dévoilée de la sorte ? Ils en sauraient certainement plus une fois à l'intérieur. Ils s'engouffrèrent.

Quelle ne fut pas leur surprise ! Comme l'avait indiqué Max Perfale au lieutenant de police quelques minutes plus tôt lorsqu'il l'avait guidé, ils étaient dans l'antre du diable en personne. Ils découvrirent tout d'abord le musée de l'horreur, où chacune des victimes du tueur avait laissé sa trace intime. Puis succédait une autre pièce, elle aussi ouverte. En temps normal, elle se trouvait dissimulée derrière un ingénieux système d'armoire coulissante et de porte métallique. Là gisait le corps de l'architecte qu'ils recherchaient avec ardeur depuis plusieurs heures, un talon aiguille planté dans l'œil jusqu'à la semelle. Un peu plus loin, un couteau de boucher énorme et un peu de sang. La pièce était aménagée en une sorte de chambre, équipée d'un matelas à même le sol, une coiffeuse, une table et du matériel de sport. Une personne vivait ou y avait vécu récemment. C'était indéniable.

Alors qu'ils découvraient cette demeure incroyable, où l'horreur semblait dépasser la précédente, un policier agenouillé auprès du corps s'écria.

— Il est vivant !

Il était certain que Stéphanie était passée par là, et fort probable que l'escarpin planté dans le crâne du type provenait de son pied droit, le gauche gisant non loin du désormais survivant. Personne ne se pressait vraiment pour appeler une ambulance, mais la mauvaise graine ne voulait pas mourir.

Le portable du policier sonna.

— Polachowski, dit-il.

— Lieutenant, j'ai une Stéphanie Jullian au bout du fil qui demande à vous parler. Elle n'a pas pu vous appeler directement ni vous, ni une certaine Amandine Lautran, car elle n'aurait pas, dit-elle, les numéros de téléphone en tête. Je vous la passe ?

A ces mots, il ressentit un soulagement incommensurable.

- Bien sûr, passez-la moi immédiatement ! ... Stéphanie ?
- Charles, je suis si heureuse de vous entendre. Amandine est avec vous ?
- Elle n'est pas très loin. Où êtes-vous ?
- Je suis dans un café. Le gérant a bien voulu nous laisser entrer alors qu'il fermait. Nous venons de nous échapper de la maison de Mertens.
- Nous ?
- Oui, j'ai une sacrée surprise avec moi.
- Je viens vous chercher ; guidez-moi par téléphone.

Il remonta les marches de l'escalier de la cave quatre à quatre, puis en sortant à l'extérieur, il attrapa Amandine par la main et l'entraîna avec lui. Celle-ci, bousculée, se fit emporter par le policier pris dans son élan.

- Venez, on va chercher Stéphanie ! lui dit-il essoufflé.

Dimanche 5 novembre 2006 09h10 : Résurrection

Assis sur sa bannette, Max rêvassait. Dans son regard transparaissait un mélange de joie et de tristesse. La joie provenait de la capture – puisqu'il n'était pas mort – du meurtrier sanguinaire. La tristesse quant à elle, toujours la même, provenait de la femme qu'il avait perdue dans cette sombre affaire. Il ne pouvait se résigner malgré les années, à son absence toujours aussi difficile à supporter. Il savait que ses jours en prison étaient désormais comptés, mais sa prison à lui était bien plus profonde, bien plus inaccessible. Une fois dehors qu'allait-il bien devenir ? Il n'avait pas d'argent, plus de travail, plus d'envies. Cette vie était derrière lui maintenant. Même innocenté, que pouvait-elle bien lui apporter ?

L'ombre de Norbert passa devant les grilles. Sa carte passa dans la fente du boîtier mural, déclenchant le système d'ouverture automatique de la porte. Il était seul, sans escorte.

— Salut Max.

— Salut Bert.

— Elle t'attend à l'infirmerie.

— Stéphanie ? Elle est venue ?

Norbert ne répondit pas. Max se redressa et s'avança lentement. Il avait perdu l'habitude de ne pas être entouré par trois ou quatre gardes.

— Allez, vas-y. Tu connais le chemin, s'exclama avec douceur Norbert.

Max lui sourit et entama sa marche le long de la coursive. Le crachat d'un autre détenu, un vrai tueur en ce qui le concernait, le rata de peu, échouant sur l'un des barreaux du garde-corps en une grosse goutte gluante, se figeant en une sorte de stalactite éphémère. Max continua d'un pas imperturbable.

Il descendit le long escalier métallique menant dans la large coursive du rez-de-chaussée, dont les cellules fermées de portes opaques créaient un rythme oculaire monotone. Il continua vers la porte se situant à l'extrémité de l'imposant et long couloir gris. Lorsqu'il fut à son niveau, un bruit de clés et de serrure résonna dans l'espace infini des lieux. Le gardien qui ouvrit la lourde porte le salua d'un sourire. Puis refermant derrière lui, il l'encouragea d'un « bonne continuation Max ».

Quelque peu intrigué, il poursuivit dans un autre corridor plus étroit, jusqu'à une nouvelle porte. Là, idem. La porte s'ouvrit après les bruits classiques des gâches de sécurité, accompagnée d'un mot sympathique du maton. Il suivit un troisième couloir qui comportait un virage à angle droit aboutissant à une troisième porte. Celle-ci s'ouvrit une nouvelle fois de la même manière, toujours accompagnée d'une gentillesse verbale de celui qui l'actionnait. Et ainsi de suite, jusqu'à l'infirmerie.

Cette haie d'honneur improbable, tout comme sa marche solitaire,

ressemblait à sa sortie imminente. Il pouvait lire un trouble dans le visage de ces personnages habituellement peu volubiles. Il ouvrit lui-même l'issue le séparant de la salle de soin sans fenêtre. La lumière à l'intérieur était tamisée. Il pénétra dans la pièce en forme de « L ». Personne. Il marcha jusqu'au coude à angle droit. Une silhouette était assise, au fond, immobile dans la pénombre.

— Stéphanie ? appela Max.

La silhouette se dressa en se retournant lentement, silencieuse. Max intrigué s'avança de deux pas, fébrile. Pourquoi Stéphanie restait-elle en retrait, alors qu'il s'attendait à ce qu'elle se précipite vers lui ? Il était peut-être un peu trop présomptueux. La femme lui faisait désormais face, debout sur des talons aiguilles. Elle progressa de quelques centimètres en direction de l'applique murale illuminant l'espace au-dessus d'un lit, afin que celle-ci éclaire son visage.

C'est alors qu'il la vit, telle qu'elle l'était dans sa mémoire et dans ses rêves, simplement avec des cheveux plus longs. Max, effaré par cette vision, regardait tout autour de lui afin de vérifier qu'il ne rêvait pas, qu'il ne s'agissait pas de la mauvaise plaisanterie d'un cauchemar sournois.

— Bonjour mon amour...

La voix confirmait sa vision. Ses yeux s'embrumèrent soudainement. Comment était-ce possible ?

— Diane ? C'est toi ? parvint-il à prononcer.

— C'est moi Max. J'ai tellement rêvé de cet instant mon amour, dit-elle dans un doux murmure.

Il se précipita vers elle. Les larmes inondaient déjà son visage pâle et merveilleux. Le bonheur le submergea. Il tremblait à l'idée que ce ne soit qu'un mirage, une illusion de son esprit, subissant encore son absence trop pénible en lui faisant une mauvaise blague. Il prit ses mains fragiles et chaudes dans les siennes. Il la touchait. La scène devenait fabuleusement surréaliste. Elle passa une main sur sa joue humide. Pris dans le tourbillon d'un vertige, il tomba à genoux, et l'enserra fort de ses immenses bras sur son corps frêle. Diane s'agenouilla à son tour et l'embrassa tendrement de ses lèvres salées et frémissantes. Leurs bouches se frôlèrent, fiévreuses, puis se caressèrent longuement. Elle le repoussa alors délicatement en arrière et s'allongea sur lui. Max avait encore du mal à réaliser.

— Mon amour, tu m'as tellement manqué, tellement, réussit-il à articuler avec difficulté.

— Je suis là maintenant, pour toujours.

— Est-ce bien toi ? Je ne supporterais pas de te perdre une seconde fois.

— Tu ne vas pas me perdre. C'est bien moi.

Même s'il s'agissait d'un rêve, l'avoir ainsi tout contre lui était un tel enchantement, une telle extase, qu'il préférerait ne pas savoir comment elle pouvait se retrouver là, vivante, l'amour de sa vie, celle dont la disparition l'avait anéanti. Peut-être était-il mort ? Les gardiens tout à l'heure et leur cortège étrange en était peut-être le signe ? Si tel était le paradis, il en

redemandait encore et encore. Leurs larmes se mêlèrent tout comme leurs corps épris d'un amour infini, démesuré. Plus jamais ils ne se quitteraient désormais.

— Je t'aime Diane.

— Je t'aime mon Max.

ÉPILOGUE

Vendredi 10 novembre 2006 10h36

Le soleil brillait au-dessus du cortège funèbre de cette froide journée de novembre. L'enterrement d'Annette Fergan avait drainé énormément de monde, et la procession s'étirait sur plusieurs dizaines de mètres. Elle fut mise en terre avec les honneurs, dans ce petit cimetière de campagne du village dans lequel elle avait grandi. Lorsque le petit groupe se présenta face au trou béant, le cercueil se devinait à peine sous la couche impressionnante de fleurs. Puis il s'éloigna et sortit du cimetière. Les cinq hommes et les trois femmes qui le composaient s'assirent en partie sur le muret de la petite place jouxtant le lieu de repos éternel, les autres restèrent debout. Le premier à prendre la parole fut Pierre.

— Je n'arrive pas encore à croire à toute cette histoire. Tout paraît si inconcevable, si irréel.

— Et pourtant, tout cela est bel et bien arrivé, répondit Polachowski.

— Je pense que certains d'entre nous en auront des séquelles éternelles, continua Amandine en regardant à tour de rôle Max et Diane.

Ils ressemblaient à un frère et une sœur siamois que l'on n'aurait pu décoller l'un de l'autre à la naissance. Puis en posant un énorme baiser bruyant sur la joue de Stéphanie, elle reprit.

— Je pense que le plus extraordinaire, c'est qu'après tant de doutes, de pleurs, d'angoisses et de souffrances, nous soyons tous ici réunis, sous ce soleil magnifique, même si nous sortons du cimetière où pour l'une des victimes, la vie s'est arrêtée trop tôt. Le plus difficile à supporter, en tout cas pour moi, est de savoir ce monstre encore en vie.

— En vie, tu exagères, dit Norbert. Un légume est plus vivant que lui !

— Tu as raison Norbert, mais moi aussi, tout comme Amandine, j'aurais préféré cracher sur sa tombe. Savoir qu'il respire encore le même oxygène que nous me bouleverse, s'offusqua gentiment Stéphanie.

Elle n'en voulait pas à Norbert loin de là, mais à la mort et son refus de partir avec ce fou.

— Lorsqu'on sait jusqu'à quel point il pouvait faire le mal, surenchérit Diane, j'ai quelque part eu de la chance.

— Peut-être vous intéressera-t-il de connaître comment il a pu duper autant de personnes, jusqu'aux plus proches concernant le décès supposé de Diane, lança le Lieutenant de police.

Tous les regards convergèrent vers lui. Ces quatre jours leur avaient tout juste permis d'entamer un processus de guérison, de panser leurs profondes blessures. Max et Diane, certainement les plus affectés planaient sur un nuage, avec d'énormes difficultés à reprendre pied à la réalité. Encore dans l'émerveillement de leurs retrouvailles, leurs esprits n'avaient pas pris le temps de se poser ce genre de question. Il en était de même pour l'autre couple, celui de Stéphanie et Amandine. Chacune avait porté son fardeau de peur, d'inquiétude et de tourment, en particulier Stéphanie. Elle avait subi depuis les derniers jours, nombre d'épreuves, dont certaines prendraient du temps avant de cicatriser. Amandine était désormais à ses côtés pour l'aider de son mieux.

Hervé Durbeque aussi à sa manière avait eu son compte de déboires. Mais depuis qu'il avait revu Diane, ce n'était plus le même homme déchu rencontré par Stéphanie un mois auparavant. Il se retenait avec une immense difficulté afin de ne pas accaparer son amie de toujours. L'objet de sa déchéance devenait celui de sa résurrection. Et sa présence aujourd'hui le démontrait une fois de plus.

— Nous avons fouillé le second domicile de Mertens, continua le lieutenant de police. Nous y avons trouvé outre ce que vous connaissez déjà, et un appareil professionnel de tatouage, ainsi que de nombreux échantillons de peau sur lesquels il s'exerçait. Ces peaux appartenaient pour partie à des animaux, mais aussi à des humains. Nous pensons qu'il n'a pas commis uniquement dix-huit meurtres, mais beaucoup plus. Des gens dont la disparition n'alertait personne. Il n'y a pour l'instant aucune trace des corps sur lesquels il faisait ses prélèvements. Nous avons retrouvé sur ces peaux, de nombreux essais de grains de beauté à la précision ultra réaliste, des roses rouges, mais aussi des taches de vin dont la forme et la couleur ressemblaient à la tienne, Diane. C'est comme ça qu'il a trompé tout le monde, aidé par le coupable idéal. Le jour où nous t'avons découvert baignant dans le sang de celle que nous supposions tous être Diane, dit-il à Max, personne n'a vraiment cherché à approfondir. Le groupe sanguin était identique, et les signes particuliers rigoureusement reproduits, notamment la fameuse tache de vin en forme de papillon que Diane possède dans le bas du dos.

— J'étais la seule à le savoir pour avoir assisté à cette mise à mort effroyable, poursuivit Diane. La même mise en scène à laquelle aurait assisté Stéphanie, si cette idée surgie de son esprit ne nous avait pas sauvé toutes les deux. L'objet du fétichisme s'est retourné contre le fétichiste. Mais ce choc m'a coûté la mémoire durant plus de trois ans.

Elle s'arrêta brusquement de parler. Ses yeux brillaient. Les souvenirs affluaient, soulevant encore trop de souffrance et de déchirement. Max la serra et déposa un baiser sur son front, tandis qu'elle manipulait inconsciemment le médaillon doré en forme de talon aiguille qui pendait à son cou, restitué un peu plus tôt par Amandine. Hervé Durbeque essaya de faire diversion.

— Max nous a tous bluffés avec ses talents ésotériques. Nombre d'entre

vous ont pris des risques considérables, mais sans toi, nous ne serions peut-être pas ici en train de discuter de tout ça.

— Je n'ai rien fait d'extraordinaire, quoique vous en pensiez. L'insolite réside dans la particularité de ces choses inhabituelles. Je ne maîtrise pas tous les aspects de ces pseudos pouvoirs. Sans vous tous, je n'aurais rien pu faire, seul entre ces quatre murs. Vous avez tous sans exception joué un rôle crucial. Un vrai travail de groupe, uni pour la même cause. Norbert fut mon corps et Charles mon porte-parole auprès de la justice. Amandine a découvert des pièces à convictions au péril de sa vie, Hervé a reconnu Mertens, et Stéphanie, en plus d'être ma conscience, a sauvé...

Ses yeux s'embrumèrent à son tour.

— Je ne vous remercierai jamais assez, tous autant que vous êtes. Vous m'avez ramené à la vie, Diane à sa liberté, et vous nous avez à nouveau réunis. Et ça, aucun mot ne peut l'exprimer.

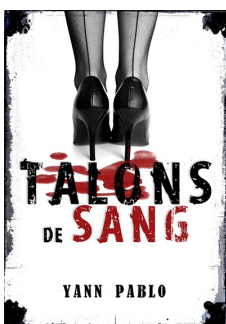
Les deux policiers en faction devant la porte de la chambre 317 de l'hôpital nord prenaient leur fonction très au sérieux. Leur vigilance n'avait d'égal que l'arsenal impressionnant rangé à leur ceinture. Derrière la porte surveillée avec le plus grand professionnalisme, un homme était allongé dans un lit médical. Malgré le coma profond dans lequel il se trouvait, ses chevilles et ses poignets étaient entravés de menottes. Elles marquaient déjà sa peau mais ni le personnel soignant ni les médecins ne s'en offusquaient. Le corps immobile avait une respiration lente rythmée par le son artificiel des appareils de surveillance de son métabolisme. On devinait à peine son torse sous le drap blanc. Un bandage épais entouré autour de son crâne dissimulait son œil gauche et une partie de son nez. Tim Mertens n'était qu'un légume dans une pièce stérile. Il n'engendrerait désormais plus de souffrance. Plus jamais. A personne.

Dans l'atmosphère glaciale de la chambre, un bruit métallique retentit. Celui des chainettes de l'une des paires de menottes.

Mais tout le monde sait qu'un être vivant, même dans un coma sépulcral, garde certains réflexes...

Talons de sang

Yann Pablo



Suite à une quinzaine de meurtres particulièrement féroces, Max Perfale, un photographe sorti de l'anonymat grâce une exposition brillante autour des talons aiguilles, est incarcéré et condamné à perpétuité. Quelques trois ans plus tard, les crimes reprennent. Pourtant le coupable est toujours sous les verrous. Mais ce n'est pas sans compter sur ses capacités mentales peu ordinaires.

Stéphanie Julian, une jeune galeriste, découvre dans le capharnaüm de sa réserve quelques images étranges réalisées par l'ancien photographe. C'est alors le début d'une spirale délétère de laquelle elle devra s'extirper au péril de sa vie.

Couverture	
Titre	
Dédicace	
Exergue	
PROLOGUE	
CHAPITRE 36	
CHAPITRE 35	
CHAPITRE 33	
CHAPITRE 32	
CHAPITRE 31	
CHAPITRE 30	
CHAPITRE 29	
CHAPITRE 28	
CHAPITRE 27	
CHAPITRE 26	
CHAPITRE 25	
CHAPITRE 24	
CHAPITRE 23	
CHAPITRE 22	
CHAPITRE 21	
CHAPITRE 20	
CHAPITRE 19	
CHAPITRE 18	
CHAPITRE 17	
CHAPITRE 16	
CHAPITRE 15	
CHAPITRE 14	
CHAPITRE 13	
CHAPITRE 12	
CHAPITRE 11	
CHAPITRE 10	
CHAPITRE 9	
CHAPITRE 8	
CHAPITRE 7	
CHAPITRE 6	
CHAPITRE 5	
CHAPITRE 4	
CHAPITRE 3	
CHAPITRE 2	
CHAPITRE 1	
ÉPILOGUE	
Présentation	